



John Adams Library,

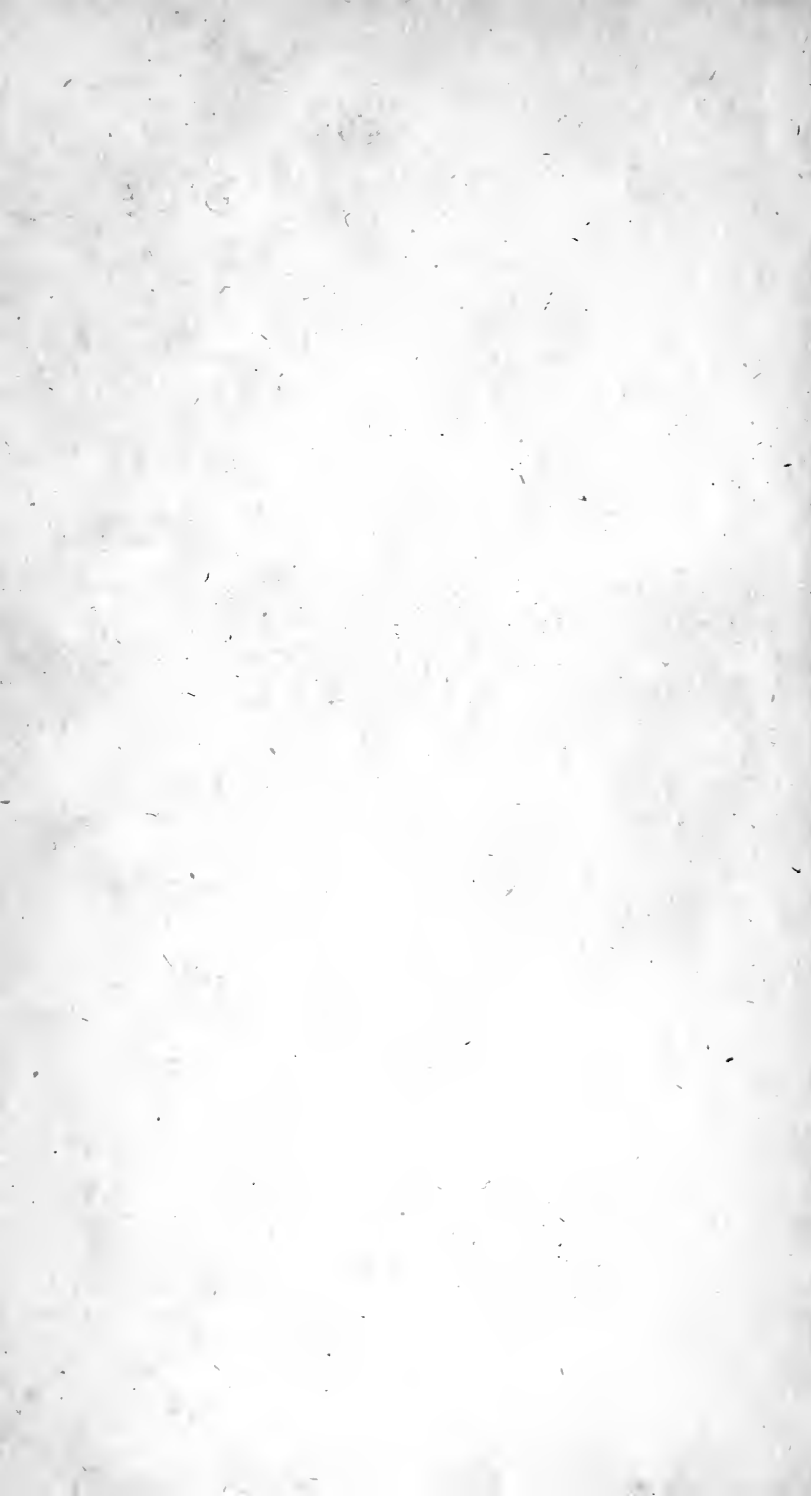


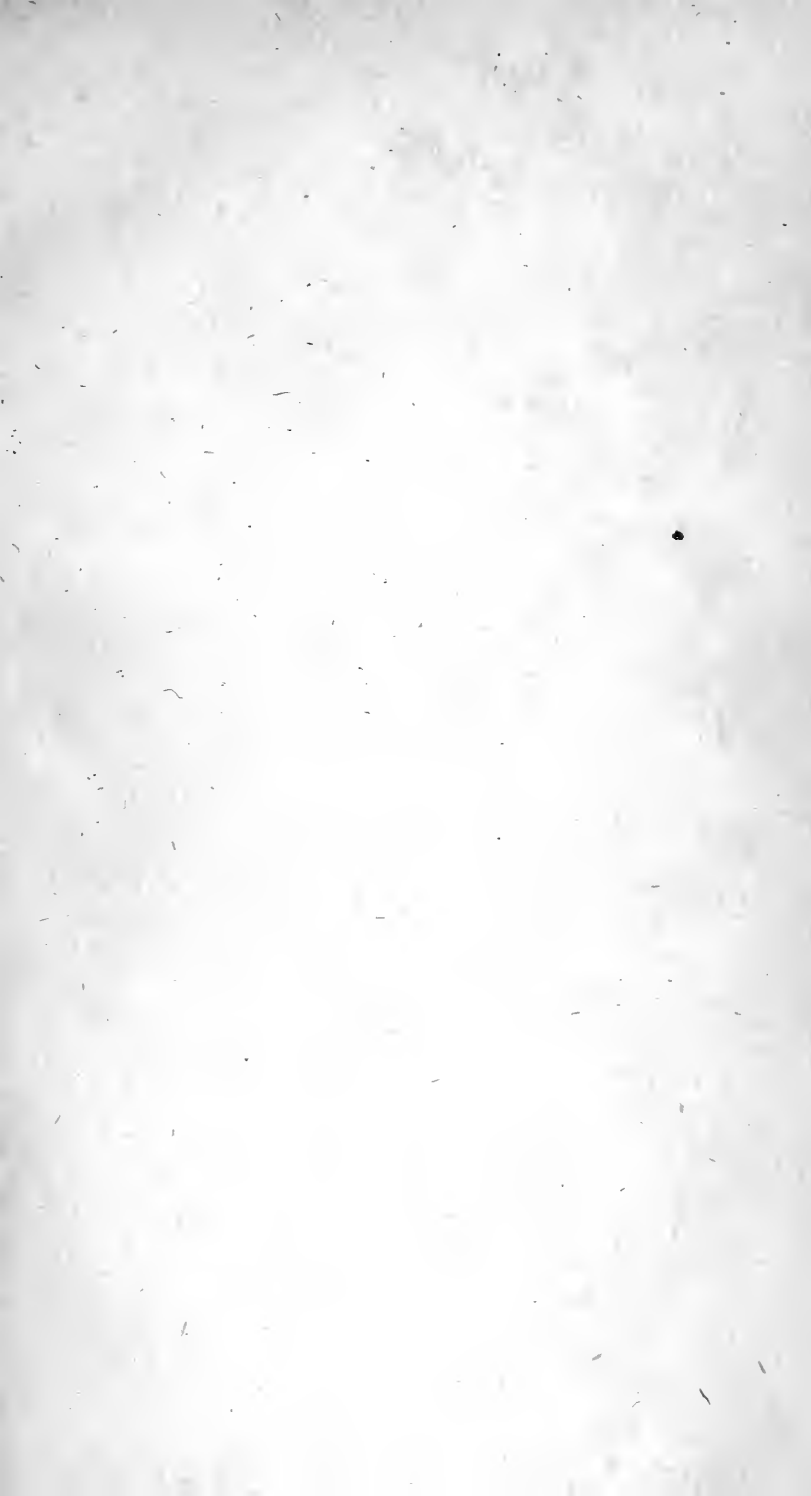
IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF No:
ADAMS
263.7







Digitized by the Internet Archive
in 2011

AVENT

PRESCHE.

DEVANT LE ROI.

*Noms des LIBRAIRES Associés
aux Sermons de Bourdaloue.*

CL. MARTIN,
ANTOINE BOUDET, } rue S. Jacques.
L. F. DELATOUR, }

SERMONS

DU PÈRE

BOURDALOUE,

de la Compagnie de JESUS.

P O U R L' A V E N T.

NOUVELLE ÉDITION.



A. P A R I S ,

Aux dépens de Rigaud, Directeur de
l'Imprimerie Royale.

M. D C C. X V I.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

ADAMS

263.7



A U R O I .

SIRE,

*C'est sous les plus grands Prin-
ces que le ciel a communément for-
mé les plus grands hommes ; & sui-
vant cette Providence particulié-
re , jamais la France ne fut plus
Avent.*

E P I S T R E.

féconde en hommes illustres que sous le regne de Votre Majesté.

Ne puis-je pas, SIRE, compter dans ce nombre le Prédicateur dont je vous offre les Ouvrages qu'il m'a confiés : & dois-je craindre d'ajouter qu'il a tenu même entre les premiers hommes de son siècle un rang d'autant plus distingué, que Votre Majesté l'a fait paroître dans un plus grand jour ? C'est elle qui l'a appelé à la plus florissante Cour du monde pour y prêcher l'Evangile ; & il y soutint la dignité de son ministère avec un éclat qui lui attira les applaudissemens de toute la France.

Sur-tout, SIRE, il eut le bonheur de vous plaire, & vous le jugeâtes digne de votre estime. Vous l'avez honoré de vos bienfaits pen-

E P I S T R E.

dant sa vie & de vos regrets après sa mort. C'étoit assez pour le mettre dans une haute distinction, & cela seul feroit son éloge.

Il dut sans doute être sensible à un honneur, où tant d'autres bornent toute leur ambition. Mais ce qui le toucha beaucoup plus sensiblement, ce fut de voir Votre Majesté entrer d'elle-même dans les saintes vérités qu'il lui annonçoit; rendre hommage, par une attention si religieuse, au souverain Maître dont il étoit l'interprète; & en honorant le ministre, honorer le ministère, & accréditer la divine parole.

La gloire de Dieu, SIRE, votre intérêt le plus solide qui est le salut, voilà ce qui allumoit tout son zèle & ce qui lui inspiroit ces sen-

EPISTRE.

*timens si vifs & si animés, qu'il
ſçavoit exprimer avec tant d'élo-
quence & tant de force. Il voyoit
Votre Majesté au comble de la
grandeur humaine, & tant de fois
dans la Chaire de vérité il l'en a
lui-même félicitée. Mais d'ail-
leurs éclairé des lumières de l'E-
vangile, il ſçavoit qu'il y a pour
les Rois comme pour le reste des
hommes, une grandeur plus du-
rable à désirer; & c'étoit là qu'il
portoit pour votre Personne sacrée
ses souhaits les plus sincères & les
plus ardens.*

*D'autres destinés à exécuter
ces glorieux desseins dont votre
présence assuroit toujours le suc-
cès, s'employoient en suivant vos
pas, à étendre les limites de votre
Empire. Lui, selon l'esprit de sa*

EPISTRE.

vocation , chargé de vous annoncer le Royaume de Dieu , vous le proposoit comme une conquête plus digne encore de votre grande ame & réservée à votre foi & à votre piété.

Telles sont , SIRE , les vues de la sagesse Evangélique : & ne sont-ce pas ces vues éternelles qui dirigent vos conseils , qui sanctifient vos entreprises , & qui du reste vous rendent par une magnanimité Royale & Chrétienne supérieur à tous les événemens ?

Je puis donc me promettre que Votre Majesté agréera ce recueil de Sermons où sont contenues les hautes maximes de la religion , & qui ont servi à vous les imprimer si profondément dans le cœur. J'ose même espérer , SIRE , que vous

EPISTRE.

agréez le zèle d'une Compagnie, qui comblée de vos graces & soutenue de votre protection, voudroit vous donner quelque témoignage de sa parfaite reconnoissance, & de son respectueux & entier dévouement. Je me sers en particulier de cette occasion, pour publier le très-profond respect avec lequel je suis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ.

Le très-humble, très-obéissant, &
très-fidèle serviteur & sujet,
FRANÇOIS BRETONNEAU,
de la Compagnie de Jésus.



P R E' F A C E.

IL est bien jufte que notre Compagnie rende en quelque forte au Pere Bourdaloue ce qu'elle en a reçu ; & qu'après l'honneur qu'il lui a fait , elle s'intérefse à conferver la mémoire d'un homme , qu'elle a regardé comme un de fes premiers ornemens, tandis qu'elle a eule bonheur de le pofféder, & qu'elle pleure encore depuis qu'elle l'a perdu. Mais ce n'eft point tant après tout dans cette vue , qu'on publie les ouvrages de ce célèbre Prédicateur, que pour le bien des ames & pour perpétuer les fruits de fon zèle. Il y a lieu de croire que fes fermons , mis fous les yeux , fans être foutenus ni de l'action ni de la voix , fe foutiendront par eux-mêmes : ou plutôt, il y a lieu d'efpérer, qu'avec les bénédictions que Dieu y a déjà données & qu'il y donnera , ils auront toujours de quoi opérer les mêmes effets de la grace , & de quoi infpirer les mêmes fentimens de religion. Ce ne fera pas feulement pour les Prédicateur un modèle de l'éloquence Chrétienne. Toutes les perfonnes qui cherchent à s'édifier , & qui aiment à fe nourrir de bonnes lectures , trouveront peu de livres de piété , où les grandes vérités du Chriftianifme foient traitées d'une manière plus propre à convaincre les efprits & à toucher les cœurs.

Le Pere Louis Bourdaloue nâquit à Bourges , d'une des familles les plus confidérables de la ville, le 20. d'Août de l'année 1632. & dès l'âge de quinze ans il entra dans la Compagnie de Jefus. Il femble que Dieu en l'appellant à cet état, eut une vue toute particulière fur lui. Etienne Bourdaloue fon Pere, homme lui-même très recommandable , fur-tout par fon

P R E' F A C E.

exacte probité & par une grace singulière à parler en public, avoit eu dans sa jeunesse la même vocation, & ne l'avoit pas suivie. Le ciel voulut que le fils remplaçât le Pere; & le Pere adorant la conduite de la providence, & craignant de s'opposer une seconde fois à ses desseins, se crut obligé, après quelques difficultés, de condescendre aux instances de son fils, & d'en faire le sacrifice.

Il le fit. Le Pere Bourdaloue passa par tous les exercices de la Compagnie: & les dix-huit premières années qu'il y vécut, furent employées, soit à ses propres études, soit à enseigner les lettres humaines & à professer la Philosophie & la Théologie. Il se distingua par-tout, & donna des preuves de la supériorité & de l'étendue de son esprit.

Ce n'étoient-là néanmoins encore que des dispositions. Comme il n'avoit pas moins d'ouverture pour les sciences que de talens pour la chaire, il fut d'abord assez incertain du choix qu'il devoit faire, & de l'emploi où le ciel le destinoit. Mais divers sermons qu'il prêcha, pendant qu'il enseignoit la Théologie morale, furent si bien reçus & tellement applaudis, que ses supérieurs se déterminèrent à l'appliquer uniquement au ministère de la prédication.

Il eut l'avantage en entrant dans cette carrière qu'il a si heureusement fournie, d'être connu de Feue son Altesse Royale Mademoiselle. Cette Princesse dont la pénétration & le discernement, aussi bien que la grandeur d'ame, égaloient la grandeur de la naissance, l'entendit à la ville d'Eu, le goûta, l'honora non-seulement de sa bienveillance, mais de sa confiance; & lui en a donné le plus sensible témoignage, en le faisant appeler pour la soutenir dans les derniers momens de sa vie, & pour l'aider à mourir chrétiennement.

Le Pere Bourdaloue continua quelques années à prêcher en Province: mais on ne tarda pas à l'en re-

P R E F A C E.

tirer, dès qu'on le crut en état de paroître dans Paris. Il y vint, & ce fut là-que la providence ouvrit à son zèle le plus vaste & le plus beau champ. Quoique l'on attendît beaucoup de lui, il est vrai qu'il surpassa encore toutes les espérances qu'on en avoit conçues. Il y a des succès si extraordinaires & des mérites si universellement reconnus, qu'il est permis à quiconque d'en parler, sans craindre ni d'aller au-delà de l'idée commune, ni de blesser certaines bien-séances. A peine eut-il paru dans l'Eglise de la maison Professe des Jesuites, que de tout Paris & de la Cour même une foule prodigieuse d'auditeurs y accourut. Une réputation si prompte est quelquefois sujette à dégénérer : celle du Pere Bourdaloue crût toujours d'un sermon à l'autre ; & plus on l'entendit, plus on eut de goût pour l'entendre.

Aussi avoit-il dans un éminent degré tout ce qui peut former un parfait Prédicateur. Il reçut de la nature un fonds de raison, qui joint à une imagination vive & pénétrante, lui faisoit trouver d'abord dans chaque chose le solide & le vrai. C'étoit-là proprement son caractère ; & ce fut, avec les lumières de la foi, cette raison droite qui le dirigea dans tous les sujets de la morale chrétienne & dans les mystères de la religion qu'il eut à traiter. C'est aussi ce qui donne à ses sermons une force toujours égale. Leur beauté ne consiste point précisément en quelques endroits bien amenés, où l'orateur épuise tout son art & tout son feu ; mais dans un corps de discours, où tout se soutient, parce que tout est lié & bien assorti. Ses divisions justes, ses raisonnemens suivis & convaincans, ses mouvemens pathétiques, & ses réflexions judicieuses & d'un sens exquis, tout va à son but ; & malgré l'abondance des choses que lui fournissoit une admirable fécondité, & qu'il sçavoit si bien renfermer dans un même dessein, il ne s'écarte pas un moment de sa proposition. Qu'une pensée soit

P R E' F A C E

commune, il ne la rejette point: c'est assez qu'elle soit vraie, & qu'elle lui serve de preuve. Il l'approfondit & il la creuse, & par là même la met dans un tel jour, que de commune qu'elle étoit, elle lui devient particulière: de sorte qu'en pensant ce que les autres ont pensé avant lui, il pense néanmoins tout autrement que les autres. Qu'il s'oppose une difficulté, il y fait une réponse à laquelle il n'y a point de réplique; & quelquefois il tire de l'objection même de quoi la résoudre, & il convainc l'auditeur par ses propres sentimens. S'il cite l'Écriture ou les Peres, il les cite en maître: jusqu'à faire le précis de tout un traité, pour l'appliquer à la vérité qu'il prêche. Du reste, ce ne sont point tant les paroles des Peres qu'il rapporte, que leur doctrine & leurs raisons. Il les développe, & sur-tout il les place si à propos & les fait tellement entrer dans son sujet, qu'on diroit que les Peres n'ont parlé que pour lui. Des Auteurs sacrés, il eut, à ce qu'il paroît, plus assiduellement devant les yeux Isaïe & saint Paul; & des Peres, Tertulien, S. Augustin & S. Jean Chrysostome, parce qu'il y trouvoit plus d'énergie & plus de grandeur.

Son expression répond parfaitement à ses pensées: elle est noble & naturelle tout ensemble. Il parle bien, & ne fait point voir qu'il veut bien parler.

Magni-
ficè sa-
pienti-
am trac-
tabat.
11. Mach.
sap. 2.

Quand il s'éleve, ce n'est point avec emphase: c'est, pour user d'un terme consacré par le Saint-Esprit, avec une certaine magnificence, où sans qu'il y ait rien d'outré, tout est majestueux & grand. Et quand il se communique, c'est toujours avec la même dignité; & dans les plus petits détails il n'a rien de petit, ni de rampant. On trouvera peut-être quelques expressions moins usitées & un peu hardies: mais l'image qu'elles font à l'esprit, les justifie assez; & il faut dire alors, que si ce n'est pas communément ainsi qu'on s'exprime; c'est ainsi qu'il a dû & qu'on devoit, ce semble, s'exprimer.

P R E F A C E.

Ce qu'il y eut encore de plus singulier dans le Pere Lourdaloue, c'est la manière dont il traite la morale. Nul autre Prédicateur ne lui avoit en cela servi de modèle, & l'on peut dire qu'il en a servi lui-même à tous ceux qui sont venus après lui. Persuadé que le Prédicateur ne touche qu'autant qu'il intéresse & qu'il applique, & que rien n'intéresse davantage & n'attire plus l'attention, qu'une peinture sensible des mœurs, où chacun se voit lui-même & se reconnoît, il tournoit là tout son discours. Non qu'il négligeât d'expliquer les plus hauts mysteres & les plus difficiles questions de la foi. Il en parloit avec habileté, & même avec d'autant plus d'autorité, qu'il possédoit parfaitement ces sortes de matières, & qu'il croyoit devoir prendre alors plus d'ascendant sur les esprits, pour confondre le libertinage & pour faire respecter la religion. Mais après avoir donné aux points les plus obscurs tout l'éclaircissement nécessaire, il passoit à ce qu'ils ont d'instructif & de moral : & c'est-là que lui servoit infiniment la connoissance qu'il avoit du monde & du cœur de l'homme. Car il ne disoit rien qu'il ne connût, ni qui portât à faux. C'est de-là même que ses expositions sont si vraies, & ses portraits si ressemblans. Pour peu qu'on ait d'usage du monde, & qu'on sçache comment vivent les hommes, on les y voit peints sous les traits les plus marqués. Aussi avec quelle attention se faisoit-il écouter ; & combien de fois s'est-on écrié dans l'auditoire, qu'il avoit raison, & que c'étoit là en effet l'homme & le monde ! Certains sentimens, certains tours élevés, touchans & nouveaux, le feu dont il animoit son action, sa rapidité en prononçant, sa voix pleine, résonnante, douce & harmonieuse, tout étoit orateur en lui, & tout servoit à son talent.

Voilà par où cet excellent Prédicateur s'acquît une si haute réputation. Il l'a conservée jusqu'à sa

P R E F A C E.

mort : & comme il n'y en eut peut-être jamais de plus juste, ni de plus universelle, il n'y en a point eu de plus constante. Il a prêché durant trente-quatre ans, soit à la Cour ou dans Paris ; & pendant ces trente-quatre années, il a eu l'avantage assez peu commun, d'être toujours également goûté des Grands, des sçavans & du peuple. On n'en doit point être surpris, dès qu'on fait réflexion au caractère de son éloquence. Ce qui est naturel & fondé sur la raison, plaît par-tout, & est de tous les goûts & de tous les tems.

Quoique le Pere Bourdaloue eût abondamment de quoi s'occuper, & de quoi glorifier Dieu dans le saint ministère qu'il exerçoit, il n'y renferma pas tout son zèle. Tant de personnes touchées de ses prédications s'adressèrent à lui, & lui confièrent leur ame, qu'il ne crut pas devoir leur refuser son secours : & même il comprit que rien ne convenoit mieux à un Prédicateur, que de cultiver, selon le langage de l'Écriture, ce qu'il avoit planté, & de perfectionner dans le tribunal de la pénitence ce qu'il n'avoit proprement encore qu'ébauché dans la chaire. C'est pour cela que le Pere Bourdaloue se chargea d'une fonction aussi importante & aussi pénible, que la direction des consciences. Plein de l'Évangile & jugeant de tout par les grands principes de la foi, solide dans ses conseils, juste dans ses décisions, droit & désintéressé dans ses vues, il n'étoit ni rigoureux à l'excès, ni trop indulgent ; mais il étoit sage, & d'une sagesse chrétienne. C'est-à-dire, qu'il sçavoit distinguer les conditions, & prescrire à chaque condition ses devoirs : qu'il étoit ferme sans égard ni à la qualité ni au rang, quand il falloit l'être ; mais qu'il l'étoit aussi comme il falloit l'être, & toujours selon les règles de la discrétion : qu'ennemi des singularités, il vouloit qu'on allât à Dieu avec simplicité & de bonne foi, par les voies communes & sans affec-

P R E' F A C E.

tation ; mais du reste avec une régularité exemplaire, & une fidélité parfaite à remplir toutes ses obligations.

Son zèle ne fut pas moins ardent, ni moins agissant que sage. On sçait quelle étoit son assiduité à entendre les confessions. Il y passoit les cinq & les six heures de suite : & quiconque l'a connu, jugera aisément que la vue seule de Dieu & du salut des âmes pouvoit accorder une telle patience avec sa vivacité naturelle. Soit qu'on l'appellât dans les maisons religieuses, soit qu'on vînt le consulter & prendre ses avis, soit qu'il y eût des malades à visiter, il ne s'épargnoit en rien, également prêt pour qui que ce fût, & se faisant tout à tous. Dans ce grand nombre de personnes de la première distinction dont il avoit la conduite, bien loin de négliger les pauvres & les petits, il les recevoit avec bonté ; il descendoit avec eux, dans le compte qu'ils lui rendoient de leur vie, jusques aux moindre particularités ; il entroit dans leurs besoins ; & plus sa réputation, & son nom leur inspiroit de timidité en l'approchant, plus il s'étudioit à gagner leur confiance & à leur faciliter l'accès auprès de lui. Il ne se contentoit pas de ce bon accueil. Il les alloit trouver, s'ils étoient hors d'état de venir eux-mêmes ; il adoucissoit leurs maux par sa présence, & les laissoit remplis de consolation, & charmés tout ensemble de son humilité & de sa charité.

Mais où il redoubloit sa vigilance & ses soins, c'étoit auprès des métrans. On avoit souvent recours à lui pour leur annoncer leur dernière heure, & pour les y disposer ; & se croyant alors responsable de leur salut, il leur parloit en homme vraiment Apostolique. Ce n'étoit pas sans réflexion & sans étude. Il sçavoit trop de quelle conséquence il est, de ménager des momens si précieux, & de ne les pas perdre en des discours vagues & peu utiles. Outre le

P R E F A C E.

long usage qui l'avoit formé à ce saint exercice, outre la méthode particulière qu'il s'en étoit lui-même tracée, il prévoyoit ce qu'il avoit à dire; & s'abandonnant ensuite à l'esprit de Dieu, il disoit tout ce qui peut porter une ame à la pénitence & à la confiance. C'est ainsi qu'il s'est acquitté des derniers devoirs d'une amitié solide & chrétienne envers tant d'amis, que leur naissance, leur nom, leur mérite personnel, & une liaison de plusieurs années lui rendoient également respectables & chers, & à qui il a été fidèle jusqu'à la mort.

Cependant le Pere Bourdaloue en pensant aux autres, ne s'oublioit pas lui-même: au contraire, ce fut par de fréquens retours sur lui-même, qu'il se mit en état de servir si utilement les autres. Cette attention lui étoit nécessaire parmi de continuelles occupations au dehors & de grands succès. Ses succès ne l'éblouirent point, & ses occupations ne l'empêchèrent point de veiller rigoureusement sur sa conduite. D'autant plus en garde, qu'il étoit plus connu & dans une plus haute considération, il ne compta jamais sur le crédit où il étoit, pour agir avec moins de réserve. Etroitement resserré dans les bornes de sa profession, il joignoit aux talens de la prédication & de la direction des ames, le véritable esprit d'un Religieux & les vertus que demandoit de lui sa Compagnie: sur-tout un parfait mépris du monde & de ses grandeurs, sans manquer à rien néanmoins de ce qu'il devoit aux Grands: un dévouement inviolable au service de l'Eglise, & une soumission entière aux puissances Ecclésiastiques: une estime de sa vocation, dont il se déclaroit par-tout; & un attachement à son état, capable de l'affermir contre les offres les plus avantageuses: un zèle sincère & vif pour le bon ordre, & un soin exact de s'y conformer lui-même & de le suivre.

Entre ses devoirs, il s'en fit un particulier de la

P R E F A C E.

prière. C'est en présence des Autels qu'il rappelloit ces grandes idées de religion dont il étoit rempli; & pénétré de la majesté de Dieu, & de la sainteté de son culte, il ne se permettoit pas la moindre négligence en célébrant les sacrés mystères, ou en récitant l'office divin.

Avec cette piété qui fait l'homme Chrétien & l'homme religieux, que lui manquoit-il d'ailleurs de ce qui fait, même selon le monde, l'honnête homme? Il en avoit toutes les qualités: la probité, la droiture, la franchise, la bonne foi; ne disant jamais les choses autrement qu'il les pensoit, ou si par sagesse il ne les pouvoit dire telles qu'il les pensoit, ne disant rien. Beaucoup de prudence & de pénétration dans les affaires: mais au même tems beaucoup de retenue, pour ne s'y point ingérer de son mouvement propre; n'y entrant qu'autant qu'on l'y faisoit entrer; proposant ses vues comme un ami, sans entreprendre de décider en maître; cherchant à se rendre utile & à servir, & non à se faire valoir & à dominer. Bien de l'agrément dans la conversation, un air engageant, des manières aisées, quoique respectueuses & graves, une douceur qui lui devoit coûter, du tempérament dont il étoit: mais par-dessus tout, une modestie qui lui attiroit d'autant plus d'éloges, qu'il avoit plus de peine à les entendre; les fuyant, bien loin de les rechercher; élevant volontiers les autres, & ne parlant jamais de lui-même.

Ce caractère dans un homme aussi distingué que le Pere Bourdaloue, ne le faisoit pas moins honorer & respecter que tous ses talens. Après l'avoir admiré dans la chaire, on l'admiroit dans l'usage de la vie. Où n'étoit-il pas reçu avec plaisir: & depuis les premiers rangs jusques aux conditions les plus communes, qui ne se faisoit pas, non seulement un plaisir de le recevoir, mais comme un mérite de le connoître & d'être en commerce avec lui?

P R É F A C E.

Il falloit un cœur auffi détaché que le fien , pour former au milieu des applaudiffemens du monde , le deffein qu'il prit dans les dernières années de fa vie. Touché d'un faint défir de la retraite, & voulant fe préparer à la mort , il réfolut de quitter Paris, & de finir fes jours en quelque Maifon de la Province, où il put fe recueillir davantage , & vacquer uniquement à fa perfection. Il jugea bien qu'il auroit fur cela des obstacles à furmonter de la part de fes fupérieurs en France : & pour lever toutes les difficultés, il s'adreffa au Général de la compagnie. Mais cette première tentative ne réuffit pas. On le remit à une autre année , & on le pria de faire encore de nouvelles réflexions fur le parti qu'il vouloit prendre. Il y penfa ; & fans fe rebuter , dès l'année fuivante , il redoubla fes instances auprès du Pere Général. La lettre qu'il lui écrivit , eft fi remplie de l'efprit de Dieu , que le public fera bien aife d'en voir un extrait. Le voici traduit du Latin.

Mon très-Révérénd Pere , Dieu m'inspire & me preffe même d'avoir recours à votre Paternité , pour la supplier très humblement , mais très-inftamment , de m'accorder ce que je n'ai pu , malgré tous mes efforts , obtenir du Révérénd Pere Provincial. Il y a cinquante-deux ans que je vis dans la Compagnie , non pour moi , mais pour les autres ; du moins , plus pour les autres , que pour moi. Mille affaires me détournent , & m'empêchent de travailler , autant que je le voudrois , à ma perfection , qui néanmoins eft la feule chofe néceffaire. Je fouhaite de me retirer , & de mener désormais une vie plus tranquille : je dis plus tranquille , afin qu'elle foit plus régulière & plus fainte. Je fens que mon corps s'affoiblit & tend vers fa fin. J'ai achevé ma course : & plus à Dieu que je pufle ajouter , j'ai été fidèle ! Je fuis dans un âge , où je ne me trouve plus guères en état de prêcher. Qu'il me foit permis , je vous en conjure,

P R É F A C E.

s'employer uniquement pour Dieu & pour moi-même ce qui me reste de vie, & de me disposer par-là à mourir en Religieux. La Flèche ou quelque autre maison qu'il plaira aux Supérieurs (car je n'en demande aucune en particulier, pourvu que je sois éloigné de Paris) sera le lieu de mon repos. Là, oubliant les choses du monde, je repasserai devant Dieu toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon ame. Voilà le sujet de tous mes vœux, &c.

Cette lettre eut tout l'effet que désiroit le Pere Bourdaloue. Il lui fut libre de faire ce qu'il jugeroit à propos, & dès qu'il eut reçu la réponse de Rome, il prit jour pour partir. Mais les mêmes Supérieurs qui l'avoient arrêté la première fois, se crurent encore en droit de retarder son départ de quelque semaines, & de si suspendre la permission, jusqu'à ce qu'ils eussent pu faire à Rome de nouvelles remontrances. Elles touchèrent le Pere Général; & la dernière conclusion fut que le Pere Bourdaloue demeureroit à Paris, & continueroit à s'acquitter de ses fonctions ordinaires. Dieu voulut ainsi qu'il eût tout le mérite d'un sacrifice si religieux, sans en venir à l'exécution, & qu'il achevât de se sanctifier lui-même en travaillant à la sanctification du prochain. Voilà ce que le public n'a sçu qu'après sa mort. Comme ses vues avoient été droites, & qu'en prenant une telle résolution il n'avoit cherché que Dieu, il ne chercha point dans la suite à s'en faire honneur. Il a toujours tenu la chose secrète, & il n'en a fait confidence qu'à quelques-uns de ses amis les plus intimes.

Le Pere Bourdaloue n'insista pas. Il crut obéir à l'ordre du ciel en se soumettant à la volonté de ses Supérieurs. Il n'en eut même encore dans son travail que plus d'activité & plus d'ardeur: mais il approchoit de son terme, & son travail désormais ne fut pas long. Dieu le retira au moment qu'on s'y attendoit le moins.

P R E F A C E.

Il tomba malade le 11. de Mai, & dès le premier jour de sa maladie, il se sentit frappé à mort. Il ne perdit rien dans un péril si pressant, de la présence de son esprit; & il est difficile de marquer plus de fermeté & de confiance qu'il en fit paroître. Son mal fut une fièvre interne & très-maligne, précédée d'un gros rhume qui le tenoit depuis plusieurs semaines, & où son zèle l'empêcha de se ménager autant qu'il eût été nécessaire. Car tout incommodé qu'il étoit, il ne laissa pas de prêcher, & d'entendre selon sa coutume les confessions. Mais il fallut enfin se rendre. Le Dimanche, fête de la Pentecôte, après avoir dit la Messe avec beaucoup de peine, il fut obligé de se mettre au lit. Quoiqu'il connût assez son état, il voulut néanmoins encore s'en faire instruire, & il pria qu'on ne lui déguisât rien. On lui parla comme il le souhaitoit; & sans attendre que la personne qui lui portoit la parole, eût achevé: *C'est assez, répondit-il, je vous entends: il faut maintenant que je fasse ce que j'ai tant de fois prêché & conseillé aux autres.*

Dès le lendemain matin il se prépara par une confession de toute sa vie à recevoir les derniers Sacramens. Ce fut après cette confession qu'il épancha son cœur, & qu'il s'expliqua dans les termes les plus chrétiens & les plus humbles. Il entra lui-même dans tous les sentimens qu'il avoit inspirés à tant de moribonds. Il se regarda comme un criminel condamné à la mort par l'arrêt du ciel. Dans cet état il se présenta à la justice divine. Il accepta l'arrêt qu'elle avoit prononcé contre lui, & qu'elle alloit exécuter. *J'ai abusé de la vie, dit-il, en s'adressant à Dieu: je mérite que vous me l'ôtiez, & c'est de tout mon cœur que je me sou mets à un si juste châ timent.*

Il unit sa mort à celle de Jesus-Christ; & prenant les mêmes intentions que ce Sauveur mourant sur la croix, il s'offrit comme une victime, pour honorer

P R E F A C E.

par la destruction de son corps la suprême majesté de Dieu & pour appaiser sa colere. Non content de ce sacrifice, il consentit à souffrir toutes les peines du Purgatoire. *Car il est bien raisonnable, reprit-il, que Dieu soit pleinement satisfait : & du moins dans le Purgatoire je souffrirai avec patience & avec amour.*

En de si saintes dispositions, il reçut les Sacremens : & s'étant tout de nouveau entretenu quelque tems avec Dieu, il mit ordre à divers papiers dont il étoit dépositaire. Il le fit avec un sens aussi raffiné, que s'il eût été dans une parfaite santé. Il se sentit même un peu soulagé tout le reste de la journée, & il donna quelque espérance de guérison. Mais ce ne fut qu'une lueur ; & sans se flatter de cette espérance, il s'occupait toujours de la mort, voyant bien, disoit-il, qu'il ne pouvoit guérir sans un miracle, & se croyant très-indigne que Dieu fit un miracle pour lui.

En effet, sur le soir il lui prit un redoublement auquel il n'eut pas la force de résister. L'accès fut si violent qu'il lui causa un délire dont il ne revint point : & le Mardi 13. de Mai, de l'année 1704. il expira vers cinq heures du matin. Ainsi mourut dans la soixante-douzième année de son âge, un des plus grands hommes qu'ait eu notre Compagnie, & si je l'ose dire, qu'ait eu la France. Il avoit reçu du ciel beaucoup de talens : il ne les a point assurément enfouis ; mais il les a constamment employés pour la gloire de Dieu & pour l'utilité du prochain. Il eut l'avantage de mourir presque dans l'exercice actuel de son ministère, & sans autre intervalle que celui de deux jours de maladie. Tout le public ressentit cette perte : le regret fut universel ; & ce regret est encore aussi vif que jamais dans le cœur de bien des personnes, qui trouvoient en lui ce qu'on ne trouve pas aisément ailleurs. Il ne les oublia point en mourant ; & l'on peut pareillement compter que la mémoire du Pere Bourdaloue

P R E F A C E.

leur sera toujours précieuse. Ses ouvrages suppléeront au défaut de sa personne. On l'y retrouvera lui-même : du moins, on y retrouvera tous ses sentimens & tout son esprit.

Car ce sont ici les vrais sermons, & non point des copies imparfaites, telles qu'il en parut il y a plusieurs années. Il les désavoua hautement, & avec raison. Il y est si défiguré, qu'il ne devoit plus s'y reconnoître.

Les deux Avents & le Carême qu'on donne dans cette première édition, seront suivis des sermons sur les Mystères, sur les Saints sur la vocation Religieuse, & sur divers sujets de morale. Quoique dans plusieurs sermons du Carême, il n'adresse pas la parole au Roi, il les a néanmoins presque tous prêchés à la Cour, mais à d'autres jours & sous d'autres Evangiles.

On trouvera à la fin du quatrième volume, deux Lettres qui parurent après sa mort, l'une manuscrite & l'autre imprimée. La première est d'un illustre Magistrat, dont le Pere Bourdaloue honoroit infiniment la Maison, & singulièrement la personne. On voit dans cette lettre des traits de maître, & l'esprit n'y a pas moins de part que le cœur. La seconde est une de ces lettres circulaires qu'on envoie dans les Maisons de la Compagnie pour donner avis de la mort de chaque Jéuite. Le Pere Martineau, Confesseur de Monseigneur le Duc de Bourgogne & Supérieur de la Maison Professe, lorsque le Pere Bourdaloue y mourut, écrivit celle-ci, qu'on ne put refuser au public, & qu'on réimprima plusieurs fois, tant elle fut goûtée & recherchée.

Comme on n'a tiré le Pere Bourdaloue qu'après sa mort, on a été obligé de lui laisser les yeux fermés dans le portrait qui est à la tête de ce volume, & l'on n'a pas cru pouvoir mieux le mettre, que dans la posture d'un homme qui médite,

P R E F A C E.

Il reste à dire un mot touchant les Extraits qui sont à la fin de chaque volume. Plusieurs personnes les ont demandés, & après avoir délibéré, quelque tems, on a cru qu'il étoit bon de les faire, & qu'ils pourroient être utiles à quelques Prédicateurs. C'est par cette raison-là même, qu'au lieu de les supprimer dans cette seconde édition, comme on se l'étoit proposé, si l'on remarquoit qu'ils ne fussent pas au gré du public, on s'est contenté de les abrégier encore, afin de satisfaire tout à la fois, & ceux qui les souhaitent, & ceux à qui ils auroient paru un peu longs. Du reste, tout abrégés qu'ils sont, ils contiennent toute la substance & tout l'ordre de chaque Sermon. On ne dit rien de quelques fautes qui sont échappées dans la première édition : on les a exactement corrigées dans celle-ci.

*Approbation de M. de Precelles, Docteur de
la Maison & Société de Sorbonne, &
Lecteur des Livres.*

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, les Sermons du P. Bourdaloue, & je n'y ai rien trouvé qui ne soit conforme à la foi & aux bonnes mœurs. Le public perd beaucoup de ne pouvoir plus entendre la voix de ce célèbre Prédicateur, en qui la science & la piété, le zèle & la modestie, se joignoient si parfaitement; & dont les discours pleins de feu, & prononcés avec tant de dignité, inspiroient à toutes sortes de personnes du respect pour les vérités de l'Évangile, soit dans cette ville capitale du Royaume, où il les a long-tems enseignées, soit à la Cour où il a souvent eu l'honneur de porter la parole de Dieu devant notre grand Monarque. Mais ces

mêmes discours que cet Orateur vraiment Chrétien a laissés par écrit, sont si pleins de religion, si pleins d'esprit, de bon sens, d'érudition sainte dans l'intelligence de l'Écriture & des Peres, & de cette véritable éloquence dont la sagesse est la source, & qui suit en tout la sagesse, comme dit S. Augustin; que je ne doute pas qu'ils ne plaisent encore extrêmement, & qu'ils n'édifient par-tout, lorsqu'ils seront imprimés, & qu'ainsi ils ne produisent d'aussi grands fruits dans l'Église après sa mort, qu'ils en ont produit pendant sa vie. Fait en Sorbonne le 12. de Mars 1705. C. DE PRECELLES.

Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus dans la Province de France, permets au Pere François Bretonneau de la même Compagnie de faire imprimer un livre qu'il a revu & qui a pour titre, *Sermons du Pere Bourdaloue, de la Compagnie de Jesus, pour l'Avent & pour le Carême*: lequel livre a été vu & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai signé la présente permission. A Paris ce 3. Janvier 1707. CHARLES DELAISTRE.



A V E N T

P R E S C H E

DEVANT LE ROI.



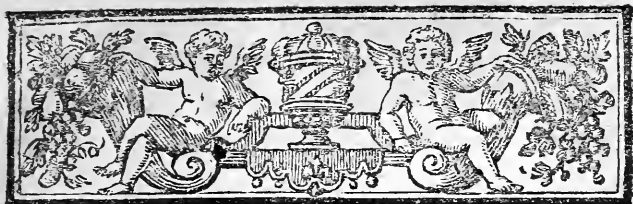
S E R M O N S

CONTENUS DANS CET AVENT.

- P**OUR la Fête de tous les Saints :
Sur la Récompense des Saints. 1.
Pour le I. Dimanche de l'Avent :
Sur le Jugement dernier. 47.
Pour le II. Dimanche de l'Avent :
Sur le Scandale. 89.
Pour le III. Dimanche de l'Avent :
Sur la fausse conscience. 138.
Pour le IV. Dimanche de l'Avent :
Sur la Sévérité de la Pénitence. 187.
Pour la Fête de Noël : *Sur la Nati-*
vité de Jesus-Christ. 135.



SERMON



S E R M O N
P O U R L A F E S T E
D E
T O U S L E S S A I N T S .

Sur la récompense des Saints.

Gaudete, & exultate : ecce enim merces vestra
copiosa est in cœlis.

*Réjouissez-vous, & faites éclater votre joie : car
une grande récompense vous est réservée dans le
ciel. En saint Matthieu, chap. 5.*



I R E ;

C'EST le Fils de Dieu qui parle ; & qui
dans l'Évangile de ce jour nous propose la
gloire céleste, non pas comme un simple hé-
Avent.

A

2 SUR LA RÉCOMPENSE

ritage qui nous est acquis, mais comme une récompense qui nous doit coûter. Il sçavoit, dit saint Jean Chrysofome, combien nous sommes intéressés; & voilà pourquoi usant avec nous d'une condescendance digne de lui, pour nous attirer à son service, il nous prend par notre intérêt. Sans rien relâcher de ses droits, ni rien rabattre du commandement qu'il nous fait de l'aimer comme notre Dieu, pour lui-même & plus que nous-mêmes; il veut bien que notre amour pour lui ait encore un retour sur nous: & pourvu que notre intérêt ne soit point un intérêt servile, il consent que nous l'aimions par intérêt, ou plutôt que nous nous fassions un intérêt de l'aimer. Car c'est pour cela qu'il nous promet une récompense, dont la vue est infiniment capable de nous élever à ce pur & parfait amour, qui, comme ajoute saint Chrysofome, réunit saintement & divinement notre intérêt à l'intérêt de Dieu.

Entrons donc, mes chers Auditeurs, dans la pensée de Jesus-Christ; & sans nous piquer aujourd'hui d'une spiritualité plus sublime que celle qui nous est enseignée par ce Maître adorable, attachons-nous à la récompense où il nous appelle, & qu'il veut que nous envisagions, quand il nous dit: Une grande récompense vous est réservée dans le ciel: *Ecce merces vestra copiosa est in cœlis*. Il est de la foi que nous la pouvons, & que nous la de-

vous mériter cette récompense ; & c'est ce que je suppose ici comme un principe , dont il ne nous est pas permis de douter : mais ce principe supposé , je veux vous montrer combien cette récompense est digne de nos desirs & de nos soins. Pour vous engager à la mériter , je veux vous en découvrir l'excellence & les avantages. Par la comparaison que j'en ferai avec les récompenses du monde , je veux vous la faire goûter , & par-là même exciter en vous , si je puis , un saint zele de l'acquérir.

Or pour vous en donner une idée juste, je m'arrête aux paroles de mon texte, dont l'exposition littérale va développer d'abord tout mon dessein. Concevez-en bien l'ordre & le partage. *Ecce merces vestra copiosa est in cælis.* Cette récompense que Dieu prépare à ses élus, est une récompense sûre. *Ecce*, la voilà: c'est un Dieu qui vous la promet; & si vous la voulez de bonne foi, elle est à vous: *Ecce merces vestra.* C'est une récompense abondante, qui n'aura point d'autre mesure que la magnificence d'un Dieu, & qui mettra seule le comble à tous vos desirs: *Ecce merces vestra copiosa.* Enfin, c'est une récompense éternelle, que vous ne perdrez jamais, parce qu'elle vous est réservée dans le ciel, où il n'y aura plus de changement, ni de révolution: *Ecce merces vestra copiosa est in cælis.* Qualités bien propres, Chrétiens, à faire, & sur vos

4 SUR LA RÉCOMPENSE
esprits & sur vos cœurs, les plus fortes impressions; surtout, si vous en jugez par opposition aux récompenses du monde; c'est-à-dire, par les trois essentielles différences, que je vous prie de remarquer entre les récompenses du monde, & cette récompense des élus de Dieu: car c'est là ce qui m'a paru devoir plus vous intéresser, & réveiller votre foi. La récompense des élus de Dieu est une récompense sûre; au lieu que les récompenses du monde sont douteuses & incertaines: ce sera le premier point. La récompense des élus de Dieu est une récompense abondante; au lieu que les récompenses du monde sont vuides & défectueuses: ce sera le second point. La récompense des élus de Dieu est une récompense éternelle; au lieu que les récompenses du monde sont caduques & périssables: ce sera le dernier point.

Trois sujets de consolation & de joie que l'Eglise nous propose, en nous mettant devant les yeux la gloire des Saints, & en nous animant par ce motif à être les imitateurs de leur sainteté. *Gaudete & exultate*. Si vous vous conformez à leurs exemples, réjouissez-vous: & de quoi? de ce que vous ferez sûrement, de ce que vous ferez pleinement, de ce que vous ferez éternellement récompensés. Au contraire, pleurez & affligez-vous, si malgré tous ces avantages, possédés de l'amour du monde, vous vous sentez peu de

goût & peu d'attrait pour cette récompense des justes. Non-seulement pleurez, mais tremblez, si la dureté de vos cœurs vous rend insensibles à des vérités si touchantes. Donnez-moi la grace, Seigneur, pour traiter dignement & utilement un si grand sujet; & faites que ceux qui m'écoutent, pénétrés de la vertu de votre divine parole, conçoivent un désir ardent, une espérance vive, un saint avant-goût des biens que vous leur préparez: qu'en vue de ces biens ineffables, ils se détachent de la terre, ils n'ayent plus de pensées que pour le ciel, ils renoncent à la vanité, ils cherchent solidement la vérité; ils soient aussi bien que vos Saints, & comme devant être un jour les compagnons de leur gloire, déterminés à combattre le monde & à le vaincre. C'est ce que je vous demande pour eux & pour moi, par l'intercession de la plus sainte des Vierges. *Ave Maria.*

SE fatiguer, s'épuiser, souvent s'immoler ^{I.} PARTIE pour des récompenses incertaines, auxquelles on parvient difficilement, & dont tous les jours, après de vaines espérances, on a le chagrin de se voir, ou malheureusement frustré, ou même injustement exclus; c'est la triste & fatale destinée de ceux qui s'attachent au monde. Au contraire, travailler pour une récompense sûre, & servir un

6 SUR LA RÉCOMPENSE

Maître auprès duquel on peut compter qu'il n'y eut, & qu'il n'y aura jamais de mérites perdus, c'est ce qui a fait sur la terre le bonheur des élus de Dieu, & de ces saints prédestinés dont nous honorons aujourd'hui la glorieuse mémoire. Ils servoient un Dieu fidèle dans ses promesses, & ils avoient en vue une récompense qui ne leur pouvoit manquer. Voilà, dit saint Chrysostome, ce qui les a rendus capables de tout entreprendre & de tout souffrir. *Pator*, disoit un d'entre eux, plein de cette force héroïque, que la foi d'une vérité si consolante lui inspiroit : c'étoit S. Paul : *Pator, sed non confundor*. Je souffre : mais bien loin de m'en affliger, je m'en glorifie : & pourquoi ? *Scio enim cui credidi, & certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem*. Parce que je sçais, ajoutoit-il, quel est celui à qui j'ai confié mon dépôt ; & que je suis assuré, qu'il n'est que trop puissant pour me le garder jusqu'à ce grand jour, où chacun recevra selon ses œuvres. Qu'entendoit-il par son dépôt ? le fond de mérites qu'il s'étoit acquis devant Dieu ; c'est-à-dire, ce qu'il avoit fait pour Dieu, ce qu'il avoit enduré pour Dieu, & dans l'espérance de la gloire dont il sçavoit que ses travaux Apostoliques devoient être récompensés. C'est le sens littéral de ce passage. J'ai combattu, disoit-il encore dans la mé-

2. Tim.
10

Idem.

me Epître à Timothée, j'ai achevé ma course, j'ai été constant dans la foi : il ne me reste que d'attendre la couronne de justice, qui m'est réservée, & que le Seigneur, en ce jour-là, me donnera comme juste Juge. *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus, in illâ die, justus Jux* 2. Timoth.

dex. Ainsi parloit l'Apôtre de Jesus-Christ; & ainsi a droit de parler après lui tout homme chrétien, puisqu'il reconnoissoit lui-même, que cette couronne de justice n'étoit pas seulement réservée pour lui, mais généralement & sans exception, pour tous les serviteurs de Dieu. *Non solum autem mihi, sed & iis qui diligunt adventum ejus.* Ibidem

Car voici, mes chers Auditeurs, comment chacun de nous doit raisonner, en s'appliquant personnellement ces paroles, *Scio cui credidi*; & c'est l'important mystere de religion, sur quoi doit être fondée toute notre conduite selon Dieu. Je ne sçais pas si je serai jamais assez heureux pour mériter la récompense que Dieu prépare à ceux qui l'aiment : mais je sçais, que si je la mérite, je l'obtiendrai ; je sçais, qu'autant que je l'aurai méritée, je la posséderai ? je sçais, que tout ce que je fais & tout ce que je souffre pour Dieu, est un dépôt sacré que Dieu me garde, dont il veut bien lui-même me répondre, & qui ne déperira point entre ses mains. *Scio cui credidi* :

c'est-à-dire, je ne suis pas sûr de moi, mais je suis sûr du Dieu pour qui je travaille. Je suis sûr de sa bonté, je suis sûr de sa fidélité, je suis sûr de sa puissance: *Et certus sum, quia potens est.* Or l'assurance que la foi me donne de tous ces attributs de Dieu, & de Dieu même, est ce qui m'encourage & qui m'anime. C'est ce qui a soutenu la ferveur & le zèle de ces bienheureux, qui regnent maintenant dans le ciel, & qui ont sanctifié la terre par leurs vertus. Ils étoient sûrs du Dieu qu'ils servoient, & des biens qu'ils en attendoient. Non-seulement ils espéroient en lui; mais ils sçavoient, & ils sçavoient infailliblement, qu'espérant en lui, ils ne seroient point confondus. *Scio cui credidi.*

Un mondain est bien éloigné de pouvoir tenir ce langage à l'égard du monde, & des récompenses du monde. Car fondé sur le témoignage qu'il se rend de sa propre conduite il peut souvent dire tout au contraire, en gémissant & en déplorant son sort: Je sçais que par rapport au monde, j'ai fait mon devoir; mais je ne sçais pas pour cela si le monde m'en tiendra compte; je ne sçais pas si le monde reconnoîtra mes services: je ne sçais pas même si mes services lui ont été agréables. Pour ce qui regarde les récompenses du monde, il peut dire sans présomption: Je suis sûr de moi; mais je ne suis pas sûr de ceux qui sont les maîtres & les distributeurs des gra-

tes ; je ne suis pas sûr qu'ils ayent pour moi de favorables dispositions ; je ne suis pas sûr qu'ils en ayent même d'équitables. Il peut dans un sens contradictoirement opposé au sens de saint Paul , dire en parlant du monde : *Scio cui credidi* : Je sçais ; & je ne sçais que trop , quel est ce monde à qui je me suis malheureusement attaché , & opiniâtement confié : mais c'est justement pour cela , qu'après l'avoir long-tems servi , je ne suis encore sûr de rien ; parce qu'une expérience funeste m'a appris malgré moi , & m'a convaincu , que le monde étant ce qu'il est , je n'ai pu , ni n'ai dû faire aucun fonds sur lui. Or n'avoir rien en vue dont on soit sûr , ni sur quoi l'on puisse compter , c'est ce qui afflige le monde , ce qui le désole ; & pour peu que son ambition ait d'empressement & de vivacité , ce qui lui tient lieu de supplice. Telle est , dis-je , la première différence , que j'ai dû vous faire observer entre les récompenses de Dieu & celles du monde. Mais approfondissons cette pensée , & venons au détail des choses , puisqu'il est certain qu'il n'y en eut jamais une plus propre , pour nous faire adorer les miséricordes de notre Dieu , & pour nous exciter nous-mêmes à l'amour & au zèle de la sainteté.

Il y a dans le monde des mérites stériles ; c'est-à-dire , des mérites sans récompense :

TO SUR LA RÉCOMPENSE

pourquoi cela? c'est qu'il y a, dit saint Chrysostome, des mérites que les hommes ne connoissent pas; c'est qu'il y a des mérites, quoique connus des hommes, qui ne leur plaisent pas; c'est qu'il y a des mérites que les hommes estiment, & dont ils sont même touchés, mais qu'ils ne récompensent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas. Trois causes de l'incertitude des récompenses du siècle, mais qui nous font comprendre en même-tems la sûreté & l'infailibilité de la récompense des élus de Dieu. Appliquez-vous, & ne perdez rien de cette excellente morale.

Des mérites que les hommes ne connoissent pas. En effet, par ce seul principe, combien dans le monde de mérites perdus? combien d'ignorés? combien d'oubliés? combien d'effacés par le tems? combien de détruits par les mauvais offices? combien d'étouffés dans la foule & dans la multitude. Je serois infini, si je voulois pouffer cette induction. Avec Dieu nous n'avons rien de pareil à craindre: de quelque nature que soient les mérites que nous acquérons devant lui, il les connoît, il les distingue, il en fait le discernement, il les pèse dans la balance du sanctuaire, il en conserve le souvenir, il ne les perd jamais de vue.

Eclairé des vives lumières de son enten-

ement divin, il connoît les mérites obscurs, aussi bien que les éclatans; les vertus intérieures & cachées, aussi bien que celles qu'on admire & qu'on préconise. Combien de Saints dans le ciel, qui n'ont jamais paru ce qu'ils étoient; & dont la sainteté, quoique parfaite, n'a jamais brillé pendant qu'ils vivoient sur la terre? Voilà pour la consolation des humbles.

Comme Dieu, scrutateur des cœurs, il pénètre le fonds du mérite, qui est le cœur. Ce mérite du cœur inconnu aux hommes, lui est connu, & entièrement connu; & de là vient, qu'il nous tient compte, non-seulement de nos actions & de nos œuvres, mais de nos intentions & de nos desirs: non-seulement de ce que nous faisons pour lui, de ce que nous souffrons pour lui, de ce que nous quittons pour lui; mais de ce que nous voudrions faire, de ce que nous voudrions souffrir, de ce que nous voudrions quitter, par la raison seule que si nous l'avions, nous serions prêts en effet pour lui à le quitter. Ainsi, selon l'expression de l'Écriture, il entend, & par la même règle il récompense jusqu'à la préparation de nos cœurs: *Præparationem cordis eorum audit auris tua.* C'est-à-dire qu'il suffit pour lui plaire, de lui vouloir plaire; & qu'il suffit de lui avoir plu pour être comblé de ses biens. Combien de prédestinés qui n'ont

eu devant Dieu que le mérite de la bonne volonté ? Voilà pour la consolation des foibles.

Parce que c'est un Dieu, dont la pénétration est infinie, & que rien n'échappe à sa connoissance, nos actions les plus viles & les plus basses, pourvu qu'il en soit le motif, ont devant lui leur prix & leur valeur. Un verre d'eau donné en son nom mérite une gloire spéciale, dont lui-même il nous assure. Les deux deniers de la veuve reçoivent un éloge de sa bouche, aussi bien que les magnifiques offrandes qui se faisoient dans le Temple. Voilà pour la consolation des pauvres.

Parce qu'il est souverainement & exactement juste, pour chaque degré de mérites & de sainteté que nous acquérons, il a un degré de béatitude & de gloire, qu'il nous destine, & c'est la proportion de ces degrés qui fait pour les Saints bienheureux, aussi bien que pour les Anges, l'ordre admirable des Hiérarchies célestes. Sur la terre le plus grand mérite n'est pas toujours le mieux placé. Souvent un mérite médiocre, par le faux jugement des hommes, l'emporte & prévaut. Là, le mérite & la gloire, le mérite & la récompense vont toujours de pair. C'est un Dieu qui mesure & qui régle l'un par l'autre; mais un Dieu incapable de se tromper, incapable d'être prévenu, incapable de rien estimer que ce qui est essentiel-

lement estimable, sçavoir, les œuvres saintes & la piété. Voilà pour la consolation des ames droites & fidelles à leurs devoirs.

Par rapport au monde, il n'y a point de mérite que le tems n'efface. Tout ce que nous faisons pour Dieu, du moment que nous l'avons fait, est écrit dans le livre de vie; mais avec des caractères qui ne s'effaceront jamais. Les hommes non-seulement oublient, mais souvent sont bien-aisés d'oublier les services qu'on leur rend; & Dieu nous déclare lui-même, que tous nos services sont comme scellés dans les trésors de sa miséricorde. Il nous dit en termes exprès, que nos sacrifices sont toujours devant ses yeux; *Holocausta autem tua in conspectu meo sunt semper*: que nos prières & nos aumônes montent jusques à lui, & qu'elles sont toujours présentes à sa mémoire; *Orationes tuæ & eleemosynæ ascenderunt in memoriam in conspectu Dei*. Il se fait même comme un honneur de s'en souvenir; & il ne peut non plus les oublier, qu'il peut oublier qu'il est notre Dieu, & que nous sommes ses créatures. Tout cela, Chrétiens, le croyons-nous? Mais si nous ne le croyons pas, nous ne connoissons pas le Maître que nous servons: ou si nous le croyons, comment sommes-nous si tièdes & si négligens dans son service?

Ajoutez, pour goûter encore davantage

14 SUR LA RÉCOMPENSE

le bonheur des justes, ce que j'ai marqué comme le second principe de la disgrâce des mondains, & de l'incertitude de leurs récompenses : des mérites, quoique connus, qui ne plaisent pas. Qu'y a-t-il dans le monde de plus ordinaire, & combien par-là ne voit-on pas parmi les hommes de mérites malheureux, de mérites rebutés, & si j'ose ainsi dire, réprouvés; de mérites, qui par l'aliénation des cœurs, ou par la contrariété des intérêts, bien loin d'attirer la bienveillance & l'amour, excitent plutôt la jalousie & la haine? C'est à quoi ne sont point sujets ceux qui travaillent à acquérir des mérites auprès de Dieu. Comme Dieu hait nécessairement le péché; & que tout Dieu qu'il est, il ne peut pas ne le point haïr, & en le haïssant ne le point réprouver: aussi tout Dieu qu'il est, ne peut-il pas ne point aimer le mérite des œuvres chrétiennes, & en l'aimant ne le point couronner, & ne le point glorifier. Il y a dans les élus de Dieu différentes espèces de sainteté: mais il n'y en a pas une, dit saint Chrysostome, qui ne soit du goût de Dieu, qui ne soit l'objet des complaisances de Dieu; parce qu'il n'y en a pas une qui ne soit une émanation de cette sainteté originale & exemplaire, qui est Dieu; parce qu'il n'y en a pas une qui ne soit l'ouvrage de Dieu & le don de Dieu. Avoir du mérite, ou en

avoir trop, c'est souvent dans le monde une exclusion pour les emplois & pour les places qui y tiennent lieu de récompenses. Devant Dieu plus on a de mérite, plus on est aimé. Or être aimé d'un Dieu dont l'amour fait les bienheureux, les prédestinés, les Saints, c'est être déjà récompensé.

Enfin, quelque justes, & quelques reconnoissans que soient les hommes; je dis plus, quelque libéraux, & quelque magnifiques qu'ils puissent être, il y a des mérites qu'ils ne récompensent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas: des mérites dont ils conviennent, & dont ils sont même touchés; mais qui excédant, ou par leur qualité, ou par leur nombre le nombre des graces dont ils sont les dispensateurs, leur deviennent malgré eux des mérites onéreux, des mérites incommodes, & même des mérites importuns. Il n'y en a point de tels auprès de vous, mon Dieu, & l'on ne court point avec vous de semblable risque! Comme la magnificence de Dieu n'a point de bornes, parce qu'elle est inséparable de sa toute-puissance, nos mérites ont beau croître & se multiplier, elle ne s'épuise jamais. Plus nous en avons, plus il a, dit saint Chrysostome, de trésors de grace & de gloire à répandre sur nous. Plus il nous doit dans le sens catholique & orthodoxe qu'il nous peut devoir, plus il est riche pour s'acquitter envers nous;

10 SUR LA RÉCOMPENSE

riche, dit le texte sacré, pour tous ceux
Rom. 10. qui l'invoquent & qui le prient; *Dives*
in omnes qui invocant illum: mais encore
 bien plus riche, reprend saint Bernard,
 pour tous ceux qui le servent fidèlement.
 Comme jamais il ne se tient importuné de
 nos prières, aussi nos mérites acquis par sa
 grace, ne lui font-ils jamais à charge.

Nous sommes donc sûrs de lui; & quand
 nous travaillons pour lui, dans l'espérance
 de la gloire dont jouissent les Saints, tout
 pécheurs que nous sommes, nous avons la
 consolation de pouvoir dire comme S. Paul:
Rom. 5. *Spes autem non confundit.* Cette espérance
 ne me confond point: toute autre espérance
 est trompeuse; mais celle-là ne me trompera
 jamais. Cent fois j'ai pu me repentir d'avoir
 trop compté sur les hommes, & d'avoir trop
 espéré d'eux: mais je n'oserois dire, ni me
 plaindre que jamais Dieu m'ait manqué; &
 si j'étois assez ingrat pour le penser, non-seu-
 lement sa justice, mais sa miséricorde mê-
 me s'éleveroit pour lui contre moi.

Jé suis sûr de mon Dieu: principe adora-
 ble, d'où David tiroit ces saintes & édifian-
 tes conclusions, qu'un Chrétien, sur-tout
 à la Cour, devoit méditer tous les jours de
Ps. 117. sa vie. *Bonum est confidere in Domino quam*
confidere in homine. Il vaut bien mieux se
 confier dans le Seigneur, que de se confier
Isa. 40. dans l'homme. *Bonum est sperare in Domi-*

20, *quàm sperare in Principibus*. Il vaut bien mieux mettre son espérance dans le Seigneur, que de la mettre dans les Princes de la terre. C'est un roi qui l'a dit; & celui devant qui je parle a trop de religion, pour ne pas souscrire lui-même à un témoignage si divin. Je suis sûr du Dieu que je sers : principe touchant, seul capable de sanctifier ma vie. Mon espérance du côté de Dieu ne me peut confondre. Je puis bien de mon côté abuser de cette espérance par ma présomption; je puis bien par ma lâcheté me rendre cette espérance vaine & inutile : mais au moins cette espérance est-elle infaillible pour moi de la part de Dieu; & pourvu que je m'assure de moi, j'ai droit de me promettre tout de lui.

Après cela, Chrétiens, sommes-nous excusables; que dis-je ? ne sommes-nous pas bien indignes de notre Dieu, si nous usons de réserve avec lui, si nous craignons d'en trop faire pour lui, si nous ne le servons pas en Dieu ? Je ne blâme point, à Dieu ne plaise ! au contraire, je ne puis assez exalter, assez exciter le zèle que vous pouvez avoir & que vous avez, de mériter les grâces du glorieux Monarque à qui le ciel nous a soumis, & que Dieu nous a donné pour Maître. Ce que je souhaiterois, c'est qu'en le servant, vos services fussent plus saints & plus dignes de l'esprit Chrétien. C'est de lui que dépend votre destinée & votre fortune selon le monde : je veux bien

18 SUR LA RÉCOMPENSE

que votre intérêt, joint à votre devoir, vous attache à lui. Il est l'image de Dieu ; votre confiance après Dieu ne peut être mieux placée. Mais si vous avez tant d'empressement & d'ardeur pour des récompenses , qui par tant de raisons peuvent vous manquer, comment pouvez-vous soutenir le profond & affreux oubli, dans lequel vous vivez à l'égard de cette récompense souveraine qu'un Dieu vous assure ? Et que répondrez-vous à Dieu, quand il vous reprochera dans son jugement un oubli si monstrueux & si criminel ? C'est là toutefois votre désordre ; & si vous n'en gémissiez pas , j'aurois droit d'ajouter ici le terrible anathème de Jérémie : *Maledictus qui confidit in homine , & ponit carnem brachium suum.* Maudit celui qui met sa confiance dans l'homme, & qui s'appuye sur un bras de chair : mais plus maudit celui qui pour avoir mis sa confiance dans l'homme, ne peut se résoudre à la mettre en Dieu. Vous l'allez voir encore bien mieux par la seconde qualité de la récompense des Saints , qui n'est pas seulement sûre & immanquable , mais pleine & abondante : *Ecce merces vestra copiosa est.* C'est le sujet du second point.

Y I.
PARTIE.

POUR vous faire entendre ma pensée, j'appelle récompense abondante, une récompense qui surpasse , du moins qui égale les services, par où l'on s'en est rendu, ou l'on a tâché

à s'en rendre digne. C'est la première notion que nous en donne saint Jérôme, quand il applique aux bienheureux ce que le Fils de Dieu dans l'Évangile promettoit aux justes pour les exciter à la ferveur par le motif de l'espérance Chrétienne. *Mensuram bonam, & confertam, & coagitatam, & supereffluentem dabunt in sinum vestrum.* Luc. 9. On versera dans votre sein une bonne mesure, qui sera pressée, comble, entassée. En effet, c'est dans la personne, ou pour mieux dire, dans l'état des Saints glorifiés, que cette promesse du Sauveur trouve à la lettre son accomplissement. Mais prenant la chose dans un sens encore plus moral, par conséquent plus propre à vous faire sentir la vérité que je vous prêche; j'appelle récompense pleine & abondante, une récompense capable par elle-même de satisfaire le cœur de l'homme; capable de remplir le vuide, ou plutôt la vaste étendue des desirs de l'homme; capable de rendre l'homme heureux, & dont il peut enfin être content: c'est ainsi que saint Augustin l'a conçue dans l'exposition qu'il a faite des béatitudes Évangéliques. Or dans l'un & l'autre sens, le Fils de Dieu seul a eu droit de nous dire absolument ce qu'il nous dit aujourd'hui: *Ecce merces vestra copiosa est.* Pourquoi? parce qu'il n'appartenoit qu'à lui de pouvoir donner aux hommes une récompense, qui eût ces deux propriétés que je

viens de marquer; ou si vous voulez, parce qu'il n'y a que la récompense des élus de Dieu, qui par rapport à ces deux propriétés, puisse être justement regardée comme une récompense abondante & pleine.

Car n'est-il pas vrai, (je commence par le premier de ces deux caractères; & sans autre preuve, j'en appelle à vos connoissances: écoutez moi, & consultez-vous) n'est-il pas vrai, que quiconque s'attache à servir le monde, s'il ne veut pas y être trompé, doit se résoudre à travailler beaucoup pour gagner peu? Et n'est-il pas tout au contraire évident & incontestable, que quand on travaille pour Dieu, pour peu qu'on fasse, on gagne infiniment? Profitons de ce parallele, & servons-nous-en pour goûter notre religion.

Que ne faisons-nous pas tous les jours dans le monde pour y obtenir des graces, que le monde est en possession de vendre bien chèrement: des graces ardemment désirées, & impatientement attendues; mais que l'on s'aperçoit enfin, dès qu'on les a, ne valoir pas à beaucoup près ce qu'il en a coûté pour les avoir? Quelles peines, quelles fatigues ne supporte-t-on pas, pour parvenir dans le monde à des établissemens, où l'on s'étoit figuré des avantages considérables, mais dont on commence à se défabufer & à se dégoûter du moment qu'on y est parvenu? A quoi ne s'expo-

e-t-on pas, & sans y épargner sa vie, que ne
 risque-t-on pas pour s'acquérir dans le mon-
 de une gloire qui n'est qu'un phantôme, &
 dont on ne jouit pas plutôt, qu'on en recon-
 noît la vanité & le néant? Quels empresse-
 mens n'a-t-on pas, & quels mouvemens ne se
 donne-t-on pas pour se procurer auprès des
 puissances du monde un degré de faveur, qui
 souvent ne conduit à rien, & pour lequel on
 sacrifie son repos & sa liberté? A combien de
 mondains dans le Christianisme ne pourroit-
 on pas dire avec raison, ce que Dieu par un
 Prophète disoit aux Israélites, en leur faisant
 considérer les funestes suites de leur infidéli-
 té : *Seminastis multum, & intulistis parum.* *Agg. 14*
 Vous avez beaucoup semé, & vous avez peu
 recueilli : c'est-à-dire, vous vous êtes bien
 tourmentés, vous avez bien fait des efforts,
 il vous en a coûté bien des bassesses ; & tout
 cela s'est terminé à une vaine & misérable
 fortune, qui n'a pas répondu à votre atten-
 te, & qui s'est trouvée bien au-dessous de
 vos prétentions. Pourquoi? parce qu'en
 travaillant pour le monde, vous avez semé
 dans une terre ingrate, dont vous n'avez
 dû vous promettre, & qui n'a pu vous rap-
 porter que très-peu de fruits. *Seminastis
 multum, & intulistis parum.* Il faudroit un
 discours entier, si je voulois m'étendre sur
 cette morale, dont peut-être vous ne se-
 riez que trop persuadés ; & qui par l'abus

que vous en pourriez faire, vous serviroit de prétexte pour autoriser vos chagrins contre le monde, & vos plaintes souvent très-injustes. Je reviens à ma comparaison.

Les Saints, les élus de Dieu ont eu un sort bien différent. En travaillant pour Dieu, ils ont souffert, je le sçais; & je suis obligé de convenir, que leur vie sur la terre a été une vie austère, pénitente, mortifiée; mais au milieu de leurs austérités, de leurs pénitences, de leurs mortifications, ils ont eu l'avantage de pouvoir dire, aussi bien que le grand Apôtre : *Non sunt condignæ passionēs hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis.* Nous souffrons, il est vrai : mais outre que nous souffrons pour la justice, ce qui pourroit dès maintenant nous tenir lieu de récompense; outre que nous souffrons pour Dieu, & que cela seul est déjà pour nous une béatitude anticipée : ce que nous souffrons n'a rien qui soit comparable à cette gloire que Dieu nous prépare; & notre grande ressource est, que le moindre degré de cette gloire que nous attendons, nous dédommagera pleinement & avec usure, de tout ce qu'il y a de plus laborieux & de plus pénible dans la voie du ciel.

Voilà en quoi a consisté le bonheur des Saints. Ils marchent, dit l'Écriture; & dans l'esprit d'une componction salutaire,

ils verseroient des larmes , jettant sur la terre les précieuses sèmenes de leurs mérites.

Euntes ibant & flebant, mittentes semina sua. Ps. 125.

Mais ils se consoloient par cette pensée , qu'ils reviendroient bientôt triomphans & comblés de joie , portant avec eux l'abondante moisson qu'ils auroient cueillie ; c'est-à-dire , portant avec eux des trésors immenses de gloire , qui devoient être le prix des légers sacrifices qu'ils faisoient à Dieu : *Venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos.*

Ils possédoient leurs ames dans la patience , fondés sur l'espérance qu'ils avoient d'entendre bientôt ces délicieuses paroles : *Quia* *Ibidem*

super pauca fuisti fidelis, super multa te constitutam : Parce que vous avez été fidèle en

de petites choses , j'en ferai de grandes pour vous. Je n'épargnerai rien pour votre bonheur. *Intra in gaudium Domini tui :* *Ibidem*

entrez dans la joie de votre Dieu , parce que la joie de votre Dieu est trop grande pour entrer dans vous. Tel est , mes chers Auditeurs , le fonds du mystère que nous célébrons , & c'est ce que la vue des Saints & de leur gloire nous doit inspirer.

Je fers un Dieu , non-seulement fidèle dans ses promesses , mais magnifique dans ses récompenses ; un Dieu qui récompense en Dieu , & qui sans attendre cette vie éternelle qu'il me promet , m'accor-

de déjà le centuple de ce que je fais pour lui, par la consolation que j'ai de le faire, & de l'avoir fait. Or c'est encore de-là que je tire la seconde notion d'une récompense abondante.

Car j'ai dit, après saint Augustin, que c'est celle qui par elle-même suffit pour contenter l'homme; & j'ai ajouté que ce caractère ne pouvoit convenir, & ne convenoit qu'à la récompense des Saints. Cette vérité a-t-elle besoin de preuve, & en fut-il jamais une plus capable de nous forcer en quelque sorte malgré nous-mêmes à chercher le Royaume de Dieu? Il est vrai: on voit dans le monde des hommes, qui selon le monde paroissent amplement récompensés; on en voit dont les récompenses vont même bien au-delà de leurs services & de leurs mérites. Mais en voit-on de contens? en voyez-vous? en avez-vous vu? espérez-vous jamais d'en voir? & s'ils ne sont pas contens, à quoi leur servent leurs prétendues récompenses? Ils regorgent de biens & d'honneurs, je le veux; & il semble que le monde se soit épuisé pour les élever à une prospérité complète. Mais cependant leur cœur est-il satisfait? ne désirent-ils plus rien? se croient-ils heureux? & dans leur prospérité même, dans ce bonheur apparent trouvent-ils en effet la félicité? N'est-ce pas

au contraire, dit S. Chrysoſtome, dans ces fortes d'états qu'il eſt plus rare, ou plutôt, moins poſſible de la trouver? n'eſt-ce pas dans les grandes fortunes que ſe trouvent les grands chagrins? & qui pourroit dire le nombre de ceux qui n'y ſont parvenus, que pour être plus malheureux, & pour le ſentir plus vivement? Le monde n'avoit pourtant rien épargné pour contenter leur ambition, & pour les combler de ſes faveurs. Mais en même-tems le monde n'avoit pas manqué de mêler parmi ſes faveurs des ſemences d'amertume, qui en étoient inſéparables, & qui devoient bientôt après produire des fruits de douleur. Le monde en les rendant puiffans & opulens, leur avoit donné tout ce qui étoit de ſon reſſort: mais il n'avoit pu leur donner ce raffinement, cette paix du cœur, ſans quoi ni la puiffance, ni l'opulence, n'empêchoient pas que leur état ne fût un état affligeant. Quelque heureux qu'ils paruffent, combien leur manquoit-il de choſes pour l'être? Vous me direz qu'ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes, puisqu'ils n'étoient malheureux que parce qu'ils étoient infatiables. Et moi je ré-ponds: Mais pourquoi, malgré les faveurs dont le monde les combloit, étoient-ils encore infatiables; ſinon, ajoute S. Chryſoſtome, parce que c'eſt une vérité reconnue, conſtante, éternelle, que jamais les faveurs du monde, quelque abondantes que nous les

Avent.

B.

26 SUR LA RÉCOMPENSE
concevions, ne pourront rassasier le cœur
humain ?

Quoi qu'il en soit, Chrétiens, de-là je conclus l'excellence & la perfection de la récompense des élus de Dieu. Car il est encore de la foi, que cette récompense seule remplira toute la capacité, & même toute l'immensité de notre cœur. Il est de la foi, que nous trouverons en elle l'accomplissement de tous nos désirs. Il est de la foi, qu'elle fera pour nous une béatitude consommée, à laquelle il ne manquera rien, & qui nous tiendra lieu de tout. En un mot, il est de la foi qu'avec cette récompense, tout insatiables que nous sommes, nous serons contents. *Satiabor, cum apparuerit gloria tua*, disoit à Dieu cet homme selon le cœur de Dieu: Je serai rassasié, quand vous me découvrirez votre gloire. Comme s'il eût dit: Jusques-là, Seigneur quoique le monde fasse pour moi, je serai toujours affamé & altéré; jusques-là ennuyé de ce que je suis, je voudrai toujours être ce que je ne suis pas; jusques-là mon cœur, plein de vains désirs, & vuide des biens solides, sera toujours dans l'agitation & dans le trouble. Mais quand vous m'aurez fait part de votre gloire; mon cœur rassasié commencera à être tranquille; je ne sentirai plus cette soif ardente de la cupidité qui me brûloit; je n'aurai plus cette faim avide d'une ambition secrète qui me devoroit. Tous mes désirs cesseront, parce que

Je trouverai dans votre gloire la plénitude du bonheur, la plénitude du repos, la plénitude de la joie; parce que cette gloire, quand je la posséderai, fera pour moi l'affranchissement de tout mal, & la jouissance de tout bien. *Satiabor, cum apparuerit gloria tua.*

C'est ainsi que parloit David. Est-ce par exagération, ou dans le transport d'une extase? Non, Chrétiens: il parloit selon le premier sentiment qui naissoit dans son ame; & il ne faut pas s'étonner, si touché de la vérité que je vous annonce, il se servoit d'une expression aussi forte que celle-ci, *Satiabor*; parce qu'il sçavoit que cette gloire & cette récompense des élus, après laquelle il soupiroit, n'étoit rien autre chose que Dieu même. Car la foi nous apprend encore, que c'est Dieu lui-même, qui doit être notre récompense: *Ego merces tua magna nimis.* Oui, moi-même, dit Dieu à son serviteur Abraham; moi-même qui suis ton Seigneur & ton Maître, je serai ta récompense & ta béatitude. Hors de moi, rien ne pouvoit l'être, & toute ma gloire sans moi ne feroit pas assez pour toi. Il me falloit moi-même pour te rendre heureux; & c'est pourquoi je ne te promets point d'autre récompense que moi-même: c'est moi que tu posséderas; *Ego merces tua.* Or il est aisé de concevoir comment la possession d'un Dieu peut opérer dans l'homme l'effet divin que David s'efforçoit d'exprimer.

par cette parole, *Satiabor*. Car c'est-là, mes chers Auditeurs, tout le secret de cette félicité incompréhensible dont jouiront les Saints dans le ciel. Ils posséderont Dieu; ils
Psal. 35. seront pleins de Dieu. *Inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ* : ils seront enivrés, ô mon Dieu, de l'abondance qui remplit votre maison : *Et torrente voluptatis tuæ potabis eos* : ils boiront à longs traits dans le torrent de vos délices dont ils seront inondés. Pourquoi ? il en apporte la raison, qui est convaincante :
Ibidem. *Quoniam apud te est fons vitæ* ; parce que c'est en vous qu'est la source de la vie. Voilà, dis-je, Chrétiens, quelle sera votre récompense : voilà au milieu des misères qui nous accablent dans cette vallée de larmes, ce que nous croyons & ce que nous espérons. Mais peut-être, charnels que nous sommes, ne le comprenons nous qu'à demi ; & peut-être vous, à qui je parle, auriez-vous besoin que votre foi sur cela fût soutenue & fortifiée par quelque effet présent & sensible. Hé bien, comme Prédicateur de l'Évangile, je veux en ceci m'accommoder à vos foibles dispositions.

Vous me demandez un préjugé sensible de ce que la foi nous enseigne sur tout ce que je viens de vous dire ? le voici ; c'est que tout ce que j'ai dit, non-seulement s'accomplira ; mais s'accomplit en quelque manière dès maintenant dans la personne des justes ; *Ecce*

merces vestra copiosa. Je m'explique. Ce qui nous fait sensiblement connoître, que les élus de Dieu seront rassasiés de la possession de Dieu; c'est qu'en effet dès cette vie nous voyons des hommes, qui par un esprit de religion renonçant à tout le reste, se tiennent heureux de ne posséder que Dieu, & de ne s'attacher qu'à Dieu. Sans parler des Saints glorifiés, nous voyons des Saints sur la terre qui jouissent déjà en quelque sorte de ce bonheur, *Sanctis qui in terra sunt ejus.* *Psal. 151*

Il y en a peu, si vous voulez, dans ce degré de perfection: mais il y en a, & peut-être en connoissez-vous qui y sont parvenus. Des hommes détachés du monde, qui ont tout quitté pour Dieu, & qui trouvent tout en Dieu. Des hommes, qui contens de Dieu, disent aussi bien que David: *Quid mihi est in cælo, & à te quid volui super terram?* Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, & que désirai-je sur la terre, hors vous, Seigneur? ou plutôt, qui enchérissant même sur David, pourroient dire, non plus comme lui, *satiabor*, je ferai rassasié; mais je le suis du seul avant-goût que vous me donnez de votre gloire. Oui, nous en voyons des exemples; & Dieu, ou pour nous édifier, ou pour nous confondre, nous en met devant les yeux.

C'est, malgré l'iniquité du siècle, ce que la grace de Jesus-Christ opère dans ces fer-

vens Chrétiens, qui sanctifient la terre par leurs vertus : *Sanctis qui in terra sunt*. Nous ne voyons point de mondains contens du monde; & nous voyons des serviteurs & des servantes de Dieu, contens du Dieu auquel ils se sont dévoués. En faudroit-il davantage pour réveiller tout notre zèle? Nous ne voyons point de riches contens de leurs richesses; & nous voyons des pauvres évangéliques contens de leur pauvreté. Nous ne voyons point d'ambitieux contens de leur fortune; & nous voyons des hommes solidement humbles contens de leur abaissement. Nous ne voyons point de sensuels contens de leurs plaisirs; & nous voyons des hommes, non-seulement morts, mais crucifiés pour le monde, contens de leurs austérités & de leurs croix. En un mot nous voyons ces béatitudes de Jesus-Christ, en apparence si paradoxes & si incroyables; authentiquement & sensiblement vérifiées: je veux dire, des hommes dans la vue de Dieu, & par un zèle ardent de plaire à Dieu, heureux de souffrir, heureux de pleurer, heureux de ne posséder rien, parce qu'au milieu de tout cela ils possèdent Dieu; pendant que le monde, avec toutes ses prospérités & toutes ses fausses joies, ne peut être heureux ni content. Peut-on rien opposer à l'évidence de cette démonstration?

Avoir Dieu pour partage & pour récompense, voilà le fort avantageux de ceux qui cherchent Dieu de bonne foi & avec une intention pure. Le dirai-je, & me permettez-vous de m'en rendre à moi-même le témoignage? Tout pécheur, & tout indigne que je suis, voilà ce que Dieu par sa grace m'a fait plus d'une fois sentir. Combien de fois, Seigneur, m'est-il arrivé de goûter avec suavité l'abondance de ces consolations célestes, dont vous êtes la source, & qui font déjà sur la terre un paradis anticipé? Combien de fois, rempli de vous, ai-je méprisé tout le reste, & compté le monde pour rien? Vous bannissiez de mon cœur les vains plaisirs: mais pour empêcher que mon cœur ne les regrettât, vous y entriez à leur place, *Et intrabas pro eis:* & dès-là, Seigneur, la privation de ces plaisirs étoit pour moi plus délicate, que n'en auroit jamais été, ni n'en auroit pu être la possession. Or si dans ce lieu de bannissement & d'exil, où je ne vous vois qu'à travers le sombre voile de la foi; vous remplissez déjà mon cœur; que fera-ce dans cette bienheureuse patrie, où je vous verrai face à face? *Quid erit in patria, si tanta est copia delectationis in via?* Si en vertu de la profession que j'ai faite; quand j'ai quitté le monde pour vous suivre, je me tiens déjà si riche de votre pauvreté; que fera-ce; & que dois-je espérer des richesses de votre

Augusto
Confess.
9. c. 1a

32 SUR LA RÉCOMPENSE
 sainte demeure? *Qualem me facturum es de divitiis tuis, quem divitem jam facis de paupertate tua?* Si de souffrir pour vous est un si grand bien, que fera-ce de régner avec vous? Et que ferai-je dans la participation de votre gloire, puisqu'il m'est déjà si glorieux & si doux d'avoir part à vos abaissements? *Et quid erò tuæ participatione gloriæ, cujus jam sum opprobrium gloriosus?* Récompense abondante aussi-bien que sûre : vous l'avez vu. Je dis enfin récompense éternelle; qui nous est réservée dans le ciel. *Ecce merces vestra copiosa est in cælis.* C'est par où je vais finir.

III.
 PARTIE. **C**ombattre comme les Athlètes; & à l'exemple des Athlètes, courir dans la carrière du salut qui nous est ouverte, en sorte que nous remportions le prix, c'est dans la pensée de saint Paul à quoi nous sommes appelés, & ce qu'ont pratiqué les Saints :
 1. *Cor. 9.* *Sic currite ut comprehendatis.* Or les Athlètes, disoit ce grand Apôtre, pour être plus libres dans la course & moins embarrassés dans le combat, se dépouillent de tout; & ils nous apprennent par-là que nous devons, comme Chrétiens, être détachés de toutes les choses du monde. *Omnis autem qui in agone contendit, ab omnibus se abstinet.* La différence entre eux & nous, ajoutoit-il, c'est que les Athlètes n'en usent ainsi, & n'ob-

Ibidem.

servent les règles sévères qui leur sont prescrites, que pour gagner une couronne corruptible. Différence bien essentielle, & bien capable de nous confondre, si nous ne les imitons pas. *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam.* ^{*Ibidem*}
 Voilà, mes chers Auditeurs, le troisiéme & le dernier motif qui a inspiré aux Saints; non-seulement tant de force & tant de courage, mais un détachement du monde si parfait dans les combats qu'ils ont eus à soutenir, cette immortalité, cette éternité; & si je puis user de ce terme, cette incorruptibilité de la couronne qui leur étoit réservée dans le ciel, comparée à la caducité; à la fragilité, à la courte durée des récompenses de la terre.

En effet, pour ne point sortir d'un parallèle aussi fécond que celui-là, & dont l'Apôtre s'est servi avec tant d'avantage, toutes les récompenses de la terre sont périssables; & comme telles, non-seulement elles périront, mais elles périssent & disparaissent continuellement à nos yeux. Combien vous & moi en avons-nous vu périr? De combien de fortunes érigées & bâties sur ces prétendues récompenses, ne voyons-nous pas aujourd'hui les tristes ruines & les pitoyables débris? & combien de fois depuis que vous êtes spectateurs & témoins des révolutions du monde & de ce qui s'ap-

pelle la scène du monde, n'avez-vous pas pu dire avec le Prophète : J'ai vu cet homme élevé comme les cédres du Liban : j'ai passé, & il n'étoit plus : *Transivi, & ecce non erat*; je l'ai cherché, & un autre occupoit sa place : *Quæsi, & non est inventus locus ejus*? *Psal. 36.*
Ibidem. Combien en avons-nous encore tous les jours d'exemples? De ceux qui nous paroissent maintenant les mieux établis, & qui sont les élus du siècle, où est celui qui ose, ou qui puisse se promettre un sort plus heureux & une plus durable prospérité? & qui sçait si tel, qui semble être sur le pinacle, du degré de bonheur & d'élévation où il est aujourd'hui, n'est pas tout prêt à tomber, & à confirmer par sa chute, que le monde n'a rien de stable, beaucoup moins d'éternel, pour ceux qui le servent? Sans donc attendre la mort, où tout aboutit, à combien de revers & de disgraces ces faveurs du monde ne sont-elles pas sujettes?

Or cela seul, Chrétiens, me suffiroit pour vous en détacher malgré vous-mêmes; & s'il vous reste un degré de foi, pour vous obliger à chercher efficacement, la récompense des élus de Dieu. L'instabilité des fortunes du monde, la peine de les conserver, le danger & la crainte de les perdre, le désespoir & la douleur de s'en voir déchu, les troubles, les révolutions inévitables à quoi sont exposés ceux qui en jouissent : ce seroit,

dis-je, assez pour persuader à un mondain, tout mondain qu'il est, de chercher des biens plus solides.

En effet, si les hommes faisoient souvent ces réflexions, ils n'auroient plus besoin de remontrances, ni absolument même du remède de la parole de Dieu, pour se guérir du poison de l'ambition mondaine qui les tue. Eux-mêmes, convaincus sur ce point, de leur erreur & de leur conduite insensée, s'en diroient bien plus que je ne leur en dirai jamais. Si ceux que nous avons connus les plus avides des récompenses du siècle, avoient pu prévoir ce qui devoit leur arriver, & dans combien peu de tems ces établissemens de fortune, qu'ils regardoient comme le fruit de leurs travaux, devoient être renversés : si l'on avoit pu leur en marquer distinctement le terme, en leur disant : Vous ne jouirez de tout cela, & tout cela ne durera qu'un très-petit nombre d'années qui vous reste encore ; non, mes chers Auditeurs, jamais le desir de s'élever dans le monde n'auroit été pour eux une passion, ni une tentation si dangereuse. Je dis plus : ils n'auroient jamais pu gagner sur eux de faire tout ce qu'ils ont fait, ni de se donner tant de peines pour si peu de chose. Déplorons leur aveuglement, & profitons-en : ils ne se sont livrés à l'ambition, que parce qu'ils n'ont jamais envisagé avec une at-

tention sérieuse les bornes étroites de ces prétendues fortunes ; & ils n'ont recherché avec tant d'ardeur ces récompenses de la terre , que parce qu'il n'ont pas voulu se souvenir que la durée en étoit courte ; que parce qu'ils ont tâché de l'oublier ; que parce qu'ils se sont étourdis pour n'y pas penser. S'ils en avoient toujours considéré l'issue & la fin , insensibles à ces récompenses , au moins n'en auroient-ils usé que selon la maxime de saint Paul , c'est-à-dire , comme n'en usant pas ; parce qu'ils auroient toujours été frappés de cette pensée , que le monde passe , & que les récompenses du monde passent avec lui. *Mundus transit , & concupiscentia ejus.*

1. Joa. 2.

1. Joa. 5.

Il n'y a que la récompense des justes qui ne passe point , parce que les justes , dit l'Écriture , vivront éternellement , & que leur récompense est en Dieu qui ne peut changer. *Justi autem in perpetuum vivent , & apud Dominum est merces eorum.* Il n'y a que cette récompense des élus , qui soit immuable , invariable , inaltérable , parce qu'elle consiste , dit J. C. dans le bonheur qu'ils ont de voir Dieu , d'aimer Dieu , & de posséder Dieu. Or éternellement ils le verront , éternellement ils l'aimeront , éternellement ils le posséderont. Comme le tourment des damnés sera d'être à jamais privés de Dieu , & d'avoir éternellement à sentir la perte de Dieu ; la béatitude des Saints sera de ne pouvoir plus

perdre Dieu, de ne pouvoir plus être séparés de Dieu, d'être unis pour jamais à Dieu. *Ecce merces Sanctorum* : Voilà, & c'est l'Eglise elle-même qui le chante, voilà la récompense de ceux qui s'attachent à Dieu, & qui le servent. Un royaume leur est préparé; mais un royaume éternel, où il n'y aura ni succession, ni révolution : une couronne les attend; mais une couronne dont le privilège incommunicable à toutes les couronnes du monde, doit être la perpétuité : ils régneront; mais leur règne, aussi-bien que celui de Dieu, sera le règne de tous les siècles : éternité de puissance. *Ecce merces Sanctorum* : voilà la récompense de ceux qui souffrent; & qui se mortifient pour Dieu : ils seront comblés de joie, mais d'une joie qui n'aura jamais de fin; d'une joie qui ne sera ni troublée, ni interrompue; d'une joie qui durera autant que Dieu, & que personne ne leur ôtera, ni n'aura le pouvoir de leur ôter : éternité de bonheur. *Ecce merces Sanctorum* : voilà la récompense de ceux qui sont humbles, & qui renonçant à eux-mêmes, deviennent par leur humilité grands devant Dieu : ils auront la gloire en partage, mais une gloire qui ne diminuera point, qui ne s'obscurcira point, qui sera toujours nouvelle, & dont la longueur des tems ne fera qu'augmenter l'éclat & le lustre : éternité de gloire.

En voulez-vous voir un rayon? *Ecce*

*Offic. Di
vin. An
tiph 3.
nost. 3.
plur.
Martha*

38 SUR LA RÉCOMPENSE

merces Sanctorum : fans parler de cette gloire essentielle dont jouissent les Saints dans le ciel, voyez les honneurs qu'ils reçoivent dès maintenant sur la terre. Voyez le culte que leur rend l'Eglise, & que l'on peut dans un sens & avec raison, nommer un culte éternel. Jusqu'à la fin des siècles on célébrera dans l'Eglise de Dieu les victoires & les triomphes de ces glorieux prédestinés. Jusqu'à la fin des siècles l'Eglise militante les canonisera, en publiant leurs mérites, leurs conversions, leurs vertus, leurs ferveurs, leurs austérités. C'est pour cela que sont instituées leurs fêtes; & que chaque année le souvenir de ce qu'ils ont fait pour Dieu est solennellement renouvelé, afin qu'on ne le perde jamais; & que de siècle en siècle, de génération en génération, ces Saints, ces élus de Dieu soient révéérés. Tandis que l'Eglise de J. C. subsistera; (or elle subsistera toujours, puisque les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre-elle,) ce culte, cet honneur des Saints subsistera: C'est ce que j'appelle un rayon de l'éternité de leur gloire, & comme une anticipation de l'éternité de leur récompense. La gloire des mondains meurt peu à peu, & s'ensevelit avec eux. Ils font pendant leur tems un peu de bruit; mais parce que leur tems est borné, leur mémoire, dit l'Ecriture, périt enfin avec

Combien de grands, autrefois les héros du monde, de qui l'on ne parle plus, & à qui l'on ne pense plus ? Leur gloire, qui n'étoit que pour le tems, s'est évanouie comme une fumée : celle des Saints ne périra jamais.

Tandis que Dieu sera Dieu, leur mémoire sera en bénédiction & en vénération. *In memoria æterna erit justus.* Eternellement, ô mon Dieu, vos amis seront honorés, parce qu'ayant été vos amis, & ne pouvant jamais cesser de l'être, ils ne cesseront jamais d'être dignes des honneurs que nous leur rendons, & d'en mériter infiniment plus que nous ne leur en pouvons rendre : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus*

Ps. 117.

Ps. 138.

Précieuse récompense ! La pouvons-nous assez estimer ? *Ecce merces sanctorum.*

Ce qui doit nous remplir de consolation ; si nous sommes Chrétiens d'esprit & de cœur, n'est-ce pas de penser que cette récompense nous est réservée dans le ciel ?

Ecce merces vestra copiosa est in cælis. Car malheur à nous, si notre récompense étoit seulement pour ce monde, & si nous étions du nombre de ceux dont J. C. disoit dans l'E-

vangile : Ils ont reçu leur récompense : *Receperunt mercedem suam.* Malheur à nous, si nos noms, au lieu d'être écrits dans le ciel, n'étoient écrits que sur la terre, puisque, selon l'oracle du S. Esprit, être écrit sur la terre c'est un caractère de malédiction. Do-

Matt. 6.

Jer. 17. *mine, omnes qui te derelinquunt confundentur; recedentes à te in terra scribentur* : Seigneur, ceux qui vous abandonnent, seront confondus ; & on écrira sur la terre ceux qui se retirèrent de vous. Au contraire, quand nous serions dans le monde les plus malheureux & les plus disgraciés des hommes, si nous sommes en grace avec Dieu, réjouissons-nous de ce que nos noms sont écrits dans le ciel ; & souvenons-nous qu'une des marques les plus certaines que nous en puissions avoir, c'est d'être éprouvés sur la terre par les afflictions & les tribulations. *In hoc gaudete, quod nomina vestra scripta sint in cælis.* Dans quelque accablement que nous soyons de souffrances & de peines, consolons-nous par ce qui consolait S. Paul, & appliquons-nous le sentiment dont il étoit pénétré, quand il

Luc. 10. disoit : *Momentaneum hoc & leve tribulationis nostræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Ce moment si court des adversités présentes de cette vie, qui sont si légères ; c'est-à-dire, cette maladie que Dieu m'envoie, cette injustice que l'on me fait, ce mauvais office que l'on me rend, cette persécution que l'on me suscite, cette perte de biens que le malheur des tems m'attire, cette humiliation qu'il me faut effuyer, (car quelque suite qu'ait tout cela, tout cela dans l'idée de l'Apôtre n'est censé qu'un moment court & facile à passer, *Momentaneum hoc & leve*) toutes ces

1. Cor. 4.

afflictions temporelles produiront dans moi le poids éternel d'une souveraine gloire; *Æternum gloriae pondus operatur in nobis*. Vous voulez un motif pressant, touchant, convaincant, pour vous animer à la patience chrétienne. Ai-je pu vous en donner un qui eût toutes ces qualités dans un plus éminent degré que celui-ci? je veux dire, l'éternité de cette gloire qui doit être la récompense des élus.

C'est par-là que les Saints ont triomphé du monde; c'est par-là qu'ils sont devenus inébranlables & invincibles dans les combats: c'est par-là, dit le Maître des Gentils, qu'ils ont surmonté les tourmens, le feu, le fer, tout ce que la mort a de plus effrayant & de plus cruel. C'est ce qui les soutient encore tous les jours dans les rigoureuses épreuves que Dieu fait de leur constance & de leur fidélité. Ils souffrent tout, dit l'Écriture, non-seulement avec patience, mais avec joie; parce que leur espérance est pleine de l'immortalité qui leur est promise. *Spes illorum immortalitate plena est*. Pourquoi ne les imitons-nous pas? Avons-nous d'aussi rudes combats qu'eux à soutenir? Avons-nous résisté comme eux, jusqu'à répandre du sang? Pourquoi donc sommes-nous si lâches? Pourquoi dégénérent de la vertu de ces glorieux prédestinés, qui sont aujourd'hui nos modèles, faisons-nous paroître tant de faiblesse dans les occasions, où à leur exem-

ple nous devrions remporter sur nous-mêmes de saintes victoires ? C'est que nous n'envisageons pas comme eux cette immortalité où ils aspiraient, & dont l'espérance les piquoit, les encourageoit, les emportoit, au travers de tous les obstacles.

Triste & malheureuse différence qui se rencontre entre eux & nous ! Faisons-la cesser, & pour cela joignant au motif qui les a touchés, leur exemple que Dieu nous propose, fortifions nous comme eux, & sanctifions-nous par l'espérance des biens éternels. Autrement, mes chers Auditeurs, envain célébrons-nous avec l'Eglise les fêtes des Saints : envain présumant du crédit qu'ils ont auprès de Dieu, les invoquons-nous. L'abrégé de la religion, dit S. Augustin, est de pratiquer ce que nous solemnisons, & de faire de l'objet de notre culte la règle de notre vie : *Summa religionis est imitari quod colimus*. La vue de la gloire du ciel les a détachés de la terre ; il faut qu'elle opère dans nous le même effet. La foi de l'immortalité les a conduits à la sainteté ; il faut que nous y parvenions par la même voie. Et c'est, ô bienheureux Prédestinés, vous tous dont nous honorons en ce jour la glorieuse mémoire, ce que nous vous demandons, ou ce que nous vous conjurons de demander à Dieu pour nous. Vous avez été ce que nous sommes, & nous espérons être un jour ce

Aug.

ue vous êtes ; vous avez senti nos misères, vous soupirons après votre béatitude. Quoique pécheurs nous sommes vos freres. Quoique séparés de vous, nous sommes unis à vous par le lien de la plus étroite & de la plus intime société ; qui est la communion des Saints. Quoiqu'habitans de la terre, nous ne laissons pas d'être, en qualité de fidèles, vos concitoyens & les domestiques de Dieu : *Vives sanctorum, & domestici Dei.* Quoique *Ephes. xij*

autres & gémissans dans cette vallée de larmes, nous ne prétendons pas moins que d'être, comme enfans de Dieu, vos cohéritiers & les cohéritiers de J. C. *Hæredes quiem Dei, cohæredes autem Christi.* *Rom. 8. d*

Regardez-vous donc comme revêtus de ces titres, & par-là comme des sujets dignes de votre charité. Regardez-nous comme ceux qui doivent remplir avec vous le nombre des élus, & dont la sanctification est désormais la seule chose que vous puissiez desirer. Ecoutez favorablement nos prieres, & présentez-les à celui dont vous environnez le trône, jusqu'il se plaît même à vous exaucer. Recevez nos hommages & nos vœux, & étendez sur nous votre protection & votre bonté. Soyez nos patrons & nos intercesseurs, comme nous voulons être vos imitateurs. Partagez de votre félicité : mais souvenez-vous de nos besoins & de notre indigence. Ne les s'en souviennent, Chrétiens, & ils y

pensent. Autant qu'ils sont tranquilles pour eux-mêmes, autant sont-ils zélés pour nous. Autant qu'ils sont sûrs de leur propre bonheur; autant, dit S. Cyprien, paroissent-ils & témoignent-ils être en peine de notre salut: *Frequens nos & copiosa turba desiderat, jam de sua immortalitate secura, & adhuc de nostra salute sollicita.* Comptons donc sur leur protection & sur leur intercession; & ne pensons qu'à suivre leurs exemples, qui sans cela deviendront pour nous le sujet de notre condamnation. Imaginons-nous que chacun d'eux nous dit aujourd'hui du haut de la gloire, ce que S. Paul disoit aux Corinthiens: *Imitatores mei estote, sicut & ego Christi*: Soyez mes imitateurs, comme j'ai été l'imitateur de J. C. En un mot, vivons comme eux, combattons comme eux, souffrons comme eux, si nous voulons régner avec eux & participer à leur gloire.

Voilà, Sire, la gloire qui vous est réservée, & qui doit mettre le comble à votre bonheur. Tout le reste, quoique grand, quoique surprenant, quoiqu'au-dessus de toute louange, ne remplit pas encore la destinée de Votre Majesté. Il faut que la sainteté, & une sainteté glorifiée dans le ciel, en soit le couronnement. On ne peut soupçonner de flatterie, quand je dirai, que jamais Monarque n'a sçu si parfaitement que Votre Majesté, ce qui s'appelle l'art de

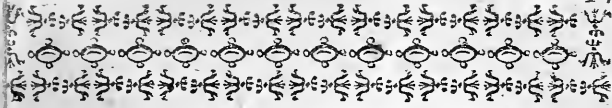
Cyprien de
mortal.
sub fi-
nem.

1. Cor. 18

régner. Mais il vous feroit, Sire, bien inutile d'être aussi sçavant que vous l'êtes dans l'art de régner sur les hommes, & d'ignorer celui qui rend les hommes capables de régner un jour avec Dieu. Si le bonheur d'un Prince pouvoit confister dans le nombre des conquêtes; s'il étoit attaché à ces vertus royales & éclatantes, qui font les héros, & que le monde canonise; Votre Majesté, contente d'elle-même, n'auroit plus rien à désirer: elle n'auroit qu'à jouir tranquillement du fruit de ses glorieux travaux. Mais tout cela, Sire, est encore trop peu pour vous. Il n'en falloit pas tant pour faire un Roi accompli selon le monde: mais Votre Majesté est trop éclairée, pour croire, que ce qui fait la perfection d'un Roi selon le monde, suffise pour faire le bonheur & la solide félicité d'un Roi Chrétien. Régner dans le ciel, sans avoir jamais régné sur la terre, n'est le sort d'un million de Saints, & cela suffit pour être heureux. Régner sur la terre, pour ne jamais régner dans le ciel, c'est le sort d'un million de Princes, mais de Princes réprouvés & par conséquent malheureux. Ma confiance, écrivoit S. Bernard, & ce qu'il disoit à une tête couronnée, je le dis aujourd'hui moi-même à Votre Majesté) ma confiance est que vous régnerez sur la terre & dans le ciel: *Sed & confido quòd* Ber. Ep^{is}
ic, & in æternum regnabitis: que malgré tous

46 SUR LA RÉCOMP. DES SAINTS.
les dangers, malgré tous les obstacles du salut, auxquels la condition des Rois est exposée, Votre Majesté sanctifiée par la vérité, jadis par la vérité des maximes de sa religion en gouvernant un Royaume temporel, méritera un royaume éternel. C'est dans cette vue, Sire, que j'offre tous les jours à Dieu le sacrifice des Autels : trop heureux si pendant que tout le monde applaudit à Votre Majesté, éloigné que je suis du monde, j pouvois attirer sur elle une de ces graces qui font les Rois grands devant Dieu & selon le cœur de Dieu! Car c'est à vous, ô mon Dieu & à votre grace de former des Rois de caractère, de saints Rois : & ma consolation est, que celui à qui j'ai l'honneur de porter votre parole, par la solidité & par la grandeur de son ame, a de quoi accomplir vos plus grands desseins. La sainteté d'un Chrétien est comme l'effet ordinaire de la grace, la sainteté d'un Grand en est le chef-d'œuvre, la sainteté d'un Roi en est le miracle, celui du plus grand & du plus absolu des Rois en fera le prodige, & vous en ferez, Seigneur, la récompense. Puissions-nous tous y parvenir, à cette récompense immortelle! vous la souhaitez, &c.





S E R M O N

POUR LE I. DIMANCHE

D E

L' A V E N T.

Sur le Jugement dernier.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna & majestate.

Alors ils verront le Fils de l'Homme venir sur une nuée, avec une grande puissance & une grande majesté. En saint Luc, chap. 21.

SIRE,

C'Est une réflexion bien judicieuse de saint Grégoire de Nazianze, que jamais le terme de majesté n'est attribué à J. C. dans l'Évangile, que lorsqu'il s'agit du jugement universel, où la foi nous enseigne qu'il doit présider : & il est bien remarquable, dit saint Jérôme, que cet Homme-Dieu, qui par tant de titres étoit Roi, n'a pris néanmoins cette qualité qu'en deux oc-

casions. Premièrement devant Pilate, c'est-à-dire, dans le tems de sa passion, parce que c'étoit-là que le jugement du monde commençoit, ainsi qu'il l'avoit déclaré à ses

Joan. 12. Disciples: *Nunc judicium est mundi.* Secondement, dans la description qu'il nous a faite du jugement même au chapitre vingt-cinquième de S. Matthieu, où il ne se désigne point autrement que sous le nom de Roi; parce que c'est alors qu'il exercera pleinement la juridiction que son Pere lui a donnée sur tous les hommes: *Tunc dicet Rex his qui à dextris erunt.*

Aussi est-ce proprement aux Monarques & aux Souverains, qu'il appartient de juger; & jamais la majesté d'un Roi n'est plus auguste que quand il tient son lit de justice, & qu'il paroît sur le tribunal. Encore plus vénérable, quand c'est un Roi, qui ajoute à l'éclat de la couronne les lumieres d'une sagesse toute royale: un Roi qui sçait faire le discernement de ses sujets, & peser le mérite dans une juste balance; qui n'a pour le crime que des châtimens, tandis que toutes ses récompenses sont pour la vertu; qui non-seulement fait état de venger les injustices & les violences, mais qui s'applique à réformer la justice même; qui en corrige les abus, qui en rétablit le bon ordre; qui sans éloigner personne de son trône prête l'oreille aux humbles supplications des petits:

petits, écoute les plaintes des particuliers, & par-là tient les juges & les magistrats dans le devoir: enfin qui se voyant au dessus de tous, n'a rien plus à cœur que d'être équitable envers tous. Car qu'y a-t-il qui nous représente mieux sur la terre le jugement de Dieu, & qui en soit une image plus sensible & une preuve plus authentique ?

Mais, Sire, si c'est le propre des Rois de juger les peuples, il n'est pas moins vrai que c'est le propre de Dieu de juger les Rois; & comme le grand privilège de la souveraineté est de ne pouvoir être jugé que de Dieu seul, on peut dire que la grande marque de l'autorité suprême de Dieu est d'être lui seul le juge de tous les Souverains. Il nous l'a lui-même marqué en cent endroits de l'Écriture; & si son jugement doit être terrible pour toutes les conditions des hommes, il semble néanmoins qu'il affecte de se faire paroître plus redoutable pour les Grands & pour les Rois de la terre: *Terribili apud Reges terræ.* Ps. 756

C'est de ce jugement, Sire, où les Rois seront appellés, aussi-bien que les peuples, que j'ai à parler aujourd'hui. Autrefois saint Paul prêchant cette matière en présence même des infidèles & des payens, la traitoit avec tant de force & tant d'énergie, qu'ils en étoient émus, saisis, effrayés: *Dis-*
Avent. C

Act. 14. putante autem illo de justitia & castitate, & de judicio futuro, tremefactus Felix. Je n'ai ni le zèle, ni l'éloquence de saint Paul : mais aussi j'ai l'avantage de parler devant un Roi Chrétien & très-Chrétien ; devant un Roi docile aux vérités de la Religion, & disposé non-seulement à les écouter, mais à en profiter. Ainsi j'ai droit d'espérer de mon ministère, tout indigne que j'en suis, un succès beaucoup plus heureux. J'ai besoin pour cela des lumières du Saint Esprit, & je les demande par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

DE toutes les expressions dont les Peres de l'Eglise se sont servis, pour nous donner quelque idée de la justice de Dieu, je n'en trouve point qui me paroisse plus belle, plus solide, & remplie d'un plus grand sens, que celle de Tertullien que vous avez souvent entendue, & qui ne peut-être assez méditée ; sçavoir, que Dieu est miséricordieux de son propre fonds, & qu'il est juste du nôtre : *Deus de suo optimus, de nostro justus.* C'est à cette parole que je veux m'attacher dans ce discours ; & quoique le sujet que j'ai à traiter, soit d'une étendue presque infinie, je me borne à cette pensée, parce qu'elle suffira pour vous faire entrer dans le mystère adorable, mais redoutable, du jugement de Dieu. Je veux vous montrer

que le fonds de la justice de Dieu est en effet dans nous mêmes : que si Dieu est sévère & rigoureux dans ses jugemens, comme l'Écriture nous le dit, c'est de nous-mêmes que procède cette sévérité ; que c'est nous-mêmes qui le faisons tel pour nous ; en un mot, que quand il nous jugera, il ne nous jugera que par nous-mêmes : *Deus de suo optimus, de nostro justus.*

Pour établir ma proposition, & pour y observer quelque ordre, je remarque qu'il y a dans nous deux choses qui ont un rapport nécessaire au jugement de Dieu ; l'une est notre foi, & l'autre est notre raison. En qualité de Chrétiens, nous avons la foi ; & en qualité d'hommes, nous avons la raison. La foi est une lumière surnaturelle, que nous avons reçue de Dieu depuis notre naissance ; & la raison est une lumière naturelle, que nous avons apportée avec nous en naissant. Or c'est par ces deux grandes règles, qui doivent nous diriger dans toute la conduite de notre vie, c'est par ces deux lumières, par ces deux connoissances que Dieu nous jugera. Comme Chrétiens, il nous jugera par notre foi, & comme hommes, il nous jugera par notre raison. Si donc dans le jugement qu'il fera de nous, il use de sévérité, c'est uniquement sur ces deux principes qu'elle sera fondée. Comprenez, s'il vous plaît, mon dessein, & le partage

de ce discours. Sévérité du jugement de Dieu fondée sur la foi du Chrétien, ce sera la première partie ; sévérité du jugement de Dieu fondée sur la raison de l'homme criminel & libertin, ce sera la seconde partie. Deux points de religion & de morale, que toute l'éloquence des prédicateurs de l'Evangile ne peut épuiser. N'en mesurez pas l'importance par ce que je vous en dirai ; mais de ce que je vous en dirai, vous pourrez toujours apprendre ce que vous en devez craindre. Voilà tout le sujet de votre attention.

I.
PARTIE.

Tertullien admirant autrefois le zèle que les payens faisoient paroître pour leur fausse religion, & le comparant avec la froideur & l'indifférence des Chrétiens dans le service & le culte du vrai Dieu, a fait une remarque bien solide, & dont nous n'éprouverons que trop la vérité au jugement dernier. Voyez, disoit ce grand homme, le caractère du démon. Il n'y a point de marque de divinité qu'il n'affecte. On lui rend dans le monde les mêmes honneurs que l'on rend à Dieu ; on lui fait des sacrifices comme à Dieu ; il a ses martyrs aussi bien que Dieu ; ses loix sont reçues & observées plus exactement que celles de Dieu : & il s'est mis en possession de tout cela pour nous confondre un jour devant Dieu, quand il nous opposera la con-

duite de ces malheureux, qui, aveuglés des erreurs du monde, s'affujettissent à lui, & lui obéissent comme au Dieu du siècle : *Agnoscamus ingenia diaboli, idcirco quædam de divinis affectantis, ut nos de suorum fide confundat & judicet.* C'est ainsi, mes chers Auditeurs, & cette pensée à quelque chose de bien surprenant, c'est ainsi que la foi des payens doit entrer dans le jugement que Dieu fera des Chrétiens, & que les vrais fidèles se verront alors condamnés par l'infidélité même.

*Tertull;
de coronis
in fine.*

Mais si cela est de la sorte ; & si la foi des payens, toute superstitieuse qu'elle est, doit être pour nous si redoutable au tribunal de la justice de Dieu, jugez ce que nous devons craindre de notre propre foi. Car c'est par notre propre foi que commencera le jugement de Dieu. Celle des payens & des idolâtres ne sera tout au plus qu'un surcroît de conviction que Dieu y ajoutera : mais la nôtre, c'est-à-dire, celle que nous professons, en sera l'essentiel & le capital. Et ce qui vous étonnera peut-être, mais que je vous prie de bien concevoir, comme le point important que j'ai à vous expliquer : c'est que Dieu nous jugera par notre religion, soit que nous l'ayons conservée, soit que dans le cœur nous l'ayons renoncée & abandonnée ; soit que nous ayons cru constamment & sincèrement les vérités qu'elle

nous propofoit , foit que nous ayons ceflé de les croire. Il femble qu'il y ait en ceci de la contradiction : car fi nous ne croyons plus les vérités que la foi nous propofe , comment peut-on dire que c'eft notre foi ? & fi ce n'eft plus notre foi , comment Dieu nous jugera-t-il par elle ? Ce fera à moi de répondre à cette difficulté ; & je l'éclaircirai en telle forte, que bien loin qu'elle affoibliffe la propofition que j'ai avancée , elle en fera une des plus folides preuves.

Prenons donc d'abord le parti le plus favorable, & à votre piété, & à mon miniftère. Nous faisons tous profeflion d'être Chrétiens ; & puisque nous portons cette qualité, mon devoir même m'oblige à fuppofer que nous avons dans le cœur la foi, dont nous donnons extérieurement des témoignages, & que nous confeffons au dehors. Or fuppofant que nous l'avons, je dis que Dieu fe fervira d'elle pour nous juger. Aurons-nous droit de refufer cette condition ? Mais comment Dieu y procédera-t-il ? c'eft, mes chers Auditeurs, ce qui demande une réflexion particulière. Dieu nous jugera par notre foi, parce que c'eft notre foi qui nous accufera devant lui ; parce que c'eft notre foi qui fervira de témoin contre nous ; parce que c'eft notre foi, fi jamais nous avons le malheur d'être réprouvés, qui dictera elle-même l'arrêt de notre réprobation. Peut-on contribuer en des manieres plus diffé-

rentes & plus directes à un jugement ?

Oui, c'est notre foi qui nous accusera devant Dieu. Jesus-Christ l'a dit, & sa parole y est expresse : *Nolite putare, quia ego accusaturus sum vos apud Patrem; est qui accusat vos Moyses.* Ne pensez pas, disoit-il aux Juifs, que ce soit moi qui doive vous accuser devant mon Pere; vous avez un accusateur, qui est Moyse. Or par Moyse, comme remarque S. Augustin, il n'entendoit pas la personne de Moyse : mais il entendoit la loi de Moyse, les Ecritures qu'ils avoient par tradition reçue de Moyse; en un mot la religion qu'ils suivoient & qui leur avoit été enseignée par Moyse. Comme s'il eût dit : C'est cette loi, c'est cette religion, ce sont ces Ecritures, qui s'élèveront contre vous au jugement de Dieu. Mais ce qu'il leur disoit, Chrétiens, doit être encore tout autrement vrai par rapport à nous. Car outre ces livres de Moyse qui nous sont communs avec les Juifs, nous avons un Evangile qui nous est propre; & cet Evangile, si nous y prenons garde, n'est rien autre chose qu'une continuelle accusation de notre vie, en je ne sçais combien de chefs, dont Moyse, ni les Prophètes n'ont point parlé. Nous devons donc nous attendre à soutenir devant Dieu des accusations bien plus pressantes & bien plus fortes, que les Juifs : pourquoi ? parce que notre reli-

gion, en ajoutant à celle des Juifs toutes les vérités Evangéliques, se trouve bien plus ample, bien plus développée, bien plus sainte & plus parfaite que celle des Juifs, & qu'elle aura par conséquent bien plus de reproches à nous faire.

C'est ce que saint Paul a voulu nous exprimer dans cet admirable passage de l'Épître aux Romains, où parlant du jugement dernier, & voulant nous en donner une idée, il dit qu'il s'y fera comme un conflit entre les pensées des hommes, & que les pensées des hommes s'y accuseront mutuellement, & s'y défendront, tandis que Dieu, scrutateur des cœurs, en révélera tous les secrets : *Inter se invicem cogitationibus accusantibus, aut etiam defendentibus, in die, cum judicabit Deus occulta hominum.* Or ces pensées qui s'entreaccuseront, qui s'entre-choqueront, selon le terme & dans le sentiment même de l'Apôtre, ce sont celles qui partageront alors un réprouvé entre sa conscience & sa foi. Car sa foi lui dira : Tu as cru ceci; & sa conscience lui dira : Tu as fait cela; ces deux pensées, Tu as cru ceci, & Tu as fait cela, se trouvant opposées l'une à l'autre, formeront contre lui la plus juridique de toutes les accusations. La foi se déclarera contre la conscience criminelle; & la conscience criminelle tâchera à se défendre contre la foi : jusqu'à ce qu'enfin la foi triomphant des vains efforts

de la conscience, la convaincra, la consternerá, l'accablera : *Inter se cogitationibus accusantibus, aut etiam defendentibus.* C'est la paraphrase que fait saint Chrysostome, de ces paroles de l'Apôtre.

De-là, Chrétiens, j'ai dit que le premier témoin qui parlera contre nous dans notre jugement, c'est notre foi; & je l'ai dit après S. Augustin, qui pour donner plus de jour à sa pensée, met là-dessus une différence bien remarquable entre les pécheurs & les justes. Car la foi, dit cet incomparable Docteur, rendra au juste témoignage pour témoignage; & aux pécheurs, témoignage contre témoignage : appliquez-vous, s'il vous plaît. Il dit que la foi rendra aux justes témoignage pour témoignage, parce qu'il est certain que les justes recevront devant Dieu un témoignage honorable de leur foi : & ce sera la récompense de celui qu'ils auront eux-mêmes rendu à la foi devant les hommes. Comme ils auront glorifié leur foi devant les hommes par leur bonne vie & par leurs vertus; leur foi à son tour les glorifiera devant Dieu par la justification de leurs personnes & de leurs œuvres. Au contraire, poursuit saint Augustin, cette même foi rendra aux pécheurs témoignage contre témoignage, parce qu'au lieu que les pécheurs auront démenti leur foi par une vie déréglée & corrompue, leur foi se faisant

malgré eux reconnoître à eux , les confondra d'une maniere sensible : & cela , comment ? Tertullien l'explique dans l'excellent traité qu'il a composé du témoignage de l'ame , où il représente une ame réprouvée aux prises , si j'ose me servir de cette expression , avec Dieu & avec elle-même. Car au même-tems que Dieu d'une part pressera le réprouvé , sa foi , comme un témoin incorruptible , lui dira de l'autre : Il est vrai ; tu croyois un Dieu , mais tu n't'es pas mis en peine de le chercher & de lui plaire : tu avois renoncé au monde en qualité de Chrétien , & tu n'as pas laissé d'en être esclave : tu détestois les idoles de la gentilité , qui n'étoient que des idoles de bois & de pierre ; mais tu t'es fait dans le Christianisme des idoles de chair : *Deum prædicabas , & non requirebas ; dæmonia abominabaris , & illa colebas.* Voilà , dit ce Pere , le témoignage que la foi portera contre les pécheurs.

Tertull.
de testi-
mon. a-
nimo.

Mais s'en tiendra-t-elle là ? Non. Car après avoir porté contre eux ce témoignage , elle prononcera elle-même l'arrêt de leur réprobation ; & en quels termes ? observez ceci : dans les mêmes termes qu'il est déjà conçu en tant d'endroits de l'Évangile. En effet , qu'y a-t-il dans l'Évangile de plus souvent répété que ces malédictions & ces anathêmes fulminés par Jesus-Christ con-

tre les mauvais Chrétiens ? Et qu'est-ce que ces anathêmes , sinon autant d'arrêts de la réprobation future des pécheurs , dressés par avance , & qu'il ne reste plus qu'à leur signifier ? Quand nous lisons dans S. Matthieu : *Væ mundo à scandalis; væ vobis, hypocritæ; væ vobis, divitibus, quia habetis consolationem vestram* : Malheur à vous sensuels & voluptueux, qui ne respirez sur la terre que le plaisir ; malheur à vous , riches superbes, & insensibles aux misères des pauvres ; malheur à vous , hypocrites , c'est-à-dire , politiques du siècle , qui n'avez qu'une vaine montre & une fausse apparence de probité ; malheur à vous qui par vos scandales , & vos pernicious exemples , faites périr les âmes de vos freres : quand Jesus-Christ nous parle de la sorte , ne recevons-nous pas tout cela comme autant d'oracles de notre religion ? Or je l'ai dit , & je le redis : ces oracles de notre religion se changeront en autant d'arrêts , & d'arrêts définitifs , dans le jugement de Dieu. Le Fils de Dieu n'aura qu'à les ramasser tous , & qu'à en faire l'application. Cette seule parole , *Væ vobis divitibus* , malheur à vous , riches , aura pour damner un avare le même effet que cet autre , *Discedite maledicti* , retirez-vous, maudits. C'est donc ainsi que toute la procédure du jugement des Chrétiens se réduira à leur religion.

Mat. 23.

Mat. 13.

Luc. 6.

Mat. 23.

Et voilà, mes chers Auditeurs, l'éclaircissement, & même le sens littéral, de cette proposition de S. Jean, si étonnante, & qui semble d'abord si paradoxale, quand il dit : Que celui qui croit, ne sera pas jugé : Qui

Joan. 3. credit in eum, non judicatur. Car il ne prétend pas, que celui qui croit, ait une exemption & un privilège pour ne point comparoître, au dernier jour, devant le tribunal de Jesus-Christ; ce n'est point de cette manière qu'il l'entend : mais il dit que celui qui croit, en conséquence de ce qu'il aura cru, ne sera point jugé; parce que dès-là qu'il aura cru, il se jugera lui-même, sans qu'il soit nécessaire qu'un autre le juge. Car, ou il aura vécu conformément à sa créance & à sa religion, & alors sa religion seule le justifiera; ou sa vie n'aura eu nul rapport à sa foi, & alors sa foi seule le condamnera. Tellement que Jesus-Christ, s'il m'est permis de parler de la sorte, n'aura plus à le juger, parce qu'il le trouvera déjà tout jugé; & que toute la juridiction qu'il exercera, comme souverain juge, sera de confirmer par une ratification authentique le jugement secret que notre foi aura fait de nous, & de le rendre, de particulier qu'il étoit, commun & public. Voilà, mes chers Auditeurs, la première pensée qui s'est présentée à moi sur le sujet que je traite.

Pensée touchante, mais sur-tout pensée terrible! c'est ma religion qui me jugera. Ah!

Chrétiens, la grande parole ! comprenons-en toute l'étendue & toute la force. C'est ma religion qui me jugera; cette religion si sainte, si pure, si irrépréhensible; cette religion si ennemie de mon amour-propre, si contraire à mes inclinations, si opposée à l'esprit du monde dont je suis rempli; cette religion aussi exacte & aussi sévère dans ses maximes, que Dieu l'est dans ses jugemens; ou plutôt, dont les maximes ne sont rien autre chose que le jugement de Dieu même. C'est par elle que Dieu décidera de mon sort éternel; c'est sur elle que roulera tout l'examen de ma vie: & il ne fera point en mon pouvoir de la récuser; & je n'aurai point droit de demander, que mes actions soient pesées dans une autre balance que la sienne; & je ne ferai point reçu à me justifier sur d'autres principes que les siens. Quelque excuse que j'allégué à Dieu, il me rappellera toujours à cette foi, & il m'obligera à répondre sur autant d'articles qu'elle m'aura enseigné de vérités. Il n'y en aura pas une, qui ne soit pour moi la matière d'une discussion rigoureuse. Et parce que la croix de Jésus-Christ aura été l'abrégé de toutes les vérités de la foi; cette croix, ce signe auguste & vénérable du Fils de l'homme, paroîtra tout éclatant de lumière, pour être la règle de mon jugement & de celui du monde entier, comme il commença à l'être quand il fut élevé.

Mat. 24. sur le Calvaire : *Et tunc parebit signum Filii hominis.* Cette croix me sera présentée ; & tout ce qui n'en portera pas dans moi le caractère & le sceau, sera réprouvé de Dieu. Ah ! mon Dieu, est-il donc vrai, que vous employerez pour ma perte jusqu'à l'instrument de mon salut ; & que ce qu'il y a en moi de plus saint, je veux dire ma religion, prendra parti contre moi-même ?

Oui, Chrétiens ; c'est ce que nous devons craindre, & de quoi nous ne pouvons avec trop de soin nous préserver ; c'est ce qui doit nous faire frémir dans l'attente de ce jugement redoutable. Pendant cette vie nous n'y pensons pas, ou nous n'en sommes qu'à demi touchés. Comme nous ne considérons les vérités de la foi que superficiellement, à peine en appréhendons-nous les conséquences. Ces maximes évangéliques que l'on nous prêche, cette voie étroite du salut, cette nécessité de la pénitence, cette obligation indispensable de mortifier sa chair & de la crucifier avec ses vices ; tout cela sont termes spécieux que nous écoutons avec respect, que nous débitons quelquefois magnifiquement aux autres, & que nous n'entendons plus dès qu'il est question de les réduire à la pratique. Mais quand Jesus-Christ avec tout l'éclat de sa majesté & tout le poids de sa puissance, viendra nous imprimer une idée vive de ces grandes vérités ; &

qu'en les appliquant à notre vie, il nous fera voir dans toute notre conduite une monstrueuse contradiction de mœurs & de créance : quand il comparera tous ces principes de détachement de soi-même, de renoncement à soi-même, avec nos injustices, avec nos vengeances, avec nos sensualités, avec nos délicatesses & ces recherches continuelles de nous-mêmes; ah ! c'est alors que nous apprendrons combien il est affreux de tomber entre les mains de ce Dieu vivant; de ce Dieu, non plus seulement l'auteur ni le consommateur, mais le défenseur, mais le vengeur de notre foi.

Maintenant cette foi est comme languissante, ou presque morte dans nos cœurs; & quand le Fils de l'homme paroîtra à la fin des siècles, il doute, ce semble, s'il en trouvera encore quelques restes sur la terre. Oui, Chrétiens, il en trouvera; & il en trouvera du moins autant qu'il lui en faudra pour nous juger, & pour nous condamner. Car cette foi qui étoit presque morte, & comme ensevelie dans nous, ressuscitera avec nous; & un des miracles que doit opérer J. C. lui qui est notre résurrection & notre vie, fera de faire revivre intérieurement la foi dans nos âmes, au même-tems qu'il fera revivre nos corps. Or cette foi, écoutez un beau sentiment de S. Augustin, cette foi ainsi ranimée, ainsi ressuscitée par la présence de J. C. lui

demandera justice; & contre qui? non pas contre les tyrans qui l'auront persécutée; elle se fera honneur de leurs persécutions: non pas contre les payens qui l'auront méconnue; leur infidélité les rendra en quelque sorte moins criminels: mais contre nous; & de quoi? de tous les outrages que nous lui aurons faits. Justice, de l'avoir laissé languir dans l'inutilité & l'oïveté d'une vie mondaine, sans la mettre en œuvre, & sans jamais la faire agir pour Dieu. Justice, de l'avoir retenue captive dans l'état du péché, où notre endurcissement nous aura fait passer sans trouble des années entières. Justice, de l'avoir deshonorée par des actions indignes du nom que nous portions, & du caractère dont nous étions revêtus. Justice, de l'avoir décriée & scandalisée devant les hérétiques, ses mortels ennemis, qui n'auront pas manqué de s'en prévaloir contre elle & contre nous. Enfin, justice, de ce qu'étant capable par elle-même de nous faire des saints, elle n'aura pas été par notre faute assez puissante pour nous empêcher d'être des impies & des réprouvés. C'est de quoi elle demandera justice à Dieu, & c'est à nos dépens que cette justice lui sera accordée.

Mais après tout, si cette religion se trouvoit entièrement détruite en nous; & s'il arrivoit que par le dérèglement de nos mœurs, nous fussions tombés dans une irreligion se-

rette; état où le péché enfin conduit : si cela étoit, Dieu nous jugera-t-il encore par la loi? Ne perdez pas ceci , je vous prie : voici le nœud de la difficulté que je me suis moi-même proposée. Oui , mes chers Auditeurs , Dieu nous jugera encore par notre loi; & bien loin que cette irreligion secrète adoucisse en aucune sorte notre jugement, c'est ce qui en redoublera la rigueur.

Car il faut , Chrétiens , & cette pensée n'est pas de moi , mais de S. Jérôme, il faut bien établir dans nos esprits une vérité , à quoi peut-être nous n'avons jamais fait toute la réflexion nécessaire , que dans le jugement de Dieu il y aura une différence infinie entre un payen qui n'aura pas connu la loi Chrétienne , & un Chrétien qui l'ayant connue, y aura intérieurement renoncé ; & que Dieu suivant les ordres mêmes de sa justice , traitera l'un bien autrement que l'autre. On sçait assez qu'un payen, à qui la loi de Jesus-Christ n'aura point été annoncée, ne sera pas jugé par cette loi; & que Dieu tout absolu qu'il est , gardera avec lui cette équité naturelle de ne le pas condamner par une loi qu'il ne lui aura pas fait connaître : & c'est ce que S. Paul enseigne en termes formels , *Quicumque sine lege peccaverunt, sine lege peribunt.* Rom. 2^e. Mais je prétends, qu'il n'en est pas de même d'un Chrétien qui a professé la loi de Jesus-Christ , & qui

après l'avoir embrassée, en a dans la suite secoué le joug. Je prétends, qu'ayant péché après avoir reçu cette loi, il doit périr par cette loi, & que sa désertion est justement le premier chef que Dieu produira contre lui. Car il ne lui étoit pas permis, dit saint Chrysostome, de s'émanciper de l'obéissance dûe à cette loi, après s'être engagé à elle par le baptême. Il ne pouvoit plus sans apostasie, après avoir ratifié cet engagement par divers exercices du Christianisme, y renoncer de ce renoncement même intérieur dont je parle. Qu'arrivera-t-il donc remarquez la fin malheureuse de l'impunité de cette loi de J. C. abandonnée & renoncée, poursuivra l'impie au jugement de Dieu, comme un déserteur. Et de même qu'un déserteur de la milice séculière est traité, s'il a le malheur d'être repris, selon les loix les plus rigoureuses de la milice qu'il a quittée; ce qui n'est point censé injuste parce que tout homme, dit-on, doit subir la sévérité des loix auxquelles il s'est lui-même obligé: ainsi, mais à bien plus forte raison, un libertin présenté devant Dieu comme un déserteur de sa religion, doit être jugé suivant les maximes de cette religion même, sans qu'il puisse prétexter que ce n'est plus sa religion, & qu'il ne la connoit plus; puisque bien loin de le justifier, c'est ce qui fera son crime de ne l'avoir plus

reconnue. Pensée que saint Cyprien exprimait si noblement, quand il disoit en parlant du baptême: *Baptismus ornat Christi militem, convincit desertorem.* Car j'appelle toujours déserteur de la milice de J. C. celui qui n'a plus le Christianisme dans le cœur, quoiqu'il en conserve encore les dehors. Je sçais néanmoins, & il est bon d'aller au-devant de tout, je sçais ce que l'infidélité pourroit opposer; je sçais que jusques dans la profession de notre foi, Dieu nous a fait des loix; je sçai que la religion est une vertu qui demande le consentement de notre volonté, & que pour être Chrétien il faut vouloir l'être. Mais Dieu par-là n'entend pas que nous ayons droit de l'être ou de ne le pas être, selon nos caprices; & qu'après nous être une fois soumis à son Evangile, il nous soit libre d'en laisser & d'en prendre ce qu'il nous plaira. Ce fera donc à nous, si nous avons été assez perdus, assez obstinés pour étouffer dans notre cœur une foi si sainte, de lui en rendre raison, & de lui dire pourquoi. Or quelle raison lui en rendrons-nous? Disons-nous que cette religion ne nous a pas paru assez bien fondée? Il seroit bien étrange, que ce qui a suffi pour convaincre un monde entier, ne nous ait pas convaincus nous-mêmes; & qu'une religion, à laquelle les plus grands hommes de la terre se sont rendus, contre laquelle un

S. Augustin, avec toute la force de son génie & toute la curiosité de son esprit, n'a pu se défendre; qui par l'évidence de ses miracles a triomphé de toutes les erreurs du Paganisme; & qui dans ses preuves, dans ses principes, dans ses règles, dans sa morale, dans ses mystères, dans son établissement portoit toutes les marques de la divinité, qu'une telle religion n'ait pas eu de quoi nous satisfaire. C'est, dis-je, ce qui sera bien étonnant. Mais sans que Dieu entre avec nous dans une pareille recherche, il n'aura qu'à nous demander, si c'est en effet par raison que nous nous ferons départis de notre première soumission à la foi: si pour nous engager dans un pas aussi dangereux & aussi hardi que celui-là, nous avons bien consulté, bien examiné, bien cherché nous instruire: & supposé que nous l'ayons cherché, que nous ayons examiné, consulté; si nous l'avons fait avec humilité, nous l'avons fait avec docilité, si nous l'avons fait sans préjugé, si nous l'avons fait par un désir sincère de découvrir la vérité; sur-tout si nous l'avons fait avec cette pureté de vie, qui doit servir de disposition aux lumières de la grace; car dans une affaire de cette conséquence, il ne falloit rien omettre ni rien négliger.

Or dans tous ces chefs Dieu trouvera ce qu'il nous confondre, & de quoi nous con-

ammer : car il nous fera voir , mais évidemment , que tout ce désordre de notre infidélité , n'aura point eu d'autre principe , qu'une ignorance criminelle où nous aurons vécu , sans nous être jamais appliqués à une étude sérieuse de notre religion. Et certes , rien pour ordinaire de plus ignorant en matière de religion , que ce qu'on appelle les libertins du siècle. Il nous fera voir que dans l'examen que nous aurons fait des vérités de la foi , nous aurons presque toujours apporté un esprit d'orgueil , un esprit présomptueux & piniâtre , un esprit plein de lui-même , plein de sa propre suffisance , & abondant en sens. Il nous fera voir , & il nous reprochera , que tandis que nous étions si rebelles à sa parole , nous avons été sur mille articles , les plus dociles à la parole des hommes. Il nous fera voir que nous n'aurons communément raisonné , philosophé sur notre créance qu'avec malignité , & dans le dessein d'y trouver un foible pour la contredire : prévention ; seule capable d'éloigner Dieu de nous , quand d'ailleurs il auroit voulu se communiquer à nous. Voilà sur quoi il nous confondra.

Mais ce qui mettra le comble à notre confusion , c'est lorsque remontant à la source , & nous y faisant remonter avec lui , il nous forcera à reconnoître les deux vraies causes de notre infidélité , sçavoir , le libertinage de notre esprit , & le libertinage de notre cœur ;

Libertinage de notre esprit, qui se fera faire juge de tout, pour ne s'affujettir à rien : qui se fera détaché de la foi, non pas pour suivre un meilleur parti; mais pour ne sçavoir plus lui-même, ni ce qu'il suivoit, ni ce qu'il n suivoit pas; pour abandonner toutes choses au hasard, pour se réduire à une malheureuse indifférence en matière de religion disons mieux, pour n'avoir plus absolument de religion. Libertinage de notre cœur, qui se trouvant gêné par la foi, nous aura peu à peu sollicités, & enfin déterminés à sortir de cette contrainte, & à nous affranchir de la servitude : ce que Dieu n'aura pas de peine à justifier, & ce qu'il justifiera par une comparaison sensible & convaincante, en nous montrant, que tandis que nos mœurs ont été réglées, notre foi a été saine; & que notre foi n'a commencé à se démentir, que quand nos mœurs ont commencé à se corrompre.

Or encore une fois, que répondrons-nous à tout cela? En appellerons-nous de notre foi à notre raison? & espérons-nous que cette raison, qui dans les principes de la Théologie, est un des fondemens essentiels & nécessaires de notre foi, nous serve de défense contre la foi même? Non, non, mes Freres, dit saint Chrysostome, ne nous promettons rien de ce côté là : si notre foi nous condamne, ce sera du consentement & de l'aveu

de notre raison. Car cette raison nous disoit elle-même, que nous ne devions pas trop désirer à nos vues naturelles, & à ses connoissances ; que dans les choses de Dieu, il falloit avoir recours à des lumieres supérieures & moins trompeuses ; & que quelque éclairée qu'elle pût être, la foi & l'autorité de Dieu devoient l'emporter sur elle. C'est ce que la raison nous dictoit : de sorte que quand nous lui avons permis de critiquer & de censurer les points de notre foi, nous lui avons donné, non-seulement plus qu'elle ne demandoit, mais ce qu'elle ne demandoit pas. Elle nous condamnera donc jusques dans la perte de notre foi. Cependant n'y trouverons-nous point d'ailleurs quelque appui ? Ah ! Chrétiens, le foible appui, que celui de notre raison contre le jugement de Dieu ! Quand un sujet veut entrer en raisonnement avec son Prince, & disputer de ses droits avec son Souverain, il faut qu'il se sente bien fort ; & pour peu que sa cause soit douteuse, on ne peut pas l'excuser d'une extrême folie, d'en vouloir sortir par raison. Que fera-ce d'une créature, qui veut contester avec son créateur ? Hé ! qui suis-je, Seigneur, pour me mesurer avec vous ? Ne sçavez-vous pas que pour une raison que je pourrai peut-être alléguer en ma faveur, vous m'en opposerez cent autres, auxquelles je n'aurai rien à repliquer ? Ainsi parloit le saint hom-

me Job. Quel doit donc être le sentiment d'un pécheur ? C'est là néanmoins la ressource de l'homme criminel & libertin ; il veut traiter avec Dieu par voie de raison, & par conséquent il veut être jugé par la raison ; & c'est l'autre tribunal où je le vais présenter dans la seconde partie.

II.
PARTIE.

C'Est une doctrine aussi pernicieuse qu'elle paroît religieuse dans son principe, de croire que depuis le péché de notre premier père, tout est corrompu dans notre raison ; & c'est rendre l'homme libertin, sous prétexte de l'humilier, de dire qu'au défaut de la foi il n'a plus d'autre règle de sa conduite, que la passion & l'erreur. Indépendamment de la foi, nous avons une raison qui nous gouverne, & qui subsiste même après le péché. Une raison qui nous fait connoître Dieu, qui nous prescrit des devoirs, qui nous impose des loix, qui nous assujettit à l'ordre. Or ce qui fait tout cela dans nous, ne peut pas être absolument ni entièrement dépravé. Je sçais que cette raison seule, sans la grâce & sans la foi, ne suffit pas pour nous sauver & en cela je renonce au Pélagianisme. Mais du reste, quoiqu'elle n'ait pas la vertu de nous sauver, je prétends qu'elle est plus que suffisante pour nous condamner ; & j'ai saint Paul pour garant & pour auteur même de ma proposition. J'avoue qu

cet

cette raison, sur-tout depuis la chute du premier homme, est souvent offusquée des uages de nos passions : mais je soutiens qu'elle a des lumieres que toutes les passions ne peuvent éteindre, & qui nous éclairent même parmi les plus épais ténèbres du péché. Il faut donc que nous considérions cette raison dans sa pureté & dans son intégrité, c'est-à-dire dans l'état où nous l'avons reçue de Dieu en naissant; soit que nous la considérions dans sa corruption, c'est-à-dire, dans l'état où nous-mêmes nous l'avons réduite par nos désordres : je dis, Chrétiens, que Dieu s'en servira également pour nous juger. Pourquoi ? parce qu'il nous jugera non-seulement par les connoissances naturelles que nous aurons eues du bien & du mal ; mais même par nos propres erreurs : & c'est ce que j'ai présentement à développer.

Dieu nous jugera par la droite raison qu'il nous a donnée. Rien de plus vrai, mes chers auditeurs ; & voici l'ordre qu'il y gardera. Nous choquons ouvertement cette raison, & nous nous révoltions contre elle; il la suscite contre nous. Nous ne voulons pas écouter cette raison, quand elle nous parle; il nous la fera entendre malgré nous. Nous nous forçons des prétextes pour engager cette raison dans le parti de notre passion; il dissipera tous ces prétextes, en nous découvrant à nous-mêmes ce qu'il y avoit en nous de plus ca-

ché, & ce que nous n'y voulions pas appercevoir. Ces trois articles, qui sont, suivant la doctrine de S. Bernard, les trois principaux degrés de l'orgueil de l'homme, fourniront à Dieu contre les réprouvés une matière infinie, & les plus justes titres de condamnation. Suivez ceci.

Nous péchons contre toutes les vues de notre raison; & c'est par où Dieu d'abord nous jugera. Car enfin, pourra-t-il dire à tant de libertins & à tant d'impies: puisque votre raison étoit le plus fort retranchement de votre libertinage, il falloit donc exactement vous attacher à elle; & pour ne donner aucune prise à ma justice, plus vous vous êtes licentiés du côté de la foi, plus deviez-vous être réguliers, sévères, irrépréhensibles du côté de la raison. Or voyons si c'est ainsi que vous vous êtes comportés. Voyons si votre vie a été une vie raisonnable, une vie d'hommes. Et c'est alors, Chrétiens, que Dieu nous produira cette suite affreuse de péchés, dont S. Paul fait aux Romains le dénombrement & qu'il reprochoit à ces Philosophes, qui par la raison avoient connu Dieu, mais l'avoient pas glorifié comme Dieu: des impudicités abominables, & dont la nature même a horreur; des artifices diaboliques pour inventer sans cesse de nouveaux moyens de contenter les plus sales désirs, & une scandaleuse effronterie à en faire gloire; des injures

des criantes à l'égard du prochain, des violences, des usurpations, des oppressions soutenues du crédit & de la force; des perfidies noires & des trahisons, communément appellées intrigues du monde; des jalousies enragées, qu'il me soit permis d'user de ce terme, fomentées du levain d'une détestable ambition; des animosités & des haines portées jusques à la fureur, des médisances jusques à la calomnie la plus atroce, des avarices jusques à la cruauté la plus impitoyable, des dépenses jusques à la prodigalité la plus insensée, des excès de table jusques à la ruine totale du corps, des emportemens de colere jusques au trouble de l'esprit. Mais que dis-je, & qu'on m'emporte mon rôle? Tout cela se trouve-t-il donc dans la conduite d'un homme abandonné à sa raison, & déserteur de sa foi? Oui, mes Freres, tout cela s'y trouve communément, & l'expérience le vérifie.

Je sçais, qu'en spéculation l'un n'est pas une conséquence nécessaire de l'autre: mais il l'est en pratique, & l'a toujours été. Soit que Dieu par un juste châtement livre alors ses ames prophanes à leurs brutales passions, comme l'a estimé l'Apôtre; soit que le naturel & le penchant, malgré les foibles vues de la raison, les entraîne là: quoi qu'il en soit, ces monstres de péchés se trouveront tous rassemblés dans les trésors de la colere

Deut. 32. de Dieu. *Nonne hæc condita sunt apud me, & signata in thesauris meis ?* Dieu les représentera tous à la fois à un réprouvé; & par une espèce d'insulte, (ne vous scandalisez pas de cette expression; c'est Dieu lui-même qui parle ainsi, & qui enfin prétend à ce dernier jour être en droit d'insulter à l'im-

Prov. 1. pie, ou du moins à son impiété; *Ego quoque ridebo, & subsannabo*) Dieu, dis-je, par une espèce d'insulte lui demandera, si sa raison lui suggéroit toutes ces abominations, si sa raison les approuvoit, si sa raison étoit là-dessus d'intelligence avec lui.

Ah! Seigneur, s'écrioit S. Augustin pressé des remords intérieurs qu'une vérité si terrible lui faisoit sentir, je le confesse; voilà la pensée qui a consommé l'ouvrage de ma conversion; voilà le coup de mon salut, & ce qui m'a retiré du profond abîme de mon iniquité: la crainte de votre jugement, fondée sur le jugement de ma raison, c'est ce qui m'a rapellé à vous. Je tâchois, Seigneur, à me défaire de vous, & à vivre comme n'ayant plus de Dieu: mais j'avois une raison, dont je ne me pouvois défaire; & cette raison me suivoit par-tout. Quelque secte que jeusse embrassée, & dans quelque opinion que je me fusse jetté, le péché où je vivois me paroïsoit toujours péché. Soit que je fusse Manichéen, soit que je fusse Catholique, soit que je ne fusse rien du

tout, ma raison me disoit que je n'étois pas ce que je devois être, & qu'il ne m'étoit pas permis d'être ce que j'étois. Et quand me le disoit-elle ? au milieu de mes plaisirs, parmi les divertissemens & les joies du siècle, dans les momens les plus doux & les plus agréables. C'est alors que cette raison venoit me troubler ; & je la trouvois en tous lieux & en tout tems, comme un adversaire formidable qui s'opposoit à moi. Or de-là, Seigneur, je conclusois ce que je devois craindre de votre justice : car si je ne puis pas, disois-je, éviter la censure de ma raison, qui est une raison foible & imparfaite, comment pourrai-je éviter celle de mon Dieu, c'est-à-dire, la rigueur de son jugement ? Voilà, Chrétiens, ce qui se passoit dans S. Augustin, & ce qui se passe tous les jours dans nous, quand nous commettons le péché avec la vue actuelle de la malice qu'il renferme. Or ces combats de notre raison contre nous-mêmes, de notre raison contre nos passions, de notre raison contre notre libertinage, c'est déjà le commencement, ou comme une ébauche du jugement de Dieu.

Ce n'est pas assez : en mille autre choses, où notre raison ne nous parle pas si fortement, ni si clairement, quoiqu'elle nous parle toujours, nous fermons l'oreille ; & parce que si nous la consultations, ou si nous nous rendions attentifs à ce qu'elle nous dit, elle

traverseroit souvent nos desseins & nos entreprises, & par-là nous deviendrait impertinente, bien loin de nous appliquer à l'entendre, nous étouffons sa voix, ou nous l'affaiblissions: de sorte qu'elle ne peut presque plus pénétrer jusqu'à notre cœur. C'est le second désordre qui regne aujourd'hui; mais désordre qui cessera dans le jugement de Dieu. Car il est certain, comme l'a fort bien remarqué S. Ambroise, que Dieu en nous jugeant, nous forcera malgré nous à écouter notre raison. Et il lui sera bien aisé, dit ce saint Docteur; ou plutôt, l'état même où nous serons réduits, ne nous y forcera que trop. Car ce qui nous empêche maintenant d'entendre la raison qui nous parle, c'est au dedans de nous le tumulte de nos passions; ce sont au dehors les objets que nous font voir nos sens, je veux dire, le mensonge & l'imposture, l'adulation & la flatterie qui nous séduisent; la confusion, le bruit, le grand air du monde qui nous dissipe. Or quand Dieu viendra nous juger, tout cela ne sera plus. Il n'y aura plus de monde pour nous, parce que la figure de ce monde sera passée, comme dit

1. Cor. 7. l'Apôtre: *Præterit enim figura hujus mundi.* Il n'y aura plus de passions dans nous, parce que la mort les aura éteintes. Il n'y aura plus de flatteurs auprès de nous; parce qu'il n'y aura plus personne qui ait intérêt à nous plaire. Abandonnés de toutes les créatures, nous

tefterons feuls avec nous-mêmes : & c'est alors que notre raifon parlera, & qu'elle parlera hautement. C'est alors qu'au lieu de ces menfonges agréables & avantageux, qui nous auront flattés, & dont nous n'aurons pas voulu nous défabufer, elle nous dira des vérités fâcheufes & humiliantes, que nous n'aurons jamais fçues, parce que nous aurons affecté de ne les pas fçavoir. C'est alors qu'elle nous fera remarquer des défauts réels, des défauts groffiers, là où notre efprit fe figuroit des perfections imaginaires. Et quelle fera notre furprife, de nous voir peut-être condamnés par les chofes-mêmes dont on nous aura tant félicités & tant applaudis?

Enfin, parce qu'en certains points, où les déguifemens & les artifices, pour ne pas dire, les hypocrifies de l'amour-propre, font fi ordinaires, nous aurons cherché des raifons pour engager notre raifon même dans les intérêts de notre paffion : que fera Dieu? Lui qui dans la penfée de S. Paul, eft le plus fubtil & le plus pénétrant anatomifte de notre cœur : lui qui en fçait fi bien faire toutes les diffections, & qui entre jufques dans toutes les jointures, c'est-à-dire, dans les plis & les replis de l'ame, pour en difcerner les mouvemens les plus cachés : car c'est l'image fous laquelle l'Apôtre nous le représente, *Pertingensufquead divisionem animæ, compa-* *Hebr. 4*
gum quoque ac medullarum, & discretor cogi-

rationum cordis : Il débrouillera tout ce mélange de passion & de raison ; il séparera l'une d'avec l'autre ; il mettra d'une part la raison , & d'autre part la passion ; il distinguera les intentions & les prétextes, les apparences & les effets, l'illusion & la vérité : & de ce discernement il nous fera conclure à nous-mêmes , à nous désormais malgré nous raisonnables, qu'il n'y a eu dans nous que malice & qu'iniquité. Voyez, nous dira-t-il, en nous appliquant un rayon de sa lumière ; & selon la doctrine des théologiens , il nous l'appliquera par les remords de notre propre raison : voyez & connoissez le motif qui vous a fait agir en telle & en telle affaire, en telle & en telle occasion. Ici, c'est une maligne envie, à laquelle vous sçaviez donner toute la couleur d'un véritable zèle. Là c'est une vengeance, que vous déguisiez sous un faux dehors de justice. Vous étiez officieux & charitable : mais vous ne l'étiez que pour mieux parvenir à vos fins. Vos actions étoient édifiantes : mais en édifiant le prochain, vous vous cherchiez vous-même, & ne cherchiez que vous-même. Ah ! Chrétiens, que d'hypocrites, à qui Dieu tout à coup levera le masque ! Que de vertus chimériques & plâtrées, dont nous recevrons plus de confusion, que de nos vices mêmes reconnus de bonne foi & confessés ! Que de mérites prétendus, qui au-

ront eu dans ce monde toute leur récompense, & qui ne seront payés dans l'autre que d'une éternelle réprobation !

Mais après tout, si notre raison a été en effet dans l'erreur, & que ce soient les erreurs de notre raison qui nous ayent fait pécher, comment Dieu nous condamnera-t-il par elle ? c'est à quoi je vais répondre, & je ne veux pas qu'il vous reste rien à désirer sur une si importante matiere. Je dis donc, que Dieu alors même aura toujours droit de nous juger par notre raison : non pas, si vous le voulez, non pas précisément par notre raison trompée ; mais par notre raison trompée sur certains articles, tandis qu'elle aura été si éclairée sur d'autres ; mais par notre raison trompée à certains tems de la vie, après avoir été si éclairée en d'autres tems. Distinguez ces deux choses ; & sentez-en bien toute la force.

Raison si éclairée sur d'autres affaires, & raison si éclairée en d'autres tems sur l'affaire même du salut. Car sur mille points, où il ne s'agit, ni de votre intérêt, ni de votre ambition, ni de votre plaisir, quelle est la pénétration de vos lumieres ? quelle est la droiture de vos jugemens ? Vous voyez d'abord ce qui convient, & ce qui ne convient pas ; ce qui est raisonnable, & ce qui ne l'est pas ; ce qu'il faut prendre, & ce qu'il faut rejeter ; ce qu'il faut approuver, &

ce qu'il faut condamner : vous donnez là-dessus des conseils si sages , vous prenez des mesures si justes ; & c'est cela même aussi que Dieu vous opposera. La belle excuse pour vous justifier auprès de lui ! j'étois dans l'erreur. Mais vous y étiez , parce que vous le vouliez ; & vous le vouliez , parce que votre intérêt vous le faisoit vouloir ; vous le vouliez , parce que votre ambition vous le faisoit vouloir ; vous le vouliez , parce que votre plaisir vous le faisoit vouloir. Par tout où l'intérêt, je dis votre intérêt propre, n'avoit point de part, vous étiez si clairvoyant pour démêler la vérité , de l'artifice & du mensonge. Vous vous piquiez tant d'habileté, & vous en aviez tant pour découvrir le fond de chaque chose, & pour en connoître l'équité ou l'injustice. Par tout où l'ambition ne prétendoit rien, & n'avoit rien à prétendre, vous sçaviez si bien distinguer le bon droit ; & une probité naturelle vous donnoit même tant d'horreur de certaines pratiques & de certaines menées secretes , où tous les principes , je ne dis pas seulement de la religion , mais de la société, mais de l'humanité , étoient renversés. Dès que la passion ne parloit plus, qu'il ne s'agissoit plus de vos plaisirs infâmes , vous étiez contre le crime si sévère dans vos décisions, & si rigide dans vos arrêts. Or cette diversité, cette contrariété de sentimens , d'où est-elle venue ? ce que vous pensiez en telle &

telle conjoncture, pourquoi en telle autre ne le pensiez-vous plus? ce que vous étiez à tel & tel tems, pourquoi à tel autre ne l'étiez-vous plus?

Car enfin, Chrétiens, malgré le prodigieux changement qui s'est fait en nous & dans toutes les puissances de notre ame, il y a eu un tems, un heureux tems, où l'innocence du baptême nous rendoit comme des enfans raisonnables, c'est-à-dire, purs & exemts des faux préjugés du monde: point de déguisemens alors, point de préventions & de maximes corrompues; *Sicut modò geniti infantes, rationabiles, sine dolo.* Ce qui étoit vertu, nous paroïssoit vertu; & ce qui étoit injustice, nous paroïssoit injustice. Sentimens, dit Tertulien, d'autant plus épurés & plus divins, qu'ils étoient plus simples & plus naturels. Or venez, dira Dieu, venez, ame Chrétienne: *Consiste in medio, anima.* Produisez-vous dans la simplicité de votre être; *Te simplicem compello.* Je ne veux que vous-même dénué de tous les dons dégradés dont vous avez été revêtue. Je n'ai que faire de votre foi: votre raison me suffit. Où est-elle cette raison, que je vous avois d'abord donnée? Que vous dictoit-elle? quelles routes vous montrait-elle, avant que la passion l'eût aveuglée? Qu'elle sorte de sténésres où vous l'avez ensevelie; & puisqu'elle ne vous a pas servi de guide lorsque vous deviez la suivre, qu'elle serve mainte-

1. Petr. 2.

*Tertul. de
testimon.
anim.
cap. 1.*

nant contre vous & de témoin & de juge.
Consiste in medio, anima; te simplicem compello.

Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui m'a paru plus terrible dans le jugement de Dieu, & plus digne de vous être représenté. Tous ces signes qui le précéderont, & dont nous parle l'Évangile de ce jour, ne font pas sur moi une si grande impression. Mais un Dieu qui me juge par ma raison même & par ma religion, c'est ce qui cause toutes mes frayeurs. Sur quoi je n'ai plus rien à vous dire, que ce que disoit S. Bernard, écrivant à un Pape, & lui faisant des remontrances que son zèle l'engageoit à lui faire. Car voici comment il lui parloit : s'il y avoit un juge dans le monde qui fut au dessus de vous, je pourrois recourir à lui contre vous. Je sçais qu'il y a un tribunal pour vous & pour moi, qui est celui de Jesus-Christ : mais à Dieu ne plaise que je vous y appelle jamais, moi qui n'y voudrois paroître que pour votre défense. Que me reste-t-il donc ? sinon que j'en appelle à vous-même, & que je vous fasse vous-même le juge de votre propre cause. C'est ce que je vous dis aujourd'hui, Chrétiens. Si je fuivois l'ardeur de ce zèle, dont je me sens animé pour les intérêts de Dieu, comme son ministre ; je vous citerois devant ce tribunal redoutable, où quelque grands que vous soyez, toute votre grandeur fera anéantie ; mais que le ciel pour jamais me préser-

ré d'y devenir votre accusateur, moi qui
lois joindre au zèle de la gloire de Dieu le
zèle de votre salut ! Ce n'est donc point à
Dieu que j'en appelle, mais à vous-mêmes, à
votre religion, à votre raison. Faites-vous
justice de vous-mêmes à vous-mêmes, ou
faites-là plutôt à Dieu. C'est par où il faut
que vous commenciez. Quand vous vous
serez jugés vous-même, je pourrai vous di-
re que tout n'est pas encore décidé : & quel-
que avantageux que vous puisse être le juge-
ment que vous aurez fait de vous-mêmes,
il faut toujours craindre celui de Dieu ; puis-
que S. Paul, tout grand Apôtre, qu'il étoit,
& quoique sa conscience ne lui reprochât
rien, ne se croyoit pas pour cela justifié.
Mais aujourd'hui je ne vais pas jusques-là,
Assurez-vous de vous-mêmes, répondez-
vous de vous-mêmes, & il ne m'en faut
pas davantage. Or je dis, Chrétiens, que
vous n'aurez jamais cette assurance de vo-
tre part, tandis que vous vivrez dans le dé-
fordre du péché : & je n'en veux point d'au-
tre témoin que vous-mêmes & votre con-
science. Vous vous cachez à vous-mêmes
pour quelque tems, & vous cherchez à vous
y cacher : mais la mort viendra, & le juge-
ment de Dieu, où il faudra soutenir mal-
gré vous cette vue de vous-mêmes. Car c'est
cette vue de vous-mêmes, qui vous tour-
mentera à la mort, & après la mort. La vue

d'un Dieu courroucé aura quelque chose de bien terrible : mais l'objet qui vous fera plus d'horreur , c'est vous-mêmes. Et voilà pourquoi Dieu fait cette menace au pécheur dans l'écriture , de le présenter & de l'opposer lui-même à lui même : *Arguam te, & statuum contra faciem tuam.*

Ps. 49.

Dès maintenant cela n'est-il pas ainsi ? & cette vue de vous-mêmes n'est-elle pas la chose du monde que vous fuyez le plus ? Vous parler de rentrer dans vous-mêmes , c'est un langage qui vous importune ; & s'il m'arrivoit de vous faire ici un portrait de vous-mêmes un peu trop fidèle , vous vous tourneriez contre moi : marque évidente que vous ne pouvez déjà supporter la vue de vous-mêmes. Et puisque vous ne pouvez vous souffrir vous-mêmes, vous n'êtes donc pas dans l'ordre , & il y a quelque chose de dérégulé & de corrompu dans vous qui vous fait peine. Mais c'est pour cela , dit S. Augustin , qu'il faut aimer cette vue de nous-mêmes , parce qu'elle nous choque & qu'elle nous déplaît. Car pour plaire à Dieu , ajoute ce Pere , il faut nous déplaire à nous-mêmes : & pour nous déplaire à nous-mêmes , il faut nous voir. Si nous nous voyions , continue ce saint Docteur , nous nous haïrions , & Dieu commenceroit à nous aimer. Parce que nous ne nous voyons pas , nous nous aimons , & nous sommes insup-

portables à Dieu. Mais dans le jugement dernier nous nous verrons ; avec cette triste circonstance , que nous nous verrons trop tard , & que nous serons tout à la fois un objet de haine , & pour nous-mêmes , & pour Dieu ; pour nous-mêmes , qui nous verrons tels que nous sommes ; pour Dieu , qui nous frappera d'un éternel anathême.

Voilà ce qui a fait trembler les Saints ; & des Saints , qui n'avoient assurément pas moins de force d'esprit que nous , ni des lumières moins pénétrantes que les nôtres. Voilà ce qui a persuadé S. Jérôme de quitter le monde , & d'embrasser les rigueurs de la pénitence. Si nous n'en sommes pas touchés , malheur à nous & à notre endurcissement ! Mais quelque insensibles que nous soyons , voilà ce que nous craignons un jour , & ce que nous regretterons peut-être éternellement de n'avoir pas craint plutôt. Craignons-le donc dès maintenant , mes chers Auditeurs ; & pour nous rendre cette crainte utile , jugeons-nous avant que Dieu nous juge. Soumettons-nous à notre foi , afin qu'elle ne s'élève pas contre nous. Accordons-nous avec notre raison ; écoutons-la , & laissons nous y conduire , afin que cet adversaire domestique , avec qui nous sommes encore dans le chemin , ne nous livre pas aux ministres de cette justice rigoureuse , dont il n'y aura plus de grace à espérer.

88 SUR LE JUGEMENT DERNIER

Prévenons cette vue forcée que nous aurons de nous-mêmes, par une vue libre & volontaire. Ah ! Seigneur, permettz-moi de vous faire ici une priere, qui peut paroître téméraire & présomptueuse ; mais qui ne procède que des connoissances que vous me donnez du redoutable mystère de votre jugement. Toute la grace que je vous demande à ce grand jour, c'est que vous me défendiez de moi-même. Car pour vous, mon Dieu, j'ose dire que je ne vous crains, que parce que je me crains moi-même. Dans vous, je ne vois que des sujets de confiance, parce que je ne vois dans vous que bonté & que miséricorde. Mais comme cette bonté est essentiellement opposée au péché ; & que sans changer de nature, toute bonté qu'elle est, elle est justice, elle est colère, elle est vengeance à l'égard du péché : voyant ce péché dans moi, il faut que je craigne jusques à votre bonté, jusques à votre miséricorde même. Peut-être mon Dieu, y a-t-il ici des ames sur qui ces grandes, vérités n'ont encore fait nulle impression. Mais vous êtes le maître des cœurs, puisque c'est vous qui les avez formés ; & vous avez des graces pour les réveiller de leur assoupissement, pour les troubler, pour les convertir par ce trouble salutaire, & les ramener dans la voie de l'éternité bienheureuse, où nous conduise, &c.



S E R M O N

POUR LE II. DIMANCHE

DE

L' A V E N T.

Sur le Scandale.

Respondens Jesus, ait illis : Euntes renunciate Joanni, quæ audistis & vidistis. Cæci vident, claudi ambulant, surdi audiunt, mortui resurgunt : & beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.

Jesus-Christ leur répondit : Allez dire à Jean ce que vous avez vu & entendu. Les aveugles voyent, les boiteux marchent, les sourds entendent, les morts resuscitent : & heureux celui qui ne sera point scandalisé de moi. En saint Matthieu, chap. II.

S I R E,

APrès des miracles si éclatans, le Sauveur du monde avoit droit de se promettre, non-seulement que les hommes ne se scandaliferoient point de son Evangile, mais qu'ils feroient gloire de l'embrasser & de le suivre. Tant de malades guéris, sourds,

muets , aveugles , boiteux , des morts reffuscités , mille autres prodiges qui marquoient si visiblement la force & la vertu d'un Dieu , devoient fans doute lui attirer le respect & la vénération , que dis-je ? l'adoration même & le culte de toute la terre. Cependant , ô profondeur & abîme des conseils de Dieu ! malgré ces miracles ; Jesus-Christ est un sujet de scandale pour le monde ; & ce scandale est devenu si général que lui-même dans l'Evangile , il déclare bienheureux quiconque sçaura s'en préserver. *Et beatus qui non fuerit scandalizatus in me.*

En effet, de quoi le monde, je dis le monde profane & impie , ne s'est-il pas scandalisé dans ce Dieu-homme ? Il s'est scandalisé de sa personne ; il s'est scandalisé de sa doctrine , il s'est scandalisé de sa loi , il s'est scandalisé de ses souffrances , il s'est scandalisé de sa mort ; jusques-là que saint Paul , lorsqu'il parloit aux fidèles du mystère de la croix , ne l'appelloit plus le mystère de la croix , mais le scandale de la croix : *Ergo evacuatum est scandalum crucis ?* Et quoidonc, mes Frères , écrivoit-il aux Galates, le scandale de la croix est-il anéanti ? Ce que les fidèles entendoient , & ce qui leur faisoit comprendre , que la croix , qui devoit être pour les prédestinés un mystère de rédemption , seroit pour les réprouvés un signe de contradiction ; & que le grand scandale des

hommes, feroit le Dieu même qui s'étoit fait homme pour les sauver.

Tel étoit alors le langage des Apôtres : mais rendons aujourd'hui gloire à Dieu, ce scandale enfin a cessé. Jesus-Christ a triomphé du monde, sa doctrine a été reçue, sa religion a prévalu, sa croix, comme dit saint Augustin, est sur le front des Souverains & des Monarques. Mais à ce scandale, dont Jesus-Christ étoit l'objet, il en a succédé un autre, dont nous sommes les auteurs; un autre non moins funeste, & peut-être encore plus criminel. Je m'explique. Jesus-Christ n'est plus pour nous un sujet de scandale, mais nous sommes des sujets de scandale pour Jesus-Christ. Nous ne sommes plus scandalisés de lui, mais nous le scandalisons lui-même dans la personne de nos freres; comme il est écrit que S. Paul le persécutoit en persécutant l'Eglise : *Saule, Saule, quid me persequeris?* Saul, Saul, disoit le Sauveur du monde, pourquoi me persécutez-vous? N'est-ce pas ainsi qu'il pourroit nous dire : Pourquoi me scandalisez-vous en scandalisant ceux qui m'appartiennent, & qui sont les membres de mon corps mystique! Or c'est de ce scandale causé au prochain, que j'ai aujourd'hui à vous entretenir, après que nous aurons demandé le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

J'Entre d'abord dans mon sujet, & m'arrêtant à la pensée du Fils de Dieu, sur laquelle roule toute la morale de notre Evangile, & qui doit servir à notre instruction; au lieu que le Sauveur du monde déclare heureux quiconque ne fera point scandalisé de lui, *Et beatus qui non fuerit scandalizatus in me*: par une conséquence toute opposée, je conclus que malheureux est celui qui scandalise Jesus-Christ même, en scandalisant le prochain. Voilà le point important que j'entreprends d'établir. Péché de scandale, que Dieu déteste, & qu'il condamne si hautement en mille endroits de l'Ecriture. Péché, qu'il reprochoit si hautement à une ame infidèle par ces paroles du Pseaume: *Adversus filium matris tuæ ponebas scandalum*; vous dressiez un piège à votre frere, pour le faire tomber; & insensible à la douleur que l'Eglise, votre commune mère, ressentiroit de sa perte, vous ne craigniez point d'être pour lui une occasion de scandale. Péché, dit Tertullien, qui forme les ames au crime, comme le bon exemple les forme à la vertu: *Scandalum exemplum rei malæ, & edificans ad delictum*. Je veux aujourd'hui, Chrétiens, vous donner l'idée & la juste notion de ce péché; je veux vous en inspirer l'horreur; je veux avec le secours de la parole de Dieu vous apprendre à le craindre & à l'éviter.

Or pour cela j'avance deux propositions: écoutez-les, parcequ'elles vont faire le partage de ce discours. Malheureux celui qui cause le scandale; c'est la premiere; mais doublement malheureux celui qui le cause, quand il est spécialement obligé à donner l'exemple; c'est la seconde. Malheureux celui qui cause le scandale: voilà le genre du péché que je combats, & qui regardé absolument, ne se trouve que trop répandu dans toutes les conditions. Mais doublement malheureux celui qui cause le scandale, quand il est spécialement obligé à donner l'exemple: voilà l'espèce particuliere de ce péché, qui pour être bornée à certains états, n'est encore néanmoins, comme vous le verrez, que d'une trop grande étendue. Malheureux l'homme, quel qu'il soit, qui devient à ses freres un sujet de scandale & de chute: la seule qualité de chrétien doit faire sa condamnation. Mais plus malheureux l'homme qui scandalise ses freres, lorsqu'outre la qualité commune de chrétien, il a encore un titre propre & personnel qui l'engage à les édifier. Dans la premiere partie je vous donnerai sur cette importante matiere des régles & des maximes générales, qui conviendront à tous. Dans la seconde, je tirerai de la différence de vos conditions, des motifs particuliers, mais motifs pressans, pour vous inspirer à chacun, sur ce même sujet, & se-

lon votre état, tout le zèle & toute la vigilance nécessaire. L'un & l'autre comprend tout mon dessein. Commençons.

PARTIE. IL est nécessaire qu'il arrive des scandales: c'est Jesus-Christ qui l'a dit, & c'est un de ces profonds mystères où les jugemens de Dieu nous doivent paroître plus impénétrables. Car sur quoi peut-être fondée cette nécessité? N'en cherchons point d'autres raisons, que l'iniquité du monde, dont Dieu sçait bien tirer sa gloire, quand il lui plaît, mais dont il ne lui plaît pas toujours d'arrêter le cours par les voies extraordinaires de son absolue puissance. Le monde, remarque fort bien saint Chrysostome expliquant ce passage, le monde étant aussi perverti qu'il est, & Dieu par des raisons surpérieures de sa providence, le laissant dans la corruption où nous le voyons, & ne voulant point faire de miracle pour l'en tirer, il est d'une conséquence nécessaire qu'il y ait des scandales: *Neceffe est ut veniant scandala.* Mais quelque nécessaire, & quelque infaillible que soit cette conséquence, malheur à l'homme par qui le scandale arrive. C'est ce qu'ajoute le Fils de Dieu, & c'est le terrible anathême qu'il a prononcé contre les pécheurs scandaleux: *Verumtamen vœ homini illi per quem scandalum venit.* Anathême, dit saint Chrysostome, que les Prédicateurs de l'Évangile

ne ſçauroient, ni trop ſouvent répéter à leurs auditeurs, ni trop vivement leur faire appréhender. Appliquez-vous donc, Chrétiens; & ſouvenez-vous que voici peut-être le point de notre religion, ſur quoi il nous importe le plus d'être ſolidement inſtruits. *Væ homini illi*: malheur à celui qui caufe le ſcandale. Pourquoi? parce qu'il eſt homicide devant Dieu, de toutes les ames qu'il ſcandalife; & parce qu'il doit répondre à Dieu de tous les crimes de ceux qu'il ſcandalife. Deux raiſons qu'en apporte ſaint Chryſoſtome, & qui ſont capables de toucher les cœurs les plus endurcis, ſ'il leur reſte encore une étincelle de foi. Donnez aujourd'hui, Seigneur, à mes paroles une force toute nouvelle: & vous, Chrétiens, rendez-vous plus attentifs que jamais & ne perdez rien de tout ce qu'il plaira à Dieu de m'inspirer pour votre inſtruction.

Quiconque eſt auteur du ſcandale, ſelon tous les principes de la religion, devient homicide des ames qu'il ſcandalife. Péché monſtrueux, péché diabolique, péché contre le Saint-Eſprit, péché eſſentiellement oppoſé à la rédemption de Jeſus-Chriſt, péché dont nous aurons ſingulièrement à rendre compte devant le tribunal de Dieu; mais ce qui mérite encore plus vos réflexions, péché d'autant plus dange-

reux, qu'il est plus ordinaire dans le monde; que tous les jours on le commet, sans avoir même intention de le commettre; que souvent il est attaché à des choses qui paroissent en elles-mêmes très-legères, & dont on ne se fait nul scrupule; mais qui selon Dieu, sont d'une malice énorme, parce qu'elles servent de matière au scandale. Comprenez bien tout ceci, & voyons s'il y a rien en quoi je passe les bornes de la plus étroite vérité.

Péché monstrueux : car quelle horreur de causer la mort à une ame, qui juste & innocente, étoit agréable & précieuse à Dieu? de lui ôter une vie naturelle & divine, & de lui faire perdre son droit au Royaume de Dieu? Or voilà, mes chers Auditeurs, le péché que vous commettez, quand vous scandalisez votre prochain. Fût-ce le dernier des hommes, pour qui vous êtes un sujet de chute, ou en le détournant du bien, ou en le portant au mal, ou en lui communiquant vos sentimens dépravés, ou en l'entraînant par vos exemples contagieux : fût-ce encore une fois le dernier des hommes & le plus méprisable d'ailleurs, vous êtes toujours coupables; & c'est ce que le Fils de Dieu a voulu nous marquer clairement & distinctement dans l'Evangile par ces paroles, dont le sens est si

Mat. 18. étendu : Qui autem scandalizaverit unum
de

de pusillis istis, qui in me credunt : que si quelqu'un scandalise un de ces petits, qui croient en moi. Prenez garde, reprend saint Chrysostome, que Jesus-Christ ne dit pas : si quelqu'un scandalise un grand de la terre. C'est encore un autre désordre plus criminel, & plus à déplorer dans le monde Chrétien. Désordre toutefois si commun ! car combien de tout tems n'a-t-on pas vu, & combien tous les jours ne voit-on pas de ces esprits pernicioeux, qui par un secret jugement de Dieu, semblent n'approcher les grands, & n'avoir part à leur faveur, que pour les corrompre par les détestables maximes qu'ils leur inspirent, & par les damnables conseils qu'ils sont en possession de leur donner ! Quoi qu'il en soit, la morale de Jesus-Christ dans les paroles que j'ai rapportées, ne se borne pas à la condition des grands. Il dit : si quelqu'un scandalise un de ces petits ; & par-là, Chrétiens, il confond l'erreur où vous pourriez être, que la bassesse de la personne dût jamais vous tenir lieu d'excuse & autoriser votre péché. Il est vrai, c'est une indigne créature, une créature de néant, que vous pervertissez ; c'est une ame vile selon le monde, que vous faites servir à votre incontinence : mais cette ame, selon le monde, si vile & si abjecte, ne laisse pas dans l'idée de Dieu, d'être d'un prix infini ; & voir à pourquoi le Dieu-même qui l'a créée, qui

l'a rachetée, & qui sçait la priser ce qu'elle vaut, vous déclare qu'autant de fois que vous la scandalifez, il vaudroit mieux, non-seulement pour elle, mais pour vous, qu'on

Mat. 18. vous précipitât au fond de la mer. *Expedit ei, ut demergatur in profundum maris.*

Péché diabolique; & la raison qu'en donne S. Chrysostome, est bien évidente. Car, selon l'Evangile, le caractère particulier du démon, est d'avoir été homicide dès le commencement du monde; *Ille homicida erat ab initio* : & il n'a été homicide, poursuit ce saint Docteur, que parce que dès le commencement du monde il a fait périr des ames en les séduisant, en les attirant dans le piège, en les faisant succomber à la tentation, en mettant des obstacles à leur conversion. Or que fait autre chose un libertin, un homme vicieux, un homme dominé par l'esprit impur, qui dans l'emportement de ses débauches, cherche par-tout, si j'ose m'exprimer ainsi, une proie à sa sensualité que fait-il autre chose, & à quoi sa vie scandaleuse est-elle occupée ? A tromper les ames & à les damner; je veux dire, à se prévaloir de leur foiblesse, à abuser de leur simplicité, à profiter de leur imprudence, à tirer avantage de leur vanité, à ébranler leur religion; à triompher de leur pudeur, à dissiper leurs justes craintes, à arrêter leurs bons desirs; à les confirmer dans

le péché, après les y avoir fait honteusement
 tomber en les subornant ; à les éloigner des
 voies de Dieu, lorsque touchées de la grace,
 elles commencent à se reconnoître, & qu'el-
 les voudroient sincèrement se relever. Ne
 sont-ce pas là, mondain, voluptueux & im-
 pudique, les œuvres de ténèbres, à quoi
 se passe toute votre vie ? C'est donc l'office
 du démon que vous exercez ; & vous l'exer-
 cez d'autant plus dangereusement, qu'étant
 vous-même sur la terre un démon visible &
 revêtu de chair, ces ames que vous scandali-
 sez, accoutumées à se conduire par les sens &
 charnelles comme vous, sont plus exposées
 à vos traits, & en reçoivent de plus mortel-
 les impressions. Le démon dès le commence-
 ment du monde a été homicide par lui-même,
 mais il l'est maintenant par vous ; c'est
 vous qui lui servez de suppôt ; vous qui lui
 prêtez des armes ; vous qui poursuivez son
 entreprise ; vous qui devenez à sa place le
 tentateur, ou pour user toujours de la même
 expression, le meurtrier des ames, en sacrifi-
 ant ces malheureuse victimes à vos passions
 & à vos plaisirs : *Ille homicida erat ab initio.*

Péché contre le S. Esprit, parce qu'il at-
 taque directement la charité, & que le S.
 Esprit est personnellement la charité même :
 je n'en dis point encore assez, & j'ajoute,
 parce qu'il blesse la charité dans le point le
 plus essentiel, & qu'à l'égard de cette vertu

si nécessaire & dont le S. Esprit est la source ; il rend l'homme criminel , pour ainsi parler , au premier chef. Car pour raisonner avec S. Chrysostome , si le larcin qui dépouille le prochain d'un bien passager , si la calomnie qui lui ôte une vaine réputation , si un mauvais office qui lui fait perdre son crédit , & qui ne va pour lui qu'à la destruction d'une fortune périssable ; si ce sont-là dans toutes les règles de la religion , autant d'attentats contre la charité qui lui est dûe : qu'est-ce que le scandale , qui tend à la ruine de son salut éternel ? Non , non , concluoit le Disciple bien-aimé , un mal aussi grand que celui-là ne peut point être dans celui qui aime son frere : *Qui diligit fratrem suum , scandalum in eo non est.* En effet , il ne faut avoir envers son frere qu'une médiocre charité , pour prendre garde à ne lui pas causer un dommage infini en le scandalisant. Vengez-vous sur ses biens & sur sa personne ; mais épargnez sa vie , dit Dieu Satan , lorsqu'il lui permit de tenter Job.

Joan. 2. Verumtamen animam illius serva. Dieu par cet ordre défendoit seulement à Satan , d'élever au saint homme Job une vie naturelle & mortelle. Mais ne puis-je pas bien dire encore avec plus de sujet à un pécheur scandaleux , si votre frere a eu le malheur d'exciter votre indignation , & de devenir l'objet de votre haine , faites-lui toute autre il

v. Joan.
20

Joan. 2.

justice qu'il vous plaira, mais ne portez pas la vengeance jusqu'à lui ravir une vie spirituelle & immortelle. Donnez-lui mille chagrins, suscitez-lui mille affaires, troublez son repos, foyez son persécuteur : mais respectez au moins son ame ; n'attendez point à sa conscience & à son salut : *Veruntamen animam illius serva*. Il s'en suit donc que celui qui compte pour rien de scandaliser son frere, n'a pour lui nulle charité ; & par conséquent qu'il est devant Dieu, non-seulement homicide de son frere, mais de la charité même : *Qui odit fratrem suum, homicida est*. Or combien d'hommes de ce caractère dans le siècle où nous vivons ! c'est-à-dire, combien d'hommes emportés dans leur libertinage, insensibles à la damnation de leurs freres ; & qui bien loin d'être touchés de la perte d'une ame, affectent d'y contribuer positivement, y travaillent de dessein formé, en cherchant les voies & les occasions, & se glorifient comme d'un succès d'y avoir réussi ! Est-il un meurtre plus cruel ? Parlons plus simplement : est-il un crime plus outrageux au Saint Esprit & à sa grace ?

Je vais plus avant, & je dis : Péché essentiellement opposé à la Rédemption de Jesus-Christ : car au lieu que Jesus-Christ, qui s'appelle & qui est par excellence le Fils de l'homme, est venu en qualité de Rédemp-

teur pour chercher & pour sauver ce qui
Luc. 10. avoit péri; *Venit enim Filius hominis quærere,*
& saluum facere quod perierat : le fils de per-
 dition & d'iniquité, qui est, dans la pensée de
 Tertullien, l'homme scandaleux, vient par un
 dessein tout contraire, pour damner & pour
 perdre ce qui a été racheté. Et c'est en cela
 que le grand Apôtre a fait particulièrement
 consister la griéveté du scandale. C'est sur
 quoi étoit fondée cette remontrance. si pa-
 thétique & si vive qu'il faisoit aux Corin-
 thiens, quand il les conjuroit de renoncer à
 certains usages auxquels ils étoient attachés;
 mais dont quelques-uns de leurs freres,
 moins confirmés dans la foi, se scandali-
 foient. Il y a des foibles parmi vous, leur
 disoit-il, & les libertés que vous vous don-
 nez, leur sont des occasions de chûte: mais
 sçavez-vous que ces foibles, à qui votre
 conduite est un scandale, sont des hommes,
 & des hommes fidèles, pour lesquels J. C. est
 mort? Sçavez-vous qu'en les scandalisant, en
 les perdant par votre exemple, vous détrui-
 sez au moins dans leurs personnes, tout le
 mérite & tout le fruit de la mort d'un Dieu?
 Il faudra donc, poursuivoit l'Apôtre, que
 J. C. ait souffert inutilement pour eux? Il
 faudra que votre frere, encore foible, pé-
 risse & se damne, parce qu'il ne vous aura
 pas plu de ménager sa foiblesse, ni d'avoir
 pour lui les égards que la charité & la pru-

dence Chrétienne exigeoient de vous ? Il faudra que vous arrachiez , comme par violence , à J. C. ce qui lui a coûté tout son sang ? *Et peribit infirmus in tua scientia frater propter quem Christus mortuus est.*

II. Coré
8.

C'est ainsi que leur parloit S. Paul, & cette raison seule les persuadoit. Le zèle dont ils étoient animés pour J. C. les engageoit à se contraindre , & à ne s'attirer pas le juste reproche d'avoir été les ennemis de sa croix, en servant à la perte de ceux pour qui ce Dieu-homme a voulu être crucifié : *Propter quem Christus mortuus est.* Touchés de ce motif, ils renonçoient , sans hésiter , à des pratiques qu'ils se croyoient d'ailleurs permises. Or quel droit n'aurois-je pas , mes chers Auditeurs, de vous reprocher aujourd'hui, je ne dirai pas de semblables libertés, mais des libertés bien plus dangereuses, bien plus condamnables ? Car combien de fois, & en combien de rencontres n'avez-vous pas dû vous appliquer ces paroles : *Et peribit infirmus in tua scientia frater, propter quem Christus mortuus est ?* Combien de fois par des libertés criminelles, qu'il vous étoit aisé de retrancher, n'avez-vous pas blessé des consciences, & donné la mort à des ames foibles , pour qui votre Dieu a donné sa vie ? Et si ce qu'a dit S. Jean dans sa première Epître canonique , est vrai, comme il l'est en effet, qu'il y a déjà dans le monde plusieurs antechrists, *Et*

3. *Joan.* *nunc antichristi multi facti sunt* ; pourquoi
 2. parce que le monde est plein d'indignes
 Chrétiens , qui par leurs scandaleux exem-
 ples ruinent l'ouvrage de J. C. & anéantif-
 sent le prix de sa rédemption adorable : à
 combien de ceux qui m'écoutent, cette ma-
 lédiction, dans le sens même littéral de l'A-
 pôtre , ne peut-elle pas convenir ? *Et nunc
 antichristi multi facti sunt.* Combien d'an-
 tichrists au milieu du Christianisme, d'au-
 tant plus à craindre , qu'ils sont moins dé-
 clarés & moins connus ?

De-là, péché dont Dieu nous fera rendre
 un compte plus rigoureux à son jugement.
 Car une des menaces de Dieu les plus terri-
 bles que je trouve dans l'Écriture, c'est celle-
 ci : qu'il nous demandera compte , non-
 seulement de nous-mêmes , mais de notre
Ezech. 3. prochain ; *Sanguinem autem ejus de manu tua
 requiram.* Mais dois-je répondre d'un autre
 que de moi, disoit Caïn en parlant à Dieu ,
 & voulant se justifier devant lui ? m'avez-
 vous établi le tuteur & le gardien de mon
Genes. 4. frere ? *Num custos fratris mei sum ego ?* Lan-
 gage que tiennent encore tous les jours tant
 de mondains : suis-je chargé du salut d'au-
 trui ? en suis-je responsable ? Oui , reprend
 le Seigneur par son Prophète , vous m'en
 répondrez , & quand je viendrai , com-
 me juge souverain, pour rendre à chacun ce
 qui lui sera dû , & pour porter mes derniers

arrêts, j'aurai droit, selon toutes les loix de l'équité, de me venger sur vous de bien des crimes, dont vous aurez été le premier principe. Car c'est par vos sollicitations que votre frere s'est perdu; c'est par vos discours licentieux que la pureté de son ame a été souillée: c'est vous qui par vos erreurs, & par les détestables maximes de votre libertinage raffiné, lui avez gâté l'esprit; c'est vous qui par l'attrait & le charme de votre vie dissolue, lui avez empoisonné le cœur; c'est vous qui l'avez dégoûté de ses devoirs, vous, qui par vos railleries pleines d'irreligion, lui avez fait secouer le joug, & abandonner toutes les pratiques du Christianisme: s'il s'est engagé dans vos voies corrompues, c'est par la liaison qu'il a eue avec vous; s'il s'est livré à toutes ses passions, c'est par la fausse gloire qu'il s'est faite de vous imiter; s'il a contracté tous vos vices, c'est par le désir de vous plaire. Voilà, dit Dieu dans son courroux, ce qui vous sera imputé, & ce que je punirai par les plus sévères châtimens. Vous avez fait de cet homme un impie; & entraîné par votre exemple, il a vécu & il est mort dans son iniquité: mais son sang criera à mon tribunal bien plus haut que celui d'Abel: il me demandera justice contre vous: & quelle sera votre défense? *Ipsè impius in iniquitate* Eséch. 35
sua morietur; sanguinem autem ejus de manu

tua requiram. Le texte Hébraïque porte : *Animam autem ejus de manu tua requiram :* je prendrai, pécheur, mais à tes dépens, la cause de cette ame réprouvée dont tu auras été l'homicide; & toute réprouvée qu'elle fera, m'intéressant encore pour elle, je ferai retomber sur toi le malheur de sa réprobation.

J'en ai dit assez, Chrétiens, pour vous faire connoître la griéveté de ce péché : mais sans insister là-dessus davantage, voici ce qui doit sur-tout exciter notre vigilance, & nous servir de règle, pour apprendre à nous en préserver.

Péché dont souvent on se rend coupable, sans avoir même intention de le commettre. Serai-je assez heureux pour vous faire bien sentir cette vérité, & pour obtenir de vous que chacun s'applique à lui-même cette importante leçon ? Car il n'est pas nécessaire pour scandaliser les ames, de se proposer par un dessein formé, leur damnation, ni d'avoir une volonté déterminée d'être au prochain un sujet de châte. Le démon seul est capable d'une telle malice, & lui seul, dit saint Chrysostome, aime le scandale pour le scandale même. Il n'est pas, dis-je, besoin que je veuille expressément faire périr l'ame de mon frere : c'est assez que je m'apperçoive qu'en effet je la fais périr ; c'est assez que je tienne une conduite qui

end d'elle-même à la faire périr ; c'est assez que je fasse une action , en conséquence de laquelle il est indubitable qu'elle périra. Mais je voudrois qu'elle ne pérît pas. Il est vrai, vous le voudriez ; mais vouloir qu'elle ne pérît pas, & en même tems vouloir ce qui la fait périr , ce font , répond S. Chrysostome, deux volontés contradictoires ; & votre désordre est, que de ces deux volontés, l'une bonne & l'autre mauvaise , la première qui vous fait souhaiter que votre frere ne pérît pas & qui est bonne, n'est qu'une demi-volonté, qu'une volonté imparfaite, qu'une de ces vellétés dont l'enfer est plein & qui ne servent qu'à notre damnation ; au lieu que la seconde, par où vous voulez ce qui le fait périr & qui est mauvaise, est une volonté efficace, une volonté absolue, une volonté consommée & réduite à son entier accomplissement.

Ainsi , une femme remplie des idées du monde & vuide de l'esprit de Dieu, se trouve engagée dans des visites, dans des conversations dangereuses, & qu'elle ne veut pas interrompre, se portant à elle-même témoignage, qu'elle ne s'y propose aucune intention criminelle : toutefois elle voit bien que par ce commerce elle entretient la passion d'un homme sensuel, qu'elle excite dans son cœur des desirs déréglés, qu'elle le détourne des voies de son salut, qu'elle donne lieu à ses folles cajolleries ; elle voit bien qu'en souf-

frant ses affiduités, sans qu'elle le veuille perdre, elle le perd néanmoins: en est-elle moins homicide de son ame? Non, Chrétiens; le scandale qu'elle donne, est un péché pour elle, & un péché grief. Son intention dans ce commerce, n'est que de satisfaire sa vanité: mais indépendamment de son intention, sa vanité ne laisse pas d'allumer dans ce jeune homme, & d'y nourrir une impudicité secrète. Elle ne répond à l'attachement qu'on a pour elle, que par des complaisances, qu'elle appelle de pures honnêtetés, & elle est bien résolue d'en demeurer-là: mais sa résolution n'empêche pas que l'effet de ses complaisances n'aille plus loin; & que malgré elle, elle ne fasse périr celui qu'elle voudroit seulement se conserver, & à qui elle n'a pas le courage de renoncer.

C'est de-là même que j'ai dit, & plût au ciel que vous sceussiez profiter des malheureuses épreuves que vous en faites tous les jours, & de l'expérience que vous en avez, ou que vous en devez avoir! c'est de-là que j'ai dit, & je le dis encore, que cet homicide des ames est souvent attaché à des choses très-légères dans l'opinion du monde; mais qui pesées dans la balance du sanctuaire, sont des abominations devant Dieu: à des immodesties dans les habits, à un certain luxe dans les parures, à des nudités indécentes, à des modes que le dieu du siècle, c'est-à-

dire, que le démon de la chair a inventées, à des légéretés & des privautés, où l'on ne fait point difficulté de se relâcher d'une certaine bienséance; à des entretiens particuliers, dont le secret, la familiarité, la douceur affoiblit les forts & infatue les sages; à des airs d'enjouement peu réguliers & trop libres; à des affectations de plaire, & de passer pour agréable. Tout cela, dites-vous, est innocent. Hé quoi! répond S. Jérôme, vous appelez innocent, ce qui fait à l'ame de votre prochain les plus profondes & les plus mortelles blessures? Et quand, selon vos vues, que Dieu sçaura bien confondre, tout cela en soi-même seroit innocent; du moment que les suites en sont si funestes, devez-vous vous le permettre, ou plutôt, ne le devez-vous pas avoir en horreur?

Est-ce ainsi qu'a raisonné S. Paul, & sont-ce-là les principes de morale qu'il nous a donnés? Non, non, disoit cet homme Apostolique, je ne me croirai jamais permis ce que j'aurai prévu, & ce que je sçaurai devoir être nuisible au salut de mon frere. Il parloit des viandes immolées aux idoles, qui par elles-mêmes n'ayant rien d'impur, pouvoient, dans le sentiment des Apôtres, être mangées indifféremment par ceux des fidèles qui avoient la conscience droite, c'est-à-dire, qui ne se sentoient nul penchant à l'idolâtrie, & qui faisoient une profession sincère de croi-

re en Dieu seul. Il n'importe, disoit ce vaisseau d'élection, cet homme suscité de Dieu pour nous instruire & pour former nos mœurs : si la viande que je mange, scandalise mon frere; quoique l'usage de cette viande ne me soit défendu par nulle autre loi, je me condamnerai par la loi de la charité à

1. Cor. 8. n'en point manger. *Si esca scandalizat fratrem meum, escam non manducabo in æternum.* Etes-vous, Chrétiens, plus privilégiés que S. Paul? cette loi de la charité vous oblige-t-elle moins que lui? vous est-il plus libre qu'à lui de vous en dispenser? & si l'Apôtre, renonçant à ses droits, a cru qu'il devoit s'abstenir d'une viande, quoique permise, mais dont il craignoit qu'on ne se scandalisât; avec quel front pouvez-vous soutenir devant Dieu cent choses, que vous traitez d'indifférentes, mais dont vous sçavez mieux que moi les pernicious effets? Avec quel front les pouvez-vous traiter d'indifférentes, ayant tant de fois reconnu combien elles sont préjudiciables à ceux qui vous approchent? Non, doit dire avec l'Apôtre de J. C. une ame vraiment chrétienne, si ces pratiques, si ces coutumes qu'autorise le monde & qui flattent mon amour-propre, sont en moi des sujets de scandale : quoi qu'allégué ma raison pour me les justifier, je veux me les interdire : quelque innocentes qu'elles me paroissent, je les ab-

horre, je les déteste, j'y renonce pour jamais : *Si esca scandalizat fratrem meum, non manducabo carnem in æternum*

Voilà comment vous devez parler & raisonner, si vous raisonnez, & si vous parlez selon les principes de votre religion. Autrement, & c'est, comme je l'ai d'abord marqué, le second malheur de celui qui donne le scandale : autrement, mon cher Auditeur, vous vous chargez devant Dieu & devant les hommes, non-seulement du crime particulier que vous commettez en scandalisant votre frere ; mais généralement de tous les crimes, que commet, & que commettra celui que vous scandalisez. Or qui peut creuser & mesurer la profondeur de cet abîme ; & pour me servir de l'expression du S. Esprit, quelle multitude d'abîmes ce seul abîme n'attire-t-il pas ? *Abyssus abyssum invocat.* Qui Ps. 42 pourroit en faire le dénombrement ; & quel autre que vous, ô mon Dieu, qui sondez les abîmes, les peut connoître ? *Deus qui intue-* Dans 31 *ris abyssos.* De combien de péchés, par exemple, un mauvais conseil n'est-il pas la source ? un conseil violent & injuste, donné à un homme puissant, & qui l'engage à satisfaire ou sa vengeance ou son ambition ? quels maux ne cause-t-il pas ? de quels défordres n'est-il pas suivi ? quelle propagation, si j'ose ainsi dire, & quelle multiplicité de crimes n'entraîne-t-il pas après

lui? Vous êtes trop éclairés pour n'en pas voir les conséquences, & trop sensés pour n'en pas frémir. Or il est de la foi, que quiconque est auteur d'un tel conseil, au même tems qu'il l'a donné, sans y contribuer autre chose que de l'avoir donné, s'est déjà rendu par avance coupable de tous ces malheurs; qu'il s'est fait malgré lui complice & garant, disons mieux, qu'il se trouve malgré lui solidairement chargé de toutes les injustices de celui qui le suit & qui l'exécute. Que vos jugemens, Seigneur, sont incompréhensibles; & qu'il faut que les enfans des hommes soient livrés à un sens bien réprouvé, quand ils oublient de si grandes & de si terribles vérités!

Mais les péchés, me direz-vous, sont personnels; & Dieu, quoique redoutable dans ses jugemens, semble nous rassurer par ses promesses, lorsqu'il nous dit dans l'Écriture, que l'ame qui péchera, est la seule qui mour-

Ezech. i. ra : *Anima quæ peccaverit, ipsa morietur.*

C'est-à-dire, que chacun péchera pour soi; que le fils ne répondra point de l'iniquité de son pere, ni le pere de l'iniquité de son fils,

Ibidem. *Filius non portabit iniquitatem patris;* que quand il faudra comparoître devant le souverain tribunal, chacun portera son propre

Galat. 6. fardeau, & non celui d'un autre; *Unusquisque onus suum portabit.* J'en conviens, & je sçais que ce sont-là autant d'oracles contenus

dans la loi divine, & qui suivant l'ordre de
 la justice, se vérifieront à l'égard de tous les
 autres péchés : mais exceptez-en le scandale;
 pourquoi? parce que le scandale n'est pas
 un péché purement personnel, mais comme
 une espèce de péché originel, qui se commu-
 niquant & se répandant, infecte l'ame, non-
 seulement de son propre venin & de sa pro-
 pre malice, mais de la malice encore de tous
 ceux à qui il s'étend & sur qui il se répand.
 Exceptez, dis-je, de ces règles l'homme
 scandaleux, qui péchant & pour soi & pour
 autrui, doit être jugé aussi bien pour au-
 trui que pour soi-même. Et la raison en est
 bien naturelle : car si, selon la loi de Dieu,
 celui qui péche, doit mourir; beaucoup
 plus, dit S. Chrysostome, celui qui fait
 pécher, celui qui incite au péché, celui
 qui conseille le péché, celui qui enseigne le
 péché, celui qui donne l'exemple du péché,
 celui qui fournit les moyens & les occasions
 du péché : tout cela, en quoi consiste le scan-
 dale, étant sans contredit plus punissable &
 plus digne de mort, que le péché même. Il
 est donc vrai que chacun portera son propre
 fardeau : mais pour vous, pécheur, par qui le
 scandale arrive, avec votre propre fardeau
 vous porterez encore celui des autres : &
 quoique les autres, dont vous porterez l'ini-
 quité, n'en soient pas plus déchargés, ni
 plus justifiés, c'est ce fardeau de l'iniquité

d'autrui qui achevera de vous accabler.

Mais ces péchés, ajoutez-vous, ne m'ont pas même été connus : connus, ou non, répond S. Jérôme; puisque votre péché en a été l'origine, ces péchés des autres par une fatalité inévitable sont devenus vos propres péchés. Vous n'avez pas sçu les défordres de ceux que vous scandalifiez : mais pour ne les avoir pas sçus, vous n'en avez pas moins été le principe. Vous ne les avez pas sçus : mais vous avez dû les sçavoir, mais vous avez dû les craindre, mais vous avez dû les prévenir ; & c'est ce que vous avez négligé : il n'en faudra pas davantage pour vous en faire porter toute la peine.

Voilà pourquoi le plus saint des Rois, dans la ferveur de sa pénitence, demandoit à Dieu qu'il lui fît particulièrement grace sur deux fortes de péchés, dont les conséquences lui paroissoient infinies; les péchés cachés, & les péchés d'autrui : les péchés qu'il commettoit lui-même sans le sçavoir, & les péchés qu'il faisoit commettre aux autres sans jamais les imputer. *Delicta quis intelligit? ab occultis meis munda me, & ab alienis parce servo tuo.* Ah! Seigneur, s'écrioit-il, quel est l'homme qui connoisse toutes ses fautes? quel est l'homme qui s'applique à les connoître? quel est l'homme qui pour les pleurer & pour les expier, ait le don de les discerner? *Delicta quis intelligit?* Purifiez-moi donc, mon Dieu

ajoutoit-il, purifiez-moi des péchés que mon orgueil me cache, de ceux que la dissipation du monde m'empêche d'observer, de ceux dont le nuage de mes passions ou le voile de mon ignorance, me dérobent la vue: *Ab occultis meis munda me.* Mais en même tems parlez-moi les péchés du prochain, dont je ne suis rendu responsable; les péchés du prochain, à quoi j'ai malheureusement coopéré; les péchés du prochain, dont ma scandaleuse conduite a été la source empoisonnée; les péchés du prochain, que vous me reprocherez un jour, & qui joints aux miens propres, mettront le comble à ce péfaut fardeau que je grossis tous les jours, & sous lequel peut-être je dois bien-tôt succomber: pardonnez-les moi, Seigneur, & accordez-moi que je prévienne par une exacte & une sévère pénitence le jugement rigoureux que vous en ferez: *Et ab alienis parce servo tuo.*

Sainte prière que l'Esprit de Dieu suggéroit à David, & dont je suis persuadé que l'usage ne seroit pas moins nécessaire à la plupart de ceux qui m'écoutent. Prière, qu'une femme mondaine devoit faire tous les jours de sa vie dans l'esprit d'une humble componction. Et quant je dis une femme mondaine, je ne dis pas une femme sans religion, ni même une femme sans règle, qui vit dans le libertinage & dans le désordre; mais je dis une femme du monde, qui con-

tente d'une spécieuse régularité, dont le monde se laisse éblouir, est toutefois bien éloignée de vouloir se gêner en rien, ni s'affujettir à marcher dans la voie étroite de la loi de Dieu. Je dis une femme du monde, qui se piquant d'être irrépréhensible dans l'essentiel, ne laisse pas par mille agrémens qu'elle se donne, & qu'elle veut se donner, d'être un scandale pour les âmes. Je dis une femme du monde, qui sans être passionnée, ni attachée, n'est pas souvent moins criminelle, que celles qui le sont; & qui avec la fausse gloire dont elle est si jalouse, & dont elle sçait tant se prévaloir; d'être à couvert de la censure, & au-dessus des foiblesses de son sexe, n'en est pas moins, par les péchés qu'elle entretient, ennemie de Dieu. Prière qui seroit déjà le commencement de sa conversion, si à l'exemple de David, elle disoit chaque jour à Dieu: *Ab alienis parce*: Pardonnez-moi, Seigneur, tant de péchés, dont je me croyois en vain justifiée devant vous, & que l'aveuglement de mon amour-propre m'a fait jusqu'à présent envisager comme des péchés étrangers; mais dont je commence aujourd'hui à sentir le poids. Pardonnez-moi toutes ces pensées; pardonnez-moi tous ces desirs, pardonnez-moi tous ces sentimens que j'ai fait naître par mes ajustemens étudiés, par mes discours insinuans, par mes manières enga-

teantes, quoiqu'accompagnées d'ailleurs
 l'une modestie que m'inspiroit plutôt une
 inerté profane, qu'une retenue chrétienne :
Ab alienis parce. Mais, Seigneur, si vous me
 les pardonnez, puis-je me les pardonner à
 moi-même ? & quelles bornes dois-je met-
 tre à ma pénitence, lorsque je n'ai pas seu-
 lement à satisfaire pour moi-même, mais
 pour tant de pécheurs, qui ne l'ont été, &
 qui ne le sont encore que par moi ? *Delicta
 quis intelligit ? ab occultis meis munda me ,
 & ab alienis parce servo tuo.*

Ce langage, il est vrai, femmes mondai-
 nes, ne vous est guères ordinaire : mais Dieu
 est le maître des cœurs ; & quand il lui plaît,
 il donne bénédiction à sa parole. Je sçais
 que la conversion d'une ame scandaleuse,
 est un grand miracle dans l'ordre du salut ;
 mais le bras du Seigneur n'est pas raccourci.
 Espérons tout de la grace de J. C. elle est plus
 forte que le monde ; & quelque abondan-
 te que soit l'iniquité du monde, elle n'empê-
 chera pas l'accomplissement des desseins de
 Dieu. Il y aura dans mon auditoire des ames
 qui ne m'en croiront pas, & qui persiste-
 ront dans leurs scandales. Il y aura des
 Chrétiens lâches, qui convaincus de leurs
 scandales, n'auront pas la force d'y renon-
 cer. Mais Dieu parmi ces ames lâches &
 ces ames dures, a ses prédestinés & ses élus ;
 & peut-être au moment que je dis ceci, en

voit-il quelqu'une, qui efficacement persuadée de la vérité que je viens de lui annoncer, est enfin résolue à retrancher de sa personne, de sa conduite, de ses manières, de ses divertissemens, de ses entretiens, de ses actions, tout ce qui peut être en quelque sorte contraire à la pureté de sa religion, & à l'édification du prochain. Quand je n'en gagnerois qu'une à Dieu, ne serois-je pas assez heureux? Quoi qu'il en soit, mes chers Auditeurs, voilà ce que l'Évangile nous apprend, & ce qu'il ne nous est pas permis d'ignorer, puisque c'est un des articles les plus formels de la foi que nous professons. Tout scandaleux est homicide des ames qu'il scandalise; & tout scandaleux doit répondre à Dieu des crimes de ceux qu'il scandalise. Mais si le scandale absolument est en soi un si grand mal, que sera-ce du scandale causé par celui dont on doit attendre l'exemple? Malheureux celui qui est auteur du scandale: mais doublement malheureux, celui qui le donne, lorsqu'il est spécialement obligé à donner l'exemple; encore un moment de votre attention, c'est la seconde partie.

I I.
PARTIE.

IL n'y a point d'hommes dans le monde qui par la loi commune de la charité ne doive au prochain le bon exemple: & quand S. Paul établissoit cette grande maxime qu'il don-

oit pour règle aux Romains : *Unusquisque* Rom. 15
proximo suo placeat in bonum ad ædificatio-
em ; que chacun de vous fasse paroître son
 éle pour le prochain en contribuant à son é-
 ification ; il est évident qu'il parloit en géné-
 al & sans nulle exception, ni de conditions,
 ni de rangs, ni de personnes. Mais il faut
 éanmoins avouer, qu'il y a sur cela même
 es engagements & des devoirs particuliers ;
 & que selon les divers rapports par où les
 hommes peuvent être considérés dans la so-
 ciété humaine, & dans la liaison qu'ils ont
 entre eux, les uns sont plus obligés que les
 autres à l'accomplissement de cette loi. Ain-
 si dans l'ordre de la nature, un pere en con-
 séquence de ce qu'il est pere, doit-il don-
 ner l'exemple à ses enfans. Ainsi dans l'or-
 dre de la Providence, un maître, & quicon-
 que a le pouvoir en main, doit-il par sa
 conduite & par ses mœurs édifier ceux qui
 lui doivent obéir. Ainsi dans l'ordre de la
 grace, les Prêtres & les Ministres des Au-
 tels, doivent-ils, comme dit S. Pierre, par
 la sainteté de leur vie être les modèles & la
 forme du troupeau de J. C. *Forma facti gre-*
gis ex animo. 1. Pet. 5 Ainsi dans la doctrine de l'A-
 pôtre saint Paul, les serviteurs de Dieu
 par profession, en pratiquant les bonnes
 œuvres, doivent-ils prendre singulière-
 ment garde à être sincères dans leur piété,
 & même, s'il se peut, exempts de tout

reproche, pour fermer la bouche aux impies, ou pour les attirer à Dieu; du moins, pour ne les pas scandaliser & ne les pas détourner des voies de Dieu: *Sinceri, & sine offensa*. Ainsi les forts dans la foi, je veux dire, les Catholiques, doivent-ils vivre parmi les foibles, c'est-à-dire, parmi leurs freres ou séparés encore ou nouvellement réunis, avec plus d'attention sur eux-mêmes, & plus de vigilance & de précaution. Tout cela fondé sur les principes les plus solides & les plus incontestables du Christianisme.

Si donc au préjudice de ces devoirs, le scandale vient de la même source, d'où l'édification & le bon exemple auroit dû venir; ou pour m'expliquer plus clairement, si celui qui dans l'ordre de Dieu a une obligation spéciale d'édifier les autres, est le premier à les scandaliser: ah? Chrétiens, c'est ce qui met le comble à la malédiction du Fils de Dieu, & c'est alors qu'il faut doublement s'écrier avec lui: *Væ autem homini illi*; malheur à cet homme! Pourquoi parce que c'est alors, dit S. Chrysostome, que le scandale est plus contagieux, & qu'il fait dans les ames de plus promptes & de plus profondes impressions; parce que c'est alors qu'il est plus difficile de s'en préserver; parce que c'est alors que l'impie en tire un plus grand avantage, & que la licence & le relâchement s'en font un ti

le plus spécieux, non-seulement de possession, mais de prescription. Appliquez-vous à cette seconde vérité, & n'en attendez point d'autre preuve que l'induction simple, mais vive & touchante, que j'en fais faire en me réduisant à ces espèces de scandale que je viens de vous proposer.

Car quel est, mes chers Auditeurs, le crime d'un pere, qui deshonorant sa qualité de Chrétien, & non moins indigne du nom de pere, qu'il porte, scandalise lui-même ses enfans & les corrompt par ses exemples? C'étoit à lui comme pere, à les former aux exercices de la religion; & c'est au contraire qui par ses discours impies, par ses railleries au moins imprudentes sur les mystères, par son éloignement des choses saintes, par son opposition affectée à tout ce qui s'appelle œuvres de piété, en fait un mot par sa vie toute payenne, leur communique son libertinage & son esprit d'irréligion. C'étoit à lui, par son devoir de pere, à corriger les emportemens de leur jeunesse, & à réprimer les faillies de leurs passions; & c'est lui-même qui les autorise par ses emportemens encore plus honteux dans un âge aussi avancé que le sien, & par des raisons encore plus folles & plus insensées. C'étoit à lui à régler leurs mœurs; & c'est lui-même qui par des débauches, dont ils sont que trop instruits, & qu'il n'a pas même

me soin de leur cacher, semble avoir entrepris de les entraîner & des les plonger dans les plus infames dérèglemens. A combien de peres dans le Christianisme, & peut-être à combien de ceux qui m'écoutent, ce caractère ne convient-il pas? On ne se contente pas d'être libertin; on fait de ses enfans, par l'éducation qu'on leur donne, une succession & une génération de libertins. on n'a sur eux de l'autorité, que pour contribuer plus efficacement à leur perte; on n'est leur pere que pour leur transmettre ses vices, que pour leur inspirer son ambition, que pour leur faire sucer avec le lait le fiel de ses inimitiés, que pour les engager dans ses injustices en leur laissant pour héritage des biens mal acquis. Ne vaudroit-il pas mieux, dit S. Chrysostome, les avoir étouffés dès le berceau; & si nous avons horreur de ces peuples infidèles, qui par une superstition barbare immoloient leurs enfans à leurs idoles; en devons-nous moins avoir pitié ceux qui, au mépris du vrai Dieu, à qui ils sçavent que leurs enfans sont consacrés par la grace du bapême, les sacrifient au démon du siècle, dont ils sont eux-mêmes possédés?

Tel est, par la même raison, le désordre d'une mere mondaine, qui chargée de l'obligation d'élever dans la personne de ses filles, des servantes de Dieu & des épouses

Jesus-Christ, est assez aveugle, disons mieux, & souffrez ces expressions, est assez cruelle pour en faire des victimes de satan, & des esclaves de la vanité du monde: qui sous ombre de leur apprendre la science du monde, leur apprend celle de se damner; qui leur en montre le chemin, & qui détruit par ses exemples toutes les leçons de vertu qu'elle sait si bien d'ailleurs leur faire par ses paroles. Car malgré les scandales qu'on leur donne, on prétend encore avoir droit de leur faire des leçons: à quelque liberté que l'on se porte, & quelque commerce ou suspect ou même déclaré que l'on entretienne; en vertu du titre de mere, on ne laisse pas de prêcher à une fille la régularité, & d'exiger d'elle la modestie & la retenue: on veut qu'elle soit souple & docile, tandis que l'on l'émancipe, & que l'on secoue le joug de ses devoirs les plus essentiels. Mais c'est en cela même que consiste l'espèce du scandale que le combat: car quelle force peut avoir ce zèle, quoique maternel, quand l'exemple ne le soutient pas, ou plutôt, quand l'exemple l'anéantit? & de quel effet peuvent être les instructions & les remontrances d'une mere, dont la réputation est ou décriée ou douteuse, à une fille qui n'a plus la simplicité de la colombe, & qui à force d'ouvrir les yeux, est peut-être devenue aussi clairvoyante & aussi pénétrante que le serpent?

Quel est le crime d'un maître, d'un chef de famille, qui sans se souvenir de ce qu'il est, & s'oubliant lui-même, ou qui abusant de son pouvoir, & renversant tout l'ordre de la providence divine, devient le corrupteur de ceux dont il devoit être le guide & le sauveur? S. Paul ne croyoit point outrer les choses, & en effet il ne les outroit pas, quand il disoit, que quiconque n'a pas soin du salut des siens, & particulièrement de ses domestiques, a renoncé la foi, & est pire qu'un infidèle. Parole courte, mais énergique, dont je me promettrai bien plus pour la réformation & la sanctification de vos mœurs, que de tous les discours, si vous vouliez, mon cher auditeur, vous appliquer sérieusement à la méditer : *Si quis suorum, & maxime domesticorum, curam non habet, fidem negavit. & est infideli deterior.* Mais si saint Paul parloit ainsi des maîtres peu soigneux & peu vigilans, comment auroit-il parlé des maîtres scandaleux? & s'il traitoit d'apostasie, la simple négligence ou le simple oubli de ce que doit un maître, comme Chrétien, ceux de sa maison; quel nom auroit-il donné à celui, qui bien loin de veiller sur eux & de s'intéresser pour leur salut, dont il est comme maître, responsable à Dieu, les pervertit lui-même, & est une des causes les plus prochaines de leur réprobation?

C'est néanmoins ce que nous voyons

tous les jours, & ce que nous voyons avec
 douleur & avec gémissement. Car il faut,
 homme du siècle, qui m'écoutez, (supportez
 moi, parce que j'ai pour vous un zèle de
 Dieu, qui me presse, & qui m'oblige à m'ex-
 pliquer) il faut que ce domestique qui vous
 est attaché, & qui craint peu de se damner,
 pourvu qu'il vous plaise, & que par-là il fa-
 se avec vous une misérable fortune, il faut
 qu'il soit l'instrument & le complice de vo-
 tre iniquité, quand vous l'employez à des
 ministères que le respect dû à cet auditoire
 & à cette chaire où je parle, m'empêche de
 vous représenter dans toute leur indignité.
 Scandale abominable, & pour lequel j'au-
 rois droit cent fois de me récrier sur vous :
Væ autem homini illi ; malheur à ce grand ;
 malheur à ce maître ! Il faut, femme Chré-
 tienne, si toutefois dans la vie que vous me-
 nez, vous vous piquez encore de l'être, il
 faut que cette fille qui vous sert, que cette
 fille sans vice & sans reproche, lorsqu'elle
 s'est donnée à vous, apprenne de vous à
 connoître ce qu'elle devoit éternellement
 ignorer : il faut qu'elle soit la confidente de
 vos intrigues, & qu'elle y participe malgré
 elle, quand vous exigez d'elle des services,
 où son obéissance fait son crime. Dieu en
 vous la confiant, vous avoit établi la tutri-
 ce de son innocence ; & c'est avec vous quel-
 le la perd. Votre maison lui devoit être une

école de sagesse & d'honneur, & c'est-là que vous lui enseignez à déposer toute pudeur. C'étoit une ame vertueuse & bien née; & bientôt par le malheureux engagement de sa conscience avec la vôtre, toutes ces bonnes inclinations sont étouffées, & tous ces principes de vertu détruits. Qu'aurez-vous à répondre à Dieu, quand il vous la produira dans son jugement, couverte de vos péchés; & quand vous la verrez dans l'enfer, compagne inséparable de votre peine? Ne vous offensez pas de la véhémence avec laquelle il vous paroît que j'en parle: peut-être ne fut-elle jamais plus nécessaire. Mais sans rien dire davantage de ces scandales, qui vont jusqu'à rendre ceux qui vous servent les complices de vos désordres, que ne peut point & ne fait point sur eux votre seul exemple, lors même que vous y pensez le moins, & que vous le voulez moins? Car de croire que votre conduite leur soit inconnue, & qu'elle demeure secrète pour eux; abus, Chrétiens: cela ne peut être, & ne fut jamais. Autant de domestiques que vous avez, ce sont autant de témoins de votre vie, & non-seulement autant de témoins, mais autant de censeurs qui vous éclairent, qui vous observent, & qui vous rendent toute la justice que vous méritez.

Quel est le crime de ces Ministres du Seigneur, qui honorés du plus sacré caractère,

& engagés dans les plus saintes fonctions du sacerdoce, les prophanent par une vie séculière & mondaine, pour ne pas dire impure & licentieuse, & en font rejaillir le scandale jusques sur leur état & sur leur ministère ? Ils devoient être selon Jesus-Christ, le sel de la terre ; & c'est par eux, dit saint Grégoire Pape, que la terre se corrompt : ils devoient être la lumière du monde ; & ils ne luisent que pour exposer au monde avec plus d'évidence les taches qu'on remarque en eux, & dont on rougit pour eux : ils devoient être, & ils sont en effet, cette ville située sur la montagne ; & ils semblent n'être élevés que pour faire voir de plus haut des dérèglemens, qui jettent les peuples dans la surprise & dans le trouble, & qui les couvrent eux-mêmes d'ignominie & d'opprobre. C'est ce qui excitoit contre eux l'indignation de Dieu, & ce qui l'obligeoit à leur dire par un de ses Prophètes, ce que je n'oserois pas leur appliquer, si je ne parlois après Dieu & de la part de Dieu, à qui seul il appartenoit de leur faire des reproches si pressans & en des termes si forts. Mais puisqu'étant ce que je suis, ce langage de Dieu me touche moi-même, & que je dois y prendre part ; puisque c'est une leçon que je me fais à moi-même, & qui me convient, je ne craindrai pas de leur faire entendre aujourd'hui la voix du Seigneur, en leur adres-

Malach. fant ces paroles de Malachie : *Et nunc ad vos mandatum hoc, ô Sacerdotes*: maintenant donc, leur disoit le Dieu d'Israël, prêtres & ministres de mes Autels, écoutez-moi, & jugez-vous. Je vous avois établis dans mon Eglise pour l'édifier, & pour la sanctifier; je vous avois donné le soin du troupeau, afin que vous en fussiez les pasteurs: comme vos lévres étoient les dépositaires de la science, vos œuvres devoient être la règle des mœurs & de la vraie piété. Cependant, infidèles aux obligations les plus étroites & les plus indispensables que je vous avois imposées, vous vous êtes écartés de la droite voie que vous enseigniez, & que vous deviez enseigner aux autres: vous vous êtes volontairement égarés; & en vous égarant,

Ibid. vous en avez égaré plusieurs avec vous: *Vos autem recessistis de via, & scandalizastis plurimos in lege.* De-là quelle fuite? Ah! Chrétiens, c'est ce que j'oserois encore moins penser & leur déclarer, si Dieu ne l'ajoutoit

Ibidem. pas: *Propter quod & ego dedi vos contemptibiles, & humiles omnibus populis.* C'est pour-quoi, concluoit le Seigneur, tout pasteurs des ames & tout ministres que vous êtes de mes Autels, je vous ai rendu vils & méprisables aux yeux de tous les peuples. Votre vie, ou plutôt les scandales de votre vie vous ont dégradés dans leur estime, & vous êtes devenus l'objet de leur censure.

N'est-ce pas ainsi que tant de ministres du Dieu vivant éprouvent à la lettre la malheureuse destinée de ce sel de la terre, à quoi Jesus-Christ les a comparés ? Car qu'en fait-on de ce sel, reprenoit le Sauveur du monde, quand il est une fois corrompu ? On le foule aux pieds. *Quod si sal evanuerit, Mat. c. 51
et nihilum valet, nisi ut conculcetur ab hominibus ?* En effet, par une juste punition de Dieu, qui ne veut pas que cette métaphore de l'Évangile ne soit qu'une vaine figure, & qui permet que la prédiction de Malachie s'accomplisse visiblement : qu'y a-t-il dans le monde de plus méprisé qu'un prêtre scandaleux ? A Dieu ne plaise, mes chers Auditeurs, que je prétende par-là justifier le mépris que vous en faites, ni que je veuille autoriser les conséquences que vous avez coutume d'en tirer. Quand je parle des scandales causés par les ministres du Seigneur, je vous en parle pour votre instruction, & non pas pour leur confusion ; je vous en parle pour en arrêter les pernicieux effets ; je vous en parle afin que ces scandales ne soient pas pour vous des tentations dangereuses, que vous n'en soyez pas troublés ; que le fondement même de votre foi n'en soit pas ébranlé, & que le libertinage ne s'en prévale pas. Car je sçais jusqu'à quel point il s'en prévaut tous les jours ; je sçais quelle impression la vie des Ecclésiastiques

scandaleux fait sur vos esprits ; je sçais combien elle contribue à endurcir vos cœurs, & que leurs mauvais exemples, ou pour mieux dire, que vos raisonnemens, encore plus mauvais sur leurs mœurs & sur leurs exemples, font un des plus grands obstacles du salut que vous ayez à surmonter.

Mais pour finir cet article important par la morale de notre Evangile, malheur à vous, si vous vous faites un sujet de scandale, non plus absolument de Jesus-Christ, mais de Jesus-Christ dans la personne de ses ministres, tout indignes qu'ils peuvent être de leur ministère; puisqu'en ce sens il est encore vrai qu'heureux est l'homme qui ne fera point scandalisé de lui. *Et beatus qui non fuerit scandalizatus in me.* Malheur, si vous vous laissez entraîner à ce scandale; & si tout contagieux qu'il est, vous ne sçavez pas vous garantir de sa malignité & de sa contagion : pourquoi ? parce que le Sauveur du monde, qui a si bien sçu prévoir tout & pourvoir à tout, vous a donné pour le combattre & pour le vaincre, des préservatifs qui vous rendront éternellement inexcusables, si vous n'en usez pas. Car premièrement, il vous a avertis que ce scandale arriveroit, afin que vous n'en fussiez pas surpris. Secondement, il vous a lui-même marqué la conduite que vous avez à tenir, quand ces ministres assis sur la chaire de

Moïse, manqueroient à vous donner l'éducation qu'ils vous doivent. Il vous a dit qu'alors il falloit vous attacher à la pureté de leur doctrine, & non pas à la corruption de leurs mœurs; que vous seriez jugés sur les vérités qu'ils vous auroient annoncées; & non pas sur la vie qu'ils auroient menée; que vous deviez les écouter, & non pas les imiter; obéir à leurs ordres, & non pas faire selon leurs œuvres: & qu'étant au reste ses ministres, qu'exerçant en son nom une puissance & une autorité légitime, malgré leurs désordres ou vrais ou prétendus, il ne vous étoit point permis de les mépriser; parce que vos mépris retomberoient sur le Maître qui les a envoyés: *Qui vos spernit, Luc. 10. me spernit.*

Que dirai-je maintenant de ceux que j'ai appelés les forts dans la foi, parce qu'ils sont nés & qu'ils ont été élevés dans le sein de l'Eglise Catholique? Sont-ils excusables lorsqu'au lieu de seconder le zèle de tant de saints ouvriers, & de contribuer à ramener ceux de nos frères qui se trouvent encore malheureusement engagés dans l'erreur, ou à confirmer ceux dont la foi, même après leur conversion, est encore chancelante; ils ne servent au contraire par leurs exemples, ou qu'à les éloigner davantage de nous; ou qu'à les replonger dans leur premier aveuglement? Car ce sont, mes chers Audi-

teurs, avouons-le à notre honte, & profitons enfin une fois de la vue que Dieu nous en donne; ce sont nos mauvais exemples, qui empêchent le parfait retour de tant de personnes, que le malheur de leur naissance a séparés de notre communion, ou qui s'y sont nouvellement réunis. S'ils ont tant de peine, ou à revenir où à demeurer parmi nous, n'en cherchons point d'autres raisons que nos relâchemens, que nos désordres, que nos impiétés dans l'exercice même du culte que nous professons. S'ils nous voyoient aussi sincères & aussi fervens Catholiques, que notre devoir & le nom que nous portons nous oblige à l'être, ils le deviendroient eux-mêmes comme nous. Ce qui les fortifie dans leurs préjugés, c'est la monstrueuse opposition que nous leur donnons lieu d'observer entre nos actions & notre créance. Que pensent-ils & que peuvent-ils penser, quand ils sont témoins de la manière dont nous assistons à l'auguste sacrifice du corps de Jesus-Christ? Cela seul n'est-il pas capable de détruire dans leurs esprits & dans leurs cœurs, toutes les bonnes dispositions qu'ils pourroient avoir à en croire la réalité? Cela seul (car c'est ainsi qu'ils s'en expliquent) ne les fait-il pas douter si nous la croyons bien nous-mêmes, & s'il ne leur est pas plus avantageux de ne la point croire du tout, que de se rendre coupable de telles

rophanations ? Quelque zèle que nous faisons paroître pour l'entiere extinction du schisme, ils ne sçauroient se persuader que nous soyons bien convaincus de la présence de notre Dieu dans son adorable sacrement; tandis qu'ils voient eux-mêmes les scandaleuses irrévérences qui se commettent dans nos Eglises & à la face de nos Autels. Ils tiennent de-là des preuves contre nous, dont ils sont d'autant plus touchés, qu'elles sont plus sensibles.

C'est donc à nous de faire cesser ce scandale, comme bien d'autres que l'hérésie, si vous voulez, avec malignité, mais peut-être avec vérité, nous a de tous tems reprochés; et voilà le grand secret, pour achever dans nos freres l'oeuvre de Dieu. Voilà l'aimable violence que l'Evangile nous permet de leur faire, pour les forcer, si je l'ose dire, à rentrer promptement dans la maison de Dieu. Edifions-les par nos exemples : sans tant de discours nous les convertirons. Montrons-leur par notre conduite qu'il y a entre ce que nous croyons & ce que nous pratiquons, une pleine conformité : ils ne nous résisteront pas. Honorons notre foi par nos mœurs; honorons par notre modestie & notre piété le grand sacrifice de notre religion. Le seul motif que nous propose David, doit nous y engager : *Nequando dicant gentes: Ubi Deus eorum?* de peur que les nations ne

demandent, ou qu'elles n'ayent fujet de demander : Où est leur Dieu ? & s'il est là où ils font profession de le reconnoître, comment ne l'y adorent-ils pas ? ou même comment vont-ils tous les jours l'y deshonorer, l'y insulte, l'y outrager ?

Enfin, que dirai-je de ceux qui déclarés pour la piété, & fidèles à en pratiquer les œuvres, y laissent d'ailleurs glisser & appercevoir des défauts, dont les libertins se prévalent contre la piété même ? Car le monde, quoiqu'impie & libertin, veut que le serviteurs de Dieu soient irréprochables : il veut que leur vie soit à l'épreuve de la censure, & qu'il n'y ait rien dans leur conduite qui démente leur profession. S'ils ne répondent pas là-dessus à l'attente du monde; s'ils deviennent hommes comme les autres, & que leur piété ne soit pas exempte des faiblesses ordinaires; s'ils mêlent avec la dévotion le dérèglement de leurs passions, le raffinement de leurs vengeances, le faux zèle de leurs intérêts, les vues & les intrigues de leur ambition, la vivacité de leur humeur, l'intempérance de leur langue : si l'on voit un dévot, délicat sur le point d'honneur, jaloux, avare, injuste, médifant, double & de mauvaise foi, n'est-ce pas un triomphe pour le libertinage, & comme un droit qui l'autorise ? Je sçai que le monde, en censurant la dévotion, lui fait souvent injustice : mai

est pour cela même, reprend saint Chrysostome, que ceux qui veulent servir Dieu en esprit & en vérité, doivent se rendre plus exacts & plus réguliers; qu'ils doivent se réserver avec plus de soin des moindres fautes; que selon l'avertissement de saint Paul ils doivent par-là fermer la bouche aux impies. En sorte, disoit cet Apôtre aux premiers Chrétiens, que nos ennemis n'ayent rien à dire de nous: en sorte que le nom du Seigneur ne soit point blasphémé, ni son culte avili; en sorte que notre religion, ou que Dieu dans notre religion soit glorifié.

Ut is qui ex adverso est, vereatur, nihil habens malum dicere de nobis. Tit. 2^a

Concluons, mes chers Auditeurs; & pour recueillir en deux mots tout le fruit de ces grandes vérités, mettons-nous en garde contre les scandales qu'on peut nous donner: mais ayons encore plus de soin nous-mêmes de ne scandaliser jamais les autres. Disons tous les jours à Dieu comme David:

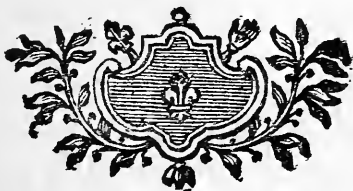
Custodi me à scandalis operantium iniquitatem; préservez-moi, Seigneur des hommes scandaleux; de ces pécheurs qui commettent ouvertement l'iniquité: mais ne soyons pas aussi nous-mêmes de ce nombre. Si notre prochain est pour nous une occasion de chute, observons les saintes règles que Jésus-Christ nous a prescrites; & n'épargnant ni l'œil, ni la main qui nous scandalise, arrâ-

Psal. 140

chons l'un, & coupons l'autre; c'est-à-dire quelque violence qu'il nous en coûte, séparons-nous de ce que nous avons de plus cher, plutôt que de perdre notre ame: mais gardons-nous aussi d'engager le prochain dans la voie de perdition, parce qu'en le perdant avec nous, nous sommes doublement coupables, & doublement enfans de colère. Et vous sur-tout que Dieu a distingués, qu'il a élevés dans le monde, appliquez-vous cette morale; & souvenez-vous que votre élévation même vous impose un devoir particulier, & une obligation d'autant plus étroite d'édifier le monde, qu'il y a plus à craindre que vos exemples n'entraînent les foibles. Car qui peut y résister, & où sont les ames solides qui se roidissent, & qui tiennent ferme contre ce torrent? Souvenez-vous de cette parole de Jesus-Christ:

Matt. 5. Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona. Faites que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin que les hommes édifiés de votre conduite, & accoutumés à vous suivre, se trouvent réduits à l'heureuse nécessité de fuir le mal, & à la nécessité encore plus heureuse de faire le bien. N'oubliez jamais que c'est à vous de purger le monde des scandales qui y reçoivent, & que Dieu pour cela vous a choisis & placés sur la tête des autres. Ah! Seigneur, que ne puis-je faire aujourd'hui dans cet

ditore & dans cette Cour, ce que feront
 les Anges dans le dernier jugement! Une
 des commissions que vous leur donnerez
 sera de ramasser & de jeter hors de votre
 Royaume tous les scandales qui s'y trouve-
 ront : *Et mittet Angelos suos, & colligent de* Matt. 13
regno ejus omnia scandala. Que ne puis-je les
 prévenir! que ne puis-je par avance exécuter
 l'ordre qu'ils recevront alors de vous! que
 ne puis-je dès maintenant, pour bannir
 tous les scandales, délivrer votre Eglise de
 tous les scandaleux : non pas comme vos
 Anges exterminateurs, en les réprouvant
 de votre part; mais comme Prédicateur de
 votre Evangile, en les convertissant, en les
 sanctifiant! Il ne tient qu'à vous, mes chers
 Auditeurs, que mes vœux ne soient accom-
 plis. Il y va de votre intérêt, & de votre
 plus grand intérêt, puisqu'il y va de votre
 salut, & du bonheur éternel, que je vous
 souhaite, &c.





SERMON

POUR LE III. DIMANCHI

DE

L' A V E N T :

Sur la fausse Conscience.

Dixerunt ergò ei : Quis es ? ut responsum dem-
his qui miserunt nos. Quid dicis de teipso
Ait : Ego vox clamantis in deserto : Dirigi-
viam Domini.

*Les Juifs députés de la Synagogue dirent donc
Jean-Baptiste : Qui êtes-vous ? afin que nous
puissions rendre réponse à ceux qui nous ont en-
voyés ? Que dites-vous de vous-même ? Je suis
répondit-il , la voix de celui qui crie dans le de-
sert : Préparez la voie du Seigneur & la rend-
droite. En saint Jean , chap. 1.*

SIRE,

CEN'étoit pas une petite gloire à S. Jean
d'avoir été choisi de Dieu , pour préparer
dans les esprits & dans les cœurs des hom-
mes les voies du Messie , dont il annonçait

venue : & quand ce grand Saint auroit en-
 pris de ramasser tous les éloges qui con-
 vnoient & à sa personne & à son ministère,
 il'y auroit jamais mieux réussi, qu'en lais-
 sant parler son humilité, qui lui rend au-
 jourd'hui, malgré lui-même, ce témoignage
 si avantageux; *Ego vox-clamantis*; je suis la Joan. 1^{re}
 voix de celui qui crie. Car pour être cette
 voix du précurseur, il falloit être non-seule-
 ment Prophète & plus que Prophète, mais
 un Ange sur la terre; puisque c'est de lui,
 suivant, l'explication même du Sauveur du
 monde, que Dieu par Malachie & en par-
 lant à son Fils, avoit dit autrefois : j'envoye-
 rai devant vous mon Ange, qui vous prépa-
 rera les voies. *Hic est enim de quo scriptum* Matt. 11^o
Ecce ego mitto Angelum meum, qui
parabit viam tuam ante te.

Quoique je ne sois, ni Ange, ni Prophète;
 Dieu veut, mes chers Auditeurs, que je ren-
 de à Jesus-Christ le même office que saint
 Jean; & qu'à l'exemple de ce glorieux pré-
 curseur je vous crie, non plus comme lui
 dans le désert, mais au milieu de la Cour :
dirigite viam Domini : Chrétiens, qui m'é- Joan. 1^{re}
 coutez, voici votre Dieu qui approche; dispo-
 sez-vous à le recevoir; & puisqu'il veut être
 révenu, commencez dès maintenant à lui
 préparer dans vous-mêmes cette voie bien-
 heureuse qui doit le conduire à vous & vous
 conduire à lui. C'est pour cela que Jean-Bap-

tiste fut envoyé dans la Judée , & c'est pour cela même que je parois ici: c'est, dis-je, pour vous apprendre quelle est cette voie du Seigneur si éloignée des voies du monde. Il est de la foi que c'est une voie sainte ; & malheur à moi , si je vous en donnois jamais une autre idée. Mais il s'agit de sçavoir qu'elle est cette voie sainte , où nous devons marcher : il s'agit de connoître en même-temps la voie qui lui est opposée , afin de nous en détourner. Et voilà ce que j'ai entrepris de vous montrer, après que nous aurons imploré le secours du ciel , en adressant à Marie la priere ordinaire : *Ave, Maria.*

NE cherchons point hors de nous-même l'éclaircissement des paroles de notre Evangile. Ces voies du Seigneur , que nous devons préparer , ce sont nos consciences. Ces voies droites que nous devons suivre , pour nous mettre en état de recevoir Jesus-Christ , ce sont nos consciences réglées selon la loi de Dieu. Ces voies obliques que nous sommes obligés de redresser , ce sont nos consciences perverties & corrompues par les fausses maximes du monde. Cette voie trompeuse , dont les issues aboutissent à la mort , c'est la conscience aveugle , & erronée que se fait le pécheur. Cette voie sûre & infaillible qui conduit à la vie , c'est la conscience exacte & timorée que se fait

omme Chrétien. Tel est, mes chers Auteurs, tout le Mystère de la Prédication de saint Jean : *Dirigite viam Domini.*

Nos consciences sont nos voies, puisque c'est par elles que nous marchons, que nous avançons, ou que nous nous égarons. Ce sont les voies du Seigneur, puisque c'est par elles que nous cherchons le Seigneur, & que nous le trouvons. Ces voies sont en nous, puisque nos consciences sont une partie de nous-mêmes, & ce qu'il y a de plus intime dans nous-mêmes. C'est à nous à les préparer, puisque c'est pour cela, dit l'Écriture, que Dieu nous a mis dans les mains de notre conseil. Jugez si le Précurseur de J. C. n'a donc pas raison de dire aux Juifs : *Dirigite viam Domini* : préparez la voie du Seigneur.

Or pour vous aider à profiter d'une instruction si importante, mon dessein est de vous découvrir aujourd'hui le désordre de la fausse conscience, qui est cette voie réprouvée & rectement opposée à la voie du Seigneur. Je veux, s'il m'est possible, vous en préserver, & vous montrant combien il est aisé de se perdre dans le monde une fausse conscience ; combien il est dangereux, ou pour mieux dire, pernicieux d'agir selon les principes d'une fausse conscience ; enfin combien devant Dieu il est inutile d'apporter pour excuse de nos égaremens une fausse conscience. Trois propositions dont je vous prie de bien

comprendre l'ordre & la fuite, parce qu'elles vont faire tout le partage de ce discours. Fausse conscience aisée à former, c'est première partie. Fausse conscience dangereuse à suivre, c'est la seconde. Fausse conscience, excuse frivole pour se justifier devant Dieu, c'est la troisième. Dans le premier point je vous découvrirai la source. L'origine de la fausse conscience; dans le second, je vous en ferai remarquer les pernicieux effets; & dans le dernier, je vous découvrirai de l'erreur où vous pourriez être que la fausse conscience dût vous servir un jour d'excuse devant le tribunal de Dieu. Le sujet mérite toute votre attention.

I.
PARTIE.

SI la loi de Dieu étoit la seule règle de nos actions, & s'il se pouvoit faire que notre vie se roulât uniquement sur le principe de cette première & essentielle loi, dont Dieu est l'auteur, on pourroit dire, Chrétiens, qu'il n'y auroit plus de pécheurs dans le monde, & que dès-là nous serions tous non-seulement parfaits, mais impeccables. Nos erreurs, nos désordres, nos égaremens dans la voie du salut, viennent de ce qu'outre la loi de Dieu il y a encore une autre règle d'où dépend la droiture de nos actions, que nous devons suivre: ou plutôt, de ce que la loi de Dieu, qui est la règle générale de toutes les actions des hommes, ne

oit être appliquée en particulier par une autre règle encore plus prochaine & plus immédiate, qui est la conscience. Car qu'est-ce que la conscience ? Le Docteur Angélique saint Thomas nous l'apprend en deux mots. C'est l'application que chacun fait à soi-même de la loi de Dieu. Or vous le sçavez, & il est impossible que l'expérience ne vous en ait convaincus : chacun a fait l'application de cette loi de Dieu, selon ses vues, selon ses lumières, selon le caractère de son esprit ; je dis plus, selon les mouvemens secrets & la disposition présente de son cœur. D'où il arrive, que cette loi livrée mal appliquée, bien loin d'être toujours dans la pratique une règle sûre pour nous, soit du bien que nous devons faire, soit du mal que nous devons éviter ; contre l'intention de Dieu-même, nous sert très-souvent d'une fausse règle, dont nous abusons & dont nous nous autorisons, tantôt pour commettre le mal, tantôt pour manquer aux obligations les plus inviolables de faire le bien. Entrez, s'il vous plaît, dans ma pensée, & tâchez d'approfondir avec moi ce mystère important.

Il est vrai, Chrétiens, la loi de Dieu absolument considérée, est en elle-même & par rapport à Dieu qui est son principe, une loi simple & uniforme, une loi invariable & inaltérable, une loi comme parle le

Prophète Royal, sainte & irrépréhensible
Psal. 18. Lex Domini immaculata. Mais la loi de
 Dieu entendue par l'homme, expliquée par
 l'homme, tournée selon l'esprit de l'hom-
 me, enfin réduite à la conscience de l'hom-
 me, y prend autant de formes différentes
 qu'il y a de différens esprits & de conscien-
 ces différentes; s'y trouve aussi sujette à
 changement que le même homme qui l'ob-
 serve, ou qui se pique de l'observer, est lui-
 même par son inconstance naturelle su-
 jet à changer: le dirai-je? y devient aussi su-
 ceptible, non-seulement d'imperfection
 mais de corruption, que nous le sommes
 nous-mêmes dans l'abus que nous en fai-
 sons, lors même que nous croyons nous
 conduire & agir par elle. C'est la loi de
 Dieu, j'en conviens: mais celui-ci l'in-
 terprète d'une façon, celui-là de l'autre
 & par-là elle n'a plus dans nous ce caractè-
 re de simplicité & d'uniformité. C'est
 la loi de Dieu: mais selon les divers états
 où nous nous trouvons, nous la resserrons
 aujourd'hui; & demain nous l'élargissons
 aujourd'hui nous la prenons dans toute
 sa rigueur, & demain nous y apportons
 des adouciffemens; & par-là elle n'a
 plus à notre égard de stabilité. C'est la
 loi de Dieu: mais par nos vains raison-
 nemens, nous l'accommodons à nos opi-
 nions, à nos inclinations mauvaises &
 dépravées.

épravées, & par-là nous faisons qu'elle dé-
 gère de sa pureté & de sa sainteté. En un
 mot, toute loi de Dieu qu'elle est, par l'inti-
 me liaison qu'il y a entre elle & la conscien-
 ce des hommes, elle ne laisse pas en ce sens
 l'être mêlée & confondue avec leur iniqui-
 té. Parlons encore plus clairement dans un
 sujet qui ne peut être assez développé.

De quelque manière que l'on vive dans
 le monde, chacun s'y fait une conscience; &
 j'avoue qu'il est nécessaire des'en former une.
 Car, comme dit fort bien le grand Apôtre,
 tout ce qui ne se fait pas selon la conscien-
 ce, est péché. *Omne quod non est ex fide, pecca-* Rom. 142
um est. Or par ce terme, *fide*, S. Paul en-
 tendoit la conscience, & non pas simple-
 ment la foi; ou si vous voulez, il réduisoit la
 loi pratique à la conscience. Tel est le senti-
 ment des Peres, & la suite même du passage
 qui le montre évidemment. C'est-à-dire, qu'il
 faut une conscience pour ne pécher pas; &
 que quiconque agit sans conscience, ou agit
 contre sa conscience, quoi qu'il fasse, fit-il
 même le bien, péche en le faisant. Mais il
 ne s'en suit pas de-là, que par la raison des
 contraires, tout ce qui est selon la cons-
 cience, soit exempt de péché. Car voici,
 mes chers Auditeurs, le secret que je vous
 apprends, & que vous ne pouvez ignorer
 sans ignorer votre religion: comme toute
 conscience n'est pas droite, tout ce qui

est selon la conscience , n'est pas toujours droit. Je m'explique : comme il y a des consciences de mauvaise foi , des consciences corrompues, des consciences, pour me servir du terme de l'Écriture , cautérisées :

1. Tim. 4. *Cauteriatam habentium conscientiam* : c'est-à-dire, des consciences noircies de crime, & dont le fond n'est que péché ; ce qui se fait selon ces consciences ne peut pas être meilleur, ni avoir d'autres qualités, que ces consciences mêmes. On peut donc agir selon sa conscience, & néanmoins pécher, & ce qui est bien plus étonnant, on peut pécher en cela même, & pour cela même qu'on agit selon sa conscience, parce qu'il y a certaines consciences selon lesquelles n'est jamais permis d'agir, & qui infectée du péché, ne peuvent enfanter que le péché. On peut en se formant une conscience se damner & se perdre, parce qu'il y a des espèces de consciences, qui de la manière dont elles sont formées, ne peuvent aboutir qu'à la perdition, & sont des sources infaillibles de damnation.

Or je prétends, & c'est ici, Chrétien, que je vous prie de me servir de votre Compagnie, où tous les intérêts de votre salut vous engagent à m'écouter : je prétends qu'il est très-aisé de se faire dans le monde de semblables consciences. Je prétends que plus vos conditions sont élevées, plus il est difficile que vos consciences ne soient pas du

ractère que je viens de marquer. Je prétends que ces sortes de consciences se forment encore plus aisément dans certains états, qui composent & qui distinguent le monde particulier où vous vivez. Pourriez-vous être persuadés de ces vérités, & ne rentrer pas dans vous-mêmes, pour reconnoître devant Dieu la part que vous avez à ce désordre ?

J'ai dit qu'il étoit aisé de se faire dans le monde une fausse conscience : pourquoi ? en voici les deux grands principes. Parce qu'il n'est rien de plus aisé, ni de plus naturel, que de se faire une conscience, ou selon ses désirs, ou selon ses intérêts. Or l'un & l'autre est évidemment ce que j'appelle conscience déréglée & erronée. Appliquez-vous, & vous en allez convenir. Conscience déréglée, par la raison seule, qu'on se la forme selon ses désirs. La preuve qu'en apporte S. Augustin, ne souffre pas de réplique. C'est que dans l'ordre des choses, qui est l'ordre de Dieu, ce sont les désirs qui doivent être selon la conscience, & non pas la conscience selon les désirs. Cependant, mes Freres, dit ce saint Docteur, voilà l'illusion & l'iniquité, à laquelle, si nous nous n'y prenons garde, nous sommes sujets. Au lieu de régler nos désirs par nos consciences, nous nous faisons des consciences de nos désirs ; & parce que c'est sur nos désirs que nos consciences sont fondées,

qu'arrive-t-il? suivez la pensée de S. Augustin : tout ce que nous voulons, à mesure que nous le voulons, nous devient & nous paroît

August. bon : *Quodcumque volumus, bonum est.* Peut-être ne nous paroïssoit-il d'abord qu'agréable, qu'utile, que commode ; mais parce que nous le voulons, à force de l'envisager comme agréable, comme utile ou commode, nous nous le figurons permis, nous le prétendons innocent, nous nous persuadons qu'il est honnête, & par un progrès d'erreur, dont on ne voit que trop d'exemples, nous allons jusqu'à croire qu'il est saint :

Ibidem. *Et quodcumque placet, sanctum est.* D'où vient cela ? de l'ascendant malheureux que notre cœur prend insensiblement sur notre esprit, pour nous faire juger des choses, non pas selon ce qu'elles sont, mais selon ce que nous voulons, ou que nous voudrions qu'elles fussent ; comme s'il dépendoit de nous qu'elles fussent à notre gré bonnes ou mauvaises, & que notre volonté eût en effet ce pouvoir de leur donner la forme qu'il lui plaît. Car c'est proprement ce que S. Augustin a voulu nous faire entendre par cette expression : *Quodcumque placet, sanctum est.* Ce que nous voulons, quoique faux, quoiqu'injuste, quoique damnable, pour le vouloir trop, & à force de le vouloir, est pour nous vérité, est pour nous justice, est pour nous mérite & vertu. Que chacun s'examine sans se faire

gracé : entre ceux qui m'écoutent , peut-être y en aura-t-il peu qui osent se porter témoignage que ce reproche ne les regarde pas.

Et voilà pourquoi le Psalmiste , parlant des erreurs pernicieuses & des maximes détestables qui se répandent parmi les hommes , & dont se forment peu à peu les consciences des pécheurs & des impies , ne manquoit jamais d'ajouter , que le pécheur & l'impie concevoit ces erreurs dans son cœur , qu'il les établissoit dans son cœur ; que son cœur étoit la source d'où elles procédoient , & que c'étoit dans son cœur qu'il avoit coutume de se dire à soi-même tout ce qui étoit propre à le confirmer dans son péché & dans son impiété : *Dixit in corde suo.* *Psal. 52.*

S'il avoit écouté sa raison , sa raison lui auroit dit tout le contraire. S'il avoit consulté sa foi , sa foi de concert en ceci avec sa raison , lui auroit répondu : Tu te trompes. Il y a une loi qui te défend sous peine de mort , l'action que tu vas faire sans scrupule. Il y a un tribunal suprême , où tu seras jugé selon cette loi. Il y a un Dieu ; & entre les attributs de Dieu , le plus inséparable de son être , est sa Providence ; & une partie de cette providence , est la justice rigoureuse avec laquelle il punira ton crime. C'est ce que la religion soutenue de la raison même , lui auroit fait entendre , tout impie qu'il est.

Mais parce qu'il n'en a voulu croire que son cœur, son cœur déterminé à le séduire, lui a tenu un langage tout opposé. Son cœur lui a dit, qu'en tel & tel cas sa raison ne lui imposoit point une si étroite, ni une si dure obligation. Son cœur lui a dit, que sa religion ne faisoit pas dépendre de si peu de chose, un mal aussi grand que la réprobation. Son cœur lui a dit, que sa foi seroit une foi outrée, si elle pouffoit jusques-là les vengeances de Dieu; & de tout cela il s'est fait une conscience.

Or qu'y a-t-il encore une fois de plus aisé que de se la faire ainsi selon son cœur? Donnez-moi un homme dont le cœur soit dominé par une passion; tandis qu'elle domine, quel penchant n'a-t-il pas à opiner, à décider, à conclure suivant le mouvement de cette passion, dont il est esclave? quelle détermination ne se sent-il pas à trouver juste & raisonnable tout ce qui la favorise, & à rejeter tout ce qui l'en devoit guérir? Prenons de toutes les passions la plus connue & la plus ordinaire. On a dans le monde un attachement criminel, & on veut l'accorder avec la conscience; que ne fait-on pas pour cela? Sil s'agit de régler des commerces, de retrancher des libertés, de quitter & de fuir des occasions qui entretiennent le désordre de cette honteuse passion du moment que le cœur en est possédé

combien de raisons fausses, mais spécieuses ne suggère-t-elle pas à l'esprit pour étendre à-dessus les bornes de la conscience, pour écarter le joug du précepte, pour en adoucir la rigueur; pour contester le droit, quoique évident; pour ne pas convenir des faits, quoique visibles? Par exemple, pour ne pas convenir du scandale, quoiqu'il soit réel, & peut-être même public; pour soutenir que l'occasion n'est ni prochaine, ni volontaire, quoiqu'elle soit l'un & l'autre; pour faire valoir de vains prétextes, des impossibilités apparentes de sortir de l'engagement où l'on est, pour justifier, ou pour colorer des délais opiniâtres qu'on y apporte. De la manière qu'est fait l'homme, quand sa passion est d'un côté, & son devoir de l'autre; ou plutôt quand son cœur a pris parti, quel miracle ne seroit-ce pas, s'il conservoit dans cet état une conscience pure & saine, je dis pure & saine d'erreurs?

Mais s'il est aisé de se faire une fausse conscience, en se la formant selon ses désirs: beaucoup plus l'est-il encore en se la formant selon ses intérêts; & c'est ici où je vous prie de renouveler votre attention. Car comme raisonne fort bien saint Chrysostome, c'est particulièrement l'intérêt qui excite les désirs, & qui leur donne cette vivacité si propre à aveugler l'homme dans les voies du salut. En effet, mes chers Audi-

teurs, pourquoi se fait-on dans le monde des consciences erronées, sinon parce qu'on a dans le monde des intérêts à sauver, & auxquels, quoi qu'il en puisse être, on n'est pas résolu de renoncer? Et pourquoi tous les jours en mille choses, que la loi de Dieu défend, étouffe-t-on les remords de la conscience les plus vifs, sinon parce qu'il n'y en a point de si vifs, que la cupidité encore plus vive, & l'intérêt plus fort que la conscience, n'ait le pouvoir d'étouffer? On nous l'a dit cent fois, & malgré nous-mêmes peut-être l'avons nous reconnu: dès qu'il ne s'agit point de l'intérêt, il ne nous coûte rien d'avoir une conscience droite, ni d'être réguliers & même sévères, en ce qui regarde les obligations de la conscience. Notre intérêt cessant ou mis à part, ces obligations de conscience n'ont rien d'onéreux que nous n'approuvions, & même que nous ne goûtions. Nous en jugeons sagement, nous en parlons éloquemment, nous en faisons aux autres des leçons, nous en poussons l'exactitude jusqu'à la plus rigide perfection, & nous témoignons sur ce point de l'horreur pour tout ce qui n'est pas conforme à la pureté de nos principes. Mais est-il question de notre intérêt? se présente-t-il une occasion, où par malheur l'intérêt & cette pureté de principes ne se trouvent pas d'accord ensemble? vous sçavez

Chrétiens, combien nous sommes ingénieux à nous tromper. Dès-là nos lumieres s'affoiblissent ; dès-là notre sévérité se dément ; dès-là nous ne voyons plus les choses avec cet œil simple, cet œil épuré de la corruption du siècle. Parce qu'il y va de notre intérêt , ces opinions qui jusqu'alors nous avoient paru relâchées , ne nous semblent plus si larges ; & les examinant de plus près, nous y découvrons du bon sens. Ces probabilités , dont le seul nom nous choquoit & nous scandalisoit , dans le cas de notre intérêt, ne nous paroissent plus si odieuses. Ce que nous condamnions auparavant comme injuste & insoutenable , à la vue de notre intérêt , change de face , & nous paroît plein d'équité. Ce que nous blâmions dans les autres , commence à être légitime & excusable pour nous. Peut-être ne laissons-nous pas de disputer un peu avec nous-mêmes ; mais enfin nous nous rendons : & cet intérêt dont nous ne voulons pas nous débouiller , par une vertu bien surprenante ; fait prendre à nos consciences tel biais & tel pli qu'il nous plaît de leur donner.

En quoi avons-nous communément la conscience exacte, & sur quoi sommes-nous sévères dans nos maximes ? Confessons-le de bonne foi : sur ce qui n'est pas de notre intérêt , sur ce qui touche les devoirs des autres, sur ce qui n'a nul rapport à nous : c'est-

à-dire, que chacun pour son prochain est conscientieux jusqu'à la sévérité; pourquoi? parce qu'on n'a jamais d'intérêt à être relâché pour autrui, & qu'on a plutôt intérêt à ne l'être pas; parce qu'on se fait même aux dépens d'autrui, un honneur & un intérêt de cette sévérité. Mais au même-tems, par un aveuglement grossier, dont il y a peu d'ames fidèles qui sçachent bien se garantir, chacun n'est conscientieux pour soi, qu'autant que la nécessité de ses affaires, qu'autant que l'avancement de sa fortune, qu'autant que le succès de ses entreprises; en un mot, qu'autant que son intérêt le peut souffrir: & de-là vient que l'erreur & l'iniquité sont aujourd'hui si répandues dans les consciences des hommes. Ecoutez un laïque discourir sur les points de conscience qui concernent les Ecclésiastiques; c'est un oracle qui parle, & rien n'approche de ses lumières: mais voyez comment il raisonne pour lui-même, ou plutôt, jugez-en par ses actions; à peine lui trouverez-vous souvent de la conscience, & cet oracle prétendu vous fera pitié.

Voulez-vous, Chrétiens, que je vous fasse sentir cette vérité? elle est trop importante pour ne la pas mettre dans tout son jour. Appliquez-vous à ma supposition. Que je ramasse dans ce discours tout ce qu'enseignent les théologiens, je dis le

théologiens les plus modérés & les plus éloignés de porter les choses jusqu'à l'excès d'une indiscrette sévérité ; je dis même, si vous voulez, les plus commodes, & les plus soupçonnés, soit avec sujet, soit sans sujet, de pencher vers le relâchement : que je ramasse, dis-je, tout ce qu'ils enseignent & qu'ils soutiennent être d'une étroite obligation de conscience, & à quoi néanmoins la conscience souvent des plus zélés contre eux & contre leur morale, n'est pas dans la disposition de se soumettre. Tout commodes qu'on les prétend, que je rapporte ici, sans y rien ajouter, & dans les termes les plus simples, leurs décisions sur certains chefs qui touchent les intérêts des hommes, & que j'en fasse l'application à tel qui se pique le plus d'une conscience timorée : il y en aura peu dans cette assemblée que je ne confonde, & peut-être intérieurement que je ne révolte. Que je remonte, par exemple, à un bénéficiaire, jusqu'où va la sévérité de ces théologiens indulgens, sur cinq ou six articles essentiels, dont je veux bien lui épargner le détail : pour peu qu'il ait de sincérité & de droiture, il s'humiliera devant Dieu, & reconnoîtra qu'il est encore bien éloigné de cette exactitude dont il se flattoit ; mais pour peu que la vérité le blesse, il s'offensera de celle-ci. Si je ne m'adressois qu'à lui, tous les autres qui m'écoutent, n'y étant

point intéressés, loueroient mon zèle, & s'écrieroient que j'ai raison. Mais que j'étende l'induction jusqu'à leurs personnes & à leur état; que je passe du bénéficié au financier, du financier au magistrat, du magistrat au marchand & à l'artisan; qu'avec la sainte liberté de la chaire, je marque à chacun en particulier, en quoi devroit consister pour lui la sévérité de la morale Chrétienne, s'il vouloit l'embrasser de bonne foi; & que je le convainque, comme il me seroit aisé, que c'est sur cela même qu'il donne dans les plus grands relâchemens dont il ne s'apperçoit pas, & à quoi il ne pense pas: que je les lui fasse connoître, & que sans nul ménagement je les lui mette devant les yeux; oui, je le répète, peu s'en faudra que tout mon auditoire ne s'élevé contre moi. Et pourquoi? Ah! Chrétiens c'est ici la contradiction. Nous voulons une morale étroite en spéculation, & non en pratique; une morale étroite, mais qui ne nous oblige à rien, qui ne nous incommode en rien, qui ne nous contraigne sur rien; une morale étroite selon notre goût, selon nos idées, selon notre humeur, selon nos intérêts; une morale étroite pour les autres, & non pas pour nous; une morale étroite, qui nous laisse la liberté de juger & de parler, de railler, de censurer; en un mot, une morale étroite qui ne le soit pas.

de là vient, que ce prétendu zèle de morale étroite n'empêche pas que dans le monde, & dans le monde même Chrétien, on se forme tous les jours de fausses consciences.

Mais j'ai dit, & je le redis, que ce sont surtout les grands qui se trouvent les plus exposés au malheur de la fausse conscience; & le devoir de mon ministère, le zèle que Dieu m'inspire pour leur salut, ne me permet pas de leur taire une vérité aussi essentielle que celle-là. Plus exposés, comme grands, au malheur de la fausse conscience; pourquoi? par mille raisons évidentes qu'ils ne sçauroient trop méditer. C'est qu'étant grands & élevés, ils ont des intérêts plus difficiles à accorder avec la loi de Dieu, & par conséquent plus sujets à devenir la matière & le fond d'une conscience erronée. Car ne font-ce pas les intérêts des grands, qui font que dans leurs entreprises & dans leurs desseins, Dieu est rarement consulté; que chez eux le ressort de la conscience est si souvent affoibli par celui de la politique; ou plutôt, que la politique est presque toujours la règle de leurs plus importantes actions, pendant que la conscience n'est écoutée, ni ne décide que sur les moindres; que ce qui s'appelle leur intérêt, n'est presque jamais pesé dans la balance de ce jugement redoutable, où eux-mêmes néan-

moins ils doivent l'être un jour : comme leur intérêt étoit quelque chose pour eux de plus privilégié qu'eux-mêmes ; comme si la politique des hommes pouvoit prescrire contre le droit de Dieu ; comme si la conscience n'étoit un lien que pour les âmes vulgaires. Plus exposés, comme grands, au malheur de la fausse conscience ; pourquoi c'est que tout ce qui les environne, contribue à la former en eux. Rien, dit S. Bernard, n'est plus propre à séduire une conscience, que les applaudissemens, que les louanges, que les complaisances éternelles que de n'être jamais contredit, que d'être toujours sûr de trouver des approbateurs ; or tel est le funeste sort de ceux que Dieu élève dans le monde. Plus exposés, comme grands, par la fatalité de leur état au malheur de la fausse conscience ; pourquoi ? Parce que souvent ils sont servis par des hommes, dont l'intérêt capital est de les tromper ; des hommes, dont toutes les vues sont peut-être fondées sur l'aveuglement de la conscience de leurs maîtres ; des hommes qui seroient désolés, si leurs maîtres avoient une conscience plus exacte ; par conséquent des hommes, dont tout le soin est de jeter dans l'illusion ces maîtres de qui ils ont la confiance, & de les y entretenir, soit par les conseils qu'ils leur donnent, soit par les sentimens qu'ils leur inspirent.

J'ai dit même plus en particulier, que dans le monde où vous vivez, qui est la Cour, le désordre de la fausse conscience étoit encore bien plus commun & bien plus difficile à éviter; & je suis certain que vous y tomberez vous-mêmes d'accord avec moi. Car c'est à la Cour où les passions dominent, où les désirs sont plus ardens, où les intérêts sont plus vifs; & par une conséquence infaillible, où s'aveuglent plus aisément & se pervertissent les consciences mêmes les plus éclairées & les plus droites. C'est à la Cour, où cette divinité du monde, je veux dire la fortune, exerce sur les esprits des hommes, & ensuite sur leurs consciences, son empire plus absolu. C'est-là, où la vue de se maintenir, où l'impatience de s'élever, où l'entêtement de se pousser, où la crainte de déplaire, où l'envie de se rendre agréable corrompent des consciences qui passeroient partout ailleurs pour monstrueuses; mais qui se trouvant là autorisées par l'usage & la coutume, semblent y avoir acquis un droit de possession & de prescription. A force de vivre à la Cour, sans autre raison que d'y avoir vécu, on se trouve rempli de ses erreurs. Quelque droiture de conscience qu'on y eût apportée, à force d'en respirer l'air, & d'en écouter le langage, on s'accoutume à l'iniquité, on n'a plus tant d'horreur du vice; & après l'avoir long-tems blâmé, mil-

le fois condamné, on le regarde enfin d'un œil plus favorable, on le souffre, on l'excuſe, c'est-à-dire, qu'on ſe fait, ſans le remarquer, une conſcience nouvelle, & que par un progrès infenſible, de Chrétien qu'on étoit, on devient peu à peu tout mondain & preſque payen.

Vous diriez, & il ſemble en effet, qu'il ait pour la Cour d'autres principes de religion que pour le reſte du monde, & que le courtiſan ait un titre pour ſe faire une conſcience différente en eſpèce & en qualité de celle des autres hommes. Car telle eſt l'idée qu'on en a, ſi bien confirmée, ou plutôt ſi malheureuſement juſtifiée par l'expérience. Voici, dis-je, ce qu'on en penſe & ce qu'on en dit tous les jours : que quand il ſ'agit de la conſcience d'un homme de Cour, on a toujours raiſon de ſ'en défier & de n'y compter pas plus que ſur ſon deſir & ſon intéreſſement. Cependant, mes chers Auditeurs, ſaint Paul nous aſſûre qu'il n'y a qu'un Dieu & une foi : & malheur à celui qui le diviſant ce ſeul Dieu, le repréſentera à la Cour moins ennemi des déréglemens de ces hommes, que hors de la Cour ; ou qui partageant cette foi, la ſuppoſera plus indulgente pour une condition que pour l'autre. Anathême, mes Freres, diſoit le grand Apôtre, à quiconque vous prêchera un autre Evangile que celui que je vous ai prêché

Et ce un Ange descendu du ciel qui vous annonçât cet Evangile différent du mien ; ne le prenez pour séducteur & pour imposteur. Ainsi, Chrétiens, anathême à quiconque vous dira jamais, qu'il y ait pour vous d'autres loix de conscience, que ces mêmes loix par lesquelles les derniers des hommes doivent être jugés de Dieu ; & anathême à quiconque ne vous dira pas, que ces loix générales sont pour vous d'autant plus terribles, que vous avez plus de penchant à vous en débaucher, & que vous êtes à la Cour dans le plus évident péril de les violer.

Reprenons, & concluons : désirs & intérêts des hommes, sources maudites de toutes ces fausses consciences dont le monde est plein. Désirs & intérêts des hommes, qui ont fait tirer à David cette triste confession, dont il n'exceptoit nulle condition : *Omnes declinaverunt : tous se sont égarés : tous ont marché dans la voie du mensonge & de l'erreur, tous ont eu des consciences corrompues, & même des consciences abominables : Corrupti sunt, & abominabiles facti* *Ibid.* Pourquoi ? parce que tous ont été passionnés & intéressés. O mon Dieu, faites-nous bien comprendre cette vérité, & qu'elle demeure pour jamais profondément gravée dans nos esprits. Puisqu'il est vrai que ce sont nos désirs qui nous aveuglent, ne nous livrez pas aux désirs de notre cœur :

puisque ce sont nos intérêts qui nous perversifient, ne permettez pas que ces intérêts nous dominent. Donnez-nous, Seigneur, des cœurs droits, qui soumis à la raison, tiennent en bride toutes nos passions; donnez-nous des âmes généreuses supérieures à tous les intérêts du monde. Par-là nos consciences qui sont nos voyes seront redressées; & par-là nous accomplirons la parole du Précurseur de Jésus-Christ *Dirigite viam Domini*. Mais autant qu'il est aisé de se faire dans le monde une fautive conscience, autant est-il dangereux de se livrer & de la suivre; c'est le sujet de la seconde partie.

II.
PARTIE.

Toute erreur est dangereuse, sur-tout en matière de mœurs: mais il n'y en a point de plus préjudiciable, ni de plus pernicieuse dans ses suites, que celle qui s'attache au principe & à la règle même des mœurs, c'est la conscience. Votre œil, disoit le Fils de Dieu dans l'Évangile, est la lumière de votre corps: si votre œil est pur, tout votre corps sera éclairé; mais s'il ne l'est pas, tout votre corps sera dans les ténèbres. Prenez donc bien garde, ajoutoit le Sauveur du monde, que la lumière qui est en vous, ne soit éteinte, même que ténèbres: *Vide ergo ne lumen quod in te est, tenebræ sint*. Or l'œil dont parle J. C. dans le sens littéral de ce passage, n'est

Lac. II.

e autre chose que la conscience, qui nous
 aine, qui nous dirige, & qui nous fait
 g. Si la conscience, selon laquelle nous
 gions, est pure & sans mélange d'erreur,
 t une lumière qui se répand sur tout le
 ps de nos actions; ou pour mieux dire,
 tes nos actions sont des actions de lu-
 ère; & pour user encore du terme de l'A-
 tre, ce sont des fruits de lumière *Fructus* Eph. 5. 9
is. Tout ce que nous faisons est saint,
 able, digne de Dieu. Au contraire, si la
 nscience, qui est le flambeau & la lumière
 notre ame, vient à se changer en ténèbres
 r les erreurs grossières dont nous nous
 ssions préoccuper; c'est alors que toutes
 s actions deviennent des œuvres de té-
 bres, & qu'on peut bien nous appliquer ce
 roche de Jesus-Christ: *Si lumen quod in* Matt. 6.
est, tenebræ sunt ipsæ tenebræ quantæ erunt?
 é, mon Frere, si ce qui devoit être votre
 nière, n'est que ténèbres, que sera-ce
 vos ténèbres-mêmes? c'est-à-dire, si ce
 e vous appelez votre conscience, & que
 us croyez une conscience droite, n'est
 illusion, que désordre, qu'iniquité; que
 a-ce de ce que votre conscience même
 ndamne & réproûve? que sera-ce de ce
 e vous reconnoissez vous-même pour
 quité & pour désordre?

Voilà, mes chers Auditeurs, l'écueil que
 us avons à éviter; car de-là s'ensuivent

des maux d'autant plus affligeans & étonnans, qu'à force de s'y accoutumer, on ne s'en étonne plus, & l'on ne s'en afflige plus. Ecoutez-en le détail : peut-être en serez-vous touchés. Il s'ensuit de-là, qu'avec une fausse conscience, il n'y a point de mal qu'on ne commette. Il s'ensuit de-là, qu'avec une fausse conscience, on commet le mal hardiment & tranquillement. Enfin il s'ensuit de-là, qu'avec une fausse conscience, on commet le mal sans ressource & sans aucune espérance de remède. Malheurs, dont il faut aujourd'hui nous préserver, si nous ne voulons pas exposer notre ame à une perte irréparable & à une éternelle damnation.

Non, Chrétiens, avec une fausse conscience il n'y a point de mal qu'on ne fasse. Dites-moi celui qu'on ne fait pas ; & par-là vous comprendrez mieux la vérité de cette proposition. Pour vous la faire toucher au doigt, je vous demande jusqu'où ne va le dérèglement d'une conscience aveugle & présomptueuse ? Du moment qu'elle s'érige en conscience, dites-moi les crimes qu'elle n'excuse pas, & qu'elle ne commet pas ? Quand, par exemple, l'ambition se fait une conscience de ses maximes pour parvenir à ses fins, dites-moi les devoirs qu'elle ne viole pas, les sentimens d'humanité qu'elle n'étouffe pas, les loix de probité, d'équité

la fidélité qu'elle ne renverse pas. Conscience tant qu'il vous plaira : corrompue quelle est par l'ambition, dites-moi les maigres jalousies qu'elle n'inspire pas, les innombrables intrigues qu'elle n'entretient pas, les fourberies, les trahisons dont, s'il est nécessaire, elle ne s'aide pas ? Quand la conscience est de concert avec la cupidité & l'envie d'avoir, dites-moi les injustices qu'elle ne permet pas, les usures qu'elle ne favorise pas, les simonies qu'elle ne pallie pas ; les vexations, les violences, les mauvais procès, les chicanes qu'elle ne justifie pas ? Quand la conscience est formée par l'inimiosité & la haine, dites-moi les ressentiments, les aigreurs qu'elle n'autorise pas, les vengeances qu'elle n'appuie pas, les divisions scandaleuses, les inimitiés qu'elle ne soutient pas, les fiertés, les duretés qu'elle n'approuve pas ? Non, encore une fois, rien ne l'arrête : pervertie qu'elle est d'une part, & néanmoins conscience de l'autre, elle ose tout, elle entreprend tout, elle se porte à tout. Elle couvre la multitude des péchés ; & des péchés les plus énormes : non pas comme la charité en les effaçant, mais en les tolérant, en les soutenant, en les défendant.

Avec une fausse conscience que ne firent pas les Juifs ? Ils crucifièrent le saint des saints, ils mirent à mort J. C. Voilà jusqu'où pouvoit aller la fausse conscience des hom-

mes, & voilà jusqu'où s'est portée la fa
conscience d'un peuple, qui d'ailleurs se
quoit & se glorifioit d'avoir de la relig
Du plus horrible de tous les crimes,
étoit le déicide, il s'est fait une religion
par le même principe, on commet tous
jours dans le monde, quoique sans effu
de sang, les plus cruels homicides. C'est
dire, avec une fausse conscience, on ég
son prochain, on lui porte en secret
coups mortels, on lui ôte l'honneur qu
est plus cher que la vie, on détruit sa ré
tation, on ruine par de mauvais office
fortune & son crédit. Ne vous offenez
de la comparaison des Juifs: elle n'a que
de fondement. En effet, avec une fa
conscience, les Juifs n'appréhendèrent p
d'être souillés du sang du juste, qu'ils
manderent à Pilate; quoiqu'en même-
scrupuleux & superstitieux, ils refusat
d'entrer chez Pilate même, parce qu'il é
Gentil, & qu'ils craignoient de devenir
purs, & de se mettre hors d'état de mar
la Pâque. Et par un abus tout semblable
si commun aujourd'hui dans le monde, a
une fausse conscience on avale le char
& on le digère, tandis qu'on craint d'a
ler le moucheron. C'est-à-dire, avec
fausse conscience, on s'abandonne aux
violentes & aux plus ardentes passions
se satisfait, on se venge, on s'empare du

Autruï, on le retient injustement, on dé-
 vore la veuve & l'orphelin, on dépouille le
 pauvre & le foible; tandis qu'à l'exemple
 des Pharisiens, on se fait des crimes de cer-
 tains points très-peu importans. On est exact
 & régulier comme eux jusqu'au scrupule sur
 de légères observances, qui ne regardent
 que les dehors de la religion; pendant que
 l'on se moque, & que l'on se joue de ce qu'il
 y a dans la religion & dans la loi de Dieu
 de plus grand & de plus indispensable, sça-
 voir, la justice, la miséricorde & la foi.

Qu'est-ce que la fausse conscience? un
 abîme, dit saint Bernard, mais un abîme
 épuisable de péchés: *Conscientia quasi* Bernardi
abyssus multa; une mer profonde & affreuse,
 dont on peut bien dire que c'est-là, où se
 trouvent des reptiles sans nombre: *Mare* Ps. 103
magnum ac spatiosum; illic reptilia, quorum
non est numerus. Pourquoi des reptiles? par-
 ce que de même, dit ce Pere, que le reptile
 insinue & se coule subtilement, aussi le
 péché se glisse-t-il comme imperceptible-
 ment dans une conscience, où la passion &
 l'erreur lui donnent entrée. Et pourquoi des
 reptiles sans nombre? parce que de même
 que la mer, par une prodigieuse fécondité,
 est abondante en reptiles, dont elle pro-
 duit des espèces innombrables, & de cha-
 que espèce un nombre infini; aussi la con-
 science erronée est-elle féconde en toutes

fortes de péchés, qui naissent d'elle, & se multiplient en elle.

Car c'est-là, poursuit S. Bernard, où s'engendrent les monstres : *Illic reptilia*. C'est dans la fausse conscience, où se couvent les envies, les aversions noires & pleines de venin. Là, où se forment les médifances raffinées, les calomnies enveloppées, les intentions de nuire, les perfidies déguisées, par une maudite politique artificieusement dissimulées. Là, où croissent & se nourrissent des désirs charnels, suivis de consentemens volontaires, que l'on ne discerne par les attachemens secrets, mais criminels, dont on ne se défie pas ; les passions naissantes mais bien-tôt dominantes, auxquelles on résiste pas. Là, où se cache l'orgueil sous le masque de l'humilité, l'hypocrisie sous la voile de la piété, la sensualité la plus dangereuse sous les apparences de l'honnêteté. Là, où les vices s'amassent en foule, parce que c'est-là qu'ils sont comme dans leur centre & dans leur élément : *Illic reptilia, quorum non est numerus*. A quoi n'est-on pas exposé & de quoi n'est-on pas capable, en suivant une conscience aveuglée par le péché.

N'en demeurons pas-là : j'ai ajouté qu'au lieu d'une fausse conscience, on commet le mal hardiment & tranquillement. Hardiment, parce qu'on n'y trouve dans soi-même aucune disposition : tranquillement, parce qu'on n'a

essent aucun trouble ; la conscience , dit saint Augustin , étant alors d'intelligence avec le pécheur , & le pécheur dans cet état , ayant fait comme un pacte avec sa conscience , qui le met enfin dans la funeste possession de pécher , & d'avoir la paix. Or la paix sans le péché , est le plus grand de tous les maux. Non , Chrétiens , le péché sans la paix , n'est point absolument le plus grand mal que nous ayons à craindre ; & la paix sans le péché seroit sans exception le plus grand bien que nous puissions désirer. Mais l'un & l'autre ensemble , c'est-à-dire , la paix sans le péché , & le péché avec la paix , c'est le souverain mal de cette vie , & ce qu'il y a de plus pour le pécheur de plus approchant de la damnation.

Or voilà , mes chers Auditeurs , ce que produit la fausse conscience. Prenez garde , s'il vous plaît , à la remarque de saint Bernard , qui éclaircira ma pensée. Il distingue quatre sortes de consciences : la bonne , tranquille & paisible ; la bonne , gênée & troublée ; la mauvaise , dans l'agitation & dans le trouble ; la mauvaise , dans le calme & la paix : & là-dessus écoutez comment il raisonne. Une bonne conscience tranquille & paisible , c'est , dit-il , sans contestation , un paradis anticipé ; une bonne conscience gênée & troublée , est comme un purgatoire dans cette vie , dont Dieu se sert quelquefois pour éprou-

ver les ames les plus saintes ; une mauvaise conscience dans l'agitation & dans le trouble que lui cause la vue de ses crimes , c'est une espèce d'enfer. Mais il y a encore, ajoutez-y quelque chose de pire que cet enfer : & qu'on a une mauvaise conscience dans la paix & dans le calme , & c'est où la fausse conscience aboutit. Car dans la conscience criminelle mais troublée de la vue de son péché , que que image qu'elle nous retrace de l'enfer, au moins y a-t-il encore des lumières ; & par conséquent , au moins y a-t-il encore des principes de componction, de contrition, de conversion. Le pécheur se révolte contre Dieu mais au moins sçait-il bien qu'il est rebelle ; mais au moins ressent-il lui-même le malheur & la peine de sa rébellion. Sa passion domine & le rend esclave de l'iniquité ; mais au moins ne l'empêche-t-elle pas de connoître ses devoirs , ni d'être soumis à la vérité. Donnez-moi le mondain le plus emporté dans son libertinage ; tandis qu'il a une conscience droite, il n'est pas encore tout fait hors de la voie de Dieu : pourquoi ? parce que malgré ses emportemens , il voit encore le bien & le mal , & que cette vue peut le ramener à l'un , & le retirer de l'autre.

Mais dans une fausse conscience il n'y a que ténèbres , & que ténèbres intérieures plus funestes mille fois que ces ténèbres extérieures dont nous parle le Fils de Dieu.

puisqu'elles sont la source de l'obstination du pécheur & de son endurcissement. Ténèbres intérieures de la conscience, qui font que le pécheur au milieu de ses désordres est content de lui-même, se tient sûr de Dieu, se rend de secrets témoignages d'une vaine innocence dont il se flatte, pendant que Dieu le réproûve, & prononce contre lui les plus sévères arrêts.

Et c'est-là, Chrétiens, ce que j'ai prétendu, quand j'ai dit en dernier lieu, qu'avec une fausse conscience on commet le mal sans ressource: car la grande ressource du pécheur, c'est la conscience droite & saine, qui en combattant même le péché, le condamne, & le reconnoît comme péché. C'est par-là que Dieu nous rappelle, par-là que Dieu nous presse, par-là que Dieu nous force, pour ainsi dire, de rentrer dans l'ordre & dans la soumission & l'obéissance dûe à sa loi. Ce fut parce que la grace de Jesus-Christ victorieuse, triompha du cœur d'Augustin: cette rectitude, & pour ainsi dire, cette intégrité de conscience, que S. Augustin avoit conservée jusques dans ses plus grands dérèglemens, fut le remède & la guérison de ses dérèglemens mêmes. Oui, Seigneur, disoit-il à Dieu, dans cette humble confession de sa vie, que je propose aux âmes pénitentes comme un parfait modèle: oui, Seigneur, voilà ce qui m'a sauvé, ce qui m'a retiré du profond abî-

me de mon iniquité; ma conscience déclarée pour vous contre moi; ma conscience, quoique coupable, juge équitable d'elle-même; voilà ce qui m'a fait revenir à vous. Voyez-vous, Chrétiens, la conduite de la grace dans la conversion d'Augustin? Ce fonds de conscience qui étoit resté en lui, & que le péché même n'avoit pû détruire, fut le fonds de toutes les miséricordes que Dieu vouloit exercer sur lui: le trouble de cette conscience criminelle, mais malgré son péché conforme à la loi, fut la dernière grace, mais au même-tems la plus efficace & la plus invincible de toutes les graces que Dieu s'étoit réservées pour fléchir & pour amollir la dureté de ce cœur impénitent. Pensée consolante pour un pécheur intérieurement agité & livré aux remords de sa conscience! Tandis que ma conscience me fait souffrir cette gêne cruelle, mais salutaire; tandis qu'elle me reproche mon péché, Dieu ne m'a pas encore abandonné; sa grace agit encore sur moi; il y a encore pour moi de l'espérance; mon salut est encore entre mes mains; & les miséricordes du Seigneur enfin ne sont pas encore épuisées: ces remords dont je suis combattu, m'en sont une preuve & une conviction sensible, puisque Dieu me marque par-là la voie que je dois suivre pour retourner à lui.

Et en effet, avec une conscience droite

quelque éloigné de Dieu que l'on puisse être, on revient de tout. C'est ce que l'expérience nous fait voir tous les jours en mille sujets, où Dieu, comme dit S. Paul, se plaît à manifester les richesses de sa grace; & qui après avoir été les scandales du monde par leur vie abominable, en deviennent par leur conversion, les exemples les plus éclatans & les plus édifiants. Au contraire, avec une fausse conscience, mortellement blessé, on est dans l'impuissance de guérir; engagé dans les plus grands crimes & dans les plus longs égaremens, on est sans espérance de retour. Avec une fausse conscience, on est incorrigible, & inconvertible; on s'opiniâtre, on s'endurcit, on vit & on meurt dans son péché: d'où il s'ensuit que la fausse conscience, & sur-tout la paix de la fausse conscience, dans l'ordre des jugemens de Dieu, doit être regardée du pécheur, non-seulement comme une punition de Dieu, mais comme la plus formidable des vengeances de Dieu, mais comme le commencement de la réprobation de Dieu.

Et voilà pourquoi, dit S. Chrysostome; (ne perdez pas cette réflexion, qui a quelque chose de touchant, quoique terrible) quand Esaïe animé du zèle de la gloire & des intérêts de Dieu, sembloit vouloir porter Dieu à punir les impiétés de son peuple, il n'employoit point d'autres expressions que celle-

ci: *Excæca cor populi hujus.* Aveuglez le cœur de ce peuple, c'est-à-dire, la conscience de ce peuple. Il ne lui disoit pas : Seigneur, humiliez ce peuple, confondez ce peuple ; accablez, opprimez, ruinez ce peuple. Tout cela lui paroïssoit peu en comparaison de l'aveuglement ; & c'est à cet aveuglement de leurs cœurs, qu'il réduisoit tout : *Excæca cor.* Comme s'il eût dit à Dieu : C'est par-là, Seigneur, que vous vous vengerez pleinement. Guerres, pestes, famines, calamités temporelles, ne seroient pour ces ames révoltées que des demi-châtimens : mais répandez dans leurs consciences des ténèbres épaisses, & la mesure de votre colére, aussi bien que de leur iniquité, sera remplie. Il concevoit donc que l'aveuglement de leur fausse conscience étoit la dernière & la plus affreuse peine du péché.

Mais c'est pour cela même, que par un esprit tout contraire à celui d'Isaïe, je fais aujourd'hui, une priere toute opposée, en disant à Dieu : Ah ! Seigneur, quelque irrité que vous soyez, n'aveuglez point le cœur de ce peuple ; n'aveuglez point les consciences de ceux qui m'écoutent ; & que je n'aye pas encore le malheur de servir malgré moi, par l'abus qu'ils feroient de votre parole & de mon ministère, à la consommation & aux tristes suites de leur aveuglement. Déchargez votre colére sur tout le reste : mais épar-

nez leurs consciences. Leurs biens & leurs fortunes sont à vous; faites-leur-en sentir la perte : mais ne les privez pas de ces lumières, qui doivent les éclairer dans le chemin de la vertu. Humiliez-les, mortifiez-les, appauvrissez-les, anéantissez-les selon le monde : mais n'éteignez pas le rayon qui leur reste pour les conduire. A toute autre punition qu'il vous plaira de les condamner, ils s'y soumettront : mais ne les mettez pas à l'épreuve de celle-ci en leur ôtant la connoissance & la vue de leurs obligations ; car ce seroit les perdre, & les perdre sans ressource; ce seroit dès cette vie les réprouver. L'achève. Fausse conscience aisée à former ; fausse conscience dangereuse & pernicieuse à suivre, c'est ce que je vous ai fait voir. Enfin fausse conscience excuse inutile pour vous justifier devant Dieu : c'est la dernière partie.

III. PARTIE.
 L'en faut convenir, Chrétiens : Dieu, qui est miséricordieux, aussi-bien que juste ; ne nous feroit pas des crimes de nos erreurs, si c'étoient des erreurs involontaires & de bonne foi ; & il n'y auroit point de pécheur qui eût droit de se prévaloir de sa fausse conscience, & qui ne pût avec raison l'alléguer devant Dieu, comme une légitime excuse de son péché, si la fausse conscience avoit ce caractère de sincérité, dont je parle. Mais on

demande si elle l'a toujours, ou du moins si elle l'a souvent. Cette question est d'une extrême conséquence, parce qu'elle renferme une des règles, & j'ose dire des plus importantes règles, d'où dépend, dans l'usage & dans la pratique le discernement & le jugement exact que chacun de nous doit faire des actions de sa vie. Il s'agit donc de savoir, si ce caractère de bonne foi convient ordinairement aux consciences aveugles & erronées des pécheurs du siècle : en sorte qu'une conscience aveugle & erronée, à l'égard des pécheurs du siècle, puisse communément leur être un titre, pour se disculper & se justifier devant Dieu. Ah! mes chers Auditeurs, plutôt à Dieu que cela fût ainsi ! un million de péchés cesseroient aujourd'hui d'être péchés ; & le monde, sans grace & sans pénitence, se trouveroit déchargé d'une infinité de crimes, dont le poids a fait gémir de tout tems, & fait encore gémir les ames vertueuses.

Mais si cela étoit, reprend saint Bernard pourquoi David, ce saint Roi, dans la ferveur de sa contrition, auroit-il demandé à Dieu, comme une grâce, qu'il oubliât ses ignorances passées : voulant marquer par-là celles qui avoient causé le désordre & la corruption de sa conscience ? *Delicta juventutis meæ, & ignorantias meas ne memineris*. N'auroit-il pas dû dire au contraire : Sei-

gneur, souvenez-vous de mes ignorances, & ne les oubliez jamais ? car puisqu'elles me doivent tenir lieu de justification auprès de vous, il est de mon intérêt que vous en conserviez le souvenir, & que vous les ayiez toujours présentes. Est-ce ainsi qu'il parle ? non : il dit à Dieu, oubliez-les ; effacez-les de ce livre redoutable que vous produirez contre moi, quand vous me jugerez dans toute la rigueur de votre justice. Ne vous souvenez point alors du mal que j'ai fait, & que je n'ai pas connu ; puisque de ne l'avoir pas connu, dans l'obligation où j'étois de le connaître, est déjà un crime dont vous seriez en droit de me punir : *Et ignorantias meas ne remineris*. Il n'est donc pas vrai que l'ignorance, & par conséquent la fausse conscience, soit toujours une excuse recevable auprès de Dieu.

Il y a plus, & je prétends qu'elle ne l'est presque jamais, & que dans le siècle où nous vivons, c'est un des prétextes les plus frivoles : pourquoi ? par deux raisons invincibles, & sans réplique. 1°. Parce que dans le siècle où nous vivons, il y a trop de lumière, pour pouvoir supposer ensemble une conscience dans l'erreur, & une conscience de bonne foi. 2°. Parce qu'il n'y a point de fausse conscience que Dieu dès maintenant ne puisse condamner par une autre conscience droite, qui est en nous ; ou qui, quoique hors de nous,

s'élève contre nous , malgré nous-mêmes. Encore un moment d'attention , & vous en allez être persuadés.

Non, Chrétiens, dans un siècle aussi éclairé que celui où Dieu nous a fait naître, nous ne devons pas présumer qu'il se trouve aisément parmi les hommes des consciences erronées & au même-tems innocentes. Il y en a peu dans le monde de ce caractère , & dans le lieu où je parle , je ne craindrois pas d'avancer qu'il n'y en a absolument point. Car sans m'étendre en général sur la proposition , si vous , mon cher Auditeur , à qui je l'adresse en particulier , aviez été fidèle aux lumières de la grace que Dieu vous avoit abondamment communiquées , & si vous aviez usé des moyens faciles qu'il vous avoit mis en mains pour vous éclairer du fond de vos obligations; jamais ces erreurs, qui ont été la source de tant de désordres, ne vous auroient aveuglé, ni n'auroient perverti votre conscience. Souffrez que je vienne au détail. Par exemple, si avant que d'agir & de décider sur des choses essentielles, vous vous étiez défié de vous-même; si vous aviez eu, & que vous eussiez voulu avoir un ami droit & Chrétien, qui vous eût parlé sincèrement & sans ménagement; si vous aviez donné un libre accès à ceux dont vous pouviez apprendre la vérité; si votre délicatesse, ou votre répugnance à les écouter,

leur avoit pas fermé la bouche ; si par-là les adulateurs ne s'étoient pas emparé de votre esprit ; si parmi les Ministres du Seigneur , qui devoient être pour vous les interprètes de sa loi , vous aviez eu recours à ceux qu'il avoit plus libéralement pourvus du don de la science , & que l'on connoit pour tels ; si au lieu d'en choisir d'intelligens, vous n'en aviez pas cherché d'indulgens & de complaisans ; si jusques dans le Tribunal de la pénitence , vous n'aviez pas préféré ce qui vous étoit commode à ce qui vous auroit été salutaire : cette fautive conscience, que nous examinons ici, ne seroit pas formée en vous : Elle n'est donc venue que de vos résistances à la grace & aux vues que Dieu vous donnoit. Elle ne s'est formée, que parce que vous avez vécu dans une indifférence extrême à l'égard de vos devoirs ; que parce que le dernier de vos soins a été de vous en instruire ; que parce que qu'emporté par le plaisir, occupé des vains amusemens du siècle, ou accablé volontairement & sans nécessité de mille affaires temporelles, vous vous êtes peu mis en peine d'étudier votre Religion ; que parce qu'aimant avec excès votre repos, vous avez évité d'approfondir ce qui l'auroit évidemment, mais utilement troublé. Elle ne s'est formée, que parce que dans le doute vous vous en êtes rapporté à votre propre sens ; que

parce que vous vous êtes fait une habitude de votre présomption, jusqu'à croire que vous aviez seul plus de lumières que tous les autres hommes; que parce que vous vous êtes mis en possession d'agir en effet toujours selon votre idée, rejetant de sages conseils, ne pouvant souffrir nul avis, ne voulant jamais être contredit, faisant gloire de votre indocilité; & comme dit l'Écriture, ne voulant rien entendre, ni rien savoir, de peur d'être obligé de faire & de pratiquer : *Noluit intelligere ut benè ageret*

Psal. 35.

C'est ainsi, dis-je, mon cher Auditeur que suivant le torrent & le cours du monde vous vous êtes fait une conscience à votre gré, & vous êtes tombés dans l'aveuglement. Or n'êtes-vous pas le plus injuste des hommes, si vous prétendez qu'une conscience fondée sur de tels principes, vous rende excusable devant Dieu? Cela seroit bon pour des ames payennes, enveloppées dans les ténèbres de l'infidélité: cela seroit bon peut-être pour de certaines ames abandonnées à la grossièreté de leur esprit; & par la destitution de leur état, vivant sans éducation, & presque sans instruction. Mais pour vous Chrétiens, qui vous piquez en tout le reste d'intelligence & de discernement; pour vous, que la lumière, si je puis ainsi parler, investit de toutes parts; pour vous à qui il est si facile d'être instruits de la vérité, & de

à connoître à fond : quel droit avez-vous de dire, que c'est l'erreur de votre conscience qui vous a trompés ? Abus, mon cher Auditeur, excuse vaine, & qui n'a point d'autre effet que de vous rendre encore plus criminel. C'est ce voile de malice dont parle l'Apôtre ; & quand vous vous en servez, vous ne faites qu'augmenter votre crime, en jettant sur Dieu ce que vous devez avec confusion vous imputer à vous-même.

D'autant plus condamnables au tribunal de Dieu (remarquez bien ceci, s'il vous plaît, Chrétiens : c'est un second titre dont Dieu se servira contre nous) d'autant plus condamnables, que Dieu dans le jugement qu'il fera de nous, ne nous jugera pas seulement sur les erreurs de nos consciences absolument considérées ; mais sur les erreurs de nos consciences comparées à l'intégrité de la conscience des payens ; mais sur les erreurs de nos consciences opposées à notre exactitude, & à notre sévérité même pour les autres ; mais sur les erreurs de nos consciences comparées à la droiture des premières vues & des premières notions que nous nous eues du bien & du mal, avant que le péché nous eût aveuglés. Car tout cela, dit saint Augustin, ce sont autant de règles pour former en nous une conscience éclairée & pure, ou du moins pour l'y rétablir. Et parce que nous les aurons négligées ces règles,

ces règles deviendront contre nous autant de fujets de condamnation. Ne ferois-je pas heureux si je vous persuadois aujourd'hui de vous les rendre utiles & nécessaires ?

Dieu se servira de la conscience des Payens, pour condamner les erreurs des Chrétiens. Ainsi Tertullien instruisant les femmes Chrétiennes, les confondoit-il sur certains scandales, dont quelques-unes, remplies de l'esprit du monde, ne se faisoient nulle conscience ; & en particulier sur cette immodestie dans les habits, sur ces nudités criminelles, si contraires à la pudeur. Car n'est-il pas indigne, leur disoit-il, qu'il y ait des payennes dans le monde plus régulières là-dessus & plus consciencieuses que vous ? N'est-il pas indigne que les femmes Arabes, dont nous sçavons les mœurs & les coutumes, bien loin d'être sujettes à de tels désordres, les aient toujours détestés comme une espèce de prostitution ; & que vous élevées dans le Christianisme, vous prétendiez les justifier par un usage corrompu, dont le monde en vain s'autorise, puisque Dieu l'a en horreur & le réproûve ? Or sçachez, ajoutoit ce Pere, que ces payennes & ces infidèles seront vos juges devant Dieu. Et moi, Chrétiens Auditeurs, suivant la même pensée, je vous dis : N'est-il pas bien étrange & bien déplorable que nous nous permettions aujourd'hui impunément &

ns remords, cent choses dont nous sçavons
 que les payens se sont fait des crimes ? que
 dans la justice, par exemple, on ne rougisse
 point de je ne sçais combien de ruses, de dé-
 tours, de chicanes, que la probité de l'A-
 péopage n'auroit pas souffertes ; que dans le
 commerce on veuille soutenir des ufures,
 que toutes les loix Romaines ont condam-
 nées ; que dans le Christianisme on veuille
 qualifier de divertissemens honnêtes, au-
 moins permis, des spectacles, qui, selon le
 rapport de saint Augustin, rendoient infam-
 es dans le Paganisme ceux qui les repré-
 sentoient. D'où procédoient ces sentimens ?
 D'où procédoit la sévérité de ces loix ? si-
 non de la rectitude naturelle de la conscien-
 ce ; & c'est cette conscience des payens qui
 éprouvera la nôtre. Car il est de la foi qu'ils
 élèveront contre nous au jugement der-
 nier ; & il est certain que cette comparaïson
 d'eux à nous, & de nous à eux, fera un des
 plus sensibles reproches de notre aveugle-
 ment.

N'allions pas si loin : nous avons une con-
 science éclairée ; pour qui ? pour les autres ;
 & aveugle, pour qui ? pour nous-mêmes :
 une conscience exacte pour les autres jus-
 qu'au scrupule, & indulgente pour nous-
 même jusqu'au relâchement. Que fera
 Dieu ? il confrontera ces deux consciences
 pour condamner l'une par l'autre. Car il

est encore de la foi, que nous ferons jugés comme nous aurons jugé les autres ; & que Dieu prendra pour nous la même mesure que nous aurons prise pour eux.

Enfin, Dieu nous rappellera à ces premières vues, à ces notions si justes & si saintes, que nous avions du péché, avant que le péché nous eût aveuglés. Quelque reversément qui se soit fait dans notre conscience, nous n'avons pas oublié ce bienheureux état, où l'innocence de notre cœur jointe à l'intégrité de notre raison, nous dégageoit des illusions & des erreurs du siècle ; nous nous souvenons encore de ces idées primitives, qui nous faisoient juger si saintement des choses par rapport à la loi de Dieu ; ce péché que nous traitons maintenant comme une bagatelle, nous paroïssoit un monstre ; c'étoit la conscience qui nous inspiroit ce sentiment. Qu'est devenue cette conscience ? comment s'est-elle si prodigieusement changée ? c'étoit le fruit d'une éducation Chrétienne ; on l'avoit cultivée, on l'avoit perfectionnée par tant de sages conseils. Qu'alloit-elle nous dire autrefois ? & pourquoi ne nous dit-elle plus ce qu'elle nous disoit alors ? D'où est venue une corruption si générale & si fatale ? on ne nous reconnoît plus, & nous ne nous reconnoissons plus nous-mêmes. C'est, nous dira Dieu, que vous avez donné entrée à la passion, & qu'

passion a étouffé toutes les semences de vertu que j'avois jettées dans votre ame. Or vous est-il pardonnable de n'avoir pas conservé tant de bons principes, qui devoient vous servir de régles dans tout le cours de votre vie? Vous est-il pardonnable d'avoir éteint tant de lumieres, des lumieres si vives, des lumieres si pures, & de vous être volontairement plongés dans les ténèbres d'une fausse conscience?

C'est donc, mes chers Auditeurs, de ce désordre de la fausse conscience, que je vous conjure aujourd'hui de vous préserver, ou de revenir. Pour cela, souvenez-vous de ces deux maximes, qui sont d'une éternelle vérité, & sur lesquelles doit rouler toute votre conduite : l'une, que le chemin du ciel est étroit; & l'autre, qu'un chemin étroit ne peut jamais avoir de proportion avec une conscience large. La premiere est fondée sur la parole de Jesus-Christ : *Arcta via* Matt. 7^o *quæ ducit ad vitam*; & la seconde est évidente par elle-même. Pour peu que vous soyez Chrétiens, il n'en faudra pas davantage, pour vous faire prendre le dessein d'une solide & parfaite conversion. Souvenez-vous qu'il est bien en votre pouvoir de former vos consciences comme il vous plaît; mais qu'il ne dépend pas de vous, d'élargir la voie du salut. Souvenez-vous que ce n'est pas la voie de Dieu qui doit s'accommoder

à vos consciences ; mais que ce sont vos consciences qui doivent s'accommoder à la voie de Dieu. Or c'est ce qui ne se pourra jamais, tandis que vous les réglerez sur les maximes relâchées du siècle. Il faut qu'elles se resserrent, ou par une juste crainte ou par une obéissance fidele, pour parvenir à ce degré de proportion, sans lequel elles ne peuvent être que des consciences réprochées. Si à mesure que vous vous licentiez dans l'observation de vos devoirs, le chemin du ciel devenoit plus large & plus spacieux ; ah ! mon Frere, s'écrie saint Bernard bien loin de vous troubler dans la possession de cette vie libre & commode, je vous confirmerois en quelque sorte moi-même. A la bonne heure, vous dirois-je, puisque vous avez trouvé une route, & plus facile & aussi sûre, pour arriver au terme de votre salut, suivez-la hardiment ; & si vous voulez, usez là-dessus de tous vos droits. Mais il n'en va pas ainsi : car l'Écriture ne nous parle point de ce chemin large qui conduit à la vie. Il n'y a qu'une seule porte pour y entrer ; & l'Évangile nous apprend que pour passer par cette porte, il faut faire effort, *Contendite*. Faisons-le, Chrétien ce généreux effort : nous en serons bien payés par la gloire qui nous est promise, que je vous souhaite, &c.



S E R M O N

POUR LE IV. DIMANCHE

D E

L' A V E N T.

Sur la sévérité de la Pénitence.

Etum est verbum Domini super Joannem Zachariæ filium in deserto; & venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum poenitentiae in remissionem peccatorum.

Seigneur fit entendre sa parole à Jean fils de Zacharie dans le désert; & il alla dans tout le pays qui est le long du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés. En saint Luc, chap. 3.

I R E ;

En n'étoit pas en vertu du baptême de Jean que les péchés étoient remis : mais le baptême de saint Jean étoit une préparation nécessaire pour parvenir à la rémission des péchés; & sans la rémission des péchés, on ne pouvoit participer à la rédemption par Jésus-Christ, ni profiter de ce bienfait précieux. C'étoit par la pénitence qu'il

falloit se disposer à le recevoir ; & cette pénitence depuis l'établissement de la Chrétienne , est communément appelée un second baptême , comme le baptême , suivant la doctrine des Pères étoit autrefois appelé la première pénitence.

Voilà pourquoi le divin Précurseur prêche aujourd'hui le baptême de la pénitence avec tant de zèle : & puisque nous sommes à la veille de cette grande solemnité où nous devons célébrer nous-mêmes la naissance du Sauveur des hommes , & la venue de ce Messie que Jean-Baptiste annonçoit aux Juifs , je me trouve engagé mes chers Auditeurs , à vous faire la même prédication. Le caractère de ce baptême je veux dire , de cette pénitence Chrétienne , dont j'ai à vous parler , est , selon les Docteurs de l'Eglise , l'esprit de sévérité. Car c'est en cela particulièrement , que le Pacien évêque de Barcelone , que la pénitence est différente du premier baptême. Matière importante , & instruction nécessaire , que je vous prie de ne pas négliger. Il n'est rien de plus ordinaire , ni rien de plus étrange , que de voir le relâchement se glisser jusques dans notre pénitence même ; & c'est ce désordre que j'attaque dans ce discours , & que j'entreprends de corriger , après que nous aurons demandé

ours du ciel par l'intercession de Marie.
ve, Maria.

Il y a long-temps, & ce n'est pas seulement de nos jours, qu'il s'est élevé dans le monde, je dis dans le monde Chrétien, des contestations touchant la sévérité de la pénitence, considérée de la part des Prêtres, sont les vicaires de Jesus-Christ, & qui ont été établis de Dieu, pour en être les maîtres & les dispensateurs. Il n'est rien de plus fameux dans l'histoire de l'Eglise, que le différend qui s'émut sur ce point entre les Novatiens, & la secte qui leur étoit opposée. Les uns vouloient que l'on admît indifféremment à la pénitence toutes sortes de pécheurs; & les autres prétendoient au contraire, qu'on n'y en devoit recevoir aucun. Ceux-là corrompoient la pénitence par un excès de relâchement; & ceux-ci en faisoient tout-à-fait l'usage par un excès de sévérité. L'Eglise inspirée du Saint Esprit, suivant sa conduite ordinaire, prit le milieu entre ces deux extrémités; & par le moyen qu'elle y apporta, en modérant la rigueur des uns, & en corrigeant la trop grande facilité des autres, elle réduisit la pénitence, disons mieux, l'administration du sacrement de la pénitence, aux justes bornes où le souverain Prêtre Jesus-Christ avoit prétendu la renfermer.

Or cette importante question, tant agitée alors, s'est ensuite renouvelée presc dans tous les siècles ; & nous l'avons vue réveiller dans le nôtre, non pas avec le même éclat, ni avec des suites si funestes. Dieu ne plaise ! mais toujours avec le même partage de sentimens, & la même diversité de conduite. Ceux-là ont pris le parti de la sévérité, mais d'une sévérité sans mesure ; & ceux-ci le parti de la douceur, mais d'une douceur quelquefois dangereuse, soit pour le ministre de la pénitence, soit pour le pécheur pénitent.

Je n'ai garde, Chrétiens, de m'engager aujourd'hui dans cette controverse, ni d'entreprendre de décider un point qui ne vous regarde pas directement, & qui ne peut servir à votre édification. Car il vous seroit bien inutile de sçavoir comment, & par quelles règles les prêtres doivent administrer la pénitence, pendant que vous ignorez quelle manière vous devez vous-mêmes pratiquer : & d'ailleurs, l'expérience nous apprend assez, que ces sortes de matières traitées dans la chaire, & par-là soumises au jugement du public, n'ont point d'autre effet que de diviser les esprits, & de faire que les peuples, qui doivent être jugés par les prêtres dans le saint tribunal, deviennent eux-mêmes les juges des prêtres ; c'est voilà souvent où tout aboutit.

Tels'inquiète de ce que les Prêtres ne font pas leur devoir dans le sacrement de la pénitence, qui se met très-peu en peine d'y faire le sien. Tel accuse les prêtres de foiblesse de corruption dans leur morale, qui n'accomplit pas même ce que lui impose la morale la moins étroite. On voudroit en général des prêtres sévères & zélés, tandis qu'en particulier on n'a pas le moindre zèle, ni la moindre sévérité pour soi-même.

Cependant, Chrétiens, c'est sur-tout dans le pécheur que doit être la sévérité de la pénitence, puisque c'est dans le pécheur qu'est le désordre du péché. Si les prêtres doivent avoir de la sévérité, ce n'est que pour suppléer à celle qui nous manque. Car que peut servir toute la sévérité des prêtres, quelque pure & quelque sainte qu'elle soit, si elle n'est pas précédée ou du moins accompagnée de la nôtre?

Ne parlons donc point de la sévérité de la pénitence par rapport aux ministres que Dieu a choisis, & qu'il a revêtus de son pouvoir, pour être dans le sacré tribunal comme ses lieutenans & les défenseurs de ses intérêts. S'il y a dans l'exercice de leur ministère quelques abus à réformer, laissons-en le soin aux Prélats, & à ceux qui ont autorité dans l'Eglise. Mais nous, ne pensons qu'à nous-mêmes, puisque nous ne devons répondre que de nous-mêmes. Or je dis que

le grand principe qui doit animer & régler notre pénitence, c'est la sévérité; sévérité nécessaire, & sévérité douce. Appliquez vous, & concevez mon dessein. Je prétens que la pénitence prise par rapport à nous doit être sévère: c'est de quoi il faut convaincre vos esprits, & ce que je ferai dans le premier point. Mais parce que cette sévérité pourroit rebuter vos cœurs, j'ajoute que plus notre pénitence est sévère, plus dans sa sévérité même elle devient douce: je vous le montrerai dans le second point. Nécessité d'une pénitence sévère, douceur d'une pénitence sévère: c'est tout le sujet de votre attention.

I.
PARTIE.

Quelque relâchement que le péché a introduit dans le Christianisme, il est aisé de comprendre, pour peu que l'on connoisse la nature de la pénitence, qu'elle doit être sévère de la part du pécheur; la raison qu'en apporte saint Augustin, est convaincante. Car, dit ce Père, qu'est-ce que la pénitence? c'est un jugement, mais un jugement dont la forme a quelque chose de bien particulier. Et en effet, si vous me demandez quel est celui qui y préside en qualité de juge; je vous réponds, que c'est celui qui y paroît en qualité de criminel: je veux dire, le pécheur même: *Ascet.*

Ang. lib.
50. homil.

dit homo adversum se tribunal mentis sui

l'ho

omme s'érige un tribunal dans son propre cœur : il se cite devant soi-même, il se cite l'accusateur de soi-même, il rend des témoignages contre soi-même ; & enfin animé d'un zèle de justice, il prononce lui-même son arrêt. Voilà la véritable & parfaite idée de la pénitence Chrétienne.

Mais, me direz-vous, saint Augustin parle ailleurs du jugement de Dieu, dit qu'il appartient qu'à Dieu d'être juge dans sa propre cause. Il est vrai, Chrétiens ; il n'appartient qu'à lui de l'être d'une manière indépendante, de l'être avec un pouvoir absolu, de l'être souverainement & sans appel. L'homme, en se jugeant lui-même par la pénitence, est bien éloigné d'avoir ce caractère de juridiction. Il se juge, mais en qualité seulement de délégué, & comme tenant la place de Dieu. Il se juge, mais en vertu seulement de la commission que Dieu lui en a donnée. Il se juge, mais avec toute dépendance d'un juge inférieur à l'égard d'un juge souverain. Différences bien essentielles, & qui servent à établir la vérité que je vous prêche : sçavoir, que notre pénitence doit être exacte & rigoureuse. Car écoutez trois raisonnemens que je forme de ce principe. L'homme dans la pénitence fait l'office de Dieu, en se jugeant lui-même ; il doit donc se juger dans la rigueur. L'homme dans la pénitence devient juge, non pas

d'un autre, mais de soi-même; il doit donc dans ses jugemens prendre le parti de la sévérité. Du jugement que l'homme fait de lui-même dans la pénitence, il y a appel à un autre jugement supérieur, qui est celui de Dieu; il doit donc y procéder avec une équité inflexible. Développons ces trois pensées, & suivez-moi.

Je le dis, Chrétiens, & il est vrai: l'homme pécheur tient la place de Dieu, quand il se juge lui-même par la pénitence; & c'est ce que Tertullien nous déclare en termes formels. La pénitence, dit-il, est une vertu qui doit faire en nous la fonction de la justice de Dieu, & de la colère de Dieu; c'est la justice de Dieu, pour nous condamner & de la colère de Dieu, pour nous punir car c'est-là le sens de ces admirables paroles: *Pœnitentia Dei indignatione fungitur*: une

*Tertul. de
Pœnit.*

vertu qui doit prendre contre nous les intérêts de Dieu; qui doit réparer en nous les injures faites à Dieu; qui aux dépens de nos personnes, doit venger & appaiser Dieu qui à mesure que nous sommes plus moins coupables, doit nous faire plus moins sentir l'indignation & la haine de Dieu: je dis cette haine parfaite qu'il a contre le péché; & cette sainte indignation, qui ne peut s'empêcher, parce qu'il est Dieu, de concevoir contre le pécheur. Si la pénitence est conforme à la droite raison, c'est-à-d

si elle est ce qu'elle doit être, en voilà le vrai caractère. Or je vous demande : ce caractère peut-il lui convenir, à moins qu'elle ne penche vers la rigueur, & qu'elle ne nous inspire contre nous-mêmes ce zèle de sévérité qui lui est si propre ?

A parler simplement, & dans les termes les plus éloignés de l'amplification, à quoi dans le sujet que je traite je fais profession de renoncer ; dites-moi, Chrétiens : une âche & molle pénitence a-t-elle quelque chose qui ressemble à cette indignation de Dieu ? Entre la pénitence d'un homme mondain, & la justice de Dieu vindicative, y a-t-il quelque proportion ? ou plutôt, dans une énorme & monstrueuse opposition qui se trouve entre l'extrême sévérité de celle-ci, & les honteux relâchemens de celle-là, l'une peut-elle être substituée à l'autre, & s'il est permis de m'exprimer de la sorte, devenir l'équivalent de l'autre ? Ah ! mes chers auditeurs, oserions-nous le dire ? oserions-nous même le penser ? Il s'ensuit donc que votre pénitence alors, non-seulement n'est point dans ce degré de perfection qui en pourroit relever infiniment le mérite & la gloire devant Dieu ; mais qu'à la bien examiner dans ses principes, & selon l'exacte mesure qu'elle doit avoir, elle n'est pas même absolument recevable. Pourquoi ? parce qu'elle n'a nulle conformité à son sou-

196 SUR LA SÉVÉRITÉ
verain modèle, & que la règle de Tertul-
lien ne peut lui être appliquée : *Pœnitentia
Dei indignatione fungitur*. Quand je ne con-
sulteroïis que le bons sens, c'est ainsi que je
concluroïis.

Approfondissons cette pensée; & puisque
la fin de la vraie pénitence doit être de con-
damner & de punir le péché, imaginons-
nous, mes Freres, reprend saint Augustin,
que Dieu a fait un pacte avec nous & qu'il
nous a dit : Il faut, ou que vous vous jugiez
vous-mêmes, ou que malgré vous-mêmes
vous soyez jugés; que vous vous jugiez
vous-mêmes dans cette vie, ou que malgré
vous, vous soyez jugés à la mort. Je vouser
laisse le choix. Il est impossible que vous
évitiez l'un & l'autre, parce que tout péché
attire un jugement après soi; mais l'un ou
l'autre me suffira, & je m'en tiendrai éga-
lement satisfait. Il dépend donc maintenant
de vous, ou d'être jugés, par moi, ou de n'
l'être pas. Car si vous vous jugez vous-mê-
mes par la pénitence, dès-là vous n'êtes
plus responfables à ma justice; & tous
pécheurs que vous êtes, ma justice n'a plus
d'action contre vous. Au contraire, si vous
ne vous jugez pas, ou si vous vous jugez mal,
le droit que j'ai de vous juger subsiste né-
cessairement : & comme Dieu, je suis obligé
par le devoir de ma providence à
maintenir dans toute son étendue,

C'est ainsi que Dieu nous parle : & en quel endroit de l'Écriture nous propose-t-il une telle condition ? dans tous les livres des Prophètes ; mais plus expressément dans cet excellent passage de l'Épître aux Corinthiens, où S. Paul instruisant les premiers fidèles, leur donnoit cet important avis : *Quòd si nosmetipsos dijudicemus, non utique judicemur*; sçachez, mes Freres, que si nous voulions bien nous juger, nous-mêmes, nous ne serions jamais jugés de Dieu. C'est pour cela que les Peres de l'Eglise ont si hautement exalté le mérite de la pénitence, en disant qu'elle a le pouvoir de nous affranchir en quelque sorte de la juridiction de Dieu. Ah ! écrivoit S. Bernard, que ce jugement que je fais de moi-même, m'est avantageux, puisqu'il me soustrait au jugement de mon Dieu, qui est si terrible ! *Quàm bonum pœnitentiæ iudicium, quod districto Dei iudicio me subducit* ? Oui, ajoutoit cet homme de Dieu, je veux, quoique pécheur, quoique chargé d'iniquité, me présenter devant ce formidable juge : mais je veux m'y présenter déjà tout jugé, afin qu'il ne trouve plus rien à juger en moi, parce que je sçais bien, & qu'il m'a lui-même assuré, qu'il ne jugera jamais ce qui aura une fois été jugé. *Volo ultui iræ iudicatus præsentari, non iudicandus quia bis non iudicat in idipsum.*

Or cela supposé, Chrétiens, n'ai-je pas rai-

son de dire , que la sévérité du pécheur envers lui-même est une qualité essentielle à la pénitence ? Car que fais-je , poursuit S. Bernard , & voici ce que chacun de nous doit s'appliquer , pour se mettre dans les dispositions que demande la solemnité prochaine : que fais-je , soit lorsque je me présente devant Dieu au tribunal de la pénitence , soit lorsque je pratique cette sainte vertu dans le secret de mon ame ? Je fais ou je dois vouloir faire ce que Dieu fera un jour , quand il me jugera : & que fera-t-il alors ? Un jugement sévère de ma vie , qui ne pourra être ni obscurci par l'erreur , ni affoibli par la passion , ni corrompu par l'intérêt. Un jugement , où Dieu , pour être irréprochable dans ses arrêts , employera toute la pénétration de son entendement divin , & toute l'intégrité de sa volonté adorable : *Ut vincam cum judicaris*. En un mot , un jugement , où Dieu , malgré moi-même , découvrira tout mon iniquité , & ne me fera nulle grace. Car il est de la foi , qu'il me jugera ainsi. Il faut donc , si je veux prendre l'esprit de pénitence , que je fasse quelque chose de semblable. Et puisque voici le tems , où je dois entrer en jugement avec moi-même pour me préparer à la naissance de mon Sauveur ; il faut autant qu'il m'est possible , que j'imité les procédures de la justice de Dieu contre moi-même : c'est-à-dire , que je commence dès

aujourd'hui à bien connoître l'état de mon ame, à en développer les plis & les replis les plus cachés, à sonder la profondeur de mes plaies : que je considère cet examen, comme devant être pour moi un supplément de celui de Dieu, & par conséquent comme l'affaire de ma vie la plus importante, & celle qui exige de moi une attention plus sérieuse : que pour cela je ramasse toutes les lumieres de mon esprit, afin de me juger, s'il se peut, aussi parfaitement que Dieu me jugera, afin de discerner mes fautes aussi exactement & avec la même équité qu'il les discernera, afin d'exercer sur moi la même censure qu'il exercera : que pour faire cette action dignement, je fois résolu de n'y consulter ni mon amour-propre, ni la prudence de la chair, ni la politique du monde, ni l'exemple, ni la coutume, ni les idées du siècle, ni mes préjugés ; mais d'y écouter ma seule conscience, la foi seule, la religion seule : que je prenne la balance en main, non pas celle des enfans des hommes, qui est une balance trompeuse : *Mendaces fiii hominum in stateris* ; mais la balance du sanctuaire, où je dois être pesé, aussi-bien que l'infortuné Roi de Babylone.

Car si j'y procède autrement, c'est-à-dire ; si jusques dans le sacré tribunal je me flatte moi-même, si j'use de dissimulation avec moi-même, si je suis d'intelligence avec ma

passion, si je me prévaut contre Dieu de ma fragilité, si je qualifie mes péchés de la manière qu'il me plaît, adoucissant les uns, déguisant les autres, donnant à ceux-ci l'apparence d'une droite intention, couvrant ceux-là du prétexte d'une malheureuse nécessité si je décide toujours en ma faveur; si dans les doutes qui naissent sur certaines injustices que je commets, & qui attirent après elles des obligations onéreuses, je conclus dans tous mes raisonnemens à ma décharge; en sorte que quelque injure, ou quelque dommage qu'ait reçu de moi le prochain je ne me trouve jamais obligé, selon mes principes, à nulle réparation: enfin, si pour ne me pas engager dans une discussion & une recherche qui me causeroit un trouble fâcheux, mais un trouble salutaire, mais un trouble nécessaire, je me contente d'une revue précipitée, & je m'étourdis sur les difficultés de ma conscience, plutôt que je ne les éclaircis; si c'est ainsi que je me comporte: ah! ma pénitence n'est plus qu'une pénitence chimérique, & réprouvée de Dieu. Pourquoi? parce qu'elle n'est pas, comme elle le doit être, conforme au jugement de Dieu. Dieu & moi, nous avons deux poids & deux mesures différentes; & c'est ce que l'Écriture appelle iniquité & abomination.

En effet, Chrétiens, Dieu nous jugera bien autrement: cette lâche & molle procédure

ue nous observons à notre égard dans la pénitence, n'est point celle que Dieu suivra dans son jugement. Si cela étoit, en vain voudroit-on nous le faire craindre : en vain auroit-il fait aux Saints, & feroit-il encore aux ames vertueuses tant de frayeur. Car il pouvoit s'accorder avec tous nos ménagemens, avec tous nos déguisemens, avec tous nos adoucissimens, qu'auroit-il alors de si terrible? & comment seroit-il vrai, que ses jugemens de Dieu sont si éloignés de ceux des hommes? Mais la foi m'empêche bien de me flater d'une si vaine espérance. Car elle me représente sans cesse ces deux vérités essentielles, que le jugement de Dieu est infiniment rigoureux, que le jugement de Dieu doit être le modèle & la règle de ma pénitence; d'où elle me fait conclure malgré moi, que ma pénitence est donc fautive & imaginaire, si elle n'est accompagnée de cet esprit de zèle & de rigueur, avec lequel je dois me juger moi-même & me condamner.

Et voilà, mes chers Auditeurs, ce qui faisoit faire à David cette priere si sensée, lorsqu'il demandoit à Dieu, comme une grace particuliere, de ne permettre pas que jamais son cœur consentît à ces paroles de malice, c'est-à-dire, à ces pretextes que le démon nous suggère pour notre propre justification, & pour nous servir d'excuses

Ps. 140. dans nos péchés: *Ne declines cor meum in verba malitiæ, ad excusandas excusationes in peccatis.* Et parce que l'expérience lui avoit appris, que la plupart des hommes donnent dans ce piège, & que le monde est plein de ces faux élus, car c'est ainsi qu'il les appelloit, qui en traitant même avec Dieu ont toujours raison, ou prétendent toujours l'avoir: ce saint Roi protestoit à Dieu, qu'il ne vouloit point de communication ni de société avec eux: *cum hominibus operantibus iniquitatem, & non communicabo cum electis eorum.*

Mais qui sont ces élus du siècle, demande S. Augustin, expliquant ce passage du psaume: *Qui sunt isti electi sæculi?* Ce sont, répond ce Pere certains esprits prévenus, aussi bien que le Pharisien, d'un orgueil secret; qui ne se connoissant pas, jugent toujours favorablement d'eux-mêmes, & se tiennent sûrs de leur probité; qui ne se défient, ni de leurs erreurs, ni de leurs foiblesses; qui de leurs vices, se font des vertus; qui séduits par leurs passions, prennent la vengeance pour un acte de justice, la médifance pour zèle de la vérité, l'ambition pour attachement à leur devoir; qui s'avouent bien engénéral les plus grands pécheurs du monde, mais ne conviennent jamais en particulier d'avoir manqué en un mot, qui se justifient sans cesse devant Dieu, & se croient irrépréhensibles devant

s hommes. Car c'est l'idée que nous en donne saint Augustin : par où il nous fait entendre, que de tout tems il y a eu des esprits de ce caractère. Elus du siècle, qui cherchant à autoriser leurs désordres, dès-là n'ont nulle disposition à s'en repentir, beaucoup moins à y renoncer; en quoi néanmoins consiste la pénitence. L'un, ajoutoit le même Docteur, impute aux astres le dérèglement de sa vie; comme si la constellation de Mars étoit la cause de ses violences, ou celle de Venus de ses débauches: *Venus in me adulterium fecit, sed non ego.* L'autre imbu de l'erreur des Manichéens, soutient que ce n'est pas lui qui péche; mais la nation des ténébreux qui péche en lui: *Non ego peccavi, sed gens tenebrarum.* Tel étoit alors le langage des hérétiques, qui, comme remarque saint Augustin, n'alloit qu'à fomenter la présomption & l'impénitence de l'homme, & à rendre Dieu-même auteur du péché; & tel est encore aujourd'hui, quoique sous d'autres expressions & sous des termes plus simples le langage des mondains, j'entends de ces mondains si indulgens pour eux-mêmes, & si lâches dans la pratique & l'usage de la pénitence.

Car dites-moi, Chrétiens : quand un pécheur, aux piés du ministre de Jesus-Christ; confesse qu'à la vérité il est sujet à tel désordre, mais que ce désordre est un foible, qui

mérite plus de compassion que de blâme que c'est l'effet d'un tempérament, d'une complexion qui prédomine en lui, & dont n'est pas le maître : quand il parle de la fortune tombe-t-il pas dans le sentiment de ceux qui s'en prenoient à la fatalité de leur étoile & qui disoient : *Venus in me adulterium feci sed non ego*. Et quand un autre, pour se disculper de ses crimes, reconnoît d'abord qu'il les a commis; mais du reste ajoute, que dans le monde il y a une certaine corruption dont on ne peut se préserver; que c'est le malheur du monde, & qu'il faudroit n'être pas de ce monde pour en être exempt : qu'est-ce que le monde dans sa pensée, sinon la nation des ténèbres, dont parloit le Manichéen. *Non ego peccavi, sed gens tenebrarum*. Voilà les prétendues défenses des élus du siècle. *Defensiones istæ sunt electorum sæculi*. Défenses encore une fois aussi injurieuses à la sainteté de Dieu, qu'elles sont propres à entretenir le libertinage de l'homme.

Ah! mes Freres, concluoit S. Augustin jugeons-nous plutôt dans la rigueur de la pénitence, & par-là nous glorifierons Dieu en nous condamnant nous-mêmes. Disons à Dieu comme David, dans l'esprit d'une humilité sincère : guérissez mon ame, Seigneur, parce que j'ai péché contre vous.

Ps. 40. *Sana animam meam, quia peccavi tibi*. Oui j'ai péché, & ce n'est ni mon naturel, ni

mon tempérament que j'en accuse ; il ne tenoit qu'à moi de le régler, & je sçavois assez, quand je voulois, le tenir dans l'ordre : cette passion qui m'a dominé au préjudice de votre loi n'a jamais eu sur moi d'empire au préjudice de mes intérêts. Elle étoit souple & soumise à ma raison, quand j'en craignois les conséquences devant les hommes, & elle n'avoit ni emportemens, ni saillies que je ne réprimasse, quand je croyois qu'il y alloit de ma réputation ou de ma fortune. J'ai péché contre vous, *peccavi tibi* ; & j'aurois tort de m'en prendre au monde : car le monde, tout pernicieux qu'il est, n'a eu d'ascendant sur moi, qu'autant qu'il m'a plû de lui en donner. Et en effet, cent fois pour me satisfaire moi-même, je l'ai méprisé ; cent fois par vanité & par caprice, je me suis affranchi de son empire, & je me suis mis au-dessus de ses coutumes & de ses loix. Si je vous avois aimé, ô mon Dieu, autant que j'aimois une gloire mondaine, autant que j'aimois des biens périssables, autant que j'aimois la vie ; le monde avec toute sa malignité, ne m'auroit jamais perverti. Je ne ferois donc pas de bonne foi, si je prétendois par-là justifier mon infidélité. Voyez-vous, pécheur, dit saint Augustin, comment vous honorez-vous Dieu à mesure que vous vous faites justice, & une justice sévère, en vous ressert

August.
Ibidem.

rant dans les bornes étroites de la pénitence? *Vides quomodò sic pateat laus Dei, in qua angustiabarìs cùm te velles defendere.*

Mais est-il rien de plus naturel que de se faire grace à soi-même? & puisque dans la pénitence où je tiens la place de Dieu, j'en deviens moi-même mon juge, qu'y a-t-il de plus pardonnable que de ne pas agir contre moi avec toute la rigueur de la justice? Ah Chrétiens, je l'avoue, il n'est rien de plus naturel que de s'épargner soi-même. Mais c'est justement de-là que je tire une seconde raison pour nous convaincre que la pénitence doit être sévère de notre part: je dis parce que nous avons tant de penchant, & que nous sommes si fortement portés à nous aimer nous-mêmes, & à nous ménager. Car il faut que la pénitence surmonte en nous ce fonds d'amour-propre, & elle ne le peut faire, que par une sainte rigueur. En effet s'il étoit question de juger les autres, & de prononcer sur les actions du prochain, j'en n'aurois garde de vous exhorter à la sévérité; je sçais qu'alors nous ne sommes qu'un trop exacts, & trop enclins à censurer & à condamner: mais quand il s'agit de nous-mêmes, dont nous sommes idolâtres, & pour qui nous avons, non-seulement des tendresses, mais des délicatesses infinies: quel parti plus raisonnable & plus sûr puis-je vous proposer, que celui d'une rigueur sage, mais inflexible?

N'avez-vous pas éprouvé cent fois , que les injures les plus légères nous paroissent les outrages, dès qu'elles s'adressent à nous; & qu'au contraire les outrages les plus réels, quelquefois mêmes les plus sanglants , s'a-
 éantissent pour ainsi dire dans notre esti-
 me , & se réduisent à rien , quand ils ne tou-
 chent que les autres ? Qui fait cela , sinon
 l'amour de nous-mêmes , qui nous aveu-
 le dans nos jugemens ; & le moyen de le
 combattre , que par une pénitence rigoureu-
 se ? Hélas , mes Freres , nous sçavons si bien
 colorer nos défauts ; nous sommes si adroits
 à les couvrir , & à les excuser ; ce que Dieu,
 & que les hommes condamnent en nous ,
 est souvent ce qui nous y plaît davantage,
 & de quoi nous nous applaudissons. Que
 sera-ce donc de notre pénitence , si nous ne
 corrigeons pas cet instinct de la nature cor-
 rompue , par une règle plus droite , quoi-
 que moins commode ? A quelles illusions
 sommes-nous sujets ? combien de péchés lais-
 serons-nous impunis ? combien d'autres ne
 condamnerons-nous qu'à demi ? Défions-
 nous de nous-mêmes : ne nous écoutons ja-
 mais nous-mêmes. Avec une telle précau-
 tion nous ne ferons encore que trop exposés
 aux pièges & aux artifices de cet amour-pro-
 pre qui se glisse par-tout , & dont nous avons
 tant de peine à nous défendre.

Mais la grande & dernière raison , mes

chers Auditeurs, celle qui nous engagé plus indispensablement à la sévérité de la pénitence, & qui demanderoit seule un discours entier, c'est que le jugement que nous portons contre nous-mêmes, n'est point un jugement souverain ni définitif, mais un jugement subordonné, un jugement dont il a appel; appel, dis-je, au tribunal de Dieu un jugement, dont les nullités & les abus doivent servir de matière à un autre jugement supérieur, que nous ne pouvons éviter. Car c'est-là, Chrétiens, c'est à ce redoutable tribunal où nous comparoîtrons tous que nous devons être jugés en dernier ressort: c'est-là que notre Dieu, qui par prééminence & par sa grandeur, est le juge de tous les jugemens, réformera un jour les nôtres: *Cùm accepero tempus, ego justitias judicabo.* A quoi sur-tout s'attachera-t-il dans ce dernier jugement, & qu'elle sera sa principale occupation? Sera-ce de juger nos crimes? Non, répond S. Chrysostome, mais sa première fonction, celle qui marquera davantage la supériorité de son être & de sa suprême puissance, sera de juger les jugemens que nous aurons rendus contre nos crimes; de rechercher les accusations que nous en aurons faites; de condamner pour ainsi dire, nos condamnations, de ne pas punir de nos punitions; en un mot, de ne pas faire repentir de nos repentirs mêmes:

Psal. 74.

voilà proprement le sens de cette parole : *ego iustitias judicabo*. Nous nous croyons à couvert & en sûreté sous le voile de ces prétendues pénitences : mais ce voile n'aura causé que notre confusion & notre honte. Nous regardons ces confessions de nos péchés, suivies de quelques satisfactions légères qu'on nous a imposées comme autant de justices envers Dieu : mais Dieu nous fera voir que souvent ç'ont été d'énormes injustices ; & c'est de ces fausses justices, ou plutôt de ces injustices véritables, qu'il nous demandera compte.

Ah ! Chrétiens, que nous servira de nous voir tant flattés & tant épargnés ? que nous servira d'avoir trouvé, & peut-être cherché dans les ministres de Jésus-Christ des hommes indulgens & faciles ? De dispensateurs d'ils étoient des mystères de Dieu, que nous servira d'en avoir fait les complices de notre lâcheté ? Les condescendances qu'ils auront eues pour nous, ces grâces précipitées que nous aurons obtenues, de quel usage nous feront-elles ? Dieu les ratifiera-t-il ? ce qu'ils auront délié sur la terre, en relâchant ainsi les droits de Dieu, sera-t-il délié dans le ciel ? le pouvoir des clefs, qui sur la terre a été donné, va-t-il jusques-là ? Non, non, dit l'Ange de l'Ecole, S. Thomas, le tribunal de la pénitence où ils président, est en un sens le tribunal de la miséri-

corde; mais le tribunal de la miséricorde de Dieu, & non de leur miséricorde, ni de nôtre; moins encore de la nôtre. Car si par un défaut de zèle, leur miséricorde vient s'y mêler; ou si par un aveuglement d'esprit nous y faisons entrer la nôtre: je le répète, Chrétiens, & malheur à moi, si je ne vous en avertissois pas, comme dit l'Apôtre à tems & à contre-tems; de ce tribunal de la miséricorde de Dieu, nous devons passer au tribunal de la justice, mais d'une justice sans miséricorde. Voilà le fondement que vous devez poser: fondement sur lequel les premiers fidèles appuyoient cette sévérité de discipline, qui s'observoit parmi eux.

Tertull. *Apud nos*, disoient-ils, au rapport de Tertullien, *districtè judicatur, tanquam apud cer-*
de divino judicio: nous nous jugeons exactement & sévèrement, parce que nous sçavons qu'il y a une justice rigoureuse qui nous attend, & que nous avons toujours en vue. Aussi, ajoute S. Chrysostome, le juge supérieur & subalterne doit toujours juger selon la rigueur de la loi: il n'appartient qu'au souverain de pardonner; & le seul moyen d'obtenir grace, est de ne se l'accorder pas.

Sévérité raisonnable: car il ne faudroit pas, Chrétiens, que notre seule raison pour nous convaincre. Si ces heureux siècles de la première ferveur du Christianisme duroient encore, où un seul péché, de la nature n-

de ceux que notre relâchement a rendus communs, étoit expié par les exercices les plus laborieux, & tout ensemble les plus familiers d'une pénitence de plusieurs années; peut-être nous pourroit-il venir dans l'esprit, qu'une telle sévérité passeroit les bornes; & ce seroit à moi, comme défendeur des intérêts de Dieu, à la justifier; ce seroit à moi à vous faire entendre, que bien loin qu'il y eût de l'excès dans cette sévérité angélique, les premiers Chrétiens étoient au contraire fortement persuadés, que les ordres de Dieu, qu'il s'agit de réparer dans la pénitence, vont encore bien au-delà; que jamais l'Eglise n'a suivi des règles plus sages; & que si dans les derniers tems notre douceur même délicatesse l'a forcée en quelque sorte à les mitiger, c'est ce qui relève ces règles mêmes, je veux dire, d'avoir été dans leur institution aussi raisonnables, que nous ne les avons depuis cessé de l'être.

Mais nous n'en sommes plus là, mes chers Auditeurs; & je n'ai plus besoin, ni de la facilité de votre foi, ni de votre soumission à la conduite de l'Eglise, pour vous faire approuver ce qu'il y a de plus sévère dans la pénitence. Encore une fois, elle n'a plus rien de sévère, que ce que votre raison-même vous prescrit; ou pour parler plus juste, ce qu'elle a désormais de plus sévère, c'est ce que votre raison-même vous prescrit.

Oui, mes Freres, en quoi consiste, & toujours consisté son essentielle sévérité, c'est de nous réduire aux bornes étroites de la raison que Dieu nous a donnée; & que nous en sommes sortis, de nous y faire rentrer, en nous obligeant à être raisonnables contre nous-mêmes; & aux dépens de nous-mêmes. Car c'est-là ce qui nous coûte; & que nous trouvons de plus difficile dans la pénitence: de nous interdire tout ce que notre propre raison nous fait connoître, de péché, ou cause du péché; d'arracher nos cœurs des affections que nous jugeons nous-mêmes criminelles, & sources du péché; de renoncer à mille choses agréables, mais que nous sçavons être pour nous des engagements au péché; de nous assujettir de bonne foi à tout ce que nous reconnoissons être des préservatifs nécessaires contre le péché; de réparer par des œuvres tout-à-contraires les malheureux effets du péché. C'est ce que je pourrai traiter avec plus d'étendue une autre fois; & c'est en quoi, je, la pénitence nous paroît sévère. Hors-là, on se foumettoit à tout le reste; & par exemple, vu qu'on en fût quitte pour ce qui étoit ordonné par les anciens Canons, on contrefaisoit sans peine qu'ils fussent renouvellez; on jeûneroit, on se couvriroit du cilice, on se sautoit de la cendre, on se prosternerait aux pieds des Prêtres: mais d'étouffer une vengeance d'un

de cœur, mais de pardonner une injure, de ris de rendre un bien mal acquis, mais de rétablir l'honneur flétri par une médisance, de ris de sacrifier à son devoir une passion d'ordre, mais de rompre un commerce dangereux & de se détacher de ce qu'on aime; voilà ce qui révolte la nature, & ce qui déce le pécheur; voilà ce qu'on a tant de peine à obtenir de lui, & ce qu'on en obtient si rarement; voilà sur quoi vous vous défendez tous les jours contre les Ministres de Jeshu-Christ, sur quoi votre résistance énerve souvent leur zèle, ou le rend inutile.

Cependant voilà ce que j'appelle, souffrez cette expression, & ce qui est en effet; raisonnable de la pénitence: si raisonnable, que vous êtes les premiers à convenir, qu'on ne peut pas se dispenser de l'exiger de vous; si raisonnable, que vous seriez vous-mêmes scandalisés, si l'on ne l'exigeoit pas. Le reste étoit d'institution humaine; mais ce qui est raisonnable est de droit naturel & divin: ce qui est resté a pû changer; mais ce qui est raisonnable subsistera toujours, & en quelque maniere sera si immuable que Dieu: le reste dépend de l'Eglise; mais ni l'Eglise ni ses Ministres ne peuvent rien sur ce qui est raisonnable; & si n'y a point d'autorité sur la terre, il n'y en a point dans le ciel, qui puisse nous décharger de l'obligation où nous sommes de l'accomplir.

Heureux si nous goûtons aujourd'hui
 te vérité : heureux, suivant les lumières
 cette droite raison, à laquelle, malgré nous
 nous sommes soumis, nous embrassons
 pénitence dans toute la sévérité de ses
 voirs ; si pour venger Dieu de nous-mêmes
 & pour le bien venger, nous faisons passer
 dans nous-mêmes toute la colère de Dieu
 forte que nous puissions lui dire comme
 vid : *In me transferunt iræ tuæ* ; Seigneur
 s'est fait un transport admirable, & comme
 une transfusion bien surprenante. Du
 ment que j'ai conçu la griéveté de mon
 ché, & que j'en ai détesté par la pénitence,
 te votre colère a passé de votre cœur dans
 mien : *In me transferunt iræ tuæ*. Je dis
 tre colère, Seigneur : car il me falloit la
 tre ; & il n'y avoit que la colère d'un Dieu
 aussi grand que vous, qui pût détruire un
 aussi grand que le péché. La mienne au
 été trop foible : mais la vôtre a toute la force
 & toute la vertu nécessaire. C'est pour
 que vous l'avez toute répandue dans mon
 ame, parce que mon péché la méritoit toute
 entière. Une partie n'auroit pas suffi ; mais
 me la falloit dans toute sa plénitude, pour
 pouvoir haïr & punir l'excès de mes dé
 dres : *In me transferunt iræ tuæ*. Au reste, Seigneur
 Dieu, c'est en cela même que je reconnois
 votre miséricorde ; je dis, en ce que vous
 avez fait sortir votre colère de votre cœur

Psal. 87.

pour la faire entrer dans le mien : car si elle
 soit demeurée dans vous , à quoi ne vous
 auroit-elle pas porté contre moi ? au lieu
 de passant dans moi , elle s'y est , pour ain-
 dire , humanisée. Encore , Seigneur , n'a-
 vez-vous pas voulu qu'elle passât immédia-
 tement de vous dans moi , Sortant de votre
 sein , elle auroit été trop ardente & trop al-
 lumée , & je n'aurois pû la supporter ; mais
 pour la tempérer , vous l'avez fait passer
 premièrement dans le cœur de votre Fils ,
 où elle a presque amorti tout son feu , par
 les saintes & innocentes cruautés qu'elle a
 exercées sur lui. Et parce que le cœur de
 votre Fils est la source de toutes les graces ;
 est-là , c'est dans ce centre de la sainteté &
 de la miséricorde , qu'elle a pris une vertu sa-
 cramentaire pour me sanctifier. C'est ainsi , mon
 Dieu , qu'elle est venue en moi ; c'est ainsi
 que je l'ai reçue , & que je la veux conserver.
Et me transferunt iræ tuæ. Elle rendra ma pé-
 nitence sévère ; & par un heureux retour , plus
 la pénitence sera sévère , plus elle me devien-
 dra douce. C'est le sujet de la seconde partie.

[Tertullien parlant de la pénitence , a dit
 une chose bien glorieuse d'une part à Dieu ,
 mais de l'autre bien capable de rabattre la
 présomption & l'orgueil de l'homme. De
 quoi s'agit-il , mon frere ? c'est ainsi qu'il s'a-
 dresse à un pécheur ; vous êtes en peine de

216 SUR LA SÉVÉRITÉ

Tertull.
de penit.

ſçavoir ſi votre pénitence vous fera utile, ou non, devant Dieu. Qu'importe ? Dieu vous commande de la faire: n'est-ce pas aſſez pour vous obliger à lui obéir ? Quand il n'y auroit que le ſeul reſpect dû à ſon autorité elle mérite bien que vous y ayez égard préféramment à votre utilité. *Bonum tibi eſt potius obedire, an non, quid revolvis ? Deus imperans prior eſt autoritas imperantis, quàm utilitas ſervientis.* Or ce que ce pere diſoit engénéral de la pénitence, je pourrois le dire en particulier de la ſévérité de la pénitence. Quand cette ſévérité n'auroit rien que de rebutant pour nous, & qu'elle feroit telle que notre amour-propre & l'eſprit du monde nous figurent ; Dieu l'ordonnant, il n'y auroit point d'autre parti à prendre que celui d'une généreufe ſoumiſſion, & il feroit juſte que notre délicateſſe cédât à la néceſſité & à la force du précepte: *prior eſt autoritas imperantis, quàm utilitas ſervientis.*

Mais Dieu, Chrétiens, n'en veut pas uſer ſi abſolument & ſi ſouverainement avec nous & par une condeſcendance digne de ſa grandeur, il ſçait ſi bien tempérer les choſes, que non-ſeulement le poids ne nous accable point mais qu'il nous devient même léger ; & ſi vous ne voulez que nous nous condamnions à toutes les rigeurs de la pénitence, il prend ſoin en même tems que nous y trouvions toute l'onction qui nous la peut adoucir.

Le même Tertullien ne se trompoit donc pas ; & quoiqu'il ait eu du reste sur le sujet de la pénitence des sentimens outrés, il a parlé juste, quand il a dit ailleurs, que la pénitence étoit la félicité & la béatitude de l'homme pécheur : *Pœnitentia hominis rei felicitas*. A qui ne connoîtroit pas les effets de cette vertu, ou plutôt, à qui n'en connoîtroit qu'une partie, cette proposition sembleroit un paradoxe. Car qu'y a-t-il en apparence de moins propre à faire le bonheur de l'homme, que ce qui mortifie son esprit, que ce qui crucifie sa chair, que ce qui combat ses passions, que ce qui l'oblige à se renoncer à lui-même ? Or ce sont les devoirs essentiels de la pénitence. Il est néanmoins vrai, Chrétiens, qu'après l'innocence perdue, rien ne peut rendre l'homme heureux, je dis même heureux dès cette vie, que la pénitence ; & vous en conviendrez sans peine, quand vous l'aurez entendu. Car j'appelle avec Tertullien la félicité du pécheur dès cette vie, ce qui produit en lui la paix & le calme de la conscience ; ce qui le remplit de la joie du Saint-Esprit ; ce qui le met dans toute l'assurance où il peut être contre les jugemens de Dieu. Or voilà les effets naturels de la pénitence que je vous prêche : première vérité, vérité incontestable & qui est de la foi. J'ajoute, qu'il n'y a que la pénitence exacte & sincère, qui ait la vertu d'opérer ces divins

Tertullia

effets; c'est-à-dire, qui produise dans le pécheur cette tranquillité, qui lui fasse goûter cette joie, qui lui donne cette assurance, ou du moins cette confiance Chrétienne : seconde vérité, qui s'enfuit infailliblement de l'autre. N'ai-je donc pas droit de conclure que la pénitence, dans sa sévérité même nous devient douce & aimable. Ecoutez moi : ceci vous édifiera plus que tout ce qu'y a d'effrayant & de terrible dans la religion.

Oui, c'est la véritable pénitence, & par conséquent celle où le pécheur se flatte moins où il s'épargne moins, qui produit la paix : de-là vient, que le Fils de Dieu ne sépare point ces deux graces, qu'il accorda tout à fois à la plus généreuse & la plus fameuse pénitente, Marie Magdeleine, lorsqu'il l'

Luc. 7. dit au moment de sa conversion: *Remittunt tibi peccata tua; vade in pace*: vos péchés vous sont remis; allez en paix. Cette paix de Dieu comme l'appelle S. Paul, parce qu'elle est effet souverainement & par excellence le don

Philip. 4. de Dieu: *Pax Dei*: cette paix que le monde peut donner, parce qu'elle n'est pas de lui

Orat. Eccl. 4. ressort: *Quam mundus dare non potest* parce que cette paix qui surpasse tout autre sentiment, tout autre bien, tout autre plaisir, & sans laquelle même il ne peut y avoir ni plaisir

Philip. 4. bien dans la vie: *Pax Dei quæ exuperat omnem sensum*: cette paix qui met le repos dans le cœur, qui en fait cesser les troubles, qui

paix les remords : cette paix, dis-je, fut le premier fruit des saintes dispositions, avec lesquelles Magdeleine vint se présenter à Jésus-Christ. Jusques-là, rebelle à Dieu, & rebelle à elle-même, elle avoit eu de continus combats à soutenir. Jusques-là, emportée par sa passion, mais au même tems retenue & bourrelée par sa raison, elle avoit senti l'aiguillon du péché; c'est-à-dire, elle en avoit senti la confusion, l'amertume, le repentir, bien plus qu'elle n'en avoit goûté la douceur. Jusques-là, elle avoit vécu dans de continuelles inquiétudes mortelles : mais elle commença à jouir enfin de la paix, dès que par sa pénitence elle eût trouvé grace devant son Dieu. Car ce fut alors qu'elle entendit cette divine parole, & qu'elle en éprouva l'effet; *Peace in pace; allez en paix.* Comme si le Sauveur du monde, usant de l'empire absolu qu'il avoit sur le cœur de cette péchereffe, se fût commandé aussi-bien qu'aux vents de la mer, de se calmer : *Imperavit ventis & mari, & facta est tranquillitas magna.* Matt. 8.

Quoi qu'il en soit, je prétends, mes chers auditeurs, qu'autant que nous pratiquons la pénitence avec cet esprit de ferveur, & cette sainte sévérité envers nous-mêmes, autant nous y trouvons de consolation : que ce qu'éprouva Magdeleine convertie, Dieu par sa miséricorde nous le fait sentir, puisqu'il nous agit comme à elle intérieurement, & même

Luc. 7. Tout vous est pardonné: *Remittuntur tibi peccata tua*: ne soyez plus en peine: *Vade in pacem*

Mais comment est-il possible qu'une pénitence sévère, qui, selon la maxime de Tertullien, fait en nous la fonction de la justice & de la colère de Dieu, nous donne néanmoins la paix? Ah Chrétiens, voilà le miracle que je vous prie de remarquer: car c'est par sa sévérité même qu'elle apaise Dieu, qu'elle défarme Dieu, qu'elle nous rend amis de Dieu; que d'un Dieu courroucé & irrité, lequel n'avoit pour nous que des rigueurs & qui ne nous préparoit que des châtimens, elle le force, tout Dieu qu'il est, par une sainte violence, & par une espèce de conversion qui se fait en lui, à devenir un Dieu de bonté; un Dieu qui met sa gloire à nous pardonner sans réserve tout ce que nous ne nous pardonnons pas; qui ne se souvient de nos offenses, que pour en faire le sujet & la matière de ses grâces; qui n'est notre juge que pour nous montrer encore plus authentiquement, qu'il est notre père, puisqu'à la fin il nous juge en père, au lieu qu'à la fin des siècles il nous jugera en maître: enfin, un Dieu qui déposant toutes pensées, tous sentimens de vengeance, n'a plus désormais, comme il s'en déclare lui-même, que des sentimens de compassion & de charité, que des pensées de réconciliation & de paix. *Dicit Dominus: cogito cogitationes pacis, & non afflictiones.*

Voilà, dis-je, le miracle de la pénitence. Elle fait donc, parce qu'elle est sévère, (appelez-vous à cette pensée, qui n'est que la suite de celle de Tertullien) elle fait donc, parce qu'elle est sévère, la fonction de la colère de Dieu; mais elle la fait bien plus efficacement que la colère de Dieu même: ou plutôt, elle fait en nous ce que la colère même de Dieu toute seule n'y peut faire. Pourquoi? c'est qu'au lieu que la colère de Dieu agit en nous le péché, sans l'effacer; la pénitence l'efface en le punissant: c'est que la colère de Dieu toute seule, quelque satisfaction qu'elle exige & qu'elle tire du pécheur, ne peut jamais faire que Dieu soit satisfait; ce qui se voit dans l'enfer, où l'éternité toute entière des peines que souffrent les réprouvés, ne satisfait jamais Dieu, parce que dans l'enfer, dit S. Bernard, il n'y a que la colère de Dieu qui agit. Au lieu que la pénitence, par un heureux mélange de la colère & de la miséricorde divine, de la colère divine, dont elle fait l'office, & de la miséricorde divine qu'elle attire, est la juste & entière satisfaction que Dieu attend du pécheur. Par conséquent, c'est la pénitence véritable qui nous remet bien avec Dieu; & par une suite non moins infailible, qui nous remet bien avec nous-mêmes. Car comment serons-nous en paix avec nous-mêmes, tandis que nous sommes en guerre

avec Dieu? Or qu'y a-t-il, que peut-il y avoir pour nous dans la vie de plus avantageux, de plus doux, que cette double paix? Qu'importe qu'il nous en coûte pour l'avoir, la pouvons-nous trop acheter? & quelque austère que nous paroisse, & que soit même la pénitence, pouvons-nous ne la pas aimer, quand s'agit de rentrer en grace avec le maître, à qui dépend tout notre bonheur; & de rétablir dans nous-mêmes une paix, qui sur terre est le souverain bien, & qui ne peut compatir avec le péché? Avançons.

De cette paix intérieure naît une sainte joie: autre fruit de la sévérité de la pénitence, autre don de l'esprit de Dieu, qui pour cela même est appelé dans l'Écriture, la joie du S. Esprit; *Gaudium in Spiritu Sancto*. Qui peut l'exprimer, Chrétiens, qui peut connoître sans l'avoir sentie? Qui peut comprendre la consolation dont est remplie une ame criminelle, mais pénitente quand par un généreux effort elle est enfin parvenue à remporter sur elle-même la victoire, d'où dépendoit sa conversion? quand elle a fait à Dieu le sacrifice de la passion dont elle étoit auparavant esclave: quand elle a une fois rompu ses liens; qu'elle commence à respirer la liberté des enfans de Dieu, & qu'elle peut lui dire comme David.

Pf. 125. Dirupisti vincula mea; tibi sacrificabo hostiam laudis. C'est vous qui avez brisé mes chaînes

& qui m'avez tiré de la servitude où mon pé-
 hé m'avoit réduite : je vous bénirai , Sei-
 gneur, je vous louerai, je vous rendrai d'éter-
 nelles actions de graces. Elle s'est fait vio-
 lence pour en venir-là; & la résolution qu'elle
 prise de rompre ce commerce qui la per-
 oit, de s'arracher l'œil qui la scandalisoit,
 le fortir de l'occasion où elle se damnoit: cet-
 e résolution Chrétienne, mais si difficile à
 rendre, mais encore plus difficile à exé-
 cuter, a été pour elle une espèce d'agonie,
 & c'est sans doute ce qu'il y a de plus sévère
 dans la pénitence : mais aussi le coup une fois
 porté, l'ouvrage une fois achevé, de quelle
 abondance de joie Dieu ne la comble-t-il pas?
 C'est un mystere impénétrable pour l'hom-
 me charnel & animal. Comme il n'a là-
 dessus nulle expérience, il ne m'entend pas:
 mais c'est justement, dit S. Chrysostome,
 parce qu'il n'en a nulle expérience, qu'il ne
 doit ni s'en croire, ni en être cru; c'est parce
 qu'il ne l'a jamais éprouvé, qu'il doit s'en
 rapporter à ceux qui l'éprouvent.

Or quelle épreuve n'en font pas ceux qui
 se convertissent de bonne foi; & avec quel é-
 panchement de cœur ne s'en expliquent-ils
 pas? Combien tout à coup, disoit S. Augus-
 tin, surpris du changement miraculeux que
 la grace avoit fait en lui, & racontant,
 non plus ses miseres, mais les miséricordes
 du Seigneur; combien tout à coup trouvai-

je de plaisir à renoncer aux plaisirs criminels du monde ? & combien me fut-il doux de quitter ce que j'avois tant craint de perdre ? Car vous, ô mon Dieu, qui êtes le seul vrai & souverain bien, capable de remplir une ame, vous me teniez lieu de tous les plaisirs; la joie de me voir enfin soumis à vous, la joie de m'être surmonté moi-même, étoit pour moi quelque chose de plus délicieux que toutes mes délices passées. Ainsi la pénitence de S. Augustin vérifioit-elle la promesse

Joan. 16. se du Fils de Dieu: *Mundus gaudebit, vos autem contristabimini; sed tristitia vestra vertetur in gaudium:* le monde fera dans la joie & vous serez dans la tristesse; mais votre tristesse, c'est-à-dire, votre pénitence, qui est proprement & uniquement cette tristesse salutaire dont S. Paul félicitoit les Corinthiens, votre tristesse se tournera en joie; & cette joie sera le centuple de toutes les joies du monde, dont vous vous serez privés.

Répondez-moi, dit le mondain, de cette douceur de la pénitence, & dès aujourd'hui je me convertirai. Assurez-moi que cette joie ne me manquera pas, & je me condamnerai tout ce que la pénitence a de plus rigoureux. Vous vous trompez, reprend S. Bernard, vous raisonnez mal. Infidèle & mondain au point que vous l'êtes, j'aurois beau vous en répondre: ce que j'en dirois, ne feroit sur vous nul effet; & l'attachement actuel que vous avez à ce qui vous pervertit, vous re-

droit inutile l'assurance que je vous donnois d'un bien, dont vous n'auriez qu'une connoissance de spéculation, mais dont vos sens ne seroient pas touchés. Douceurs pour douceurs, vous vous en tiendriez à celles que vous goûtez, parce qu'elles sont présentes; & que les autres ne seroient encore pour vous qu'en idée & en espérance. Il faut commencer par vous vaincre : car cette joie dont je vous parle est la manne cachée, qui n'est réservée qu'au vainqueur: *Vincenti dabo* Apoc. 2^e *manna absconditum*. Il faut exercer sur vous-même & contre vous-même les rigueurs de la pénitence; & alors la pratique vous contraindra, & dans un moment vous en découvrirez plus que tous les discours. Qu'est-il même nécessaire d'ailleurs que je parle, & que je renouvelle des promesses que Dieu tant de fois lui-même vous a faites? Fiez-vous en votre Dieu; il n'a jamais trompé personne; vous êtes généreux, il sera fidèle.

Mais n'en voyons-nous pas, qui jusques dans leur pénitence, ne trouvent que des sécheresses, & ne parviennent jamais à ce temple bienheureux d'une joie pure & secrète? Ne le confessent-ils pas les premiers, & ne se plainent-ils pas de leur état, comme s'ils reprochoient en quelque sorte à Dieu qu'il ne leur a pas tenu parole? Oui, il y en a : mais qui font-ils communément ? Ah ! répond saint Bernard, il n'est point vrai qu'à ceux

qui généreusement & de bonne foi se font condamnés aux exercices d'une pénitence sévère, cette joie solide & spirituelle a manqué. S'il y a des âmes dans le monde trompées sur ce point, & frustrées de leur attente, grâces à la providence & à la justice du Dieu que nous servons, ce ne sont pas celles qui pratiquent la pénitence dans toute son austerité : mais celles au contraire qui la modèrent autant qu'elles peuvent, & plus qu'elles ne doivent ; mais celles qui ne veulent pratiquer que selon leur gré ; mais celles qui lui ôtent tout ce qu'elle a de pénible & d'incommode, & ne s'en réservent que la cérémonie & la figure ; mais celles dont la pénitence peut-être avec tout son éclat, & un certain extérieur de sévérité, ne laisse pas d'être accompagnée de mille relâchemens. Que chacun de nous s'examine ; pour peu que nous ayons de lumière, nous découvrirons dans nous-mêmes le principe du mal, & ce qui nous empêche de sentir le fond de notre cœur cette onction de la pénitence Chrétienne. Nous reconnoîtrons que nous ne devons souvent nous en prévaloir qu'à nous-mêmes. Nous nous écrierons avec le Prophète Royal : *Justus es, Domine, & rectum judicium tuum* : vous êtes juste, Seigneur ; & il n'est pas surprenant, qu'au lieu de lâche que je suis dans l'usage de la pénitence, je n'y trouve pas ce qu'y ont trouvé, & ce qu'y trouvent encore tous les jours tant

l'ames ferventes. Dès que j'aurai le même courage, le même zèle, la pénitence aura pour moi le même goût.

C'est donc, Chrétiens, un abus, & un étrange abus, quand nous nous faisons de la sévérité de la pénitence un obstacle à la pénitence même; & l'un des artifices les plus ordinaires & les plus dangereux, dont se sert l'ennemi de notre salut, pour endurcir les hommes dans le péché, & pour les détourner des voies de Dieu, est de leur représenter la pénitence sous des idées affreuses qui leur en donnent de l'horreur, & qui les rebutent. Il semble même qu'on prenne plaisir à se la figurer comme telle, pour avoir droit de s'en dispenser: & parce qu'il se trouve quelquefois entre les ministres de Jésus-Christ & les pasteurs de son troupeau des hommes zélés; mais d'un zèle qui n'est pas selon la science; des esprits toujours portés aux extrémités, qui pour ne pas rendre la pénitence trop facile, la réduisent à l'impossible; qui n'en parlent jamais que dans des termes capables d'effrayer; qui la proposent cruellement, & d'une manière sèche, sans y mettre jamais ce tempérament d'amour & de confiance qui en doit être inséparable; qui croient avoir beaucoup fait, quand ils ont, non pas redressé, mais embarrassé & troublé une conscience foible; & qui manquant dans le principe, ne font jamais

envifager Dieu au pécheur , que fous une forme terrible , comme s'ils craignoient qu'il n'y eût, pour ainfi dire, du danger pour Dieu à paroître miféricordieux & aimable & qu'ils fouhaitaffent eux-mêmes qu'il le feroit moins : parce qu'il fe trouve, dis-je, des esprits préoccupés de ces fentimens, & encore plus déterminés à les inspirer aux autres qu'arrive-t-il ? Le libertin en profite , & foible s'en fcandalife : le libertin en profite ravi qu'on lui exagère les chofes , pour être en quelque maniere autorifé par-là à n'en rien croire , ou à n'en rien faire , & qu'on lui en demande trop, pour avoir un fpecieuf prétexte de renoncer à tout. C'est-à-dire que de ces caractères outrés de la pénitence , qu'il paroît néanmoins eftimer , & qu'il donne de faux éloges, il ne tire point d'autre conclufion , que de fe confirmer dans fon impénitence.

Car voilà, mes chers Auditeurs, le raffinement du libertinage de notre fiécle : on veut une pénitence extrême, fans adouciffement fans attrait, parce qu'on n'en veut point de tout. Si je la faifois, dit-on, c'est ainfi que je la voudrois faire : mais on en demeure-là. On fe fçait bon gré de cette difpofition prétendue où l'on eft de la bien faire , fuppofé qu'on la fît , quoiqu'on ne la faffe jamais. Ou tout, ou rien, dit-on; mais bien entendu qu'on s'en tiendra toujours au rien, & qu'on n'aura garde de fe charger jamais du tout.

Ainsi raisonne le libertin : & d'ailleurs que conclut le foible? rien autre chose, que de se décourager, de s'attrister, de s'abandonner à de secrets défespoirs, de regarder la pénitence comme impraticable, de se persuader qu'il ne la soutiendra jamais, qu'elle l'accablera d'un ennui mortel, & qu'il y succombera, de dire sans cesse comme l'Israélite prévaricateur : *Quis nostrum volet ad cælum ascendere?* Dent. 32 Et quel est l'homme sur la terre qui puisse espérer de parvenir là, & de s'y maintenir? Car c'est ainsi que notre lâcheté se prévaut des erreurs du monde pour se couvrir le joug de Dieu.

Mais faudra-t-il, Seigneur, qu'une illusion aussi grossière que celle-là, nous trompe & nous perde, & que notre ignorance sur ce point nous tienne toujours lieu d'excuse? Non, mon Dieu: car tandis que vous me confierez le ministère de votre sainte parole, je prêcherai ces deux vérités, sans les séparer jamais. La première, que vous êtes un Dieu terrible dans vos jugemens; & la seconde, que vous êtes le Pere des miséricordes & le Dieu de toute consolation. Je ne serai jamais assez téméraire pour prêcher votre miséricorde, sans prêcher votre justice, parce que je sçai les conséquences dangereuses qu'en tireroit l'impiété : mais aussi me ferois-je un crime de prêcher les rigueurs de votre justice, sans parler en même-tems des douceurs

de votre miséricorde, parce que la foi m'apprend, & que c'est vous-même qui me l'avez révélé, que votre miséricorde fauve les pécheurs, au lieu que votre justice seule ne peut que les damner & les réprouver. Je joindrai donc l'un & l'autre ensemble, pour pouvoir toujours dire comme David : *Misericordiam & judicium cantabo tibi, Domine.* Seigneur, je chanterai vos bontés, & vos jugemens : & quand les pécheurs du siècle devroient abuser de cette inépuisable miséricorde que je leur annoncerai, pour votre justification, Seigneur, je ne cesserai point de le publier hautement, afin que vous soyez reconnu pour ce que vous êtes, c'est-à-dire pour un Dieu également juste & bon ; & qu'à l'égard des impies mêmes, vous soyez couvert de tout reproche, quand l'excès de leurs désordres vous forcera un jour à les condamner ; *Ut justificeris in sermonibus tuis & vincas cum judicaris.* Je dirai à votre peuple, que par le péché nous contractons une dette infinie : mais je ne manquerai pas aussitôt de l'avertir, que par le secours de votre grace, il nous est aisé de nous acquitter, parce que vous nous donnez vous-même de quoi vous payer. Je lui dirai, que la pénitence doit être sévère, afin qu'il ne se perde pas par une malheureuse présomption ; mais aussi, afin qu'il ne tombe pas dans un funeste désespoir, je le consolerai en lui disant que la plus

vére pénitence devient la plus douce, par
 bñction qui y est attachée; & vos promes-
 es, ô mon Dieu, les oracles de votre Ecritu-
 re, sont les preuves touchantes & convain-
 antes que je lui en apporterai. Je lui dirai,
 pour ne le pas tromper, que cette sévérité de
 pénitence est un joug; mais je n'oublierai
 pas de lui dire, pour l'animer à le porter, que
 c'est votre joug, & que vous vous êtes obligé
 de porter vous-même avec nous; que, selon
 l'expression de votre Apôtre, c'est votre es-
 prit qui pleure en nous, qui s'afflige en nous,
 qui fait, si j'ose parler ainsi, pénitence en nous,
 parce que c'est par lui que nous la faisons, &
 que c'est lui, qui pour nous mettre en état de
 le faire, nous élève au-dessus de nous-mêmes.
 Gardant ces règles, mon Dieu, je ne crain-
 drai rien; & jusqu'en présence des Rois de la
 terre, je parlerai sans confusion, aussi-bien
 que David, des obligations de votre loi: *Lo-* Ps. 118.
uebar de testimoniis tuis in conspectu Regum,
et non confundebat. Je parle ici, Seigneur, de-
 vant le premier Roi du monde; & jamais minis-
 tre de l'Evangile eut-il l'honneur de porter
 votre parole à un aussi grand Prince? Non seu-
 lement c'est le plus grand Roi du monde;
 mais ce qui me rend sa personne encore bien
 plus auguste, c'est le plus Chrétien des Rois;
 c'est le protecteur le plus puissant de votre
 Eglise; c'est un Roi zélé pour sa religion,
 ennemi de l'impiété, & qui ne souffrira ja-

mais que le libertinage s'éleve impunément contre vous : un Roi qui aime la vérité, & dont je puis bien dire ce que S. Ambroise disoit de Théodose, qu'il approuvoit plus celui qui reprend les vices, que celui qui le

Ambr. flatte: *Qui magis arguentem probat, quam adulantem.* Eloge qui ne convient qu'aux grandes ames, & qui les distingue des autres. Tel est le Monarque devant qui je parle: mais quand je parlerois devant les Rois du monde les plus infidèles, & les plus ennemis de votre nom, je leur dirois avec une confiance respectueuse, ce que vous voulez qu'ils sachent: que vous êtes leur Dieu, qu'ils doivent se soumettre à vous; & que puisqu'ils sont pécheurs comme le reste des hommes la pénitence est un devoir pour eux aussi bien que pour le reste des hommes: *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu Regum.*

Voilà ce que Jean-Baptiste prêchoit dans la Judée: à qui? non-seulement au simple peuple, mais aux grands du monde & de la Cour qui venoient l'écouter; & à ceux-ci encore plus qu'aux autres, parce qu'il sçavoit que la pénitence leur étoit encore plus nécessaire. Comme les grands de la Cour, selon le rapport de l'Évangile, l'alloient chercher dans le désert, il ne sortoit point de son désert pour leur annoncer ces vérités. Maintenant que les prédicateurs sont obligés de quitter leur solitude pour venir les faire entendre

Cour, voilà ce que je vous prêche, mes
 chers Auditeurs, avec un mérite bien infé-
 rieur à celui de Jean-Baptiste, mais de la
 part du même Dieu. *Pœnitentiam agite; ap- Matth. 23*
propinquavit enim regnum cœlorum. Faites
 pénitence, parce que le Royaume du Ciel est
 proche. Il est proche, Chrétiens, puisque
 nous touchons de près au grand mystère de
 notre rédemption. Mais dans un autre sens,
 il est peut-être encore plus proche que vous
 ne le pensez. Le terme de notre vie, l'instant
 de la mort, le jugement qui la suit, c'est ce
 que l'Écriture en mille endroits veut nous
 marquer par cette proximité du Royaume de
 Dieu. Or à l'entendre de la sorte, combien y
 en a-t-il dans cette assemblée pour qui il est
 proche; & combien de ceux même qui s'en
 croient les plus éloignés! Si Dieu, au moment
 que je parle, me les désignoit en particulier;
 que m'adressant à chacun d'eux, je leur
 disse de cette chaire: c'est vous, mon cher
 auditeur, qui n'y pensez pas, c'est vous qui
 devez mettre ordre à votre conscience; car
 vous mourrez dès demain, & voici le dernier
 avertissement que Dieu vous donne; si je leur
 parlois ainsi, & qu'ils fussent certains de la
 révélation que j'en aurois eue de Dieu, il n'y
 n'auroit pas un qui ne se convertît, pas un
 qui ne renonçât dès aujourd'hui à tous ses
 engagements, pas un qui n'acceptât la pé-
 nitence la plus sévère que je pourrois lui

234 SUR LA SÉVÉRITÉ, &c.
imposer. Pourquoi? parce qu'ils feroient
furés que leur dernier jour approche,
qu'ils ne voudroient pas perdre le tems
leur resteroit. Ah! Chrétiens, pourquoi
faites-vous pas ce que feroient ceux-ci?
pourquoi ne font-ils pas eux-mêmes
maintenant ce qu'ils feroient alors? Avo-
nous une caution contre l'inconstance de
vie, & l'incertitude de la mort? Ce
nous ne voulons pas faire présentement,
& ce que nous pouvons néanmoins faire r-
lement, sommes-nous certains que nous
rons dans la suite le tems de le faire? &
moyens de le bien faire? Qui vous répond
Dieu? qui vous répond de vous-mêmes? Les
exemples de tant d'autres qui ont été f-
pris, & des exemples présens, des exemp-
domestiques ne doivent-ils pas vous fa-
trembler? Les avez-vous déjà oubliés? Par
un pécheur qui trouve encore à la mort
tems de faire pénitence après l'avoir per-
pendant la vie, ne peut-on pas dire qu'
en a cent qui ne le trouvent pas? Et de ce
qui l'ont, n'est-il pas vrai, & ne puis-je
ajouter, qu'il n'y en a presque pas un
fasse une bonne pénitence? *Pœnitentiam a-*
te. Faisons-là donc, Chrétiens, & faisons-la
promptement, & faisons-la sans ménag-
ment, afin qu'elle nous obtienne grace
vant Dieu, & qu'elle nous mérite la glo-
que je vous souhaite, &c.



S E R M O N

S U R

LA NATIVITÉ

D E

JESUS-CHRIST.

subitò facta est cum Angelo multitudo militum
cœlestis, laudantium Deum, & dicentium : Glo-
ria in altissimis Deo , & in terra pax hominibus.

*au même instant que l'Ange annonça aux Pasteurs
la naissance de Jesus-Christ, une troupe de l'
milice céleste se joignit à lui, & se mit à louer
Dieu, en disant : Gloire à Dieu au plus haut des
Cieux, & paix aux hommes sur la terre. En saint
Luc, chap. 2.*

D I R E ,

EN deux paroles, voilà les deux fruits de
naissance du Sauveur : la gloire à Dieu ,
la paix aux hommes. La gloire à Dieu ,
qui elle est dûe par justice ; & la paix aux
hommes, à qui Dieu la donne par grace.
la gloire à Dieu, qui la possède comme un

bien propre ; & la paix aux hommes , qui la défirent comme le plus digne objet de leurs vœux. La gloire à Dieu , qui feul l mérite , parce qu'il eft feul grand par lui-même ; & la paix aux hommes , qui doivent fe mettre en état de l'obtenir, jufqu'à facrifier tout pour l'avoir. C'eft, dit S. Bernard le partage le plus raifonnable , & même pour les hommes le plus favorable qui fut jamais.

Cependant, ajoute ce Pere, on voit dans le monde des hommes qui ont peine à goûter, & tel eft l'ambitieux & le fuperb. En effet, parce qu'il eft fuperbe & ambitieux ce partage fait par les Anges, quoique favorable pour lui, ne le contente pas : *Ne placet ei angelica distributio, dans gloria Deo, & pacem hominibus.* C'eft-à-dire, qu'aveuglé d'un injufte défir de s'élever au-deffus des autres, il ne fe contente pas d'avoir la paix ; mais qu'il veut encore avoir la gloire. Et quoique Dieu dans l'Ecriture fe foit fi hautement déclaré, qu'il ne donnera point de gloire à perfonne, *Gloriam meam alteri non dabo* ; il eft aflez téméraire pour répondre à Dieu dans fon cœur : Et moi, fans attendre que vous me la donniez, je me l'attribuerai, & je l'ufurperai : *Et ego, inquit superbi mihi illam, licet non dederis, ufurpabo.*

Ayons, mes chers Auditeurs, ce fentiment en horreur. Mieux inftruits de nos véritables

intérêts, tenons-nous-en au partage qui nous est offert dans l'Évangile. Il nous est trop avantageux, pour en souhaiter un autre. Disons à Dieu comme David : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam*; ne nous donnez pas la gloire, Seigneur; la gloire ne nous appartient pas. Réservez-la pour vous toute entière, parce qu'elle est tout entière pour vous & pour votre saint nom. Mais donnez-nous cette paix salutaire, que vos Anges nous font espérer, & que Jésus-Christ votre Fils vient lui-même nous apporter. Parlant de la sorte, nous parlerons en Chrétiens. Ainsi l'auguste mystère que nous célébrons, étant pour nous dans le dessein de Dieu, le mystère de la paix, considérons le uniquement sous cette idée. Rapportons-là toutes nos vœux, & attachons-nous aux divines instructions que nous fournit sur ce point important la naissance d'un Dieu fait homme. Mais d'abord rendons nos devoirs à la plus pure des Vierges; à cette Vierge incomparable, qui par un prodige inoui, toujours Vierge, est devenue la Mère de son Dieu, & félicitons-la avec l'Église, de cette glorieuse maternité, qui a été le principe de notre salut. *Ave, Maria,*

UN enfant nous est né, disoit Isaïe, parlant en Prophète, & annonçant par avance ce qui devoit arriver dans la plénitude des tems :

Isai. 9. *Parvulus natus est nobis.* Et cet enfant, ajoutoit le Prophète, sera appelé l'Admirable, Dieu fort, le Pere du siècle futur, mais sur
Ibidem. tout le Prince de la paix: *Et vocabitur admirabilis, Deus fortis, pater futuri sæculi, princeps pacis.* C'est aujourd'hui, Chrétiens, que nous voyons à la lettre l'oracle accompli. C'est aujourd'hui que l'enfant Jesus a vérifié dans sa personne cette prédiction, qui n pouvoit convenir qu'à lui; & que dès son berceau, il a fait voir qu'il étoit souverainement & par excellence le Prince de la paix *Princeps pacis.* Comment cela? Parce qu dans le mystère de ce jour, il a commencé faire l'office de médiateur & d'arbitre de la paix; qu'il a paru dans le monde, pour y établir les vrais principes de la paix; qu'il s'est servi du ministère des esprits célestes, pour annoncer à ses élus l'Évangile de la paix: car selon la parole de l'Apôtre, la paix a été le bienheureux terme & la fin principale de sa mission: *Veniens evangelizavit pacem.*

Ephes. 2.

Comme il naissoit pour faire régner la paix (appliquez-vous à cette pensée; elle est de S. Chrysostome, & elle va éclaircir ma proposition) comme il naissoit pour faire régner la paix, tout devoit concourir à son dessein; & en effet, par une singulière providence, tout y concourut. Et voilà pourquoi ce divin enfant voulut naître sous le règne d'Auguste, qui fut de tous les régnes le plus tranquille.

tat l'univers, c'est-à-dire, tout l'Empire Romain se trouvant par une espèce de miracle, dans une paix profonde, pour confirmer par cette circonstance ce qui étoit écrit du Messie, que l'abondance de la paix naît avec lui : *Orietur in diebus ejus justitia* *Psal. 71^a*
Et abundantia pacis.

Mais après tout, Chrétiens, cette paix extérieure & temporelle dont le monde jouissoit alors, n'étoit encore que pour servir de disposition à une autre paix, bien plus avantageuse & bien plus sainte, que le Fils unique de Dieu nous apportoit du ciel; & c'est ici que j'entre dans le fond de notre mystère, & que je vous prie d'y entrer avec moi. Je m'explique, à maintenir la paix des nations, à éteindre le feu des guerres & des dissensions qui les confondent, à pacifier les Royaumes & les Etats, c'est, il est vrai, l'ouvrage de cette providence générale, qui préside au gouvernement du monde. Mais rétablir la paix entre l'homme & Dieu, mais enseigner à l'homme le secret de conserver la paix avec soi-même, mais donner à l'homme des moyens sûrs & infallibles pour entretenir une paix éternelle avec le prochain: c'étoit, & ce devoit être l'effet particulier, l'effet miraculeux de la sagesse de Dieu incarnée, je veux dire, de la naissance de Jesus-Christ & de sa venue au monde.

C'est donc lui, mes chers Auditeurs, qui par sa sainte Nativité, & par toutes les circonf-

tances qui l'accompagnent, nous proc
 aujourd'hui la paix avec Dieu, la paix avec
 nous-mêmes, & la paix avec nos freres. a
 paix avec Dieu, par la pénitence qu'il t
 déjà pour nous dans l'étable de Bethlée;
 c'est la première partie. La paix avec no
 mêmes, par l'humilité & par le détachem
 des biens de la terre, qu'il nous prêche da
 si hautement, en choisissant une crèche po
 son berceau; c'est la seconde partie. La p
 avec nos freres, par la douceur, ou pe
 mieux dire, par la tendre charité dont il t
 lui-même en naissant, une leçon vivante
 si touchante, & dont il nous donne le p
 parfait modèle; ce sera la conclusion. *I
 niens evangelizavit pacem:* venant au mor
 il nous a annoncé la paix; mais avec qui
 le répète: avec Dieu, en se faisant notre vic
 me par la réparation entière du péché: av
 nous-mêmes, en détruisant les deux prin
 pes de tous nos troubles intérieurs, l'orgu
 & la cupidité: avec nos freres, en amollissan
 dureté, qui nous est si naturelle, ou du mo
 si ordinaire à leur égard, & en nous inspira
 à son exemple la bénignité: *Evangeliza
 pacem.* Oui, il a été dès son entrée au mon
 l'Evangeliste & le prédicateur de cette trij
 paix, si désirable & si nécessaire pour nous:
 la paix avec Dieu, en nous apprenant à a
 païser Dieu: de la paix avec nous-mêmes,
 nous apprenant à être humbles & pauvres.

œur: de la paix avec le prochain, en nous
oprenant à être doux & humains; c'est tout
sujet & le partage de ce discours. Je vous
emande une favorable attention.

C'est un principe de religion qui ne peut ^{I.} PARTIE,
être contesté, & dont tout le monde con-
sent: comme pécheurs, nous étions
sans de colére; & en cette qualité, non-
seulement ennemis de Dieu, mais incapables
de nous-mêmes de nous réconcilier avec
Dieu. Il nous falloit donc un médiateur,
qui venant au monde avec un pouvoir lé-
gitime, négociât & conclût entre Dieu
& nous cette importante réconciliation:
c'est-à-dire, qu'il nous falloit un média-
teur, qui tout-ensemble zélé pour nos in-
térêts, & chargé des intérêts de Dieu, ac-
cordât l'homme & Dieu dans sa personne:
un médiateur, en qui Dieu trouvât la plé-
nitude de la satisfaction qui lui étoit dûe;
& en qui l'homme trouvât la plénitude de
la rémission & de la miséricorde dont nous
avons besoin: un médiateur, qui réunissant
ces deux choses, pacifiât, comme dit saint
Paul, le ciel & la terre; & qui aux dépens
de lui-même, sans aucun préjudice des
droits de Dieu, nous remît en grace avec
Dieu. Or voilà, Chrétiens, ce que
la foi nous découvre, & ce qui s'est heu-
reusement accompli dans le mystère de

242 SUR LA NATIVITÉ
ce jour. Car que voyons-nous dans l'étab
de Bethléem? comprenez bien cette vérité
sur quoi roule toute notre religion. Nous
voyons dans la personne d'un enfant-Dieu
la miséricorde de Dieu incarnée & humani-
fée; & en même tems, par le plus surpris-
nant de tous les miracles, la justice de Dieu
satisfaite dans la rigueur, & authentiqu-
ment vengée. Miséricorde de Dieu, justice
de Dieu : deux attributs, dont la parfaite
alliance devoit produire la paix entre Dieu
& l'homme; mais qui ne pouvoient être unies
de la manière intime dont ils l'ont été, que
dans le Verbe fait chair. Ecoutez-moi,
vous en allez être convaincus.

Nous voyons, dis-je, dans cet enfant la
miséricorde de Dieu incarnée & humanisée. C'est
ce qui nous paroît d'abord dans son admi-
rable naissance, dont S. Paul comprend
un mot tout le mystère, quand il dit, que
fut alors que se fit la première apparition
de la grace du Dieu Sauveur; & que la grace
du Dieu Sauveur, qui auparavant étoit quel-
que chose d'impénétrable & d'incompré-
hensible, se rendit palpable & sensible: *Appa-
Tit. 2. gratia Dei Salvatoris nostri.* Prenez garde
mes Freres, dit S. Chrysostome, expliquant
ce passage de l'Apôtre: il y avoit des siècles
entiers que Dieu, quoiqu'offensé, las d'être en
guerre avec les hommes, méditoit de faire
avec eux un traité de paix, pour lequel il a

servé tous les trésors de sa miséricorde &
 de sa grace. Il y avoit des siècles entiers que
 Dieu de gloire disoit aux hommes par un
 de ses Prophètes: *Ego cogito super vos cogita-*
tes pacis, & non afflictionis: j'ai sur vous des
 pensées de paix, & non de colère & de ven-
 gance. Mais ces pensées de paix, dit S. Chry-
 stome, étoient alors toutes renfermées dans
 le cœur de Dieu. Ce n'étoient que des pensées,
 des vues, des projets, qui ne sortant point hors
 de Dieu, demeuroient sans exécution. Dieu
 étoit plein de ces pensées: mais le tems n'étoit
 point encore venu, où il avoit résolu de les ma-
 nester & de les produire. Comme Dieu de
 miséricorde, il avoit des pensées de paix; & ce-
 pendant on ne voyoit par-tout que de effets
 de la justice, & d'une justice rigoureuse. Au-
 jourd'hui ces pensées de paix, suspendues de-
 puis tant de siècles, & cachées dans le sein de
 Dieu, commencent à éclater aux yeux des
 hommes: pourquoi? parce que J. C. Dieu
 & homme, c'est-à-dire; la grace même & la
 miséricorde même se fait voir à eux: *Appa-*
ru gratia Dei. Ce ne sont plus des pensées,
 de paix, mais des chef-d'œuvres consommés,
 mais des miracles, mais des prodiges de paix:
 & Dieu ne dit plus simplement, Je conçois,
 je médite, *Ego cogito;* mais j'accomplis, j'ex-
 écute ce que j'avois promis aux pécheurs.
 Ainsi nous l'a-t-il fait entendre, quand il
 a paru paroître dans le mystère que célèbre

Jer. c. m.
 29.

244 SUR LA NATIVITÉ
aujourd'hui l'Eglise, son Verbe revêtu
notre chair, & quand il a donné au monde
un Rédempteur.

Mais en le donnant au monde ce Réde
pteur, Dieu n'a-t-il point oublié ses prop
intérêts? En choisissant un moyen si extra
dinaire & si étonnant pour mettre au jour
pensées de paix qu'il avoit éternellem
conçues, n'a-t-il point fait avec nous
paix défavantageuse & peu honorable p
lui? Ah! Chrétiens, voilà ce que nous
pouvons assez admirer; & c'est ici qu'i
juste, qu'éclairés comme nous le sommes
des lumieres de la foi, nous rendions h
mage à la sagesse de notre Dieu. Non, p
sunt S. Chrysostome, Dieu en choisissant
moyen, n'a point oublié ce qu'il se dev
lui-même; & la preuve en est évidente.
Tandis que je vois dans le divin enfant
vient de naître, la miséricorde de Dieu
carnée & humanisée; je vois dans la m
personne de cet enfant, la justice de Dieu
nément vengée. Tandis que j'y vois la p
& la rémission du péché offerte à l'hom
j'y vois une victime de propitiation offe
Dieu pour l'expiation du péché. Comme
péché est la seule cause de la guerre, qu
entre Dieu & nous une si fatale divisio
vois dans la crèche un Sauveur déjà sa
comme une hostie vivante, pour abor
péché qui nous a séparés de Dieu. Con

la pénitence est le capital & le plus essentiel article de notre prix avec Dieu, j'y vois un homme-Dieu commençant déjà à faire pénitence pour nous, & nous apprenant à la faire nous-mêmes pour nous-mêmes.

Myftère adorable de paix, que David, par un esprit de prophétie, avoit prétendu nous marquer, quand il avoit dit : *Misericordia & Psal. 84^o
veritas obviaverunt sibi* : la miséricorde & la vérité, c'est-à-dire, dans le sens littéral du seau, la miséricorde & la justice se sont rencontrées ; & où, demandoit S. Bernard, se sont-elles rencontrées ? dans l'étable où est né Jesus-Christ ; difons plutôt, dans Jesus-Christ. Jusques-là, elles avoient tenu des routes toutes différentes & toutes opposées, & en n'étoit plus éloigné de la miséricorde que la justice. Aujourd'hui elles se rapprochent ; & l'une vient heureusement à la rencontre de l'autre : *Obviaverunt sibi*. Jusques-là, l'une avoit paru absolument contraire à l'autre : car le propre de la justice étoit de punir ; & le propre de la miséricorde de pardonner. Ici, le pardon & la punition se joignent ensemble : la punition qui tombe sur l'innocent, les souffrances de J. C. dans la crèche méritant le pardon aux hommes coupables ; & le pardon qu'obtiennent les hommes coupables, n'étant fondé, conformément aux décrets éternels de Dieu, que sur les souffrances de Jesus-Christ, & sur la

punition que subit l'innocent & à laquelle il veut bien se soumettre. D'où il s'ensuit, ce qu'ajoute le texte sacré dans une autre expression encore plus forte, que la justice & la paix se sont mutuellement baisées, comme deux sœurs: *Justitia & pax osculatæ sunt*. Paroles que le même S. Bernard appliquoit & avec raison, à la naissance du Fils de Dieu puisqu'il est certain que le fondement de notre paix avec Dieu a été cette justice vindicative, que Dieu, usant de tous ses droits, exercée contre le péché, en livrant son Fils pour nous. Or n'est-ce pas dès ce jour qu'a commencé à le livrer; & pouvoit-il le livrer d'une manière plus sensible, qu'en le faisant naître dans l'état où la crèche nous le représente?

Quelle est donc l'idée naturelle que nous devons avoir de ce mystère? La voici, mes chers Auditeurs, telle que l'a eue le grand Apôtre, & dans les mêmes termes qu'il l'exprimoit. *Deus erat in Christo, mundum reconcilians sibi*: Jésus-Christ étoit dans la crèche & Dieu étoit dans Jésus-Christ, réconciliant le monde avec soi. Pensée sublime digne de S. Paul; & qui pour être bien développée demanderoit un discours entier. Dieu étoit dans J. C. réconciliant le monde avec soi, & se réconciliant lui-même avec le monde. C'est-à-dire, Dieu étoit dans Jésus-Christ recevant les satisfactions que Jésus-Christ

qui faisoit de tous les crimes du monde; & en
 vue de ces satisfactions qu'il recevoit de Je-
 sus-Christ, oubliant, pardonnant, effaçant,
 abolissant tous les crimes du monde. Médi-
 ons ces paroles. *Deus erat in Christo, mundum*
reconcilians sibi: Jesus-Christ étoit dans la cré-
 che, offrant à Dieu, comme souverain Prêtre
 la loi de grace, le sacrifice de son humani-
 té sainte; & Dieu étoit dans Jesus-Christ, ac-
 ceptant ce sacrifice pour réparation de tou-
 tes les impiétés, de tous les blasphêmes, de
 tous les sacrilèges, de tous les scandales, de
 toutes les prophanations qui devoient se
 commettre dans le monde, à la honte du
 nom Chrétien. *Deus erat in Christo*: J. C.
 étoit dans la crèche humilié & anéanti; &
 Dieu étoit dans Jesus-Christ, se dédomma-
 geant par-là de tous les attentats que l'or-
 gueil des hommes avoit formés, ou devoit
 former contre sa gloire; de tout ce que leur
 ambition démesurée, de tout ce que leur ex-
 travagante vanité, de tout ce que leur ma-
 lignie jalouse devoit produire dans le mon-
 de d'injustices & de désordres. *Deus erat in*
Christo: Jesus-Christ étoit dans la crèche,
 rendant à son Pere les premiers hommages
 de cette obéissance sans bornes, qui devoit
 bientôt s'étendre jusques à la mort, & jus-
 ques à la mort de la croix; & Dieu étoit dans
 Jesus-Christ, vengé par-là, mais hautement,

de tous les mépris que les hommes devoient faire de sa loi ; de tout ce que l'esprit d'indépendance , de tout ce que l'insolence du libertinage , de tout ce que la présomption du relâchement devoit leur inspirer contre ses ordres , & au préjudice de la soumission qui lui est due. *Deus erat in Christo* : Jesus-Christ étoit dans la crèche , immolant sa chair virgine par les misères d'une extrême pauvreté ; & Dieu étoit dans Jesus-Christ , se faisant justice par-là de tout ce que la sensualité & la mollesse , de tout ce que l'excès du luxe , de tout ce que l'amour du plaisir , de tout ce que l'abus des commodités & des délices de la vie devoit causer de déreglement & de corruption dans les mœurs ; je veux dire , de toutes les impudicités ; de tous ces vices abominables que S. Paul défend de nommer , de tous ces monstres de péchés qui deshonoreroient l'homme , & qui le dégradent jusqu'à le mettre au rang de bêtes. *Deus erat in Christo* : en un mot , Jesus-Christ étoit dans la crèche , faisant pénitence pour nous ; & Dieu étoit dans Jesus-Christ , agréant cette pénitence , mais en même-tems nous la proposant pour modèle ; comme s'il nous eût dit

Exod. à tous : Voyez , & faites de même ; *Inspice* ,
25. & *fac secundum exemplar*.

C'est , dis-je , à cette condition que Dieu étoit dans Jesus-Christ , nous réconciliant avec soi ; & par un effet réciproque de son amour , se réconciliant avec nous ; *Deus era*

in Christo, mundum reconcilians sibi. Car tout irrité qu'il étoit par la griéveté de nos offenses, comment auroit-il pu, reprend S. Bernard, n'être pas fléchi par la pénitence de ce Fils bien-aimé, dont il put bien dire dès-lors, ce qu'il devoit déclarer solennellement dans la fuite; *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui?* de ce Fils, qui quoique naissant avec l'apparence de pécheur, étoit non-seulement le saint des saints, mais la sainteté même: de ce Fils, qui quoiqu'a néant dans une crèche, étoit aussi puissant que lui, égal à lui, & sans usurpation, Dieu comme lui. Comment encore une fois auroit-il pu ne l'accepter pas cette pénitence d'un Dieu; & satisfait par la pénitence d'un Dieu, comment auroit-il pu rejeter la nôtre?

Tel est donc d'abord, mes chers Auditeurs, le fruit précieux de la naissance d'un Dieu Sauveur: notre paix avec Dieu par la pénitence. Mais du reste ne nous y trompons pas; & pour approfondir par rapport nous cette même vérité, quand je dis par la pénitence, j'entends par une pénitence sincère, solide, efficace; j'entends par une pénitence fervente, exacte, sévère: car il n'y a que celle-là seule, qui soit capable de nous réconcilier avec Dieu, de pacifier nos consciences devant Dieu, parce qu'il n'y a que celle-là seule qui ait

de la conformité avec la pénitence de l'homme-Dieu. Une pénitence imparfaite, tiède, languissante : une pénitence lâche, où le pécheur s'écoute, se flatte, se ménage; une pénitence commode, & que l'on veut accorder avec toutes les douceurs de la vie : une pénitence qui ne crucifie point la chair qui n'humilie point l'esprit : une pénitence stérile & sans œuvres, c'est une pénitence vaine : & une pénitence vaine, bien loin d'appaîser Dieu, outrage Dieu; bien loin de calmer nos consciences, les déchire de mille remords; bien loin d'en faire cesser les inquiétudes, est elle-même le sujet des reproches intérieurs les plus piquans & des plus cruelles allarmes. Il nous faut, dit saint Chrysostome, une pénitence qui puisse être unie à celle de Jesus-Christ, une pénitence qui puisse être le supplément de celle de Jesus-Christ, une pénitence dont le pécheur puisse croire & se rendre témoignage qu'elle est accomplie, comme parle l'Apôtre, ce qui manque aux souffrances de J.C. or pour ce qu'il faut qu'elle ait tous les caractères que je viens de marquer, sincérité, solidité, intégrité, sévérité; & qu'ainsi elle participe à toutes les qualités de la pénitence de Jesus-Christ.

Si telle a été la vôtre, & si dans l'esprit de Dieu cette véritable pénitence, vous avez eu le bonheur d'approcher dignement des saints mystères, c'est, mes chers Auditeurs, ce que

doit aujourd'hui vous consoler, & de quoi je dois vous féliciter. Vous êtes en paix avec Dieu. Vous avez trouvé grace devant Dieu. Dieu a ratifié dans le ciel la sentence d'absolution, que le ministre de son sacrement a prononcée sur la terre en votre faveur. On vous a dit comme à ce paralytique de l'Evangile : Allez; ne péchez plus: *Ecce sanus factus es* Joan. 5 : *jam noli peccare* : mais aussi vivez en repos sur tout le passé; il vous est remis. Heureux état! état préférable à toutes les fortunes du monde! je suis en paix avec Dieu. Dieu étoit mon ennemi, & j'étois ennemi de Dieu : mais enfin voilà Dieu réconcilié avec moi, & me voilà réconcilié avec Dieu. Paix de Dieu, que le Saint Esprit compare à un repas somptueux, à un repas délicieux; tant elle remplit l'ame d'une onction abondante & consolante. Paix de Dieu, souverainement désirable au pécheur, puisque par elle le pécheur rentre auprès de Dieu dans tous les droits de l'innocence & de la justice.

Que si néanmoins, mon cher Auditeur, vous êtes assez malheureux pour n'avoir fait qu'une pénitence défectueuse, & pour être encore malgré votre pénitence dans le désordre du péché, écoutez ce que je vous annonce: & tout malheureux que vous êtes ce que je vous annonce, doit vous inspirer une humble & une généreuse confiance. *Convertere ad Dominum Deum tuum* : convertissez-vous à

votre Dieu. Faites pénitence; & en la faisant, conformez votre pénitence à la pénitence de l'enfant Jesus; unissez votre pénitence à la pénitence de l'enfant Jesus. Touché de ce que lui ont coûté vos péchés, ressentez-les comme lui, pleurez-les comme lui; joignez vos larmes à ses larmes, votre douleur à sa douleur: & je vous réponds de la part de Dieu d'une prompte & d'une parfaite réconciliation. Telle est la grace qui vous est offerte: Serez-vous assez aveuglés, assez insensés, assez réprouvés pour la refuser? Cependant outre la paix où nous rentrons avec Dieu, le mystère de Jesus-Christ naissant nous apprend encore à conserver la paix avec nous-mêmes, & c'est le sujet de la seconde partie

II.
PARTIE.

L'Homme en étoit réduit à ce déplorable état, d'être dans une continuelle guerre avec soi-même, & de ne pouvoir se donner la paix à soi-même: & ce qui semble bien étonnant, dans l'affreux désordre où il étoit tombé par le péché, il ne lui falloit pas moins un médiateur pour le réconcilier avec lui-même, que pour le réconcilier avec Dieu. Or de-là je conclus, que Jesus-Christ est donc encore, par cette même raison le Prince & le Dieu de la paix, *Princeps pacis*; puisque dans le mystère de sa naissance, il nous apprend, & par les exemples qu'il nous donne, & par les leçons qu'

ous fait, le secret inestimable d'entretenir la paix avec nous-mêmes. Secret que nous avons tant d'intérêt à découvrir, & qu'il nous est si important de sçavoir; mais qu'il n'appartenoit qu'à ce Dieu naissant de nous révéler.

En effet, jusques-là les hommes l'avoient ignoré cet art tout divin. Séduits & aveuglés par le dieu du siècle, ils s'étoient faussement persuadés que le plus sûr moyen de trouver la paix du cœur, étoit de satisfaire ses desirs, de contenter son ambition, de rassasier sa cupidité; & pour cela d'être honoré & distingué dans le monde, de s'enrichir & de vivre dans l'abondance, de se pousser, de s'élever, de s'aggrandir. Ainsi l'avoient cru, & le croyoient tant de mondains. Or en raisonnant de la sorte, non-seulement, dit l'Écriture, ils s'étoient trompés: mais en se trompant, ils s'étoient rendus malheureux: *Con-* Psal. 133
tritio & infelicitas in viis eorum. Pourquoi? Parce qu'en raisonnant de la sorte, ils n'avoient pas connu le chemin de la paix: *Et* Ibidem
iam pacis non cognoverunt. Au lieu du repos, du repos & du calme qu'ils se promettoient dans leur opulence & dans leur élévation, ils ne trouvoient que trouble, que chagrin, que l'affliction d'esprit: *Contritio & infelicitas.* Ibidem
 Quel étoit le sort des partisans du monde; & que fut au ciel, mes chers Auditeurs, que ce qui n'eût pas encore aujourd'hui le vôtre!

Qu'a fait Jesus-Christ? il est venu nous enseigner le chemin de la paix, que nous cherchions, & que nous ne connoissons pas. Lui-même, qui dans l'Évangile s'est appelé

Jean. 14. chemin : *Ego sum via*, il est venu nous servir de guide, & nous montrer la route par laquelle nous pouvons inmanquablement arriver au terme de cette bienheureuse paix. Lui-même, qui s'est appelé, & qui est en effet la vérité, *Ego sum veritas*, il est venu nous débiter des erreurs grossières dont nous nous étions laissés prévenir à l'égard de cette paix.

Ibidem.

Lui-même, qui est la vie, *Ego sum vita*, est venu nous faire goûter ce qui pouvoit se nous mettre en possession de cette paix. Tout cela comment? en nous découvrant dans ce mystère de ce jour les deux sources véritables de la paix avec nous-mêmes, sçavoir l'humilité de cœur, & la pauvreté de cœur; en détruisant dans ce même mystère les deux grands obstacles à cette paix tant désirée & néanmoins si peu commune, qui sont notre orgueil d'une part, & de l'autre notre attachement aux biens de la terre : *Veni evangelizavit pacem.* Ne perdez rien d'une instruction si solide & si édifiante.

Ibidem.

Oui, c'est dans ce mystère qu'un Dieu homme; en naissant parmi les hommes, nous prêche hautement par son exemple, ce qui devoit dans la suite établir pour fondement de toute sa doctrine : *Discite à me, quia mitis*

Mat. 11.

in humilis corde; & invenietis requiem
animabus vestris. Apprenez de moi que je
 suis humble de cœur ; & tenez pour certain,
 que par-là vous trouverez le repos de vos
 âmes. Oracle, dit S. Augustin, d'où devoit dé-
 pendre non-seulement notre sainteté, mais
 notre félicité dans la vie. Car il est évident,
 mes Freres, que ce qui nous empêche tous les
 jours de trouver ce repos de l'ame si estima-
 ble, & sans quoi tous les autres biens de la
 vie nous deviennent inutiles, c'est l'opposi-
 tion secrette que nous avons à l'humilité
 Chrétienne. Reconnoissons-le avec douleur,
 & gémissons-en devant Dieu. Ce qui fait per-
 dre si souvent la paix à notre cœur, & ce qui
 nous met dans l'impuissance de la conser-
 ver, c'est l'orgueil dont nous sommes rem-
 plis & qui nous enfle : cet orgueil qui nous
 fait croire en tant d'occasions, qu'on ne
 nous rend pas ce qui nous est dû, qu'on n'a
 pas pour nous assez d'égards, qu'on ne
 nous considère pas autant que nous le mé-
 ritons. Car de-là naissent les mélancolies &
 les tristesses, de-là les désolations & les dé-
 espoirs, de-là les aigreurs & les emporte-
 mens: les tristesses, quand nous nous voyons
 maltraités ; les désespoirs, quand nous nous
 voyons méprisés ; les emportemens, quand
 nous nous prétendons insultés & outragés:
 Dieu prenant plaisir, dit S. Chrysostome, à
 punir notre orgueil par notre orgueil même:

se servant de notre amour-propre pour nous faire souffrir, quand par un excès de délicatesse & de sensibilité, dont notre orgueil est le principe, nous ne voulons rien souffrir. Si nous étions humbles, & humbles de cœur, nous serions à couvert de tous ces chagrins. Au milieu des contradictions & des adversités, l'humilité nous tiendroit dans une situation tranquille. Quelque injustice qu'on pût nous faire, & que l'on nous fit, l'humilité nous consoleroit, l'humilité nous affermiroit, l'humilité calmeroit ces orages, réprimeroit ces mouvemens déréglés qui bouleversent une ame, si je puis ainsi m'exprimer, & qui lui cause de si grandes agitations.

Ah! Chrétiens, méditons bien ce point important. Examinons bien, & demandons-nous à nous-mêmes, pourquoi nous nous troublons si aisément; pourquoi au moindre soupçon d'un mépris souvent imaginaire nous nous piquons si vivement; pourquoi sur un vain rapport d'une parole dite contre nous par imprudence & par légèreté, nous nous affligeons, nous nous allarmons, nous nous irritons? *Quare tristis es anima mea, & quare conturbas me?* C'est la question que se faisoit à lui-même le Prophète Royal, & qui peut se faire à toute heure l'homme superbe avec beaucoup plus de sujet. Pourquoi, mon ame, êtes-vous triste, & d'où vient que vous

troublez ? Nous n'en trouverons point
autre raison , que ce fonds d'orgueil avec
lequel nous sommes nés , & que nous avons
journellement entretenu, bien loin de travailler à
le détruire. Voilà, hommes du siècle qui m'é-
coutez, ce qui vous rend incapables de goû-
ter cette paix qui de votre aveu néanmoins
est le souverain bien. Vous
désirez préférablement à tout , puisque
vous ne désirez tout le reste , que pour y
parvenir. Cependant vous n'y parvenez ja-
mais ; ne vous en prenez qu'à vous-mêmes :
à cette ambition qui vous possède , & à la-
quelle vous vous êtes comme livrés ; à cet-
te ambition , qui malgré tant de biens dont
Dieu vous a comblés dans la vie , vous em-
pêche d'être jamais contents de ce que vous
avez , & vous porte toujours à vouloir être
ce que vous n'êtes pas ; à cette ambition ,
par la plus monstrueuse ingratitude en-
vers la providence , vous fait compter pour
rien tout ce que vous avez , & toujours aspi-
rer à ce que vous n'avez pas , jusques à vous
perdre pour cela sans relâche , jusques à
vous crucifier vous-mêmes ; à cette ambition ,
qui fait naître dans votre cœur tant de bas-
ses & de honteuses jaloufies ; qui des prospé-
rités d'autrui , vous fait de si amers sujets
de douleur ; qui vous jette en de si violens
transports, quand on s'oppose à vos desseins ;
qui vous inspire de si mortelles aversions ;

quand on traverse vos entreprises : je le pète, & je ne puis trop fortement vous l'imprimer dans l'esprit ; c'est-là que le mal s'insinue ; c'en est là le principe & la racine.

Quand vous aurez une bonne fois renoncé à cette passion ; quand par une modération chrétienne & sage, vous sçauvez vous tenir dans le rang où Dieu vous a placé ; quand par une justice que vous ne vous rendez pas, & qu'il faudroit vous rendre, vous reconnoîtrez que Dieu n'en a que trop pour vous ; dès-là vous posséderez ce trésor de la paix, que vous avez en vain cherché jusqu'à présent, parce vous ne l'avez cherché où il est. C'est-à-dire, dès-là vous bénirez Dieu dans votre condition, sans envie celle des autres. Dès-là, soumis à Dieu, vous ne penserez plus qu'à vous satisfaire dans votre état, sans courir éternellement après un phantôme, que vous vous figurez comme un bonheur parfait, mais dont une chimérique espérance ne sert qu'à vous tourmenter. Dès-là, contents de votre fortune, vous en jouirez paisiblement, & avec action de grâces ; vous ne vous appliquerez qu'à bien user, & vous ne craindrez rien autre chose que d'en faire un criminel abus. Ici, chargés de l'établissement de vos familles, après avoir fait en Chrétiens tout ce qui dépendra des vous pour y pourvoir, vous en reposerez sur cette aimable pro-

ence, dans le sein de laquelle, comme dit Apôtre, nous devons jeter toutes nos inquiétudes; comptant, & pouvant compter avec assurance que si nous lui sommes fidèles, le ne nous manquera pas : *Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum.* Dès-là, affranchis de la servitude & de l'esclavage du monde, vous attendrez tout de Dieu; vous ne mettrez votre appui, votre confiance qu'en Dieu; vous entrerez dans la sainte & heureuse liberté des enfans de Dieu : tous les dangers se dissiperont; toutes les tempêtes se calmeront; & un moment de cette paix se fera, que votre orgueil a tant de fois troublée, vous dédommagera bien des faux avantages où il visoit, & des vaines prétentions qui vous exposoient à de si fâcheux coups & à de si rudes combats.

Or voilà pourquoi Jesus-Christ vous dit aujourd'hui : Apprenez de moi que je suis humble de cœur : *Discite à me, quia mitis sum & humilis corde.* Et ne regardons pas cette humilité de cœur comme une foiblesse : ç'a été la vertu d'un Dieu; & c'est la vertu des saints, la vertu des sages, la vertu des ames saintes, & par dessus tout la vertu des élus de Dieu. Apprenez-la donc (écoutez toujours votre Maître) & apprenez-la de moi, puisqu'il n'y a que moi de qui vous puissiez l'apprendre, & que toute la philosophie n'a point été jusques-là. Apprenez-la de moi,

qui ne suis venu que pour vous en faire de
 leçons; & qui pour vous la mieux perſuade
 me ſuis humilié & anéanti moi-même. C'eſt
 à-dire, apprenez de moi, que ce ſont deu
 choſes incompatibles que la paix & l'orgueil
 que votre cœur, quoi que vous faſſiez,
 quoi que le monde faſſe pour vous, ne ſer
 jamais content, tandis que la vanité, qu
 l'ambition, que l'amour de la gloire y régne
 ra; par conféquent, que pour trouver ſur
 terre le centre & le point de la félicité h
 maine; que pour avoir cette paix de l'am
 qui eſt par excellence le don de Dieu,
 faut être humble, & ſincèrement humble
 & ſolidement humble : *Discite à me qu
 mitis ſum & humilis corde, & invenietis
 quem animabus veſtris.*

Car c'eſt-là, mes Freres, dit S. Bernard
 ce que la ſageſſe de Dieu incarnée a prété
 du nous déclarer dans cet auguſte myſtère
 Parce que nous ſommes charnels, & com
 tels, accoutumés à ne rien comprendre q
 de charnel, le Verbe de Dieu a bien vou
 lui-même ſe faire chair, pour venir nous
 prendre ſenſiblement, & ſelon l'exprefſi
 de ce Pere, charnellement, que l'humil
 eſt la ſeule voie qui conduit à ce repos du cœ
 ſi ſalutaire & même abſolument ſi néceſſaire
 pour notre ſanctification. Quand ce ne
 roit donc, conclut ſaint Bernard, que pour
 nous-mêmes, rendons-nous aujourd'hui à

elles aux enseignemens de ce Sauveur, & contons-le ce Verbe divin, au moins dans l'état de sa chair. *Quia nihil præter carnem au-* Bernardi
re poteras, ecce Verbum caro factum est; au-
tiàs illud, vel in carne. Mais ce n'est pas assez.

Il nous fait encore, Chrétiens, une seconde leçon non moins importante. Car quelle est l'autre source de ces combats intérieurs, & de ces guerres intestines, qui nous déchirent si cruellement? convenez-en avec moi: c'est la cupidité, l'envie d'avoir, un malheureux & damnable attachement aux biens de la terre. Vous y cherchez les douceurs de la vie; & l'ardeur extrême qui vous brûle, en fait le tourment de votre vie. En effet, quels soins pressés pour les acquérir! quelles peines pour les conserver! quelles frayeurs au moindre danger de les perdre! quels désirs infatigables de les augmenter! quels chagrins de n'en avoir pas assez pour satisfaire, ou à vos prétendus besoins, ou à vos dépenses superflues! quelle douleur, quel accablement, quelle consternation, quand malgré vous ils vous échappent des mains, & qu'une mauvaise affaire, qu'un accident imprévu vous les enlève! quelle honte de tomber par-là, non-seulement dans la disette, mais dans l'humiliation! quels regrets du passé! quelles allarmes sur le présent! quelles inquiétudes sur l'avenir, au milieu de tant de risques inévitables

262 SUR LA NATIVITÉ
dans le commerce du monde, au milieu de
tant de révolutions & de revers, dont vous
êtes témoins, & à quoi tous les jours vous
trouvez vous-mêmes exposés!

Le remède, c'est le détachement évan-
gélifique. Donnez-moi un homme pauvre de
cœur, rien ne sera capable de l'altérer: c'est
à-dire, donnez-moi un homme vraiment
détaché des biens sensibles, à quelque épreu-
ve qu'il plaise à Dieu de le mettre dans l'ac-
versité comme dans la prospérité, dans l'in-
digence comme dans l'abondance, il jouit
d'une paix profonde. Usant de ses biens
comme n'en usant pas, & selon la maxi-
me de saint Paul, les possédant comme
ne les possédant pas, il sera disposé à tous
les événemens. Tranquille comme Job
& inébranlable au milieu des calamités du
monde, il se soutiendra par la grande pen-
sée dont ce saint homme étoit pénétré
& qui conservoit le calme dans son ame.

*Job. 10. Si bona suscepimus de manu Domini, mal-
quare non suscipiamus? Si nous avons reçus
les biens de la main du Seigneur; pour
quoi avec la même soumission n'en rece-
vrons-nous pas les maux? Dans les disgraces
& dans les pertes, préparé comme Job
les supporter, il dira avec lui: Dominus dedit
Dominus abstulit; c'étoit le Seigneur qui me
les avoit donnés, ces biens; c'est lui qui me
les a ôtés: il ne m'est rien arrivé que ce qu'*

voulu ; que son nom soit à jamais béni :
in nomine Domini benedictum. Heureux état !
 solide & ferme soutien ! ressource contre les
 malheurs de la vie , toujours prête , & qui
 ne peut jamais manquer.

Id.

Or c'est ce que votre Sauveur vient au-
 ourd'hui vous apprendre , par un exemple
 bien plus propre encore à vous convaincre
 qu'à faire impression sur vos esprits , que
 celui de Job. C'est ce que vous prêché l'é-
 tablissement , la crèche , les langes de cet enfant-

Dieu : *Hoc nobis prædicat stabulum , hoc cla-* Bernard

nat præsepe , hoc panni evangelizant. C'est
 ainsi qu'il vous apprend que les pauvres de
 cœur sont heureux , & qu'il n'y a même
 dans la vie que les pauvres de cœur qui
 peuvent être heureux , & qui le puissent être :

Beati pauperes spiritu ; qu'une partie donc , *Matt. 5.*

mais une partie essentielle de notre béati-
 tude sur la terre , est d'avoir le cœur li-
 bre & dégagé de l'attachement aux biens de
 fortune. Il ne commence pas seulement à
 nous enseigner , mais à le persuader au monde.
 Et en effet , à peine a-t-il paru dans le mon-
 de avec toutes les marques de la pauvreté,
 qu'il est revêtu , que je vois des pauvres ,
 que sont les pasteurs , non-seulement soumis
 & résignés , mais bénissant , mais glorifiant
 Dieu dans leur état : des pauvres , qui tou-
 rnez de ce qu'ils ont vu en Béthléem , s'en
 retournent , quoique pauvres , comblés de

Luc. 2.

joie ; des pauvres contents de leur sort, & portant nulle envie aux riches de Jérusalem, parce qu'ils ont connu dans la personne de divin enfant le bonheur & les prérogatives infinies de leur condition: *Et reversi sunt pastores glorificantes & laudantes Deum.* Appene a-t-il paru dans l'étable, que je vois des ches, ce sont les Mages, qui bien loin de mettre leurs cœurs dans leurs richesses, viennent mettre leurs richesses à ses piés, qui se font en présence un mérite de les mépriser, d'y renoncer, de s'en dépouiller. Les uns & les autres heureux, parce qu'en se conformant à ce Dieu pauvre, ils ont trouvé le chemin de la pa-

Crèche adorable de mon Sauveur, c'est toi qui me fais aujourd'hui goûter la pauvreté que j'ai choisie; c'est toi qui m'en découvres le trefor; c'est toi qui me la rend précieuse & vénérable; c'est toi qui me la fais préférer à tous les établissemens & à toute l'opulence du monde. Confondez-moi mon Dieu, si jamais ces sentimens, seuls dignes de vous, seuls dignes de ma profession, & si nécessaires enfin pour mon repos, fortoient de mon cœur. Vous y avez conservés jusques à présent, Seigneur, & vous les y conserverez. Cependant, cette paix avec nous-mêmes, toute avantageuse qu'elle est, ne suffit pas encore si nous n'y joignons la paix avec le prochain & c'est la troisième instruction que nous d-

ous tirer de la naissance de J. C. comme
ous l'allez voir dans la dernière partie.

LA paix avec le prochain est le fruit de la
charité; & la charité, selon S. Paul, est
l'abrégé de la loi Chrétienne. Il ne faut donc
pas s'étonner, si le même Apôtre nous a mar-
qué, comme un des caractères les plus essen-
tiels de l'esprit Chrétien, le soin de conser-
ver la paix avec tous les hommes; puisqu'il
est évident que tous les hommes sont com-
pris sous le nom de prochain: *Si fieri potest,*
quod ex vobis est, cum omnibus hominibus pa-
cem habentes. Si cela se peut, disoit-il aux Ro-
mains, en les instruisant & en les formant au
Christianisme, si cela se peut, & autant
qu'il est en vous, vivez en paix avec tout
le monde: voilà l'esprit de votre religion,
& par où l'on reconnoitra que vous êtes les
disciples de celui qui dès son berceau a été
le Prince & le Dieu de la paix.

Prenez bien ces paroles, qui sont substan-
tielles. *Si fieri potest*, si cela se peut: l'impos-
sibilité, dit S. Chrysostome, est la seule excu-
se légitime qui puisse devant Dieu nous dis-
culper, quand nous ne vivons pas avec nos
frères dans une paix & une union parfaite, &
non l'impuissance absolue, toute autre rai-
son n'est qu'un vain prétexte dont nous nous
servons, mais qui ne servira qu'à nous con-
damner au jugement de Dieu. *Quod ex vobis*
est.

est, autant qu'il est en vous : en sorte que nous puissions sincèrement protester à Dieu que nous puissions nous rendre à nous-mêmes témoignage, qu'il n'a jamais tenu à nous jamais dépendu de nous, que nous n'eussions avec nos freres cette paix solide, fondée sur la charité ; l'ayant ardemment désirée l'ayant de bonne foi recherchée, ayant toujours été préparés & d'esprit & de cœur, à rien épargner pour y parvenir. *Cum omnibus* la paix avec tous, sans en excepter un seul l'exclusion d'un seul suffit pour nous rendre prévaricateurs, & sujets à toutes les peines dont Dieu menace ceux qui troublent ceux qui rompent la paix. Rompre la paix avec un seul, c'est, selon Dieu, quelque chose d'aussi mortel, que de violer un seul commandement. La paix avec tous, un seul excepté, nous devient donc inutile pour notre salut ; & ce seul que nous exceptons, doit s'élever, pour demander vengeance contre nous au dernier jour. *Cum omnibus hominibus* la paix avec tous les hommes, même avec ceux qui y sont plus opposés, & qui ne veulent pas : les forçant par notre conduite à la vouloir ; & à l'exemple de David, gardant un esprit de paix avec les ennemis

Psalm. la paix : *Cum his qui oderunt pacem, eram pacificus.* Car, comme ajoute S. Chrysostome, vivre en paix avec des âmes pacifiques, avec des esprits modérés, avec des humeurs

ciables, à peine feroit-ce une vertu de philosophe & de payen : beaucoup moins doit-elle passer pour une vertu surnaturelle & chrétienne. Le mérite de la charité, disons mieux, le devoir de la charité est de conserver la paix avec des hommes difficiles, âcheux, emportés : pourquoi ? parce qu'il peut arriver, & parce qu'en effet il arrive tous les jours, que les plus emportés & les plus fâcheux, les plus difficiles & les plus hagrins, sont justement ceux avec qui nous devons vivre dans une plus étroite société ; ceux dont il nous est moins possible de nous séparer ; ceux à qui dans l'ordre de Dieu nous nous trouvons attachés par des liens plus indissolubles. Il faut donc, dit ce saint Docteur, que par rapport même à ces fortes d'esprits, nous ayons un principe de paix, sur quoi puisse être solidement établie la tranquillité du commerce, que la charité chrétienne doit maintenir entre eux & nous.

Or quel est-il ce principe ? le voici : une sainte conformité avec Jesus-Christ naissant. Entrons dans son cœur, prenons-en les sentimens, tâchons à nous mettre dans les mêmes dispositions que lui, contemplons son étable, approchons de sa crèche ; remplissons-nous des vives lumières qu'il répand dans les ténèbres, & comprenons bien sur-tout deux choses. Premièrement, c'est un Dieu, qui pour témoigner aux hommes sa charité, com-

mence par se dépouiller pour eux de tous ses intérêts. Secondement, c'est un Dieu, qui pour gagner nos cœurs, nous prévient, suivant le langage du Prophète, de toutes les bénédictions de sa douceur; & qui s'attendrit pour nous jusqu'à se revêtir, tout Dieu qu'il est, de notre humanité; disons mieux, & dans un sens plus propre à mon sujet, jusqu'à devenir personnellement pour nous comme parle l'Apôtre, la bénignité & l'humanité même: *Apparuit benignitas & humanitas*. Deux moyens qu'il nous présente pour entretenir une paix éternelle avec nos frères: désintéressement, & douceur. Dépouillons-nous en faveur de nos frères de certains intérêts qui nous dominent; soyons à l'égard de nos frères doux & humains: plus d'inimitiés alors, plus de divisions; paix inviolable, paix inaltérable. Quel bonheur pour moi, & quel avantage pour vous, si je pouvois en finissant, vous persuader ces deux devoirs si indispensables dans la Religion que nous professons, & si nécessaire dans tous les états de la vie! Ceci demande une réflexion toute nouvelle.

C'est, dis-je, un Dieu qui par amour pour nous, & pour témoigner aux hommes son immense charité, se dépouille de tous ses intérêts: qui de maître qu'il étoit, se fait obéissant; de grand qu'il étoit, se fait petit; de riche qu'il étoit, se fait pauvre.

*Quoniam propter vos egenus factus est, cum
esset dives.* Et je prétends, que ce désinté-^{8°}
ressement est le plus prompt & le plus in-
faillible moyen, pour concilier les cœurs,
& pour nous unir tous dans une paix so-
lide & durable.

Car, comme raisonne S. Bernard, préten-
dre vivre en paix avec nos freres, sans qu'il
nous en coûte rien, sans vouloir leur sacrifier
rien, sans jamais leur céder en rien, sans
nous incommoder pour eux, ni nous relâ-
cher sur rien : nous flatter d'avoir cette cha-
rité chrétienne, qui est le lien de la paix ; &
pendant être toujours aussi entiers dans nos
prétentions, aussi jaloux de nos droits, aussi
déterminés à n'en rien rabattre, aussi vifs
sur le point d'honneur, aussi attachés à nous-
mêmes ; abus, mes chers Auditeurs : ce n'est
pas ainsi que le Dieu de la paix nous l'a en-
seignée. Il ne falloit point pour cela qu'il vînt
dans le monde, ni qu'il nous servît de modèle.
Nous n'avions sans lui que trop d'exemples
de cette charité intéressée. Il étoit inutile
que ce Dieu fait homme, nous apportât un
commandement nouveau. De tout tems les
hommes s'étoient aimés de la sorte les uns
vers les autres ; & cette prétendue charité étoit
aussi ancienne que le monde ; mais aussi le
monde avec cette charité prétendue n'avoit
jamais été, ni ne pouvoit jamais être en paix.
C'est l'intérêt, Chrétiens, qui nous divise.

Otez la propre volonté, disoit S. Bernard, il n'y aura plus d'enfer ; & moi je dis : Otez l'intérêt propre , ou plutôt la passion de l'intérêt propre, & il n'y aura plus parmi les hommes de dissensions, plus de querelles, plus de procès, plus de discordes dans les familles, plus de troubles dans les communautés, plus de factions dans les États : la paix avec la charité régnera par-tout. Elle régnera entre vous & ce parent , entre vous & ce frere, cette sœur , entre vous & cet ami, ce voisin, ce concurrent. Dès que vous voudrez pour lui vous déporter de tel & tel intérêt qui fait contre vous son chagrin, dès-là vous aurez avec lui la paix ; & souvent même, selon le monde , la paix que vous aurez avec lui , vaudra mieux pour vous que l'intérêt qu'on vous disputoit, & à quoi vous renoncez. Détachés de nos intérêts, nous ne contesterons avec personne , nous ne nous brouillerons avec personne , nous ne romprons avec personne : & par une infaillible conséquence , nous goûterons les douceurs de la société, nous jouirons des avantages de la pure & sincère charité. Semblables aux premiers Chrétiens, n'ayant tous qu'un cœur & qu'une ame , nous trouverons dans cette union mutuelle une béatitude anticipée , & comme un avant-goût de l'éternelle félicité.

Or à la vue de J. C. pouvions nous avoir d'autres sentimens que ceux-là ? Si nous sommes

mes Chrétiens , je dis de vrais Chrétiens , vous faut-il un autre Juge que ce Dieu-Sauveur, & un autre tribunal que la crèche où il est né , pour vuidier tous les différends qui naissent entre nous & nos freres ? Un Chrétien rempli des idées que lui inspire un mystère si touchant, voudroit-il appeller de ce tribunal ; & auroit-il peine à remettre aujourd'hui tous ses intérêts entre les mains d'un Dieu, qui ne vient au monde que pour y apporter la paix ? Voilà, mon cher Auditeur , ce que je vous demande en son nom. Si votre frere n'a pas mérité ce sacrifice , souvent très-léger, que vous lui ferez de votre intérêt, J. C. le mérite pour lui. Si votre frere est mal fondé dans ses prétentions , & s'il n'est pas juste que vous lui cédiez , au moins est-il juste que vous cédiez à Jesus-Christ. Ce que vous refusez à l'un, donnez-le à l'autre ; ce que vous ne voulez pas accorder à votre frere , donnez-le à la charité & à Jesus-Christ : par-là vous achetez la paix : vous l'achetez à peu de frais : & par-là même vous la conserverez.

Mais peut-être s'agit-il de toute autre chose entre vous & le prochain : peut-être indépendamment de tout intérêt, ce qui vous divise , n'est-ce de votre part , qu'une fierté qui l'a choqué , qu'un emportement qui l'a irrité, qu'une parole aigre dont il s'est senti piqué , que des manières dures dont il

s'est tenu offensé, qu'un air de hauteur avec lequel vous l'avez traité? Si cela est il ne dépend pour le satisfaire, que de vous adoucir à son égard, que de lui donner certaines marques de votre estime, que de lui rendre certains devoirs, que de le prévenir par quelques démarches qui le ramèneront infailliblement, & l'attacheront à vous.

Je ne le puis, dites-vous; j'y sens une opposition invincible, & je n'en viendrai jamais là. Rentrez encore une fois, rentrez mon cher Auditeur, dans l'étable de Bethléem: vous y verrez le Dieu de la paix incarné & humanisé; ou plutôt, vous y verrez dans sa personne la bénignité même incarnée, la grandeur même de Dieu humanisée. Je le répète: vous y verrez un Dieu qui pour vous attirer à lui, n'a point dédaigné de vous rechercher; qui par une condescendance toute divine de son amour, s'est fait même comme une gloire de vous prévenir. S'il eût attendu que vous pécheur vous son ennemi & son ennemi déclaré vous eussiez fait les premiers pas pour retourner à lui, où en étiez-vous, & quelle ressource vous restoit pour le salut? Cependant, malgré l'exemple de votre Dieu, vous vous faites, & vous osez vous faire je ne sais quel point d'honneur de n'aller jamais au-devant de votre frere, pour le rapprocher de vous, & pour l'engager lui-même à

venir. Malgré la loi de la charité, & d'ailleurs même après avoir été l'agresseur, vous conservez contre lui de scandaleux & d'éternels ressentimens; n'est-ce pas renverser tous les principes du Christianisme, & vous exposer à de terribles malédictions du Ciel?

Vous y verrez un Dieu, qui pour vous gagner, vous comble des bénédictions de sa bonté; un Dieu qui pour se rendre plus aimable, quitte tout l'appareil de la majesté, qui s'humanise, non-seulement jusqu'à paraître, mais jusqu'à devenir en effet homme comme vous; un Dieu, qui sous la forme d'un enfant, vient s'attendrir sur vous de compassion, & pleurer, non pas ses misères, mais les vôtres. Car c'est ainsi, dit S. Pierre Chrysologue, qu'il a voulu naître, parce qu'il a voulu être aimé; *Sic nasci voluit, qui voluit amari*. Parole touchante & digne de toutes nos réflexions! c'est ainsi qu'il a voulu naître, parce qu'il a voulu être aimé. Il n'aurait pu naître, & il ne tenoit qu'à lui de naître dans la pompe & dans l'éclat de la magnificence royale; mais en naissant de la sorte il n'aurait été que respecté, que révééré, que redouté, & il vouloit être aimé. Or pour être aimé, il devoit s'abaisser jusqu'à nous; pour être aimé, il devoit être semblable à nous; pour être aimé, il devoit souffrir comme nous. Et c'est pourquoi il a voulu naître

Pierre-
Chrysost.

274 SUR LA NATIVITÉ
dans l'état de foiblesse & d'abaissement ce mystère nous le représente : *Sic nasci voluit , qui voluit amari.* Après cela , Chrétiens , affectez des airs dédaigneux & hautains envers les autres : traitez-les en esclaves, avec empire, avec dureté, & non pas en freres , avec patience , avec bonté : rendez vous inflexibles à leurs prières , & insensibles à leurs besoins. N'est-ce pas démentir votre religion ; n'est-ce pas même violer les droits de l'humanité ? Je ferois infini, si j'entreprendois de développer ce point de morale dans toute son étendue.

Quoi qu'il en soit, mes chers Auditeurs, voilà la sainte & divine paix que nous devons capitalement désirer , & qui ne vous coûtera jamais trop , à quelque prix qu'elle vous puisse être vendue ; la paix avec nos freres ; & sans exception , la paix avec tous les hommes : *Cum omnibus hominibus pacem habentes.* Mais quel est notre aveuglement & le sujet de notre confusion ? le voici : dans les tems où Dieu nous afflige par le fléau de la guerre , nous lui demandons la paix ; dans le cours de la vie , nous ne travaillons à rien moins qu'à nous procurer la véritable paix. C'est-à-dire, nous demandons à Dieu une paix qui ne dépend pas de nous , une paix qui n'est pas de notre ressort , une paix pour la conclusion de laquelle nous ne pouvons rien ; & nous ne pensons pas à nous procurer celle qui est entre nos mains , ce

sont nous sommes nous-mêmes les arbitres,
 celle dont Dieu nous a chargés, & dont il
 veut que nous lui soyons responsables. Nous
 faisons des vœux, afin que les Puissances de
 la terre s'accordent entr'elles, pour donner
 au monde une paix, que mille difficultés
 presque insurmontables semblent quelque-
 fois rendre comme impossible; & nous ne
 voulons pas finir de pitoyables différends
 dont nous sommes les maîtres, qu'il nous se-
 roit aisé de terminer, que notre seule obsti-
 nation fomenté: & ces Puissances de la terre
 si difficiles à réunir, sont souvent plutôt
 l'accord que nous ne le sommes les uns
 avec les autres. Cette paix entre les Couron-
 nes, malgré tous les obstacles qui s'y oppo-
 sent, est plutôt conclue, qu'un procès qui fait
 la ruine & la désolation de toute une famil-
 le, n'est accommodé. Ah! Seigneur, je ne
 serois pas un fidèle ministre de votre parole,
 si dans un jour aussi solennel que celui-ci,
 où les Anges vos Ambassadeurs, nous ont
 annoncé & promis la paix, je ne vous de-
 mandois au nom de tous mes Auditeurs
 cette paix si désirée, qui doit pacifier tout le
 monde Chrétien; cette paix dont dépend le
 bonheur de tant de nations; cette paix pour
 laquelle votre Eglise s'intéresse tant & avec
 tant de raison; cette paix que vous seul pou-
 rez donner, & qui désormais ne peut être
 que l'ouvrage de votre providence miracu-

leuse & de votre absolue puissance. Je n'aurois pas, comme ministre de votre parole, le zèle que je dois avoir, si, à l'exemple de vos Prophètes, je ne vous disois aujourd'hui: *Dona pacem, Domine, sustinentibus te, ut Prophetarum tui fideles inveniantur.* Donnez la paix, Seigneur, à votre peuple, afin que ce ne soit pas en vain que nous l'ayons engagé à appaiser votre colère pour l'obtenir. Donnez-lui la paix puisqu'entre les prospérités, quoiqu'humaines & temporelles, qu'il lui est permis d'espérer, la paix est celle qui vient plus immédiatement de vous, & qui peut le plus contribuer à votre gloire. Mais je serois, ô mon Dieu! encore plus prévaricateur de mon ministère, si préférablement à cette paix, toute nécessaire & toute importante qu'elle est, je ne vous demandois pour moi, & pour ceux qui m'écoutent, celle qui doit nous réconcilier avec vous, celle qui doit nous réconcilier avec nous-mêmes, celle qui doit nous réconcilier avec nos frères: celle qui doit nous réconcilier avec vous, par une généreuse & sainte pénitence; celle qui doit nous réconcilier avec nous-mêmes, par un vrai détachement & une sincère humilité; celle qui doit nous réconcilier avec nos frères, par une tendre & cordiale charité.

Ramassons en deux mots tout ce mystère & finissons. Le Seigneur & le Dieu des armées, qui vient au monde pour y faire ré-

ner la paix, & qui veut être aujourd'hui glorifié par toute la terre en qualité de Roi pacifique, *Magnificatus est Rex pacificus super faciem universæ terræ*: voilà, Sire, ce que chante l'Eglise dans cette auguste solemnité; voilà ce que nous célébrons. Modèle admirable pour Votre Majesté, & que je lui propose ici avec d'autant plus d'assurance, que je sçais que c'est le modèle qu'elle se propose elle-même, & sur lequel elle se forme. Car sans oublier la sainteté de mon ministère, & sans craindre que l'on m'accuse de donner à Votre Majesté une fausse louange, je dois, comme Prédicateur de l'Evangile, bénir le Ciel, quand je vois, Sire, dans votre personne un Roi conquérant, & le plus conquérant des Rois, qui met néanmoins toute sa gloire à être aujourd'hui reconnu le Roi pacifique, & distingué comme tel entre tous les Rois du monde. Je dois en présence de cet Auditoire Chrétien, rendre à Dieu de solennelles actions de grâces, quand je vois dans Votre Majesté un Monarque victorieux & invincible, dont tout le zèle est de pacifier l'Europe, dont toute l'application est d'y travailler & d'y contribuer par ses soins, dont toute l'ambition est d'y réussir; & qui par-là est sur la terre l'image visible de celui dont le caractère est, d'être tout ensemble, selon l'Ecriture, le Dieu des armées & le Dieu de la paix. Cette paix est l'ouvrage de Dieu; & nous

*Ecclesi.
Offic.*

reconnoissons plus que jamais, que le monde ne la peut donner : mais notre confiance Sire, est que malgré le monde même, Dieu se servira de Votre Majesté, de sa sagesse, de ses lumières, de la droiture de son cœur, de la grandeur de son ame, de son désintéressement, pour donner cette paix au monde. Ce qui nous console, c'est que Votre Majesté suivant les règles de sa religion, ne fait la guerre aux ennemis de son Etat, que pour procurer plus utilement & plus avantageusement cette paix à ses sujets. Ce qui nous rassûre, c'est que dans les vues qui la font agir toutes ses conquêtes aboutissent là; & qu'elle ne gagne des batailles, qu'elle ne force de villes, qu'elle ne triomphe par-tout, que pour parvenir plus sûrement & plus promptement à cette paix. Ce qui soutient nos espérances & au même tems ce qui augmente notre vénération & notre zèle pour Votre Majesté, c'est que son amour pour son peuple l'emportera toujours en ceci par-dessus ses intérêts propres; & que touchée de ce motif, il n'y aura rien qu'elle ne sacrifie au bien de cette paix: qu'ainsi, en véritable imitateur du Dieu des armées & du Dieu de la paix, vous aurez, Sire, l'avantage, après avoir été le Héros du monde Chrétien, d'en être encore le pacificateur. Car voilà ce qui mettra le comble à vos travaux héroïques; voilà ce qui couronnera votre regne; voilà ce qui

chevera votre glorieuse destinée.

Accomplissez mes vœux, Seigneur ; ou plutôt, bénissez les intentions de ce Roi pacifique & conquérant, qui sçait si bien se conformer aux vôtres. Donnez-nous par lui cette paix que vous nous promettez aujourd'hui par le ministère de vos Anges : & s'il étoit vrai que vous fussiez encore irrité contre les hommes ; si les péchés des hommes méritoient encore les fléaux de votre justice, permettez-moi, Seigneur, de vous faire ici la prière que vous fit autrefois David, & de vous dire comme lui dans le même esprit ?

Dissipa gentes quæ bella volunt. Dissipez ces nations opiniâtres qui veulent la guerre. Renversez leurs desseins, rompez leurs alliances, rendez vaines leurs entreprises, troublez leurs conseils. Souffrez que j'ajoute avec le même Prophète : *Effunde iram tuam in gentes quæ te non noverunt, & in regna quæ nomen tuum non invocaverunt.* S'il faut, ô mon Dieu, que votre colère éclate, répandez-la sur ces nations qui ne vous connoissent point, & sur ces Royaumes qui n'invoquent point votre nom : c'est-à-dire, sur ces nations où la vérité de votre religion n'est pas connue, & sur ces Royaumes où l'hérésie a aboli la pureté de votre culte. Mais par un effet tout contraire, répandez votre miséricorde sur ce Royaume Chrétien, où vous êtes invoqué, servi, adoré en esprit

280 SUR LA NAT. DE JESUS-CHRIST.
 & en vérité. Répandez-la sur ce Monarque
 qui m'écoute, & qui plus zélé pour votre
 gloire que pour la sienne, met aujourd'hui
 vos pieds, non-seulement son sceptre &
 couronne, mais toute la gloire de ses con-
 quêtes, pour vous en faire hommage comme
 au Dieu de la paix; qui pour le bien de vo-
 tre Eglise, préfère cette paix à l'accroisse-
 ment de son Empire; & qui au milieu de sa
 prospérité & du succès de ses armes, ne re-
 fuse pas pour elle de se relâcher de ses droits.
 Dans des dispositions si saintes, que ne doit-
 il pas attendre de vous; & quels effets, ou
 plutôt, quels miracles de protection n'avez-
 vous pas droit de nous promettre pour lui.
 C'est l'homme de votre droite, Seigneur,
 étendez sur lui votre main, animez-le de vo-
 tre esprit; remplissez-le de vos lumières,
 fortifiez-le de votre grace. Tandis que vous
 le soutiendrez, toutes les puissances du mon-
 de, quoique liguées & conjurées, ne prévau-
 dront pas contre lui; & avec votre divin se-
 cours, nous ne doutons point, ô mon Dieu,
 que nous n'obtenions enfin cette paix salu-
 taire, que nous vous demandons comme un
 des fruits de la naissance de notre adorable
 Sauveur, & comme un moyen qui nous ai-
 dera à mériter la bienheureuse & l'éternelle
 paix dont vos Elus jouissent dans le Ciel.
 Je vous la souhaite, mes chers Auditeurs
 au nom, &c.

Fiat ma-
 nus tua
 super vi-
 rum dex-
 teratua.
Psal. 79.

AUTRE

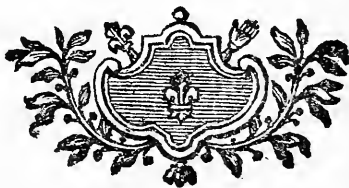
AVENT

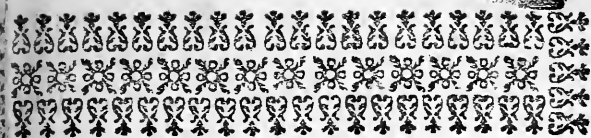
PRESCHÉ

DEVANT LE ROI.

S E R M O N S
CONTENUS DANS CET AVEN

- P**OUR la Fête de tous les Saints.
Sur la Sainteté. 283.
- Pour le I. Dimanche de l'Aven.
Sur le Jugement dernier. 329.
- Pour le II. Dimanche de l'Aven.
Sur le Respect humain. 374.
- Pour le III. Dimanche de l'Aven.
Sur la Sévérité Evangélique. 411.
- Pour le IV. Dimanche de l'Aven.
Sur la Pénitence. 461.
- Pour la Fête de Noël: *Sur la Nativité de Jesus-Christ. 505.*





SERMON

POUR LA FESTE

DE

TOUS LES SAINTS.

Sur la Sainteté.

Mirabilis Deus in Sanctis suis.

Dieu est admirable dans ses Saints. Au Pseaume 67.

PREMIERE,

À Considérer Dieu dans lui-même, nous ne pouvons dans lui-même l'admirer, parce qu'il est trop élevé au-dessus de nous & trop grand. Comme nous ne le connoissons sur la terre que dans ses ouvrages, ce n'est aussi sur la terre, à proprement parler, que dans ses ouvrages qu'il est admirable pour nous. Or l'ouvrage de Dieu par excellence, ce sont les Saints, & par conséquent, disoit le Prophète Royal : c'est sur-tout dans ses Saints qu'il nous paroît digne de nos admirations : *Mirabilis Deus in Sanctis suis.*

En effet, de quelque manière que nous envisageons les Saints, Dieu est admirable en eux: & quand je m'en tiendrois au seul Évangile de ce jour, qu'y a-t-il de plus admirable, que d'avoir conduit des hommes à la possession d'un Royaume par la pauvreté? que de leur avoir fait trouver la consolation & la joie par les pleurs & l'adversité? que de les avoir élevés par les humiliations au comble de la gloire; & pour me servir de l'expression de S. Ambroise, de les avoir béatifiés par les misères mêmes? Car voilà, si je puis user de ce terme, les divins paradoxes de la Saint-Esprit nous donne l'intelligence de cette solemnité; & que nous n'aurions jamais pu comprendre, si les Saints que nous honorons, n'en étoient une preuve sensible: voilà les miracles que Dieu a opérés dans ses Elus: *Mirabilis Deus in Sanctis suis.*

J'ajoute néanmoins, mes chers Auditeurs, après S. Leon Pape, une chose qui me semble encore plus propre à nous toucher, que l'intérêt que nous y devons prendre, comme Chrétiens. Car Dieu, dit ce Pere, est particulièrement admirable dans ses Saints, parce qu'en les glorifiant, il nous a pourvus d'un puissant secours, c'est celui de leur protection; & qu'en même tems il nous a réservés devant les yeux un grand modèle, c'est l'exemple de leur vie: *Mirabilis in Sanctis suis.*

*Leo in
natali S.
Lauren-
ti.*

in quibus, & præsidium nobis constituit.

emplum. Je m'attache à cet exemple des saints, pour établir solidement les importantes vérités que j'ai à vous annoncer ; & sans rien dire du secours que nous pouvons attendre d'eux, & que nous en recevons, je veux vous faire admirer Dieu dans la conduite qu'il a tenue en nous proposant ces illustres prédestinés, dont la sainteté doit produire en nous de si merveilleux effets pour notre sanctification. Vierge sainte, Reine de tous les Saints, puisque vous êtes la mère de Saint des saints ; vous, en qui Dieu s'est montré souverainement admirable, puisque c'est en vous & par vous qu'il s'est fait homme, & qu'il s'est rendu semblable à nous : faites descendre sur moi ses graces. Il s'agit d'inspirer à mes Auditeurs un zèle sincère, un zèle efficace, d'acquérir cette sainteté si peu goûtée, si peu connue, si peu pratiquée dans le monde, & toutefois si nécessaire pour le salut du monde. Je ne puis réussir dans cette entreprise, que par votre intercession ; & c'est ce que je vous demande, en vous adressant la prière ordinaire : *Ave, Maria.*

EN trois mots j'ai compris, ce me sembleroit trois sujets de la plus juste douleur, soit que nous soyons sensibles aux intérêts de Dieu, soit que nous ayons égard aux nôtres ; quand j'ai dit que la sainteté si nécessaire

pour notre salut, étoit peut goûtée, peu connue, & peu pratiquée dans le monde. Mais je prétends aussi vous consoler, Chrétiens, quand j'ajoute que Dieu par son admirable sagesse, a sçu remédier efficacement à ces trois grands maux, en nous mettant devant les yeux la sainteté de ses Elus & en les prédestinant pour nous servir d'exemples. Je m'explique.

Cette sainteté que Dieu nous commande, & sans laquelle il n'y a point de salut pour nous, par une déplorable fatalité, trouve dans les esprits des hommes trois grands obstacles à vaincre, & qu'elle a souvent peine à surmonter; sçavoir le libertinage, l'ignorance, & la lâcheté. Parlons plus clairement & plus simplement. Trois sortes de Chrétiens dans le monde, par l'aveuglement où nous jette le péché, & par la corruption du monde même, sont mal disposés à l'égard de la sainteté. Les libertins la censurent, & tâchent à la mépriser. Les ignorans la prennent mal; & de l'usage qu'ils en font, ou pour mieux dire, qu'ils en croient faire, ils n'en ont que de fausses idées. Enfin, les lâches la regardent comme impossible, & désespèrent d'y parvenir. Les premiers, malins & critiques, la regardent odieuse; & de-là vient qu'elle est peu goûtée: les seconds, grossiers & charnels, se forment des idées, non selon la vérité, mais selon leur goût, ou selon leur sens; & de-là

ent qu'elle est peu connue : les derniers ,
 ibles & pusillanimes , s'en rebutent , & y
 noncent dans la vue des difficultés qu'ils y
 ncontent; & de-là vient qu'elle est rare &
 eu pratiquée. Trois dangereux écueils à
 viter dans la voie du salut: mais écueils dont
 nous nous préserverons aisément , si nous
 voulons profiter de l'exemple des Saints.

Car je soutiens , & voici le partage de ce
 discours: je soutiens quel'exemple des Saints
 est la plus invincible de toutes les preuves
 pour confondre la malignité du libertin , &
 pour justifier contre lui la vraie sainteté. Je
 soutiens que l'exemple des Saints est la plus
 claire de toutes les démonstrations , pour
 confondre les erreurs du Chrétien séduit &
 trompé , & pour lui faire voir en quoi con-
 siste la vraie sainteté. Je soutiens que l'exem-
 ple des Saints est le plus efficace de tous les
 motifs , pour confondre la tiédeur , beau-
 coup plus le découragement du Chrétien
 lâche , & pour le porter à la pratique de la
 vraie sainteté. De-là n'aurai-je pas droit de
 conclure , que Dieu est admirable dans ses
 saints , lorsqu'il nous les donne pour mo-
 dèles ? *Mirabilis Deus in Sanctis suis.* Je
 parle encore une fois à trois sortes de per-
 sonnes , dont il est aujourd'hui question de
 justifier les sentimens sur le sujet de la sain-
 teté Chrétienne : aux libertins qui la com-
 battent , aux ignorans qui ne la connoissent

pas, aux lâches qui n'ont pas le courage la pratiquer; & sans autre raisonnement, montre aux premiers, que supposé l'exemple des Saints, leur libertinage est insupportable; aux seconds, que leur ignorance est sans excuse; aux derniers, que leur lâcheté n'a plus de prétexte. Trois vérités que je vais développer: appliquez-vous

I.
PARTIE.

C'Est de tout tems que la sainteté, & même la plus solide & la plus vraie, a été la butte à la malignité des libertins, & à la censure. C'est de tout tems qu'ils l'ont combattue comme ses plus déclarés ennemis; & c'est pour cela, ou qu'ils ont tâché de se persuader, & de persuader aux autres qu'il n'y avoit point dans le monde de vraie sainteté; ou qu'ils ont au moins affecté, en la confondant avec la fausse, la décrier. Deux artifices dont ils se sont servis pour défendre, & s'ils avoient pu pour autoriser leur libertinage contre la sainteté Chrétienne, qui néanmoins a tous jours été, & fera toujours devant Dieu, & devant les hommes leur condamnation. Deux artifices que Saint Jérôme a subtilement démêlés dans une de ses Épîtres, où il s'en explique ainsi: *Lacerant sanctum propositum, & remedium pœnæ suæ arbitratum, si nemo sit sanctus, si turba sit pervertitum, si omnibus detrahatur.* Ce pere parle

Hieron.
Epist. lib.
1. Epist.
45. juxta
editionem
Canis.

en particulier de certains esprits prétendus forts, qui témérairement & sans respect, blâmoient la conduite de sainte Paule, & le courage qu'elle avoit eu de quitter Rome, pour aller chercher son salut dans la retraite & dans l'éloignement du monde. Ces paroles sont remarquables, & d'autant plus dignes d'être pesées, qu'elles expriment ce que nous voyons tous les jours arriver dans notre siècle. *Lacerant sanctum propositum*: parcequ'ils raisonnent en mondains, disoit S. Jérôme, ils déchirent par leurs railleries, & même par leurs médisances, tout ce que les serveurs de Dieu font de plus édifiant & de plus louable pour honorer Dieu. *Et remedium* Idem *œnæ suæ arbitrantur, si nemo sit sanctus*: ils croient leur libertinage bien à couvert, quand ils ont la hardiesse de soutenir qu'il n'y a point de Saint sur la terre; que ceux qu'on estime tels, ont comme les autres leurs passions & leurs vices, & des vices même plus grossiers; que les plus gens de bien sont comme eux dans la voie de perdition, & qu'on a droit de dire de tout le monde, que tout le monde est corrompu & perverti. Non-seulement ils soupçonnent que cela peut-être; mais ils s'affurent que cela est, & dans cette proposition aussi extravagante que maligne, ils se consolent: comme si l'affreuse opinion qu'ils ont de tout le genre humain, étoit la justification de leur iniquité, & devoit les

guérir de tous les remords intérieurs qu'ils auroient infailliblement à effuyer, si le monde leur faisoit voir des hommes vraiment vertueux, & dont la vie exemplaire fût un reproche sensible de leur impiété & de leurs défordres. *Et remedium pœnæ suæ arbitrantur, si omnibus detrahatur.* Prenez garde, s'il vous plaît, à la pensée de ce saint Docteur.

La première injustice que le libertin fait à la sainteté Chrétienne, est de ne la vouloir pas reconnoître; c'est-à-dire, de prétendre que ce que l'on appelle sainteté, n'est rien moins dans les hommes que sainteté; que dans les uns c'est vanité, dans les autres singularité, dans ceux-ci dépit & chagrin, dans ceux-là foiblesse & petitesse de génie; & malgré les dehors les plus spécieux, dans plusieurs imposture & hypocrisie. Car c'est ainsi; mes chers Auditeurs, qu'on en juge dans le monde, mais particulièrement à Cour: dans ce grand monde où vous vivez dans ce monde, que je puis appeller l'abrégé du monde. Monde profane, dont la malignité, vous le sçavez, est de n'admettre point de vraie vertu; de ne convenir jamais de rien d'être toujours convaincu que ceux qui font, ont d'autres vues que de le faire; de ne pouvoir croire qu'on serve Dieu purement pour le servir, ni qu'on se convertisse purement pour se convertir; de n'en voir aucun exemple, qu'on ne soit prêt à contester;

critiquer tout, & à force de critiquer tout, le ne trouver plus rien qui édifie. Malignité, reprend S. Jérôme, injurieuse à Dieu, & pernicieuse aux hommes; ne perdez pas cette réflexion qui vous peut être infiniment utile & salutaire.

Malignité injurieuse à Dieu, puisque par-là l'on ôte à Dieu la gloire qui lui est dûe, en attribuant à tout autre qu'à lui les œuvres dont il est l'auteur, comme nous apprenons de l'Évangile, que les Pharisiens en usoient à l'égard du Fils de Dieu. Car que faisoient-ils? Ils imputoient à l'art magique les miracles de ce Dieu-homme : ils disoient qu'ils chassoit les démons par la puissance de Béalzebub, le Prince des ténèbres. Et ce fait-on à la Cour? On veut, & l'on veut sans distinction, qu'un intérêt secret y soit le ressort, le motif, de tout le bien qu'on y pratique, de tout le culte qu'on y rend à Dieu, de toutes les résolutions qu'on y prend pour mener une vie Chrétienne, de toutes les conversions qui y paroissent, de toutes les résolutions qu'on y apperçoit. On veut qu'une ambition & servile politique-en soit le principe & la fin. On dit d'une ame touchée de Dieu, qu'elle commence de bonne foi à régler ses passions, qu'elle prétend quelque chose, qu'il y a du mystère dans sa conduite, que ce changement est une scène qu'elle donne, mais que l'acteur y a peu de part. Or l'un n'est-il pas sem-

blable à l'autre; & si le langage des Pharisiens a été un blasphème contre Jésus-Christ, celui du monde qui juge & qui décide de la sorte, est-il moins injuste & moins criminel ?

Malignité pernicieuse aux hommes, puisque le mondain se prive ainsi d'une des grâces les plus touchantes, & dans l'ordre de la prédestination les plus efficaces, qui est le bon exemple : ou plutôt, puisqu'autant qu'il dépend de lui, il anéantit à son égard cette grâce du bon exemple. Ces conversions dont il est témoin, & qu'on lui propose pour le faire rentrer en lui-même, n'ont plus d'autre effet sur lui, que de lui faire former mille raisonnemens, mille jugemens téméraires & mal fondés; que de lui faire prophaner ce qu'il y a de plus saint par les railleries les plus piquantes, & souvent même par les discours les plus impies. Dieu le permet pour punir en lui cet esprit d'orgueil, qui le porte à s'ériger en censeur si sévère de la sainteté. D'où arrive, que bien loin de tirer aucun fruit d'exemples qu'il a devant les yeux, ils'endurcit le cœur, il se confirme dans ses désordres, demeure dans son impénitence, il s'y obstine & se rend encore plus incorrigible. Au lieu que les âmes fidèles marchent avec simplicité dans les voies de Dieu; profitent de ce qu'elles supposent bien, au hazard même de s'y tromper; s'édifient des vertus, quoique douteuses, qui leur paroissent vertus; de ce

Exemples même contestés se font des leçons & des règles : heureuses qu'il y en ait encore ; & sans penser à les combattre , bénissant Dieu de ce qu'il les suscite pour sa gloire , pour le bien de ses élus , & pour la confusion du libertinage.

Car je l'ai dit , Chrétiens , & je le répète ; quelque présomptueux que puisse être le libertinage du monde, jamais il ne se soutiendra contre certains exemples irréprochables ; que Dieu dans tous les tems lui a opposés , & qu'il lui opposera toujours pour le confondre. Cette nuée de témoins dont parle saint Paul, cette innombrable multitude de Saints dont nous honorons la glorieuse mémoire ; est en faveur de la sainteté Chrétienne un argument trop plausible , & une preuve trop éclatante & trop forte, pour pouvoir être affoiblie par toute l'impiété du siècle. Il y a dans le monde des hypocrites, je le sçais, & peut-être trop, pour n'en pas gémir moi-même. Mais l'impiété du siècle peut-elle se prévaloir de l'hypocrisie, pour en tirer cette dangereuse conséquence, qu'il n'y a point dans le monde de vraie sainteté ? Au contraire , répond ingénieusement S. Augustin, c'est de-là même qu'elle doit conclure qu'il y a une vraie sainteté , parce qu'il se trouve des saintetés fausses ; & la raison qu'il en apporte , est sans réplique : parce que la fausse sainteté, ajoute-t-il, n'est rien autre chose qu'une imitation

de la vraie, comme la fiction est une imitation de la vérité.

En effet, ce sont les vraies vertus, qui par l'abus qu'on en a fait, en voulant les imiter, ont produit, contre les intentions de Dieu les fausses vertus. Le démon, pere du mensonge, s'étant étudié à copier, autant qu'il a pu, les œuvres de Dieu, il a pris à tâche de contrefaire la vraie humilité par mille vains phantômes d'humilité, la vraie sévérité de l'Évangile par l'apparente sévérité de l'hérésie, le vrai zèle par le zèle jaloux, la vraie religion par l'idolâtrie & la superstition. Témoignage évident, dit S. Augustin, qu'il y a donc une vraie religion, un vrai zèle, une vraie sévérité de mœurs, une vraie humilité de cœur, en un mot, une vraie sainteté; puisqu'il est impossible de contrefaire ce qui n'est pas, & que les copies, quoique fausses, supposent un modèle.

Or ce principe établi, qu'il y a une vraie sainteté, l'impiété du siècle la plus maligne demeure désarmée & sans défense. Que cette sainteté pure & sans reproche, soit rare parmi les hommes; qu'elle se rencontre en peu de sujets, cela ne favorise en aucune sorte le libertin. Quand il n'y en auroit dans le monde qu'un seul exemple, il n'en faudroit pas davantage pour faire sa condamnation: & Dieu par une providence toute spéciale, dispose tellement les choses, que cet exemple, seul, vous le voulez, ne manque jamais; & que ma

gré l'iniquité, il y en a toujours quelqu'un, que le mondain lui-même de son propre aveu, ne peut s'empêcher de reconnoître.

Oui, mon cher Auditeur, si vous êtes assez malheureux, pour être du nombre de ceux à qui je parle ici & que je combats; ce seul homme de bien que vous connoissez, & qui est, dites-vous, l'unique en qui vous croyez, & dont vous voudriez répondre, c'est celui-là même qui s'élevera contre vous au jugement de Dieu. Lui seul il vous fermera la bouche. Dieu n'aura qu'à vous le produire, pour vous convaincre malgré vous du prodigieux égarement où vous aurez vécu, & pour faire paroître à tout l'univers la vanité, la foiblesse, le désordre de votre libertinage. En vain pour votre justification voudrez-vous alléguer l'hypocrisie de tant de mauvais Chrétiens. S'il y a eu dans le monde des hypocrites, vous dira Dieu, vous n'avez pas dû pour cela être un impie. Si plusieurs ont abusé de la sainteté de mon culte, il ne falloit pas vous porter à un excès tout opposé, ni vous livrer au gré de vos passions. Car il n'étoit pas nécessaire que vous fussiez l'un ou l'autre : entre l'hypocrite & le libertin, il y avoit un parti à suivre, & même un parti honorable, c'étoit d'être Chrétien & vrai Chrétien. Que ceux que vous avez traités de faux dévots, l'ayent été ou non, c'est sur quoi ils seront jugés; mais votre cause, qui n'a rien de commun avec

eux, n'en a pu devenir meilleure. Tant de faux dévots, de dévots suspects qu'il vous plaira, en voici un après tout que vous ne pouvez recuser; en voici un qui vous confond, & qui vous confond par vous-même. Car ce juste que vous avez vous-même respecté, ce juste en qui vous avez reconnu vous-même tous les caractères d'une piété sincère & solide, que ne l'avez-vous imité & pourquoi ne vous êtes-vous pas formé sur ses exemples?

Cela, dis-je, suffiroit pour faire taire l'impunité. Ce seroit assez de ces saints, quoiqu'ils soient rares & singuliers, que Dieu nous fait voir sur la terre; de ces saints qui non-seulement glorifient Dieu, mais ont encore le bonheur en le glorifiant, d'être généralement approuvés des hommes; de ces saints dont la vertu est si unie, si simple, si pure, si hautement & si universellement canonisée, que le libertinage même est forcé de les honorer. Car il y en a & quelque réprouvé que soit le monde, il y en a au milieu de vous: vous sçavez bien le démêler, & vous ne vous trompez pas dans le discernement que vous en faites.

Mais je dis bien plus; & pour un juste dont l'exemple pourroit suffire, Dieu m'en découvre aujourd'hui une multitude innombrable & me fournit autant de preuves contre vous. Il m'ouvre le ciel; & m'élevant au-dessus de la terre, il me montre ces troupes d'élus qu'un

sainteté éprouvée, purifiée, consommée, a fait monter aux plus hauts rangs de la gloire. Des hommes, dit S. Chrysostome (induction admirable, & dont vous devez être touchés) des hommes en qui la sainteté n'a été, ni tempérament, puisqu'elle a réformé, changé, détruit dans eux le tempérament; ni humeur, puisqu'elle ne les a sanctifiés qu'en combattant, qu'en réprimant, qu'en mortifiant sans cesse l'humeur; ni politique, puisqu'elle les a dégagés de toutes les vues humaines; ni intérêt, puisqu'elle les a fait renoncer à tous intérêts; ni vanité, puisqu'elle les a en quelque sorte anéantis, & qu'ils ne se sont presque tous sanctifiés qu'en se cachant dans les ténèbres; ni chagrin, puisqu'elle les a souvent détachés, séparés du monde, lorsqu'ils étoient plus en état de jouir des prospérités, & de goûter les agrémens du monde; ni foiblesse, puisqu'elle leur a fait prendre les plus généreuses résolutions, & soutenir les plus héroïques entreprises; ni petitesse de génie, puisqu'en souffrant, en mourant, en s'immolant pour Dieu, ils ont fait voir une grandeur d'ame, que l'infidélité même a admirée; ni hypocrisie, puisque bien loin de vouloir paroître ce qu'ils n'étoient pas, tout leur soin a été de ne pas paroître ce qu'ils étoient. Des hommes que le Christianisme a formés; & dont la sainteté incontestablement reconnue, est d'un ordre

si supérieur à tout ce que la philosophie payenne, je ne dis pas, a pratiqué, mais a enseigné, mais a imaginé, mais a voulu feindre que dans l'opinion de S. Augustin, l'exemple de ces héros Chrétiens, dont nous solennisons la fête, est une des preuves les plus invincibles, qu'il y a un Dieu, qu'il y a une religion, qu'il y a une grace surnaturelle qui agit en nous. Pourquoi? parce qu'une sainteté aussi éminente que celle-là, ne peut être sortie du fonds d'une nature aussi corrompue que la nôtre; parce que la philosophie & la raison ne vont point jusques-là parce qu'il n'y a donc que la grace de J. C. qui puisse ainsi élever les hommes au-dessus de toute l'humanité, & que c'est par conséquent l'œuvre de Dieu. Voilà ce qui célèbre aujourd'hui l'Eglise militante, dans cette auguste solennité qu'elle consacre à l'Eglise triomphante. Voilà de quoi le ciel est rempli. Exemples mémorables, dont l'impiété n'effacera jamais le souvenir, & contre lesquels elle ne prescrira jamais. Exemples convainquans, auxquels il faut que le libertinage cède, & qui confondront éternellement l'orgueil du monde. Miracles de votre grace, ô mon Dieu, dont je me fers ici pour répandre au moins dans la Cour du plus Chrétien de tous les Rois, les sentimens de respect & de vénération dûs à la vraie piété. Heureux, si j'en pouvois bannir cet esprit

nondain , toujours déclaré contre ceux qui vous servent, ou plutôt, Seigneur, toujours déclaré contre votre servicemême! Heureux, si je pouvois le détruire dans tous les cœurs; si je pouvois détromper toutes les personnes qui m'écoutent , & leur faire une fois comprendre combien ces injustes préjugés, dont on se laisse si aisément prévenir , & où l'on aime tant à s'entretenir, sont capables de les éloigner , & les éloignent en effet de vous!

La seconde injustice du libertin à l'égard de la sainteté ne consiste plus à la désavouer, mais à la décréditer, à la rendre odieuse, en lui imputant des défauts prétendus; & en les employant contre elle pour la noircir. Car, comme remarque le sçavant Chancelier Gerson, homme entre tous les autres très-pénétrant & très-éclairé dans la science des mœurs, la sainteté Chrétienne n'est point responsable des imperfections de ceux qui la pratiquent. Si celui qui s'adonne au culte de Dieu, a encore ses foiblesses & ses passions, il les a parce qu'il est homme, & non parce qu'il est pieux. Bien loin que la sainteté les fomenté & les autorise, elle est la première à les lui reprocher, & elle ne cesse jamais de les combattre. Si elle n'en triomphe pas toujours, & si les passions l'emportent quelquefois sur elle, telle est notre défectivité & non pas le sien. Il y a plus, & est-il juste d'exiger de la vraie piété, parce qu'elle est en

elle-même parfaite & divine, que d'abord elle nous rende des hommes parfaits? Comme elle ne présume point de pouvoir faire dans cette vie des saints impeccables, auf ne doit-on pas s'en prendre à elle, si ceux qui s'engagent à suivre ses voies, sont encore sujets aux fragilités humaines. Relever l'homme de ses chûtes, l'humilier dans la vue de ses misères, lui faire trouver dans ses passions mêmes la matière & le fond de ses mérites, c'est à quoi elle travaille, de quoi elle répond; & non pas d'affranchir l'homme de tous péchés, ce qui ne convient qu'à l'état des bienheureux.

Or voici néanmoins l'autre effet de la malignité du monde. Un homme pour obéir à Dieu, & en vue de son salut, prend-t-il le parti de la piété? dès-là on ne lui pardonne plus rien, & l'on est déterminé à lui faire des crimes de tout: dès-là il ne lui est plus permis d'avoir ni passion, ni imperfection: on veut qu'il soit irrépréhensible; & s'il ne l'est pas on en accuse la piété même. Malignité, ajoute S. Jérôme, la plus inique. Car enfin si la piété doit être exposée à la censure du monde, au moins la censure du monde doit-elle être équitable; & s'il ne veut pas lui faire grâce, au moins doit-il lui faire justice. Pourquoi donc ces préventions contre elle? pourquoi ces suppositions en lui imputant comme propre, ce qu'elle rejette elle-même comme co-

damnable? pourquoi cette aversion secrète envers ceux qui l'ont embrassée? pourquoi ce penchant à les railler, à les abbaïsser, à empoisonner leurs actions les plus innocentes & leurs plus droites intentions, à diminuer leurs bonnes qualités, à exagérer les mauvaises, si quelquefois ils en font paroître? Est-ce ainsi que nous en ufons avec le reste des hommes? & l'attachement au service de Dieu a-t-il quelque chose qui doit attirer le mépris & la haine? Je pourrois m'en tenir là pour la confusion de l'impie: mais l'Eglise va plus loin. Elle lui oppose dans la personne des Saints, & pour une conviction plus entière, sur-tout plus sensible, des hommes tels que les concevoit S. Paul, & tels en effet qu'ils ont paru selon l'idée de cet Apôtre; édifiant le monde, & servant de modèles au monde: des hommes irrépréhensibles, au sens même que le monde les veut, & que le libertin les demande: des hommes en qui la piété n'a été ni présomptueuse, ni hautaine, ni aigre, ni critique, ni opiniâtre, ni dissimulée, ni jalouse, ni bizarre; ni intrigante, ni dominante.

Ce sont-là ceux que l'Eglise oppose au libertinage. Ces bienheureux, dont elle honore la mémoire, ce sont ces hommes parfaits qu'elle nous met devant les yeux. Sujets par eux-mêmes à tous les vices des autres, ils ne s'en sont ou préservés ou corrigés, que par l'exercice &

l'étude des vertus Chrétiennes. D'où il s'ensuit que leur sanctification, en justifiant le parti de la piété, doit donc couvrir d'une éternelle opprobre le libertin, qui entreprend de le rendre méprisable. Leur siècle, quoique perverti, les a reconnus & publiés tels que je vous les dépeins. Comme tels, les siècles suivans les ont béatifiés & canonisés: c'est sur les témoignages du monde entier que nous leur rendons en ce jour un culte si solennel c'est pour cela, dit l'Écriture, qu'ils sont devant le trône de Dieu, parce qu'ils ont été sans tache devant les hommes: *Sine macula enim sunt ante thronum Dei*. Serons-nous assez injustes pour leur disputer tout à la fois, & leur sainteté, & leur gloire? Mais serons-nous au même tems assez aveugles, pour ne pas découvrir toute la foiblesse de l'impunité? Reprenons: le libertin combat la sainteté Chrétienne, & je vous ait fait voir que l'exemple des Saints rend son libertinage insoutenable. L'ignorant ne connoît pas la sainteté Chrétienne, & je vais lui montrer que l'exemple des Saints rend son ignorance inexcusable. C'est la seconde Partie.

II. PARTIE. **I**L ne faut pas douter, que S. Paul écrivant à Timothée son disciple, n'eût en vue les derniers siècles de l'Eglise, & en particulier celui où nous vivons, quand parmi les abus qu'il condamnoit, & qu'il remarquoit même dès

ors dans le Christianisme, il déplorait surtout l'aveuglement de certaines âmes séduites, qui étudioient sans cesse la religion, & qui ne parvenoient jamais à la science de la religion; qui en apprenoient tous les jours les maximes & les préceptes, & qui n'en comprennoient jamais l'essentiel ni les fonds; qui s'étoient en spéculations, pour s'y rendre habiles, mais qui ne l'entendoient jamais, parce que jamais elles n'en venoient à la pratique; un mot, qui cherchant en apparence le royaume de Dieu, ne le trouvoient point en effet, parce qu'elles le cherchoient sans le connoître: toujours éloignées de la solidité, parce qu'avec toute leur étude, elles ne étoient jamais formé une juste image de la vérité: *Semper discentes; & numquam ad scientiam veritatis pervenientes.* C'étoit un des vices dont ce grand Apôtre menaçoit l'Eglise de Dieu; & n'est-ce pas ce que nous voyons aujourd'hui? Quelque spirituel & quelque raffiné que se pique d'être le siècle que nous sommes nés, avouez-le, mes chers auditeurs, qu'un des abus qui y regnent davantage, est de se laisser prévenir des erreurs les plus grossières sur ce qui regarde la véritable piété & la sainteté Chrétienne. J'en appelle à vos connoissances, je suis certain que vous en convenez déjà avec moi.

Les uns, ne perdez pas ceci, font consister la sainteté dans ce qui est selon leur sens, & les

autres dans ce qui est selon leur goût: les uns dans les choses extraordinaires & singulieres & les autres dans des choses extrêmes & outrées: les uns dans ce qui éclate & qui brille & les autres dans ce qui effraye & qui rebute. Les uns se la figurent hors de leur état, les autres se la proposent au-delà de leurs forces & de leur pouvoir: les uns l'imaginent contraire aux bienséances & aux regles qu'il faut observer dans le monde, & les autres s'opposent des plans opposés à leurs obligations même les plus étroites & à leurs engagements particuliers par rapport au monde: les uns s'attachent à certains moyens auxquels ils bornent, pendant qu'ils négligent la fin, les autres la réduisent à des idées vagues de la fin dont ils se repaissent, pendant qu'ils négligent les moyens. Quel champ, Chrétiens, & quelle matière à nos réflexions!

Or je dis que l'exemple des Saints confond toutes ces erreurs; qu'il nous démontre sensiblement que la sainteté ne consiste point en tout cela, ne dépend point de tout cela, n'est rien moins, ou plutôt, est quelque chose de meilleur & de plus raisonnable que tout cela. Pourquoi? parce que les Saints par leur exemple nous prêchent aujourd'hui une vérité, mais une vérité touchante, une vérité édifiante, une vérité consolante: sçavoir, qu'indépendamment de notre sens ou de notre goût, que sans l'

at de certaines œuvres ou leur austérité, e sans sortir de notre condition ni quitter s voies communes, que sans prendre des oyens particuliers ni se proposer une autre t, que celle même qui nous est marquée ns la situation présente où nous nous ouvons, toute la saintete, la vraie sainteté e de remplir ses devoirs, & de les remplir ns la vue de Dieu; d'être parfaitement ce e l'on doit être, & de l'être selon Dieu; e se conduire d'une manière digne de l'état e l'on est appelé de Dieu. Vérité à laquel- notre raison se foumet d'abord, & qu'il fit de comprendre pour en être persuadé; arité que toutes les Ecritures nous ont en- gnée, mais dont nous avons encore une euve plus évidente dans ces grands mo- les que Dieu nous présente aujourd'hui. Car dans ces modèles, qui sont les Saints, trompé de toute illusion, je vois claire- nt & distinctement ce que c'est que d'être nt; & je le vois sans effort, sans embarras préceptes, comme si la sainteté elle-mê- se découvroit à moi, & devenoit sensi- e pour moi. Et puisqu'il n'est rien hors d Dieu, de plus excellent, rien de plus di- qu'une sainteté de ce caractère, c'est- àire, une sainteté fondée sur les devoirs, lée par les devoirs, renfermée dans les devoirs: dès que je l'envisage de la sorte, at révolté que je puis être contre mes

devoirs, je me sens forcé à lui donner une estime; & cette estime dont je ne puis me défendre, m'en fait naître un amour secret dont je me défends encore moins. Je dis: Voilà ce que je devrois être: voilà ce que ma raison, ce que ma conscience, ce que ma religion me reprocheront toujours si je n'entre pas: je le dis; & l'aveu que j'en fais est pour moi un témoignage infailible, que c'est donc là, & là seulement que se réduit ce que nous appelons sainteté.

Non, Chrétiens, ces bienheureux dont nous solennisons la fête, ne sont point précisément devenus saints, pour avoir fait dans le monde & pour Dieu des choses extraordinaires, & éclatantes. S'ils en ont fait, dit saint Bernard, & si l'histoire de leur vie les rapporte; ces œuvres éclatantes & extraordinaires pouvoient bien être des effets & des écoulemens de leur sainteté, mais ils n'en ont jamais été, ni le fonds ni la racine. Ils les ont faites, si vous voulez, parce qu'ils étoient saints; mais ils n'ont jamais été saints, parce qu'ils les faisoient: & en effet ils pouvoient être saints sans cela, comme avec cela ils auroient pu ne l'être pas.

Ils pouvoient être saints sans cela. Combien de prédestinés, maintenant heureux & paisibles possesseurs de la gloire, n'ont jamais rien fait sur la terre qui leur ait attiré l'admiration, ni qui les ait distingués? Et

voient avec cela n'être pas saints. Com-
 tende réprouvés, victimes de la justice de
 Dieu, & livrés au feu éternel, ont fait sur la
 terre des actions de vertu, à quoi les hom-
 mes ont applaudi, pendant que Dieu les
 condamnoit, & peut-être pour ces vertus mê-
 mes prétendues les rejettoit. Saints sans cela:
 si l'ont été des millions d'élus dont les
 noms sont écrits dans le ciel, quoiqu'incon-
 nus dans l'Eglise même. Dieu, comme re-
 marque S. Augustin, a pris plaisir à les sanc-
 tifier dans l'obscurité d'une vie commune,
 d'une vie cachée; & quand il les a introduits
 dans son Royaume, il ne leur a point dit:
 soyez, serviteurs fidèles, parce que vous
 avez fait pour moi de grandes choses, mais
 parce que vous avez été fidèles dans les plus
 petites: *Quia in paucis fuisti fidelis*. Rien moins

Mat. 25.

de saints, ou plutôt, réprouvés avec cela:
 si doit-il arriver à ces malheureux, qui
 ont dit à Dieu: Seigneur, n'avons-nous pas
 prophétisé en votre nom? n'avons-nous pas
 chassé les démons? mais à qui Dieu répon-
 dit: Je ne vous ai jamais connus, & je ne
 vous connois point encore. Prophètes & fai-
 teurs de miracles tant qu'il vous plaira: ce
 n'est point par-là que je fais le discernement
 de ceux qui m'appartiennent.

Ce que je dis, Chrétiens, est tellement
 vrai, que Marie, la plus sainte des créatures,
 néanmoins celle dont l'Evangile, par un

dessein particulier de la providence, a montré
publié de miracles. Que dis-je? & fais-je
même mention d'un seul? En marque-t-il
seul de Jean-Baptiste, le précurseur de
Jésus-Christ? & n'est-ce pas à lui toutefois
le Sauveur du monde rendit ce glorieux
moignage, qu'entre les enfans des hommes,
nul n'avoit été devant Dieu, ni plus grand
ni plus saint? Disons-en autant de mille
autres choses, avec lesquelles on confond tous
les jours la sainteté: autant de ces austères
que le monde admire, & qui, selon la ju-
dicieuse remarque de l'Evêque de Geneve
sont tout au plus que des moyens pour arriver
à la sainteté, mais nullement la sainteté
même. Il y a dans le ciel des Saints du premier
ordre, qui n'ont jamais été par profession
ni solitaires ni austères: le Saint des Saints
lui-même, le Fils de Dieu ne l'a point été
ou du moins ne l'a point paru; & peut-être
l'enfer est-il plein de pénitens, d'anacré-
tes, que la vanité a perdus.

Par où donc les Saints sont-ils devenus
saints, & en quoi proprement consiste le fondement
de leur sainteté? Ah! Chrétiens, c'est
qu'il est de votre intérêt de m'écouter.
voici en deux mots votre instruction & votre
consolation.

Ils n'ont été saints, que parce qu'ils ont
rempli leurs devoirs: & ils ont rempli leurs
devoirs, parce qu'ils étoient saints. D

oses dont l'enchaînement porte avec soi un caractère de raison & de vérité, qui se fait sentir. Saints, parce qu'ils ont rempli leurs devoirs: c'est-à-dire, parce qu'ils ont sçu parfaitement accorder leur condition avec leur religion; mais en sorte que leur religion a toujours été la règle de leur condition, & que jamais leur condition n'a prévalu aux maximes de leur religion. Saints, parce qu'ils ont rendu à chacun ce qui lui étoit dû; l'honneur à qui étoit dû l'honneur, le tribut à qui étoit dû le tribut, l'obéissance à ceux que Dieu leur avoit donnés pour maîtres, la complaisance à ceux dont ils devoient entretenir la société, l'affistance à ceux qu'ils devoient secourir, le soin à ceux dont ils devoient répondre; à tous la justice & la charité: parce que nous en sommes à tous redevables. Saints, parce qu'ils ont honoré par leur conduite les ministères dont ils étoient chargés, les dignités dont ils étoient revêtus, les places où Dieu les avoit mis; parce qu'ils ont sacrifié leur repos, leur santé, leur vie aux emplois qu'ils avoient à remplir, aux travaux qu'ils avoient à soutenir, aux fatigues qu'ils devoient essuyer, aux chagrins & aux ennuis qu'il leur falloit dévorer. Saints, parce qu'ils ont préféré en toutes choses la conscience à l'intérêt, la probité à la fortune, la vérité à la flatterie: parce qu'ils ont eu de la sincérité dans leurs pa-

roles, de la droiture dans leurs actions, de l'équité dans leurs jugemens, de la bonté dans leur commerce. Saints, parce que soumis à Dieu, ils se sont tenus dans l'ordre que Dieu les vouloit, sans s'élever, sans s'inquiéter, sans s'inquiéter, sans se plaindre, contents de leur état, ne troublant point ceux des autres, n'enviant le bonheur de personne : fidèles à leurs amis, généreux envers leurs ennemis, reconnoissans des bienfaits qu'ils recevoient, patiens dans les maux, oubliant les injures, supportant les faiblesses : car tout ce que je dis étoit renfermé dans l'étendue de leurs devoirs, & il leur falloit tout ce que je dis pour être saints.

Mais j'ajoute, que parce qu'ils étoient saints, ils ont rempli tous ces devoirs : au commencement d'une vérité incontestable. En effet, il n'y avoit que la sainteté qui pût être en eux une disposition générale & efficace au parfait accomplissement de toutes ces obligations. Sans la sainteté, ils auroient succombé en mille rencontres aux tentations humaines de leur probité & leur droiture, en je ne sçavois combien de pas glissans, les auroit abandonnés; & en satisfaisant à un devoir, ils en auroient violé un autre. Mais parce qu'ils étoient saints, ils ont gardé toute la loi & rempli toute justice; parce qu'ils étoient saints, ils ont allié dans leurs personnes les choses qui ce semble, les plus opposées, & les plus di-

fices à concilier ; l'autorité, avec la charité,
 la politique avec la sincérité, les honneurs
 du siècle avec l'humilité, l'application aux
 affaires avec la piété : parce qu'ils étoient
 sages, ils ont maintenu dans le monde leurs
 droits avec modestie, leurs droits avec défin-
 itement, leur réputation avec un vrai
 mépris & un entier détachement d'eux-mê-
 mes : parce qu'ils étoient saints, ils ont été
 humbles sans bassesse, grands sans hauteur,
 sincères sans imprudence, prudens sans du-
 plité, zélés sans emportement, courageux
 sans témérité, doux & pacifiques sans pusil-
 lité : parce qu'ils étoient saints, ils se
 sont possédés eux-mêmes, ou plutôt ils se
 sont défiés d'eux-mêmes dans la prospérité ;
 ils ont compté sur Dieu, & ils se sont sou-
 tenus par la foi dans l'adversité. Je serois in-
 fini, si je voulois épuiser cette matière, &
 passer plus loin ce détail.

Pourquoi qu'il en soit, mes chers Auditeurs, le
 bonheur de ces glorieux prédestinés est de
 ne voir jamais séparé leur perfection de leurs
 devoirs : disons mieux, leur bonheur est de
 ne voir jamais connu d'autre perfection, que
 celle qui les attacheoit à leurs devoirs. Pour-
 quoi S. Louis est-il au nombre de ceux que
 nous invoquons aujourd'hui ? parce qu'étant
 Roi, il s'est dignement acquitté des devoirs
 d'un Roi : & pourquoi s'est-il dignement ac-
 quitté des devoirs d'un Roi ? parce qu'il a été

un saint Roi. Il n'y a qu'à consulter son histoire, & vous en conviendrez. Or ce que je dis de ce saint Roi, je puis le dire également & par proportion de tous les autres Saints. Tel est le fondement de leur gloire & de leur béatitude : cette fidélité à leurs devoirs, ce zèle pour leurs devoirs, ce renoncement tout pour se rendre parfaits dans leurs devoirs. C'est-là ce que Dieu a récompensé dans les justes qu'il a choisis ; & il ne faut pas s'en étonner, puisque c'est-là précisément ce qui leur a coûté, & ce qui a été le sujet des sacrifices qu'ils ont faits à Dieu, & des victoires qu'ils ont remportées sur eux-mêmes. Car pour ne manquer à aucun de ses devoirs, il faut en bien des occasions se mortifier, se renoncer, se faire violence. Toute autre perfection que celle-là, n'auroit eu rien pour les Saints de difficile, aussi toute autre perfection que celle-là, n'auroit-elle pas été digne de la couronne que Dieu leur préparoit.

Et voilà, Chrétiens, le mystère que nous ne voulons pas comprendre. Nous voudrions une sainteté à notre mode, une sainteté selon nos vues, selon nos desirs, c'est-à-dire, une sainteté qui ne nous coûtât rien : car une telle sainteté, pour rigoureuse qu'elle paroisse & qu'elle puisse être d'ailleurs nous devient dès lors aisée. Mais Dieu veut que notre sainteté consiste dans nos devoirs, & nos devoirs nous coûteront toujours. Hors de nos devoirs, c

Si nous sembleroit sainteté, n'est qu'un phan-
tôme de sainteté, qui ne peut servir, ni à glo-
rier Dieu, ni à édifier les hommes; qui sou-
vent même n'est propre qu'à nourrir l'orgueil
et à nous enfler. Au lieu que la vraie sainte-
té, cette sainteté commune dans un sens, mais
rare dans l'autre, porte avec foi une certaine
bénédiction, dont Dieu tire sa gloire, dont les
hommes se sentent touchés, & qui nous tient
nous-mêmes, sans ostention, sans faste, dans
la règle, & nous préserve de mille abus. J'achève
à présent; & après avoir parlé au libertin & à l'igno-
rant, il me reste à faire voir au Chrétien lâ-
che, que supposé l'exemple des Saints, sa lâ-
cheté est sans prétexte. C'est la dernière partie.

Il falloit, Chrétiens, une aussi grande au-
torité que celle de Dieu, pour commander à
des hommes, je dis à des hommes pécheurs,
d'être saints, & de l'être dès cette vie. *Sanc-*
te estote, quoniam ego sanctus sum : Soyez
saints, parce que je suis saint. Il falloit toute
l'autorité d'un Homme-Dieu, pour dire à
des hommes mondains : soyez parfaits, com-
me votre Pere céleste est parfait : *Estote er-*
fecti, sicut Pater vester cælestis per-
fectus est. C'est ainsi néanmoins que Dieu
parloit à son peuple dans l'ancienne loi; &
ainsi que Jesus-Christ nous a parlé dans
l'Évangile de grace. Mais ce précepte si sublime
et si relevé, ce précepte divin, il s'agit de
l'observer.

III.

PARTIES

Levit

II.

Matt. 5.

ſçavoir ſi nous pouvons l'accomplir, & ſi dans la foibleſſe extrême où le péché nous a réduits, Dieu n'en demande point trop de nous. Non, mes chers Auditeurs; & je prétends en cela que Dieu n'exige rien qui paſſe nos forces. Appliquez-vous : car voici une des plus importantes inſtructions, & le dernier effet de l'exemple que Dieu nous propoſe dans ſes Saints.

Je dis donc que malgré les relâchemens de l'eſprit corrompu du ſiècle, malgré notre fragilité & tous les obſtacles qui nous environnent, l'exemple des Saints nous eſt une preuve convaincante, que la ſainteté n'a rien d'impraticable pour nous & d'impoſſible, qu'elle n'a rien même de ſi difficile & de ſi rigoureux, dont elle ne porte avec ſoi l'aſſoupliſſement; & par une conſéquence néceſſaire, qu'il ne nous reſte aucun prétexte pour colorer notre lâcheté, & pour nous diſculper devant Dieu, ſi nous ne travaillons pas à nous ſanctifier, & ſi en effet nous ne nous ſanctifions pas : *Sancti eſtote.*

Nous mettons la ſainteté au rang des chofes impoſſibles; d'angereux artifice de l'amour propre, pour nous entretenir dans une vaine gloire, dans une vie même dérégulée. Nous nous la figurons, cette ſainteté Chrétienne, dans un degré d'élévation, où nous croyons ne pouvoir jamais atteindre; & par une puſillanimité d'eſprit, dont nous voulons qu'

Dieu soit responsable, & que nous rejettons sur lui, en la rejetant sur notre foiblesse, nous disons comme l'Israélite prévaricateur: *quis nostrum valet ad cælum ascendere?* Qui Dent. 32. nous pourra s'élever jusqu'au ciel? qui de nous pourra parvenir à une telle perfection? Mais Dieu nous apprend bien aujourd'hui à tenir un autre langage: car il nous produit un million de Saints, qui ont été dans le monde ce que nous ne voulons pas qu'on y puisse être; qui ont fait dans le monde ce que nous désespérons d'y pouvoir faire; qui ont trouvé la sainteté dans le monde, & que l'on y a trouvée là même où elle a de si grands obstacles à surmonter. Or si par là Dieu nous ferme la bouche d'une part, il nous ouvre le cœur de l'autre: comment? par ce qu'il ranime notre espérance, & qu'il nous fait connoître par ces exemples, que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie, & que si nous sommes pécheurs, il ne nous refuse rien qu'à nous, tout pécheurs que nous sommes, de devenir saints.

C'est ce qui acheva la conversion de cet incomparable Docteur de l'Eglise, S. Augustin. Une seule chose l'arrêtoit, vous le sçavez; mais cette seule difficulté lui paroissoit surmontable, & suspendoit en lui toutes les opérations de la grace. Dieu lui disoit intérieurement qu'il en viendroit à bout; mais extérieurement il se répondoit à lui-même,

que c'étoit un effort au-dessus de son pouvoir. Dans cette contestation, si je puis parler de la sorte, dans ce combat entre Dieu & lui, il demouroit toujours ennemi de Dieu & toujours esclave de lui-même; c'est-à-dire, toujours esclave de sa passion & de son péché. Enfin, la grace victorieuse de Jésus-Christ lui livra un dernier assaut, & ce dernier assaut l'emporta. Ce fut dans cette merveilleuse vision que lui-même il nous a décrite. Il crut voir la sainteté avec un visage majestueux, qui se présentoit à lui, qui faisoit de pressans reproches, qui lui montreroit un nombre presque infini de vierges dont elle étoit accompagnée, & sembleroit lui dire, pour exciter son courage, & pour

August.
Confess.
lib. 8.
21.

réveiller sa confiance : *Tu non poteris quæ isti & istæ?* Et quoi! ne pourrez-vous passer que ceux-ci & celles-là ont pu? Cette voix, Chrétiens, fut la voix de Dieu; & comme la voix de Dieu renverse les cédres, & brise les rochers, *Vox Domini confringentis cedros,* Augustin n'y put résister. Cet esprit d'orgueil qu'il avoit conservé jusques dans ses plus grands égaremens, ne put tenir contre une telle conviction. Il se laissa persuader, il se laissa toucher; il se détermina à vouloir, & à vouloir en effet ce qu'il n'avoit encore voulu qu'en apparence; & désormais il le voulut si parfaitement, si efficacement, que rien dans la suite n'ébranla

on cœur , & la fermeté de sa résolution.

Or ce qui n'étoit pour Augustin qu'une figure, est aujourd'hui pour vous, mon cher Auditeur , une vérité. Ce n'est pas la sainteté en idée , mais le Dieu même de la sainteté , qui vous parle dans cette fête , & qui vous dit : Regarde , pécheur , & vois ces mes bienheureuses que j'ai rassemblées de la terre , & dont le nombre surpasse les étoiles du ciel. Regarde ces généreux athlètes , qui , pour avoir dignement combattu , pour avoir saintement terminé leur course , possèdent la couronne de justice qu'ils ont méritée. Ce qu'ils ont fait , pourquoi ne le pourras-tu pas ? pourquoi ne le feras-tu pas ? *Et tu non poteris , quod isti & istæ.*

Je ne sçais , Chrétiens , si vous pensez avoir plus de lumières que saint Augustin , ou plus de force d'esprit. Quoi qu'il en soit , voilà ce qui le convertit , & ce qui peut-être ne vous convertira pas. Mais malheur à vous : car ce qui ne fera pas votre conversion , fera votre confusion , fera votre condamnation : & si jamais vous êtes réprouvés de Dieu, rien ne justifiera plus sensiblement votre égard la sévérité de ses arrêts , que la vue de tant de Saints , hommes comme vous , & par conséquent foibles comme vous ; mais à qui tout est devenu possible , sans avoir eu toutefois ni plus de moyens , ni plus de secours que vous. *Non poteris quod isti & istæ ?*

Ce n'est pas que j'ignore qu'il y a de
devoirs pénibles & laborieux dans la prati-
que de la sainteté. J'avoue que le chemi-
qui mene à la perfection évangélique, e-
étroit, & qu'on y trouve des croix : ma-
outre que Dieu sçait bien nous en ten-
compte, il est de la foi que nous avons au-
delà du nécessaire pour les porter, puis-
nous avons même de quoi les aimer ;
quand le Saint Esprit ne m'en assurero-
pas, l'exemple des Saints en est une démon-
stration.

Tertullien parlant de Jesus-Christ, di-
soit que l'exemple de cet Homme-Dieu
étoit la solution universelle de toutes les di-
Tertul. ficultés d'un Chrétien : *Solutio totius difficultatis Christus.* Et la raison qu'il en apporta
c'est qu'il n'y a point de difficulté dans
vie Chrétienne quel'exemple de Jesus-Christ
ne nous doive adoucir, ou même que l'
exemple de Jesus-Christ ne doive faire
évanouir & disparaître. En sorte qu'après ce
exemple seul, nous ne pouvons former aucune
difficulté contre l'observation de la loi
Dieu ; puisque cet exemple seul, si nous
raisonnons bien, doit nous rendre tout
non-seulement supportable, mais facile,
mais aimable : *Solutio totius difficultatis Christus.* Toutefois, quoi qu'en ait dit Tertullien,
il restoit une difficulté bien essentielle, que
l'exemple de Jesus-Christ ne détruisoit pas,

parce qu'elle étoit prise de Jesus-Christ même : & quoi ? c'est que Jesus-Christ ayant été exempt de nos foibleffes, saint par nature, & la toute-puissance même, il étoit bien plus en état que nous de faire ce qu'il a fait, & de souffrir ce qu'il a souffert. Ainsi, malgré l'exemple de ce Dieu-homme, nous aurions toujours droit, ce semble, de nous retrancher sur notre impuissance, & de l'apporter pour excuse : mais à qui étoit-ce de lever tous nos prétextes ? aux Saints.

Car quand je vois des hommes semblables à moi, de même nature que moi, fragiles comme moi, qui pour Dieu ont tout entrepris, qui pour Dieu ont tout souffert, & tout souffert avec joie, je n'ai plus rien à répondre. En vain je voudrois me plaindre de la pesanteur du joug, & de la sévérité de la loi : tant de Saints, à qui ce joug a paru doux, & qui ont fait leurs délices de cette loi, arrêtent toutes mes plaintes, & condamnent toutes mes lâchetés. Tellement que l'exemple d'un Saint est pour moi, ce qu'étoit dans la pensée de Tertullien l'exemple de Jesus-Christ, une conviction entière & sans réplique : *Solutio totius difficultatis.*

C'est par-là même que saint Paul engageoit les premiers Fidèles à la pratique des plus rigoureux devoirs du Christianisme. Sans leur tracer de longs préceptes, il leur

propofoit de grands exemples. Depuis Abe-
 juſqu'à Moïſe , & depuis Moïſe juſqu'au
 Prophètes , il leur mettoit devant les yeux
 tous les Juſtes de l'ancien Teſtament : ce
 Juſtes cachés dans des cavernes, errans dans
 des ſolitudes; ces Juſtes exténués de jeûnes
 accablés de pénitence ; ces Juſtes accusés
 calomniés , condamnés, tourmentés, mort
 pour la foi ; ces Juſtes enfin dont le monde
 n'étoit pas digne , *Quibus dignus non erit
 mundus.* Hé bien! mes Freres, concluoit l'Apô-
 tre , qui peut donc maintenant nous rete-
 nir ? Fortifiés de ces exemples, que ne cou-
 rons-nous dans la carrière qui nous eſt ou-
 verte ? Et puis que nous ſommes les enfans
 des Saints , à quoi tient-il que nous ne
 ſoyons ſaints comme eux ?

Or ce raisonnement de S. Paul doit encore
 avoir une force particulière & toute nou-
 velle pour nous ? puis que cette infinie mult-
 tude de Saints, formés dans la religion de
 Jeſus-Chriſt, a bien groſſi cette nuée de té-
 moins dont parloit le Maître des Gentils.
 Car que pouvons nous dire , ſur-tout à
 vue de tant de Martyrs , nous dont la foi
 n'eſt plus expoſée à la violence des perfec-
 tions ? nous , dont Dieu n'éprouve plus
 conſtance par les tourmens ? nous , comme
 dit S. Cyprien, qui pouvons être ſaints ſans
 effuſion de ſang ? Ne ſommes-nous pas ,
 ne crains point de m'exprimer de la ſorte

ne sommes-nous pas les plus méprifables des hommes, si les difficultés nous étonnent ? Ne faisons-nous pas outrage à la grace de notre Dieu, si nous pensons qu'elle ne puisse pas nous soutenir dans des peines souvent très-légères, après qu'elle a fait trouver aux Saints des douceurs sensibles au milieu des plus cruels supplices, & de toutes les horreurs de la mort ? *Solutio totius difficultatis.*

Non, mes Freres, nous n'avons plus de prétexte: car encore une fois quel prétexte pourions-nous avoir, que l'exemple des Saints ne détruise pas ? Nous sommes occupés des soins du monde : les Saints ne l'ont-ils pas été ? Nous nous trouvons dans des occasions dangereuses : les Saints ne s'y sont-ils pas trouvés ? Le torrent de la coutume nous entraîne : les Saints n'y ont-ils pas résisté ? Le mauvais exemple nous perd : les Saints ne s'en sont-ils pas préservés ? Nous avons les passions : les Saints n'en ont-ils pas eues de plus vives ? Nous sommes d'un tempérament délicat : les Saints étoient-ils de fer & de bronze ? Dites-moi un obstacle du fait qu'ils n'aient point eu à combattre. Dites-moi une épreuve par-où ils n'aient point passé. Dites-moi une tentation qu'ils n'aient point surmontée. Comparons notre état avec leur état, nos devoirs avec leurs devoirs ; nos dangers avec leurs dangers ;

& dans l'égalité parfaite qui se trouve là dessus entre eux & nous, voyons si nous avons de quoi justifier l'énorme contrariété qui se rencontre d'ailleurs entre leur vie & la nôtre; c'est-à-dire, entre leur ferveur & nos relâchemens, entre leur innocence & nos désordres, entre leurs austérités & notre mollesse. Qu'alléguerons-nous à Dieu pour notre défense, quand il nous les confrontera? Servoient-ils un autre Maître que nous? Croyoient-ils un autre Evangile que nous? Attendoient-ils une autre gloire que nous? S'ils l'ont achetée plus cher que nous, c'est sur quoi nous devons trembler; puisqu'il est certain, qu'à quelque prix qu'elle leur ait été vendue, elle ne leur a point trop coûté & que dans sa juste valeur elle excède encore infiniment tout ce qu'ils ont fait; & tout ce que nous ne faisons pas, mais que nous devrions faire pour l'avoir.

Mais après tout, dites-vous quelquefois comment accorder la sainteté Chrétienne avec les engagements du monde? comment être saint, & vivre en certains états du monde? Comment? Il est bien étrange que vous ne le sçachiez pas encore, ayant tant d'intérêt à le sçavoir; & il est bien indigne que vous l'ignoriez, ayant dû l'étudier & le méditer tous les jours de votre vie. Mais Dieu veut vous l'apprendre en ce jour, & vous le faire voir dans ses Saints. Vous vous figurez que

votre état a de l'opposition, ou qu'il est même absolument incompatible avec la sainteté : erreur. Si cela étoit, ce que vous appelez votre état, deviendroit un crime pour vous; & sans autre raison, il faudroit, par un devoir de précepte, le quitter & y renoncer. Mais puisque c'est votre état, puisque c'est l'état que Dieu vous a marqué, vous offensez sa providence, & vous faites tort à sa sagesse, en le regardant comme un obstacle à votre sanctification. Il n'y a point d'état dans le monde qui ne soit, & qui ne doive être un état de sainteté. Tertullien sembla vouloir faire là-dessus une exception, quand il douta si les Césars, c'est-à-dire, si les Empereurs & ceux qui gouvernoient le monde, pouvoient être Chrétiens; ou si les Chrétiens pouvoient être Césars : mais on convient qu'il en douta mal, puisque l'expérience a fait connoître, qu'il n'y a point eu dans tous les siècles de sujets plus nés pour l'empire, ni plus propres à commander, que ceux qu'a formés pour cela le Christianisme.

Cependant, sans parler des Césars, ni des Empereurs, qui que vous soyez, Dieu vous montre bien dans cette solemnité qu'il peut y avoir entre la sainteté & votre état une alliance parfaite. En voulez-vous être convaincu ? Entrez en esprit dans cet auguste temple de la gloire, où régner avec Dieu tant de bienheureux. Vous y verrez des

Saints qui ont tenu dans le monde les mêmes rangs que vous y tenez aujourd'hui : qui se sont trouvés dans les mêmes engagements dans les mêmes affaires, dans les mêmes emplois ; & qui non-seulement s'y sont sanctifiés ; mais ce que je vous prie de bien remarquer , qui s'en sont servis pour se sanctifier. Parcourez tous les ordres de ces illustres prédésinés ; vous en trouverez qui ont vécu comme vous auprès des Princes, & qui n'ont jamais mieux servi leurs Princes, que quand ils ont été plus attachés à leur religion & à Dieu. Vous en trouverez qui se sont signalés comme vous dans la guerre , & peut-être plus que vous , parce que la sainteté , bien loin de les affoiblir, n'a fait qu'augmenter en eux la vertu militaire & la vraie bravoure. Vous en trouverez qui ont manié comme vous les affaires ; & si vous n'êtes pas aussi saints qu'eux (ne vous offensez pas de ce que je dis) qui les ont maniées plus dignement & plus irréprochablement que vous. Vous en trouverez que leur probité seule a maintenu à la Cour ; qui s'y sont avancés sans avoir recours aux artifices de la politique mondaine, & qui n'ont dû le crédit qu'ils y avoient qu'à leur droiture & à leur piété. En un mot vous en trouverez qui ont été tout ce que vous êtes, & qui de plus ont été saints.

Oui, Chrétiens, il y en a dans le ciel, & ce sont ceux-là que vous devez spécialement

onorer. Voilà vos patrons, & tout-ensem-
 ble vos modèles. Les Saints que la Cour n'a
 point pervertis, & qui ont triomphé jusques
 dans la Cour de l'iniquité du monde; ce sont
 ceux dont vous devez étudier la vie, parce
 que c'est la science de leur vie qui doit réfor-
 mer la vôtre. Qu'ont-ils fait quand ils étoient
 en votre place, & que feroient-ils s'ils étoient
 encore maintenant dans le pas glissant où
 votre condition m'expose? C'est ce que vous
 devez vous demander à vous-mêmes, & sur
 quoi vous devez régler toutes vos démar-
 ches. Dans les autres Saints, vous louerez
 & vous bénirez Dieu: mais dans ceux-ci
 vous apprendrez à vous convertir vous-
 mêmes & à vous sauver. C'est en cela que la
 providence de notre Dieu est également ai-
 mable & adorable, de nous avoir donné
 dans ses Elus autant d'idées de sainteté, qu'il
 en falloit pour composer cette variété mys-
 térieuse, dont l'épouse de J. C. qui est l'E-
 glise, tire, selon le Prophète, son plus bel
 ornement: *Circumdada varietate*. C'est pour Psal. 44.
 cela, ajoute S. Jérôme, que Dieu donnant
 sa grace, & selon les sujets qui la reçoivent,
 ne laissant prendre des formes différentes,
Multiformis gratia Dei, a fait des Saints de 1. Pet. 5.
 tous les caractères, autant que la diversité
 des conditions, des complexions, des gé-
 nés, des talens, des inclinations l'exigeoit
 pour la perfection & pour la sanctification.

de l'Univers. C'est dans cette vue qu'il a choisi de pauvres & de riches, d'ignorans & de sçavans, de forts & de foibles dans le mariage & dans le célibat, dans la robe & dans l'épée, dans le commerce du monde & dans la retraite : qu'il a pris plaisir à former les plus grands Saints, dans les états même où la sainteté paroît avoir plus de difficultés à vaincre; des prodiges d'humilité jusques sur le thrône, d'austérité jusques au milieu des délices, de recueillement & d'attention sur soi-même jusques dans l'embarras & le tumulte des soins temporels : qu'il leur a fourni à tous des graces de vocation, des graces de persévérance, des remèdes contre le péché, des moyens de salut proportionnés à ce qu'ils étoient, & au genre de vie qu'ils embrassoient ; & qu'enfin par un secret de prédestination, que nous ne pouvons assez admirer ; il n'a pas voulu qu'il y eût une seule profession dans le monde, qui n'eût ses Saints glorifiés & reconnus comme saints. Pourquoi ? non-seulement afin qu'il n'y eût personne dans le monde, qui eût droit d'imputer à sa profession les relâchemens de la vie ; mais afin qu'il n'y eût personne à qui sa profession même ne présentât un portrait vivant de la sainteté qui lui est propre.

Cette morale regarde généralement tous ceux qui m'écoutent : mais j'ai la consola-

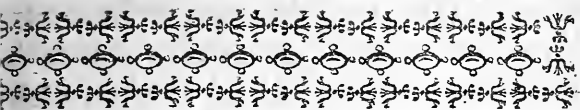
on, Sire, en la prêchant devant Votre Ma-
esté, de trouver dans son cœur & dans la
grandeur de son ame, tout ce que je puis
ésirer de plus favorable & de plus avanta-
eux pour la lui faire goûter à elle-même.
ar je parle à un Roi, dont le caractère
articulier est d'avoir sçu se rendre tout pos-
sible, & même facile, quand il a fallu exé-
cuter des entreprises, ou pour la gloire de
la Couronne, ou pour la gloire de sa Reli-
gion. Je parle à un Roi, qui pour triompher
des ennemis de son Etat, a fait des miracles
de valeur, que la postérité ne croira pas,
parce qu'ils sont bien plus vrais que vrai-
semblables; & qui, pour triompher des en-
nemis de l'Eglise, fait aujourd'hui des mira-
cles de zèle, qu'à peine croyons-nous en les
voyant, tant ils sont au-dessus de nos espé-
rances. Je parle à un Roi suscité & choisi de
Dieu pour des choses, dont ses augustes An-
cêtres n'ont pas même osé former le des-
sein; parce que c'étoit lui, qui seul en pou-
voit être tout à la fois & l'auteur & le con-
firmateur. Ce zèle pour les intérêts de
Dieu & pour le vrai culte de Dieu, c'est,
Sire, ce qui sanctifie les Rois, & ce qui de-
voit être le terme de votre glorieuse destinée.
Car puisque Votre Majesté étoit au-dessus
de tout ce qu'il y a de grand dans le monde,
puisqu'elle ne pouvoit plus croître selon le
monde, puisqu'elle avoit comme épuisé la
puissance du monde, il étoit pour elle d'une heu-

reufe nécessité qu'elle consacrať déformain Dieu & sa vie & ses héroïques travaux.

Dieu vous a donné, Sire, par droit-naissance, le plus florissant Royaume de terre; & il vous en prépare un autre dans ciel, qui est le Royaume de ses Elus. C'est entre ces deux Royaumes que votre Majesté se trouve comme partagée : mais avec cette différence, qu'elle doit regarder le premier comme le sujet de ses obligations, & le second comme la récompense de ses vertus.

Or elle n'apprendra jamais mieux le secret de les accorder ensemble, je veux dire, bien gouverner l'un, & de mériter l'autre que dans les maximes de la sainteté Chrétienne. Car c'est par elle, dit l'Écriture, que les Souverains exercent sur leurs sujets l'au-

Prov. 8. solue puissance que Dieu leur a donnée: *Primum Reges regnant.* C'est par elle que les Souverains s'acquittent envers leurs sujets de devoirs que Dieu leur a imposés. En un mot, c'est par la sainteté Chrétienne que les Rois sont les images de Dieu, les ministres de Dieu, les hommes de Dieu; & voilà, Sire, ce que Dieu vous dit par ma bouche & ce qu'il vous a dit depuis tant d'années que j'ai l'honneur de vous annoncer sa sainte parole. Votre Majesté l'a reçue : elle est honorée comme la parole du Tout-puissant & du Roi des Rois : ce fera pour elle une parole de vie & du salut éternel, que je vous souhaite, &c.



SERMON

POUR LE I. DIMANCHE

DE

L'AVENT.

Sur le Jugement dernier.

int signa in sole & luna & stellis, & in terris presura gentium . . . arefcentibus hominibus præ timore, & expectatione, quæ supervenient universo orbi.

Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune, & dans les étoiles, & sur la terre les peuples seront dans la consternation; de sorte que les hommes sécheront de peur, dans l'attente des maux dont tout l'univers sera menacé. En S. Luc, chap. 21.

IRE,

EST par l'accomplissement de cette prédiction du Fils de Dieu, que doit commencer l'affreuse catastrophe de l'Univers. C'est dans ces phénomènes prodigieux, que l'Evangile de ce jour nous donne l'idée de la

330 SUR LE JUGEMENT
plus étonnante révolution. *Erunt signa* il
y aura des signes, & dans le ciel & sur la
terre. Signes vénérables, puisque c'est
Jésus-Christ lui-même qui nous les a marqués
comme les présages de son dernier avé-
nement. Signes salutaires, puisqu'il a pré-
vu par-là réveiller notre foi du profond
soupissement où elle est ensevelie. Signes
terribles, puisque non-seulement les ho-
mes en sécheront de peur, mais que les vi-
tus mêmes des cieux en seront ébranlées.

Tout cela est vrai, dit S. Jean Chryso-
stome : mais après tout, ces signes, quoique
vénérables, quoique salutaires, quoique ter-
ribles, ne feront néanmoins que les préparations
d'une action encore infiniment plus digne
de nos réflexions, encore infiniment plus effi-
cace à notre salut, encore infiniment plus
redoutable, qui est le jugement de Dieu.
c'est, Chrétiens, de ce jugement de Dieu,
que le devoir de mon ministère m'oblige
aujourd'hui à vous parler. Jugement de Dieu,
dont la pensée a fait trembler les Saints :
d'où, selon l'expression de l'Apôtre, le ju-
ste même à peine se sauvera. Jugement de Dieu,
dont j'entreprends de justifier l'équité &
sainteté, en vous faisant voir sur quoi se
fonde son extrême & inévitable sévérité.
Soutenez-moi, Seigneur, & me donnez
les forces nécessaires pour bien traiter un point
& si solide & si important. Mais donnez

ême tems à mes Auditeurs, toute la confiance & la docilité que demande votre sainte parole. Car renonçant ici à mes foibles raisonnemens, ce n'est qu'à votre parole que je m'attache; & c'est votre seule parole qui fera la preuve de tout ce que j'ai à dire dans ce Discours. Remplissez-moi de votre esprit; & que par votre grace, la grande vérité que j'annonce, fasse sur les cœurs toute l'impression qu'elle y peut & qu'elle y doit faire. C'est pour cela que j'implore votre secours par l'intercession toute-puissante de Marie. *Ave, Maria.*

C'est de la foi Chrétienne, que Dieu, qui est l'être absolu & souverain, a fait pour lui-même tout ce qu'il a fait: & la même foi nous enseigne que Dieu, sans déroger en rien à sa souveraineté de son être, a fait encore toutes choses pour les prédestinés & les élus. Il s'en suit donc, conclut S. Chrysostome, raisonnant sur ces deux principes, que quand Dieu s'est déterminé à juger le monde en dernier ressort, comme il le jugera à la fin des siècles, il a eu deux vues & deux intentions principales; l'une, de se faire justice lui-même; & l'autre, de la faire à ses élus.

La conséquence est infaillible; & c'est à cette conséquence que je m'arrête d'abord, parce qu'elle m'a paru la plus solide & la plus propre, pour servir de fonds à l'import-

tant discours que j'ai à vous faire. En voyant l'ordre & le partage, Dieu jaloux de sa gloire, jugera le monde pour se faire justice lui-même : & voilà pourquoi Jesus-Christ qui doit, comme Fils de Dieu, présider ce jugement, viendra avec toutes les marques de la puissance & de la majesté divine. *Veniet cum potestate magna & majestate.* C'est ma première proposition. Dieu fidèle à ceux qui le servent, jugera le monde pour faire justice à ses élus ; & de-là vient que Jesus-Christ parloit toujours à ses Disciples de ce jugement comme d'un point qui devoit par avance les consoler, en les assurant qu'il seroit le jour de leur gloire & de leur salut.

Luc. 21. His autem fieri incipientibus, respicite & levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra. C'est ma seconde proposition.

Vérités adorables, & qui comprennent en deux mots, ce qu'il y a de plus essentiel dans le jugement de Dieu. Tout le reste n'est que les préliminaires, dont nous ne laissons pourtant pas, pour peu de religion que nous ayons, d'être effrayés. Mais pourquoi ces préliminaires du jugement universel nous paroissent-ils si terribles, & pourquoi en effet le font-ils ? Je vous en ai dit les deux raisons. Parce qu'ils doivent aboutir à un jugement, qui fera la dernière justice que Dieu se rendra à lui-même : vous le verrez dans la première partie. Parce qu'ils do

ent être suivis d'un jugement qui fera, aux dépens des réprouvés, la plus parfaite & plus éclatante justice que Dieu rendra à ses élus : je vous le ferai voir dans la seconde. Sans cela, ni l'obscurcissement du soleil, ni la chute des étoiles, ni tous les autres signes avant-coureurs du jugement dernier, n'auroient rien pour les pécheurs mêmes de si formidable. Sans cela j'attendois tranquillement cette révolution générale, qui doit précéder la venue du Fils de l'Homme. Mais d'avoir à subir un jugement, qui, à la confusion du monde, vengera Dieu & les élus de Dieu : ah ! mes chers Auditeurs, c'est ce qui doit faire le sujet éternel de nos méditations, aussi bien que de nos craintes. Or ce sont cependant ces deux points de foi que notre Évangile nous propose. Appliquez-vous encore une fois à les bien comprendre. Un jugement qui vengera Dieu, autant que Dieu mérite d'être vengé, & qu'il peut être vengé. Un jugement qui vengera les élus de Dieu des injustices du monde, aussi pleinement & aussi authentiquement qu'ils en peuvent & qu'ils en doivent être vengés. Voilà tout mon dessein : je vous demande une favorable attention.

Parce que le monde sera parvenu au comble de l'iniquité, le jour de la vengeance ar-

rivera; c'est ainsi que s'explique l'Écriture: *Jerem. 66 Veniet dies ultionis.* Et parce que les hommes auront achevé de remplir la mesure de leurs crimes, Dieu qui jusques-là avoit été le Dieu riche en miséricorde, ne pouvant plus souffrir l'affreux désordre où lui paroît l'univers, commencera enfin à se faire justice. Voilà sur quoi le Prophète Royal a fondé la nécessité de ce jugement redoutable, que *Psal. 73.* vous prêchez aujourd'hui. *Exurge, Deus, judica causam tuam.* Levez-vous, Seigneur, disoit-il à Dieu, plein d'un zèle ardent pour sa gloire; & jugez vous-même votre propre cause. *Ibidem. Memor esto improperiorum tuorum eorum quæ ab insipiente sunt tota die.* Souvenez-vous des outrages qu'a osé vous faire, & que vous fait encore à tous momens l'impie & l'insensé, afin qu'ils ne demeurent pas éternellement impunis. Deux choses par où le Saint-Esprit nous donne à connoître ce que sera la rigueur du jugement de Dieu. Deux pensées capables de nous en imprimer l'idée la plus vive & la plus touchante. Dieu s'élevera pour juger lui-même sa cause: Dieu se souviendra en général des outrages que lui font maintenant les hommes; mais en particulier, de ceux que lui font certains hommes insolens dans leur impiété, certains pécheurs scandaleux, dont le caractère est d'insulter à Dieu-même avec plus d'orgueil. Entrons donc, mes chers Auditeurs, dans ces deux pensées; & tirons

des conséquences dignes de notre foi, mais sur-tout salutaires & pratiques pour la formation de nos mœurs.

Dieu s'élevera pour juger lui-même sa cause. En effet, pendant cette vie il en a laissé l'autres le soin. Occupé à répandre ses grâces, & à faire luire son soleil, aussi bien sur les méchans que sur les bons, il laisse à ceux qui sont en place, & qui ont en main l'autorité, le soin de maintenir ses ordres. C'est pour cela qu'il a établi des Magistrats sur la terre : car le Prince, dit S. Paul, est le ministre des vengeances de Dieu; & ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée, puisque c'est pour la cause de Dieu, bien plus que pour la sienne, qu'il s'en doit servir. Il est le ministre de Dieu pour faire rendre à Dieu ce qui lui est dû, & pour punir ceux qui violent sa loi : *Dei minister est, vindicam ei qui malum agit.* Autant qu'il y a dans le monde de Souverains, de Magistrats, de Supérieurs, de Prélats, de Juges, ce sont autant d'hommes chargés des intérêts de Dieu, & dans les mains de qui Dieu a mis sa cause. Si son nom est blasphémé, si son culte est profané, il leur en demande justice, & il est à eux à lui en faire raison. C'est pour ce qu'il a donné aux Prêtres dans la loi de France une juridiction si absolue. Car les Prêtres, dit S. Chrysostome, en vertu du pouvoir qu'ils ont de retenir les péchés, & de les remettre, sont dans le tribunal de la pé-

Rom. 13.

nitence, comme les arbitres de la cause de Dieu & de ses droits les plus sacrés : & Dieu, en leur accordant ce pouvoir, leur a dit *Isai. 5.* lettre & sans restriction: *Judicate inter me & vineam meam*; Soyez juges entre moi & ma vigne; c'est-à-dire, soyez juges entre moi & mon peuple, entre moi & ces pécheurs qui viennent, prosternés à vos pieds, confesser les désordres de leur vie. Obligez-les à m'en faire de légitimes réparations; imposez-leur pour cela des peines proportionnées; tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel: mais prenez bien garde, qu'en exerçant ce ministère, c'est la cause que vous jugez, aussi-bien que la cause, & même encore plus que leur cause, *Judicate inter me & vineam meam.*

C'est par la même raison que lorsqu'il s'agit de nous réconcilier avec Dieu, Dieu par un excès de bonté, quoique nous soyons alors parties contre lui, veut bien nous prendre pour juges entre lui & nous-mêmes. Car la pénitence, remarque S. Augustin, considérée dans le pécheur, n'est rien autre chose, qu'une justice que le pécheur rend à Dieu aux dépens de soi-même: comme si Dieu nous avoit dit; & il est vrai, Chrétiens, qu'il nous l'a dit: Faites-nous justice de vous-mêmes; & n'attendez pas que je vienne dans le jour de ma colère, me faire malgré vous. Convaincus par le témoin

gna

age de vos consciences, que vous êtes cou-
 vables devant moi, armez-vous pour moi
 un saint zèle contre vous mêmes: condam-
 nez-vous, punissez-vous, exécutez-vous
 vous-mêmes, afin que je ne vous juge pas.
 car c'est la condition qu'il nous offre; d'où
 grand Apôtre concluoit sans hésiter, que
 nous nous jugions nous-mêmes de bonne
 foi, nous ne serions jamais jugés de Dieu :

mod si nosmetipsos dijudicavimus, non utique I. Cor. II.
dicemur. Telle est, dis-je, durant cette
 la conduite de Dieu : il nous laisse juger
 la cause, & il veut bien s'en reposer sur nous.
 Mais qu'arrive-t-il ? Ah ? Chrétiens, ce
 ce nous ne pouvons jamais assez déplorer,
 ce qui doit être pour nous un des plus in-
 effables présages de la rigueur du jugement
 de Dieu : le voici. Cette cause de Dieu mise
 entre les mains des hommes par un effet
 de leur infidélité, est tous les jours indigne-
 ment traitée, foiblement soutenue, hon-
 teusement abandonnée, lâchement trahie.

Com'explique. Combien de crimes, &
 nombre de crimes énormes, tolérés dans
 le monde par la négligence, par la conni-
 vance, par la fausse prudence, par la cor-
 ruption & la prévarication de ceux qui les
 devoient punir, & que Dieu avoit préposés
 pour les punir ? Combien de sacrilèges, com-
 bien de scandales, combien de vices abomi-
 nables, combien de péchés & de péchés

les plus monstueux & les plus infames, dont on ne voit nul châtiment, & dont les auteurs à la honte de la religion, marchent impunément & tête levée ! Combien d'impies, non seulement épargnés & ménagés, mais respectés & honorés, mais dans leur impiété même loués & applaudis, & tout cela au mépris de Dieu ! Qu'un grand de la terre soit offensé, tout conspire à le satisfaire; & il n'y a point d'assez prompte justice pour réparer le moindre injure qu'il prétend avoir reçue. Ne s'agit-il que de l'offense de Dieu : mille conjonctures tout est foible, tout est languissant. Quelque obligation qu'on a de réprimer le libertinage, quand Dieu s'y trouve seul intéressé, on dissimule, on temporise, on mollit, on a des égards; par le libertinage, malgré la sainteté des lois, on prend le dessus.

Où est aujourd'hui dans le monde ce zèle de la cause de Dieu? ce zèle dont brûloit David, & dont un Chrétien doit brûler s'il veut se rendre indigne du nom qu'il porte. Où est-il, & où l'exerce-t-on? En combien de rencontres ne cede-t-il pas à la politique mondaine, & n'est-il pas affoibli par le respect humain? Le dirai-je? dans le tribunal même de la pénitence, tout sacré qu'il est, la cause de Dieu ne court pas souvent moins de risque? Quels abus n'y commet-on pas? à quelle facilité n'y absout-on pas quelque

es plus indignes & les plus endurcis pécheurs? Quelle distinction n'y fait-on pas de leurs personnes, & de quelle indulgence n'y use-t-on pas pour s'accommoder à leur délicatesse? Autrefois on y procédoit avec une sévérité de discipline, qui honoroit Dieu aux dépens du pécheur: maintenant vous diriez que tout le secret est d'y ménager le pécheur aux dépens de Dieu. A mesure que l'iniquité s'est accrue, la pénitence s'est mitigée. En comparaison de ces siècles fervens, où elle étoit dans sa vigueur, par une malheureuse prescription, elle n'est plus que l'ombre de ce qu'elle a été. A peine nous reste-t-il des traces de ces Canons si vénérables, qui pour des péchés aujourd'hui communs, ordonnoient des années entières de satisfactions, & de satisfactions rigoureuses. Cependant Dieu n'a point changé, & ses droits immuables & éternels subsistent toujours. Mais n'imputons point à d'autres qu'à nous-mêmes ces lâchemens de la pénitence. C'est nous-mêmes, Chrétiens, reconnoissons-le avec douleur, c'est nous-mêmes, qui par la dureté de nos cœurs, forçons en quelque sorte les ministres de Jesus-Christ à avoir pour nous dans le saint tribunal ces condescendances & ces ménagemens, dont nous répondrons encore plus qu'eux, & qui ne peuvent aboutir qu'à notre perdition & à notre ruine. C'est nous, qui par nos artifices, trouvons le

moyen d'énerver leur zele, & de corrompre même leur fidélité. C'est nous qui malgré eux les engageons à être souvent les fauteurs de nos défords, & par conséquent qui sommes dans la cause de Dieu les premiers prévaricateurs.

Or c'est en cette vue, je le répète, que David sollicitoit Dieu avec un saint empressement de prendre lui-même sa cause en main, quand il lui disoit : *Exurge* ; levez-vous, Seigneur : *judica causam tuam* ; mettez-vous en devoir de juger vous-même votre cause, & ne vous en fiez plus qu'à vous-même. Jusqu'à présent vous avez été le Dieu patient & le Dieu fort, *Deus fortis & patientis* ; & comme tel, vous avez souffert avec une tranquillité qui nous doit surprendre que vos intérêts dans le monde fussent trahis, par ceux mêmes qui en doivent être défenseurs & les vengeurs : il est tems de pourvoir, & d'apporter remède à un abus déplorable. *Memor esto* : souvenez-vous, Seigneur, que vous avez affaire à des rebelles, qui se prévalent contre vous de vos propres divins attributs, & qui prennent votre patience pour indolence, & votre force pour faiblesse. *Exurge* : levez-vous, & montrez leur que malgré vos lenteurs passées, vous sçavez enfin vous rendre une pleine justice. Or voilà, Chrétiens, ce que Dieu fera dans le dernier jugement. Qui le dit ? lui-même.

népar ces paroles de l'Écriture, aussi terribles
 qu'elles sont énergiques : *Cùm arripuerit ju-* *Dent. 32.*
dicium manus mea, reddam ultionem hostibus
meis. Quand j'aurai repris ce pouvoir de ju-
 ger, qui m'appartient à titre de souveraine-
 té; quand je l'aurai ôté aux hommes qui en
 abusent; quand lassé de le voir entre leurs
 mains, je me ferai mis seul en possession de
 l'exercer par moi-même; *Cùm arripuerit judi-*
cium manus mea : c'est alors, dit Dieu, que
 je rentrerai dans mes droits, c'est alors que
 ma cause fera victorieuse, c'est alors que je
 ferai sentir à mes ennemis le poids de cette
 vengeance sans miséricorde que je leur pré-
 pare. *Reddam ultionem hostibus meis.*

De-là vient que ce jour fatal destiné pour
 le jugement du monde, dans le langage des
 prophètes, est appelé par excellence le jour
 du Seigneur, *Dies Domini* : pourquoi? parce
 que c'est le jour où Dieu oubliant tout autre
 intérêt, agira hautement & uniquement pour
 son intérêt propre. Tous les autres jours au-
 vant été, pour ainsi dire, les jours des hom-
 mes, parce que Dieu jusqu'alors aura sem-
 blé n'avoir eu de puissance que pour les hom-
 mes, de providence que pour les hommes;
 de bonté & de zèle que pour les hommes :
 mais à ce jour, à ce grand jour, il commence
 à être puissant pour lui-même, bon pour
 lui-même, zélé pour lui-même; & c'est pour-
 quoi il déclare que ce sera son jour, *Dies Do-*
mini.

Zach. 14.
Malahc.
 50.

C'est ici votre heure, disoit le Fils de Dieu parlant aux Juifs conjurés contre lui, & qui venoient pour l'arrêter, c'est ici votre heure & la puissance des ténèbres: *Hæc est hora vestra, & potestas tenebrarum.* Ainsi, mondains & mondaines qui m'écoutez, pourrois-je vous dire aujourd'hui : Ce sont ici vos jours, & vous voulez, vos beaux jours, vos heures de jours; ces jours que vous donnez à vos divertissemens & à vos plaisirs; ces jours où enivré du monde, vous ne pensez qu'à en goûter les fausses joies; ces jours où dans un profond oubli de tout ce qui regarde le salut vous n'êtes occupés que des desseins & des vues de votre ambition; ces jours que vous passez dans les parties de jeu, dans les intrigues, & les commerces: ce sont vos jours dans l'erreur où vous êtes, que ces jours sont faits que pour vous, au lieu de les remplir de bonnes œuvres & de vos devoirs vous les employez à des œuvres de ténèbres & à satisfaire vos désirs: *Hæc est hora vestra & potestas tenebrarum.* Mais attendez le jour où tous ces jours se doivent terminer comme vous avez votre tems, Dieu a le sien; & le tems de Dieu, c'est celui que Dieu prendra pour vous juger. *Cum adiero tempus, ego justitias judicabo:* lorsque j'aurai pris mon tems, ajoute-t-il, je jugerai non-seulement les injustices que l'on m'a faites, mais les fausses justices qu'on

m'aura rendues ; non-seulement les crimes commis contre moi, mais les fausses pénitences dont ils auront été suivis ; non-seulement les péchés, mais les contritions apparentes & inefficaces, mais les confessions nulles & infructueuses, mais les satisfactions imparfaites & insuffisantes. Parce que mon tems sera venu, je jugerai les jugemens mêmes, ces jugemens faux & erronnés que le pécheur aura faits de lui-même, en se flattant, en s'excusant, en se justifiant. *Cùm accepero tempus, ego justitias judicabo.*

Aussi, Chrétiens, il n'appartient qu'à Dieu l'être en dernier ressort & sans appel, juge & partie dans sa propre cause. Les Rois de la terre les plus absolus, ou ne prétendent pas avoir un tel droit, ou du moins n'en usent pas. Si pour des intérêts particuliers, ils ont avec un de leurs sujets quelque différend à décider ; par une équité digne d'eux, ils veulent bien se dépouiller de la qualité de juges, & prendre celle de simples parties, pour s'en rapporter à un jugement libre, désintéressé, & hors de soupçon. Ainsi le pratiquent les Princes vraiment religieux ; & pour notre consolation, nous en avons vu des exemples qui ont mérité nos éloges. Mais les mêmes raisons, qui dans de pareilles conjonctures, obligent les Rois de la terre à se relâcher de leur souverain pouvoir, obligeront

Dieu au contraire, quand il jugera les pécheurs, à ne rien rabattre du sien; & ces raisons sont si solides, qu'il suffit de les bien concevoir, pour en être touché & pénétré.

Car Dieu, dit saint Chrysostome, juge lui-même sa cause, parce que sa cause peut être parfaitement jugée que par lui. Il la jugera, parce qu'il n'y a que lui capable de connoître à fond l'injure qui lui est faite par le péché. Il la jugera, parce qu'il faut être Dieu comme lui, pour comprendre jusqu'où va la malice du péché, & quelle doit être la peine; la dignité infinie de l'Être de Dieu étant l'essentielle mesure de l'un & de l'autre. Comme Dieu, il se venge lui-même, parce qu'il ne peut être pleinement vengé que par lui-même; parce que tout autre que lui-même ne le vengeroit qu'à demi? parce qu'il n'y a point de tribunal au-dessus de lui, point de juge au-dessus éclairé, aussi intègre que lui, dont il peut attendre cette vengeance complete qui lui est dûe. Il se vengera, poursuit saint Chrysostome, parce qu'il ne convient qu'à lui d'être saint, d'être louable, d'être irrépréhensible dans ses vengeances. Car voilà pour

Rom. 12. quoi il a dit : *Mihi vindicta*; c'est à moi que la vengeance est réservée : à moi, qui sçais non-seulement la modérer, mais la sanctifier, & non pas à l'homme qui s'en fait un crime lorsqu'il entreprend de l'exercer. En effet,

quand l'homme se venge, il s'emporte, il s'aigrit, il se passionne, il satisfait sa malignité, il s'abandonne à la férocité, il ne garde dans sa vengeance nulle proportion; pour repouffer une légère offense qu'il a reçue, il en fait une atroce dont il s'applaudit. L'ordre veut donc que ce soit par autrui qu'il soit vengé, parce qu'il est trop aveugle, & trop injuste, pour se bien venger lui-même, mais c'est à Dieu encore une fois de se venger par lui-même, parce qu'il est la sainteté même : *Mihi vindicta*. Sainte vengeance, qui corrigera tous les excès des nôtres. Vengeance adorable, qui n'aura pour objet que le péché; & qui formée dans le cœur de Dieu, ne fera pas moins ligne de nos respects, que la sainteté même de Dieu. Ce ne sera donc pas, concluoit saint Chrysostome, par une ostentation d'autorité, mais par une absolue nécessité, que Dieu s'élèvera pour juger lui-même sa cause, & c'est tout le mystère de cette divine parole : *Exurge, Deus, & judica causam tuam.* Psal. 73

Allons plus avant, & suivons la pensée du prophete. Souvenez-vous, Seigneur, ajoutez-il, des outrages qu'on vous a faits : *Memor esto improperorum tuorum*. Voyons donc maintenant & en particulier, quels sont ces outrages que Dieu sur-tout, en jugeant le monde, se souviendra d'avoir reçus de l'im-

Psal. 9. pie & de l'insensé, & dont il tirera une juste vengeance; *Eorum quæ ab insipiente sunt tota die.* David nous les a marqué aux Pseaumes deuxieme & treizième, & c'est ici où j'ai besoin de toute votre réflexion. Pourquoi, demandoit ce saint Roi, l'impie a-t-il irrité Dieu, *Propter quid irritavit impius Deum?* parce qu'il dit dans son cœur ces trois choses outrageuses à Dieu, dont la raison n'est jamais demeurée d'accord, & contre lesquelles sa conscience a toujours intérieurement réclamé; mais que son impiété n'a pas laissé malgré toutes les vues de sa raison, de lui suggérer, jusqu'à y faire consentir sa volonté dépravée. Ecoutez, & ne perdez rien de ceci.

Psal. 13. L'insensé & l'impie a irrité Dieu, parce qu'il a dit dans son cœur: Il n'y a point de Dieu; *Dixit insipiens in corde suo: Non est Deus.* Outrage à la divinité qu'il n'a pas voulu connoître. Il a irrité Dieu, parce qu'il a dit dans son cœur: S'il y a un Dieu, ou ce Dieu n'a pas vu, ou ce Dieu a oublié le mal que j'ai commis, *Dixit in corde suo: Oblitus est Deus avertit faciem suam, ne videat.* Outrage à la providence qu'il a combattue, & à qui il a prétendu se soustraire. Il a irrité Dieu, parce qu'il a dit dans son cœur: Quand ce Dieu dont on me menace, auroit vu mon péché, & qu'il s'en souviendroit, il ne me recherchera pas, ni ne me damnera pas pour si peu.

chose : *Dixit in corde suo : Non requiret.* Outrage à la justice vindicative de Dieu que l'impie a méprisée, & dont il a tâché de secouer le joug. Que fera Dieu ? Apprenez, Chrétiens, pourquoi le jugement de Dieu est nécessaire, & quelle en doit être la fin ; peut-être ne l'avez vous jamais compris. Dieu irrité de ces trois outrages, dont il aura conservé le souvenir, en fera éclater son ressentiment. Car il viendra pour achever de convaincre l'impie qu'il y a un Dieu. Il viendra pour forcer l'impie à reconnoître que ce Dieu n'a rien ignoré, ni rien oublié des plus secrets désordres de sa vie. Il viendra pour confondre l'impie, en lui faisant voir que ce Dieu, ennemi irréconciliable du péché, n'est pas plus capable de souffrir éternellement le pécheur dans l'impunité, que de cesser lui-même d'être Dieu. A quoi pensons-nous, si nous ne méditons pas continuellement ces importantes vérités.

Dieu par un pur zèle de la justice qu'il se loit à lui-même, rétablira dans le cœur de l'impie cette notion de la divinité, que l'aveuglement du péché y avoit effacée. Car c'est pour cela, qu'après avoir été un Dieu caché dans le mystère de son incarnation, qui est le mystère de son humilité, il se procurera sur ce tribunal redoutable où l'Evangile de ce jour nous le représente avec tout l'éclat de la gloire & de la majesté. C'est pour

cela qu'il paroîtra accompagné de tous ses Anges, & qu'il affemblera devant lui toutes les nations : que les hommes en sa présence demeureront pâmes de frayeur, & que les astres par leurs éclipses, & que les élémens par leur désordre même & leur confusion rendront hommage à sa suprême puissance. Pourquoi viendra-t-il avec cet appareil & cette pompe ? pour avoir droit, répond excellemment S. Chrysofome de dire aux Athées, soit de créances s'il y en a, soit de mœurs, le monde en est plein, ce qu'il leur avoit dit déjà par la bouche de Moïse, & ce qu'il leur dira encore plus authentiquement : *Videte quòd ego sim solus, & non sit alius Deus præter me.* Reconnoissez enfin que je suis Dieu, puisque malgré vous tout l'univers combat aujourd'hui pour moi, & condamne l'extrême folie qui vous en fait douter. Reconnoissez que je suis votre Dieu, puisque avec toute la fierté de votre libertinage, vous n'avez pu éviter de tomber entre mes mains, & qu'il faut malgré vous que vous subissiez la rigueur inflexible de mon jugement. Reconnoissez que je suis seul Dieu, puisque tous ces grands du monde, dont vous vous êtes fait des divinités & dont tant de fois vous avez été idolâtres, sont maintenant anéantis devant moi. *Videte quòd ego sim solus.* Paroles du Deutéronome, qui dans le jugement dernier s'y vérifieront à la lettre, & qui jamais n'auro-

Dent. 31.

é d'une conviction si sensible qu'elles le
ront alors.

Car dans cette vie les grands, c'est Dieu
ême qui le dit, sont comme les Dieux de la
re, *Ego dixi : Dii estis ;* & ce sont, dit *Psal. 85^a*
int Chrysofome, ces Dieux de la terre
i empêchent tous les jours que le Dieu
ciel ne soit connu pour ce qu'il est. A
rce d'être ébloui de leur grandeur, on
blie celui dont ils ne sont que les ima-
es : à force de s'attacher à eux, & de n'ê-
occupé que d'eux, on ne pense plus à
lui qui regne sur eux. Mais dans le dernier
gement, ces Dieux de la terre humiliés
rviront encore à l'impie d'une démonstra-
on palpable, qu'il y a un Dieu au-dessus
ces prétendus Dieux : *Excelsus super om-* *Psal. 46^a*
s Deos ; c'est-à-dire, un Dieu absolument
ieu, uniquement Dieu, éternellement
ieu. *Elevabitur Dominus solus in die illa : Isa. 2^a*
n ce jour-là, dit Isaïe, Dieu seul fera grand
paroitra grand. Tout ce qui n'est pas Dieu
ra petit, sera bas & rampant, sera comme
n atôme, comme un néant devant ce
uverain être ; *Tamquam nihilum ante te.* *Psal. 38^a*
est-à-dire, en ce jour-là toutes les gran-
eurs humaines seront abaissées, toutes les
rtunes détruites, tous les trônes renversés,
ous les titres effacés, tous les rangs confon-
us : Dieu seul s'élèvera, Dieu seul régnera,
Elevabitur Dominus solus. Ce n'est pas assez,

Parce que l'impie aura dit dans son cœur : Ou Dieu n'a pas sçu, ou il a oublié le mal que j'ai fait ; Dieu pour la justification de sa providence, montrera qu'il a tout sçu, qu'il souvient de tout. Car c'est pour cela que dans ce jour de lumière, il découvrira tout ce que l'impie se flattoit d'avoir caché dans les ténèbres. C'est pour cela qu'à la face de toutes les nations, il révélera toute la turpitude du pécheur & toute son ignominie; ces péchés honteux & humilians; ces péchés dont l'impie lui-même au moment qu'il les a commis, étoit obligé de rougir; ces péchés dont il eût été au désespoir d'être seulement soupçonné; ces péchés qu'il n'eût osé avouer au plus discret & au plus sûr de ses amis; ces péchés qui l'auroient perdu dans le monde de réputation & d'honneur & dont il sentoit bien que le reproche lui en étoit moins supportable que la mort même. Dieu les fera connoître : *Revelabo pudentiam tuam in facie tua, & ostendam gentibus nuditatem tuam.* Non, non, lui dira-t-il, je n'ai point détourné mon visage de tes crimes. Quelque horreur qu'ils me fissent, je les ai vus, & pour ne les point oublier, je les ai écrits, mais avec des caractères qui ne s'effaceront jamais, dans ce livre de vie & de mort que je produis aujourd'hui. Tant d'actions lâches & infames, tant de friponneries secrètes, tant de noires perfidies, tant d'

Nahum.

3^e.

ominations & de défordres dont ta vie a été souillée, tout cela n'est-il pas mis en réserve, & comme scellé dans les trésors de la colére? *Nonne hæc condita sunt apud me, Deut. 72. signata in thesauris meis?* Or ce sont ces trésors de colére que Dieu ouvrira, quand viendra juger le monde; & c'est ainsi qu'il vengera de l'injure que lui aura fait le pécheur, en le croyant, ou plutôt en voulant croire un Dieu aveugle, un Dieu sans providence, un Dieu semblable à ces idoles, qui ont des yeux, mais pour ne point voir.

Enfin, parce que l'insensé aura dit dans son cœur: Quelque connoissance que Dieu puisse avoir de mes crimes, il ne me recherchera pas, ni ne me réprovera pas pour fin de chose; Dieu, Chrétiens, se fera un devoir particulier de mettre sa justice & sa sainteté à couvert de ce blasphême, & comment? par l'application qu'il aura à condamner les crimes de l'impie dans la plus étroite rigueur; à ne lui en passer, à ne lui pardonner aucun, à les punir sans rémission & autant qu'ils sont punissables; en un mot, à lui faire sentir tout le poids de ce jugement sans miséricorde, dont la seule idée fait frémir, mais qui demanderoit un discours entier, pour vous le faire concevoir dans toute son étendue, & dans toute sa vérité. Jugement sans miséricorde que Dieu alors exercera; mais sur-tout qu'il exerce

cera à l'égard de ces péchés où le mondain & le libertin, pour pécher plus impunément, aura eu l'insolence de se faire à son gré un système de religion, en se figurant un Dieu selon ses désirs, un Dieu condescendant à ses foiblesses, un Dieu indulgent & commode, dont il comptoit de n'être jamais recherché : *Dixit enim in corde suo Non requiret.* Car c'est particulièrement contre ces pécheurs & contre l'attentat de leur orgueil, que Dieu armera tout le zèle de sa colère; pourquoi? parce qu'il s'agira de justifier le plus adorable de ses attributs, qui est sa sainteté : *Quoniam veritatem requiret Dominus & retribuet abundanter facientibus superbiam.*

Voilà, pécheurs, qui m'écoutez, ce qui y a pour vous de plus terrible dans le jugement de Dieu : un Dieu offensé qui se satisfait, un Dieu méprisé qui se vengera. Voici ce qui a faisi d'effroi les plus justes même. Mais du reste rassurez-vous, & tout pécheurs que vous êtes, consolez-vous; puisqu'il y a dans quelque état que vous soyez, vous avez encore une ressource, & une ressource infaillible qui est la pénitence. Aimable pénitence, disoit saint Bernard, en vertu de laquelle je puis prévenir le jugement de Dieu! Et moi je dis, Chrétiens : heureuse pénitence, par où je puis venger Dieu, apaiser Dieu, satisfaire Dieu; en sorte que

and il viendra pour me juger, il se trouve
ja satisfait & vengé par moi, & qu'il ne
t plus obligé à se venger & à se satisfaire
r lui-même. Il est vrai, mes chers Audi-
eurs : il faut pour cela que notre pénitence
tout les caractères d'une pénitence soli-
; qu'elle soit exacte, qu'elle soit fervente,
elle soit efficace, qu'elle soit sévère &
proportionnée à la griéveté de nos péchés,
si-bien qu'à leur multitude, parce que sans
a Dieu ne seroit ni satisfait ni vengé. Mais
ut-il nous trop coûter, quand il s'agit de
us préserver du jugement de Dieu; & pou-
ns-nous jamais nous plaindre qu'on exige
p de nous, quand il est question de nous
oncilier avec Dieu irrité contre nous ? Il
vrai que ce Dieu de gloire nous jugera se-
le jugement que nous aurons fait de nous-
mes dans la pénitence, & que si nous nous
mes épargnés, il ne nous épargnera pas :
si parcenti ipse non parcit, dit S. Augustin; *Augusti*
is aussi par une regle toute contraire, s'en-
il delà, que si je ne m'épargne pas Dieu
n'pargnera : que si je ne me pardonne pas,
ne pardonnera ; que si ma pénitence est
pureuse, son jugement me fera favorable ;
en, que si je me fais justice, il me fera
ce ? Or que puis-je désirer de plus avan-
eux pour moi ? Ah ! Seigneur, je serois
igne de vos miséricordes, si cette condi-
ion me sembloit dure, plutôt, si je n'en-

visageois par la pénitence la plus sévère, comme le souverain bonheur de ma vie : je serois non-seulement le plus injuste, mais le plus insensé des hommes, si je prétendois par une pénitence lâche & molle me garantir de votre redoutable jugement.

C'est ainsi, pécheurs, que vous devez raisonner ; & quand parmi vous il y aura de ces esprits gâtés & corrompus, dont l'impiepiété seroit allée jusqu'à ne plus connoître Dieu, je ne pourrois pas m'empêcher de leur dire : Ecoutez, mes Freres, vous de qui le salut me doit être plus cher que ma vie, & pour la conversion de qui je me sens, si je l'ose dire, un zèle tout divin ; vous pour qui, s'il m'étoit permis, je voudrois, à l'exemple de l'Apôtre, être moi-même anathématisé, si j'écoutez aujourd'hui la voix de Dieu, & n'endurcissez pas vos cœurs. Ce Dieu que vous avez méconnu, a encore pour vous des grâces de réserve. Comme son bras n'est point raccourci, il est encore prêt à se laisser fléchir par votre pénitence & par vos larmes. Sa longue patience avec laquelle il vous a supportés jusqu'à présent, vous en doit être une preuve consolante, & comme un garant assuré. Tout juge qu'il est, malgré vos égaremens, il a encore pour vous toutes les tendresses d'un pere, & du pere le plus charitable. C'est dans des pécheurs & des rebelles comme vous, qu'il se plaît à fa

ater les richesses de sa miséricorde, quel-
 e scandaleuse qu'ait été votre vie, vous
 avez été (& qui sçait si les plus impies
 entre vous ne sont point ceux qu'il a choi-
 pour cela) vous pouvez, dis-je, deve-
 des vases d'élection. Rapprochez-vous
 lui; & par une humble confession de l'af-
 x aveuglement où vous a conduits le pé-
 , mettez-vous en état, quoique pé-
 ours, de trouver grace devant lui. Votre
 nversion fera sa gloire, & l'édification de
 Eglise. C'est donc de votre part, mon
 eu, que je parle; & je ne crains pas de
 assier trop loin les idées que je leur donne.
 votre divine clémence, puisqu'elle sur-
 se encore infiniment toute la charité que
 pour eux. Dieu dans le jugement dernier
 era justice à lui-même: vous l'avez vu,
 rétiens; & il me reste à vous faire voir
 elle justice il rendra à ses Elus: c'est la
 onde partie.

E l'ai dit: c'est une vérité incontestable, &
 nous est expressément marquée dans l'E-
 ture, que Dieu a fait toutes choses pour
 élus; que pour eux il a créé le monde,
 pour eux il le conserve, que sans eux il
 détruiroit, que tous les desseins de sa
 providence roulent sur eux, & que dans l'or-
 de la nature, de la grace & de la gloire
 t aboutit & se réduit à eux: *Propter electos.*

II.
 PARTIE.

Il faut néanmoins reconnoître que cette
 role si avantageuse aux élus de Dieu, ne se
 proprement s'accomplir que dans le ju-
 gement dernier. En effet, dit S. Chrysostom,
 s'il n'y avoit point d'autre vie que celle-ci
 si jamais Dieu ne devoit juger le monde
 seroit difficile de comprendre en quoi les élus
 auroient été si favorisés & si privilégiés ;
 bien loin de convenir que Dieu eût tout fait
 pour eux, on auroit souvent lieu de croire
 que ce seroit plutôt pour eux qu'il paroît
 n'avoir rien fait, ou du moins avoir très-peu
 fait. Car enfin pendant cette vie les élus,
 quoiqu'élus de Dieu, ne font dans le monde
 nulle figure qui les distingue, ni qui marque
 pour leurs personnes ces égards si particuliers
 de la providence. Au contraire, par une con-
 duite de Dieu bien surprenante, & que I-
 vid confesse avoir été pour lui un sujet de
 tentation & de trouble, pendant cette vie
 les élus de Dieu, qui sont les justes, bien loin
 d'être connus pour tels, par la malignité du
 monde, sont souvent décriés & confondus
 avec les hypocrites. Pendant cette vie les
 élus de Dieu, qui sont les humbles, bien loin
 d'être honorés & respectés, sont souvent
 méprisés & insultés. Pendant cette vie les
 élus de Dieu, qui sont les pauvres, bien loin
 d'être soulagés, sont souvent rebutés &
 abandonnés. Pendant cette vie les élus de
 Dieu, qui sont communément les foibles,

en loin d'être protégés, font souvent accablés & opprimés. Or tout cela est bien éloigné de cette favorable prédilection, que Dieu, selon sa promesse, doit avoir pour eux. Il est vrai, répond Saint Chrysostome, mais c'est justement ce qui prouve la bonté, l'infailibilité, l'absolue & indispensable nécessité du jugement de Dieu. Car pourquoi le Fils de Dieu, en qualité de souverain juge, viendra-t-il à la fin des siècles? pour faire justice à ses élus sur ces quatre classes. Oui, il viendra pour venger les justes, je dis, les vrais justes, en les séparant des hypocrites, faisant pour jamais cesser le règne de l'hypocrisie. Il viendra pour venger les humbles, en glorifiant dans leurs personnes l'humilité, & en confondant les superbes qui n'auront eu pour elle que du mépris. Il viendra pour venger les pauvres, qui par la cupidité des riches auront languï dans la misère, mais aux gémissemens de qui il montre bien qu'il n'a pas été insensible. Il viendra pour venger les foibles de tout ce que l'injustice, la violence, l'abus de l'autorité leur a fait indignement souffrir. Car ce sont mes chers Auditeurs, par rapport aux fins destinées, les fins principales pourquoy l'Esprit nous fait entendre que le Dieu vengeur paroîtra. Appliquez-vous donc; & pour l'intérêt que chacun de vous y doit prendre, redoublez votre attention.

Il viendra pour venger les justes, j'entends toujours les justes de bonne foi, en les séparant des hypocrites; comme le berger, dit-il lui-même dans l'Évangile, sépare les brebis d'avec les boucs: première justice que Dieu rendra à ses élus. Car encore une fois, durant cette vie tout est mêlé & confondu la vertu avec le vice, l'innocence avec le crime, la vérité avec l'imposture, la religion avec l'hypocrisie: & dans ce mélange, le juste souffre, & l'impie triomphe.

Quand au reste je parle de l'hypocrisie ne pensez pas que je la borne à cette espèce particulière qui consiste dans l'abus de la piété, & qui fait les faux dévots. Je la prends dans un sens plus étendu, & d'autant plus utile à votre instruction, que peut-être mégré vous-même ferez-vous obligés de convenir que c'est un vice qui ne nous est trop commun. Car j'appelle hypocrite, & non-seulement sous de spécieuses apparences, mais le secret de cacher les désordres d'une vie criminelle. Or en ce sens, on ne peut douter que l'hypocrisie ne soit répandue dans toutes les conditions; & que parmi les mondains ne se trouve encore bien plus d'imposteurs d'hypocrites, que parmi ceux que nous nommons dévots. En effet, combien dans le monde de scélérats travestis en gens d'honneur? combien d'hommes corrompus & pleins d'iniquité, qui se produisent a

et le faste & toute l'ostentation de la probi-
 combien de fourbes, insolens à vanter leur
 célérité? combien de traîtres, habiles à sau-
 les dehors de la fidélité & de l'amitié?
 combien de sensuels, esclaves des passions les
 s infames, en possession d'affecter la pureté
 mœurs, & de la pousser jusqu'à la sévé-
 é! combien de femmes libertines, fieres
 le chapitre de leur réputation; & quoi-
 engagées dans un commerce honteux,
 ont le talent de s'attirer toute l'estime d'u-
 exacte & d'une parfaite régularité? Au
 traire, combien de justes fausement accu-
 & condamnés? combien de serviteurs de
 eu, par la malignité du siècle, décriés
 calomniés? combien de dévots de bonne
 , traités d'hypocrites, d'intriguans &
 intéressés? combien de vraies vertus con-
 ées; combien de bonnes œuvres censu-
 s? combien d'intentions droites mal ex-
 quées, & combien de saintes actions em-
 sonnées? Or c'est-là, dit S. Chrysoflo-
 , ce que le jugement de Dieu dévoilera:
 sorte que chacun sera connu pour ce
 il est, que chacun paroîtra ce qu'il a été,
 e chacun tiendra le rang qu'il doit tenir.
 s secrets des consciences seront révélés; &
 ts, dit l'Apôtre, chacun recevra la louange
 lui sera dûe: *Et tunc laus erit unicuique* I. Cor. 3.
 o. Par cette fatale & décisive séparation du
 grain d'avec l'yvraie (écoutez l'oracle de

Job. 20.

Job, qui s'accomplira à la lettre, & qui a une partie de la justice que Dieu rendra à ses élus) par cette fatale & décisive séparation, la joie de l'hypocrite finira, son espérance périra. Funeste, mais juste menace que fait le Saint Esprit: *Et gaudium hypocritæ d'instar puncti, & spes hypocritæ peribit.*

Car la joie de l'hypocrite étoit d'improviser & cependant d'être honoré & respecté. Sa joie étoit d'avoir dans le monde un certain crédit, qui ne lui coûtoit qu'à bien faire un personnage, & qu'à bien jouer la comédie. Sa joie étoit d'être parvenu, à force de dissimulation, à recevoir l'hommage & le tribut des plus pures vertus, & à jouir sans mériter de tous les avantages du vrai mérite. Voilà ce que Job appelloit les prospérités, les joies, le regne de l'hypocrisie. Mais dans le dernier jugement, ce regne de l'hypocrisie sera détruit, ces prospérités de l'hypocrite s'évanouiront, ces joies de l'hypocrisie changeront en des afflictions mortelles. Elles n'étoient fondées que sur l'erreur des âmes simples, séduites & éblouies par un faux éclat. Mais cette séduction des âmes simples, trompées jusqu'alors, mais enfin désabusées par la lumière de Dieu, après avoir été à l'hypocrite une frivole consolation, se tournera contre lui, disons mieux, contre lui en opprobre & en confusion. L'espérance de l'hypocrite étoit qu'on ne le connoîtroit jamais.

for

ond, & qu'éternellement le monde feroit la
 uppe de sa damnable politique : & son dé-
 espoir au contraire fera de ne pouvoir plus se
 éguifer, de n'avoir plus de ténèbres où se
 acher, de voir malgré lui le voile de son hy-
 ocritie levé, ses artifices découverts, & d'être
 e exposé aux yeux de toutes les nations: *Spes*
ypocritæ peribit. Les autres pécheurs connus
 ans le monde pour ce qu'ils étoient, en cela
 ême qu'ils auront été connus, auront déjà
 é à demi jugés, & déjà par avance auront
 fuyé une partie de l'humiliation que leur
 oit causer le jugement de Dieu : mais l'hy-
 ocrite à qui il faudra quitter le masque de
 ette fausse gloire, dont il s'étoit toujours
 ré; mais cette femme qui aura passé pour
 rtueuse, & dont les commerces viendront à
 e publiés; mais ce magistrat que l'on aura
 u un exemple d'intégrité, & dont les injusti-
 e seront mises dans un plein jour; mais cet
 clésiastique réputé saint, à qui Dieu repro-
 era hautement sa vie dissolue; mais ce pré-
 du homme d'honneur, dont on verra tou-
 te les fourberies; mais cet ami sur qui l'on
 enptoit, dont les lâches trahisons seront
 éaircies & vérifiées; mais quiconque aura
 se l'art de tromper, & qui alors se trouvera
 ds la nécessité affreuse de faire une répa-
 on solennelle à la vérité : Ah ! Chré-
 tiens, c'est pour ceux-là que le jugement de
 Dieu aura quelque chose de bien désolant.

La chose n'est que trop vraie : mais par un
raison toute opposée , c'est ce qui rendra
jugement de Dieu , non-seulement suppo-
table, mais favorable, mais honorable , ma-
désirable aux justes & aux prédestinés. C
leur gloire, dit S. Chrysostome, sera de pa-
roître à découvert devant toutes les créat-
res intelligentes ; leur gloire , & même
comble de leurs désirs, sera que l'on discern-
enfin, & la droiture de leurs actions, & la pu-
reté de leurs intentions ; leur gloire sera qu'
les connoisse , parce que leur disgrâce ju-
ques-là aura été de n'être pas assez connus.
voilà , Ames fidèles , qui malgré la corrup-
tion du siècle ; servez votre Dieu en esprit
& en vérité ; voilà ce qui doit dans la vie vous
affermir, & vous consoler. A ce terrible mo-
ment , où le livre des consciences sera ou-
vert , votre espérance ranimée par la parole
du souverain juge, & sur le point d'être rap-
plie, vous soutiendra, & vous dédomma-
ra bien des injustes persécutions du monde.
Tandis que l'impie confondu, troublé, con-
terné, marchera la tête baissée, & sans ose
ver les yeux, vous paroîtrez avec une ferme
assurance : pourquoi ? parce que le jour de
votre justification sera venu. Maintenant
l'envie, la calomnie, lancent contre vous
leurs traits envenimés : mais enfin l'envie
sera forcée à se taire ; ou si elle parle , elle
sera plus qu'en votre faveur ; la calomnie

era convaincue de mensonge, & la vérité
 e montrera dans tout son lustre. Cependant
 ouïffez du témoignage secret de votre
 cœur, que vous devez préférer à tous les
 loges du monde. Dites avec S. Paul : peu
 m'importe quel jugement les hommes font
 présentement de moi, puisque c'est mon
 Dieu qui doit un jour me juger : *Qui autem* I. Cor. 4.
judicat me, Dominus est. Ou bien, dites avec
 Jérémie : C'est vous, Seigneur, qui sondez
 les âmes, & qui en découvrez les plis & les
 replis les plus cachés ; c'est à vous que j'ai
 remis ma cause : vous la jugerez. *Tibi enim* Jerem. 23
revelavi causam meam. Avançons.

Il viendra pour glorifier l'humilité dans la
 personne des humbles : seconde justice que
 Dieu rendra à ses élus. Cette humilité, cette
 simplicité du juste, cette patience à souffrir
 des injures sans se venger, que les mondains
 ont traitée de foiblesse d'esprit, de peti-
 tesse de génie, de bassesse de cœur, Dieu
 rendra pour la couronner, & pour convain-
 cre tout l'univers, qu'elle aura été la vérita-
 ble force, la véritable grandeur d'ame, la
 véritable sagesse. Car c'est alors, dit l'E-
 criture dans cet admirable passage que vous
 avez entendu cent fois, & dont vous avez
 été cent fois touchés : c'est alors que les
 humbles de cœurs s'élèveront avec confiance
 contre ceux qui les auront méprisés & in-
 juriés. *Tunc stabunt justi in magna constan-* Sap. 5.

tia. C'est alors que les sages du siècle, que ces esprits forts feront non-seulement surpris, mais déconcertés, en voyant ces hommes qu'ils n'avoient jamais regardés que comme le rebut du monde, placés sur des trônes de gloire. C'est alors qu'interdits & hors d'eux-mêmes, ils s'écrieront en gémissant : ce sont-là ceux dont nous nous sommes autrefois moqués, & qui ont été le sujet de nos railleries ; *Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum*. Insensés que nous étions, leur vie nous paroïssoit une folie, & toute leur conduite nous faisoit pitié ; *Nos insensati vitam illorum aestimabamus insaniam* : cependant les voilà élevés au rang des enfans de Dieu, & leur partage est avec les Saints ; *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, & inter sanctos sors illorum est*. C'est, dis-je, alors que l'orgueil du monde rendra ce témoignage, quoique faïcé, à l'humilité des élus de Dieu ; & c'est là même qu'on verra sensiblement l'effet de cette promesse de Jesus-Christ, que qui se humilie, sera glorifié : *Omnis qui se humiliat, exaltabitur*.

Car pendant la vie, il n'est pas toujours vrai, & même il est rarement vrai, que celui qui s'abaisse & qui s'humilie soit élevé. On en voit, dont l'humilité, quoique respectable & quoique solide, est accompagnée jusqu'au bout de l'humiliation. On en voit qui pour chercher Dieu & par un esprit

religion, s'étant ensevelis & comme anéantis devant les hommes, meurent dans leur obscurité & dans leur anéantissement. Combien d'ames saintes, dont la vie est cachée avec Jesus-Christ; & à qui le monde n'a jamais tenu nulle compte du courage héroïque qu'ils ont eu de se séparer & de se détacher de lui? Or c'est pour cela, reprend S. Chrysostome, qu'il doit y avoir, & qu'il y aura un jugement à la fin des siècles.

Parce que le monde ne rend pas justice à ces Chrétiens parfaits, qui s'humilient & s'anéantissent pour Dieu; Dieu qui se pique d'être fidèle, la leur rendra au centuple. Parce qu'il y a des Saints sur la terre, dont l'humilité, quoique sincère, n'est ni connue du monde, ni honorée au point qu'elle le devrait être, si le monde étoit équitable; Dieu suppléera au défaut du monde, & la relevera: mais aux dépens de qui? toujours aux dépens & à la honte du mondain, dont la fausse gloire, dont la vanité ridicule, dont la présomptueuse ambition condamnée & réprouvée, rendra hommage à la sainteté des maximes que le sage & l'humble Chrétien aura suivies, puisqu'en même tems que l'humble sera exalté, *Qui se humiliat, exaltabitur*; l'orgueilleux sera humilié, & couvert d'un éternel opprobre: *Et qui se exaltat, humiliabitur*. Ce n'est pas assez.

Luce. 14.

Il viendra pour béatifier les pauvres: au-

tre mystère du jugement de Dieu, autre justice qu'il rendra à ses prédestinés. Car il est de la foi, que le pauvre ne fera pas éternellement dans l'oubli : *Quoniam non in finem oblivio erit pauperis*. Il est de la foi, que la patience des pauvres ne périra pas pour jamais ; c'est-à-dire, qu'elle ne sera pas pour jamais inutile & sans fruit : *Patientia pauperum non peribit in finem*. Et il est néanmoins évident, que ces deux oracles du S. Esprit ne se vérifient pas toujours, ni même communément dans cette vie. Car combien de pauvres y sont oubliés ! combien y demeurent sans secours & sans assistance ! Oubli d'autant plus déplorable, que de la part des riches il est volontaire, & par conséquent criminel : je m'explique. Combien de malheureux réduits aux dernières rigueur de la pauvreté, & que l'on ne soulage pas parce qu'on ne les connoît pas, & qu'on ne les veut pas connoître ! Si l'on sçavoit l'extrémité de leurs besoins, on auroit pour eux malgré soi, sinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vue de leurs miseres, on rougiroit de ses excès, on auroit honte de ses délicatesses, on se reprocheroit ses folles dépenses, & l'on s'en feroit avec raison des crimes devant Dieu. Mais parce qu'on ignore ce que souffrent ces membres de J. C. parce qu'on ne veut pas s'en instruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de sa présence ; o.

croit en être quitte en les oubliant ; & quelque extrêmes que soient leurs maux , on y devient insensible. Combien de véritables pauvres , que l'on rebute comme s'ils ne l'étoient pas , sans qu'on se donne & qu'on veuille se donner la peine de discerner s'ils le sont en effet ! Combien de saints pauvres , dont les gémissemens sont trop foibles pour venir jusqu'à nous , & dont on ne veut pas s'approcher pour se mettre en devoir de les écouter ! Combien de pauvres abandonnés dans les provinces ! combien de défolés dans les prisons ! combien de languissans dans les hôpitaux ! combien de honteux dans les familles particulières ! parmi ceux qu'on connoît pour pauvres , & dont on ne peut ni ignorer , ni même oublier le douloureux état , combien sont négligés ! combien sont durement traités ! combien de serviteurs de Dieu qui manquent de tout , pendant que l'impie est dans l'abondance , dans le luxe , dans les délices ! S'il n'y avoit point de jugement dernier , voilà ce que l'on pourroit appeller le scandale de la providence : la patience des pauvres outragée par la dureté & par l'insensibilité des riches. Mais c'est pour cela même , dit S. Chrysostome , que la providence prépare aux riches un jugement sévère & rigoureux ; & c'est ce que comprenoit parfaitement David , quand il disoit : *Cog-* Ps. 135
novi quia faciet Dominus judicium inopis, &

vindictam pauperum ; J'ai connu que Dieu jugera la cause des pauvres, & qu'il les vengera. Et par où l'avoit-il connu? par cet invincible raisonnement, que la patience des pauvres, dans le sens que je l'ai marqué, et devant & ne pouvant périr pour jamais, falloit qu'il y eût un jugement supérieur à celui des hommes, où l'on reconnût qu'en effet elle ne périt point ; c'est-à-dire, que Dieu a pour elle tous les égards qu'elle a droit d'attendre d'un maître souverainement

Psal. 9. équitable, *Patentia pauperum non peribit in finem* : un jugement, où non-seulement les pauvres fussent dédommagés de cette inégalité de biens, qui les a réduits dans l'indigence & la disette ; mais où leur patience poussée à bout, fût pleinement vengée de ces injustes traitemens qu'elle auroit soufferts.

C'est pour cela, dit Dieu lui-même, que je m'éleverai : c'est parce que les souffrances des pauvres, à qui le riche impitoyable a fermé son cœur & ses entrailles, auront excité mon courroux ; parce que leurs cris m'auront touché, parce que j'aurai été indigné de voir qu'on s'endurcit à leurs plaintes :

Psal. 11. *Propter miseriam inopum, & gemitum pauperum, nunc exurgam, dicit Dominus*

Ces cris des pauvres qui sont montés jusqu'à moi, me solliciteront en leur faveur ; & je ne croirai point m'être acquitté de ce que je leur dois, & comme créateur & comme ju

ge, que dans ce grand jour, où je prononcerai pour eux un arrêt de salut, tandis que je réproverai par un jugement sans miséricorde, ceux qui n'auront usé envers eux de nulle miséricorde. A entendre ainsi Dieu parler dans l'Écriture, ne diroit-on pas que le jugement dernier, quoiqu'universel, ne doit être que pour les pauvres, & qu'il n'ait pour terme & pour fin que de leur faire justice? *Propter miseriam inopum & gemitum pauperum.* A voir comment le Fils de Dieu qui y doit présider, s'y comportera & y procédera, ne diroit-on pas que tout le jugement du monde doit rouler sur le soin des pauvres; que de-là doit dépendre absolument & essentiellement le sort éternel des hommes: c'est-à-dire, que les uns ne doivent être condamnés, que parce qu'ils auront méprisé le pauvre, & les autres omblés de gloire, que parce qu'ils l'auront secouru? Heureux donc, concluoit le prophète royal, heureux celui qui pense attentivement au pauvre; *Beatus qui intel-* Psal.
igit super egenum & pauperem: Pourquoi? parce que Dieu au jour de la colère l'épargnera, & le sauvera: In die mala liberabit eum Dominus.

Finissons, & disons encore que Dieu viendra pour venger les foibles, que le pouvoir joint à la violence, aura opprimés: quatrième & dernière justice dont il se tiendra

redevable à ses élus. Car maintenant, c'est le crédit qui l'emporte, & qui a presque par-tout gain de cause, le plus fort a toujours raison, quoiqu'il entreprenne; & parce qu'il est le plus fort, il croit avoir un titre pour l'entreprendre, & il en vient à bout. Combien de persécutions, de vexations causées par l'abus de l'autorité! combien de misérables, combien de veuves, faut d'appui, sacrifiées comme des victimes à la faveur! combien de pupilles, dont l'héritage devient, après bien des formalités, la proie du chicaneur & de l'usurpateur! combien de familles ruinées, parce que le bon droit attaqué par une partie redoutable, n'a point trouvé de protection! combien de procès mal fondés, néanmoins hautement gagnés, parce que les sollicitations, la cabale & les brigues ont prévalu! Malgré la justice & les loix, le foible succombe presque toujours. S'il y a des juges sans probité c'est toujours contre lui, & jamais pour lui qu'ils se laissent corrompre. Du moment qu'il est le plus foible, par une malheureuse fatalité, tout lui est contraire, & rien ne lui est favorable. Mais, Seigneur, il trouve enfin auprès de vous, ce qui lui aura été refusé à tous les tribunaux de la terre: vous viendrez plein d'équité & de zèle, & vous prendrez la défense de l'orphelin; afin que le puissant, que le grand, qui avoit ta-

abusé de sa grandeur, cesse de se glorifier: *Judicare pupillo & humili, ut non apponat ultra magnificare se homo super terram.* Jusques-là il aura toujours eu le dessus. Jusques-là fier de ses succès, parce que rien ne lui résistoit, il aura passé non-seulement pour le plus fort, mais pour le plus habile, pour le mieux établi dans ses droits, pour le plus digne d'être distingué & honoré. Jusques-là il se fera fait une fausse gloire & un prétendu mérite de ses violences mêmes: mais vous le détromperez bien alors, Seigneur, & vous lui ferez bien rabattre de ses vaines idées; *Ut non apponat ultra magnificare se:* comment cela? c'est que vous tirerez le foible de l'oppression, & qu'il trouvera en vous, mon Dieu, un vengeur & un protecteur.

Il est donc vrai que le jugement de Dieu sera pour ses élus le jour de leur rédemption, le jour de leur gloire, le jour où Dieu leur fera justice. Ah! Chrétiens, à quoi pensons-nous, si persuadés d'une vérité si touchante, nous ne travaillons pas de toutes nos forces à être du nombre de ces heureux prédestinés? Que faisons-nous, si renonçant aux fausses maximes du monde, nous ne nous mettons pas en état d'être de ces élus de Dieu, qui paroîtront avec tant de confiance devant le tribunal de Jesus-Christ? Or en voici, mes chers Auditeurs, l'important secret, que je vous laisse pour fruit de tout

ce discours. Commencez dès maintenant à accomplir dans vos personnes, ce que Dieu dans le jugement dernier fera en faveur de ses élus. Il les séparera d'avec les hypocrites & les impies : séparez-vous-en par la pratique d'une solide & d'une véritable piété. Il glorifiera les humbles ; Humiliez-vous, dit saint Pierre, & soumettez-vous à Dieu, afin que Dieu vous élève au jour de sa visite. *1. Petr. 5.* c'est-à-dire, dans son jugement : *Humiliamini, ut nos Deus exaltet in tempore visitationis.* Il béatifiera les pauvres : assistez-les, soulagez-les ; faites-vous-en des amis auprès de votre juge, afin que quand il viendra vous juger, ils soient vos intercesseurs, & qu'il vous reçoivent dans les tabernacles éternels. Il vengera les foibles opprimés : protégez-les, & selon la mesure de votre pouvoir soyez leurs patrons ; servez, à l'exemple de Dieu, de tuteurs au pupille & à la veuve.

Et vous, justes, humbles, pauvres, foibles, les bien-aimés de Dieu, soutenez-vous dans votre justice, dans votre obscurité, dans votre pauvreté, dans votre foiblesse, par l'attente de ce grand jour, qui sera tout à la fois le jour du Seigneur & le vôtre. Non pas que vous ne deviez craindre le jugement de Dieu ; il est à craindre pour tous : mais en craignant, craignez-le de forte, que vous puissiez au même tems le désirer, l'aimer & l'espérer. Car pourquoi ne l'aimeriez-vous

as, puisqu'il doit vous délivrer de toutes les misères de cette vie? pourquoi ne le désireriez-vous pas, puisqu'il doit vous racheter de la servitude du siècle? pourquoi ne l'espéreriez-vous pas, puisqu'il doit commencer votre bonheur éternel? Craignez le jugement de Dieu: mais craignez-le d'une crainte mêlée d'amour, & accompagnée de confiance; craignez-le comme vous craignez Dieu. Il ne vous est point permis de craindre Dieu sans l'aimer; il faut qu'en le craignant vous l'aimiez, & que vous l'aimiez encore plus que vous ne le craignez: sans cela, votre crainte n'est qu'une crainte servile, qui ne suffit pas même pour le salut. Or il en est de même du jugement de Dieu: craignons-le tous, mes chers Auditeurs, ce terrible jugement: mais craignons-le d'une crainte efficace, d'une crainte qui nous convertisse, qui corrige nos désordres, qui redouble notre vigilance, qui rallume notre zèle, qui nous porte à la pratique de toutes les œuvres Chrétiennes. Tellement que nous méritions d'être placés à la droite de Dieu, & d'entendre de la bouche de notre Seigneur ces consolantes paroles: *Venite benedicti Patris mei. Venez, vous qui êtes bé-* Mat. 25
nis de mon Pere; possédez le Royaume qui vous est préparé dès la création du monde. Car mon Pere vous le souhaite, &c.



S E R M O N

POUR LE II. DIMANCHE

D E

L' A V E N T.

Sur le Respect Humain.

Beatus qui non fuerit scandalifatus in me.

Bienheureux celui qui ne sera point scandalisé de moi.
En saint Matthieu, chap. II.

SIRE,

C'Est à ce caractère que le Sauveur du monde reconnoît ses vrais disciples : c'est la condition que cet homme-Dieu leur propose, pour être reçus à son service, & pour mériter de vivre sous sa loi. Il leur déclare qu'il faut prendre parti; qu'il ne faut point espérer d'être du nombre de ses siens, si l'on n'est résolu d'en faire hautement profession; que quiconque, étant Chrétien, craint de le paroître, est indigne de lui; qu'il ne suffit pas pour être à lui, de croire de cœur, si l'on ne confesse de bouche; qu'i

ne suffit pas de confesser de bouche, si l'on ne s'explique par ses œuvres: enfin qu'il y ait des hommes fervens, généreux, sincères, qui se fassent un honneur de l'avoir pour maître & un mérite de lui obéir.

Or par-là il exclut de son Royaume ces riches mondains, qui bien loin de se déclarer pour Jesus-Christ, rougissent de Jesus-Christ; qui bien loin d'honorer Jesus-Christ, se scandalisent de Jesus-Christ, & qui non contents de se scandaliser de Jesus-Christ, scandalisent tous les jours lui-même dans la personne de ses freres, en inspirant aux autres la même crainte qui les arrête, & le même respect humain qui les domine. C'est ce que j'entreprends de combattre dans ce discours: cette honte du service de Dieu; ce respect humain, qui nous empêche d'être à Dieu; cette crainte du monde, ou cette complaisance pour le monde; qui détruit le culte que nous devons rendre à Dieu. Je veux vous en faire voir l'indignité, le désordre, & le scandale: l'indignité du respect humain, par rapport à nous-mêmes, son désordre par rapport à Dieu; son scandale, par rapport au prochain.

Il y en a qui sont les esclaves du respect humain, & il y en a qui en sont les auteurs. Esclaves du respect humain, je leur parlerai dans la première & dans la seconde partie, & je leur montrerai combien leur conduite est in-

digne, combien elle est criminelle. Auteu du respect humain; je leur parlerai dans derniere partie, & je leur montrerai combien leur conduite est scandaleuse. L'indignité du respect humain nous le fera mépriser. Le désordre du respect humain nous fera condamner. Le scandale du respect humain nous en fera craindre les suites. C'est tout mon dessein. Demandons, &c. *Ave, &c.*

I.
PARTIE.

C'Est de tout tems que les hommes se font laissé dominer par le respect humain; & c'est de tout tems que les partisans du monde ont fait du respect humain une malheureuse politique, aux dépens de leur religion. Mais de quelque prétexte, ou de nécessité ou de raison, dont ils ayent tâché de se couvrir, en soumettant ainsi leur religion aux loix du monde, je dis que ce respect humain a toujours été une servitude honteuse; je dis que cette politique a toujours passé, ou toujours dû passer, pour une lâcheté méprisable. Caractère de servitude, caractère de lâcheté: l'un & l'autre indignes de tout homme qui connoît Dieu; mais encore bien plus d'un Chrétien élevé par le baptême, l'adoption des enfans de Dieu. Appliquez vous, mes chers Auditeurs, & ne perdez rien de ces deux importantes vérités.

C'est une servitude honteuse, & je l'appelle la servitude du respect humain. Car qu'y

de plus fervile, que d'être réduit, ou plutôt de se réduire soi-même à la nécessité de régler sa religion par le caprice d'autrui? de la pratiquer, non pas selon ses vues & ses sentimens, ni même selon les mouvemens de sa conscience, mais au gré d'autrui? de n'en laisser des marques, & de n'en accomplir aucun des devoirs, que dépendamment des discours & des jugemens d'autrui? en un mot, d'être Chrétien, ou du moins de ne le paraître, qu'autant qu'il plaît, ou qu'il déplaît à autrui? Est-il un esclavage comparable à celui-là? Vous sçavez néanmoins, & peut-être vous le sçavez-vous à votre confusion, comment cet esclavage, tout honteux qu'il est, est devenu commun dans le monde, & le sera bientôt encore tous les jours.

Quand saint Augustin parle de ces anciens philosophes, de ces sages du Paganisme, qui par la seule lumière naturelle connoissoient, quoique payens, le vrai Dieu; il loue leur condition bien déplorable: pourquoi? parce qu'étant convaincus, comme ils l'étoient, qu'il n'y a qu'un Dieu, ils ne laissoient pas, pour s'accommoder au tems, d'être forcés à en adorer plusieurs. Prenez garde, Chrétiens. Ceux qui par respect humain faisoient violence à la raison, & servoient des Dieux qu'ils ne connoissoient pas; & nous par un autre respect humain, nous faisons violence à notre foi, &

nous ne servons pas le Dieu que nous croyons. Ceux-là malgré eux, mais pour plaire au monde, étoient superstitieux & idolâtres; & nous par un effet tout contraire, mais par le même principe, nous devenons fous malgré nous-mêmes libertins & impies. Ceux-là pour ne pas s'attirer la haine des peuples, pratiquoient ce qu'ils condamnoient, adoroient ce qu'ils méprisoient, professoient ce qu'ils détestoient; ce sont les termes de S. Augustin : *Colebant quod reprehendebant, agebant quod arguebant quod culpabant adorabant.* Et nous, pour éviter la censure des hommes, & par un vassujettissement aux usages du siècle corrompu & à ses maximes, nous déshonorons ce que nous professons, nous profanons ce que nous révérons : nous blasphémons au moins par nos œuvres, non pas, comme disoit un Apôtre, ce que nous ignorons, mais ce que nous sçavons & ce que nous reconnoissons. Au lieu que ces esprits forts de la gentilité avec leur prétendue force, se captivoient par une espèce d'hypocrisie, nous nous captivons par une autre. Au lieu qu'ils jouoient la comédie dans les temples de Rome, & contrefaisant les dévots; nous la jouons au milieu du Christianisme, en contrefaisant les Athées. Avec cette différence remarquée par saint Augustin, que l'hypocrisie de ceux-là étoit une pure fiction, qui n'intéressoit

August.

t au plus que de fausses divinités ; au lieu
 la nôtre est une abomination réelle : une
 mination telle que l'a prédite le Prophé-
 placée dans le lieu saint ; une abomina-
 qui outrage tout à la fois , & la vérité ,
 a majesté , & la sainteté du vrai Dieu.
 Or en user de la sorte, n'est-ce pas se ren-
 esclave, mais esclave dans la chose mê-
 où il est moins supportable de l'être , &
 tout homme sensé doit plus se piquer de
 'être pas ? Car il y a des choses , pour-
 ce saint Docteur , où la servitude est
 rable , d'autres où elle est raisonnable ,
 ques-unes même où elle peut être hono-
 e : mais de s'y soumettre jusques dans
 choses les plus essentiellement libres ,
 ues dans la profession de sa foi , jusques
 l'exercice de sa religion , jusques dans
 devoirs les plus indispensables , dans ce
 regarde notre éternité , notre salut ,
 à quoi répugne un certain fonds de
 deur , qui est en nous & avec lequel
 os sommes nés ; c'est ce que la dignité
 notre être , non plus que la conscience ,
 eut comporter.

laissez-nous aller dans le désert, disoient
 s Hébreux aux Egyptiens : car tandis que
 os sommes parmi vous , nous ne pouvons
 librement sacrifier au Dieu d'Israel. Or
 fut que nous soyons libres dans les sacri-
 que nous lui offrons. En tout le reste

380 SUR LE RESPECT HUMAIN.
vous nous trouverez souples & dépendans
& quelque rigoureuses que soient vos loix,
nous y obéirons sans peine : mais dans le
culte du souverain Maître que nous adorons
& que nous devons seul adorer, la liberté
nous est nécessaire ; & quand nous vous
demandons, ce n'est qu'en vertu du droit
que nous y avons, & en vertu même de
commandement exprès que notre Dieu nous
a fait de ne nous la laisser jamais enlever.
C'est ainsi, mes Freres, reprend S. Jérôme,
expliquant ce passage de l'Exode, c'est ainsi
que doit parler un Chrétien engagé par la
Providence à vivre dans le monde, &
conséquemment à y soutenir sa religion. Sur toute
autre chose, doit-il dire, Je me conformerai
merai aux loix du monde, j'observerai les
coutumes du monde, je garderai les biens
séances du monde, je me contraindrai
me, s'il le faut, pour ne rien faire qui contredise
que le monde : mais quand il s'agira de ce
que je dois à mon Dieu, je me mettrai au-dessus
dessus du monde, & le monde n'aura point
empire sur moi. Dans l'accomplissement de
ce devoir capital, qui est le premier de
du Chrétien, je ne serai ni bisarre, ni
discret ; mais je ferai libre, & la prudence
dont j'usurai pour me conduire, n'aura rien
qui dégénère de cette bienheureuse indépendance,
dance, que S. Paul veut que je conserve
comme le privilège inaliénable de l'état
grace ou Dieu m'a élevé. Telle est, dis-

on saint Jérôme , la disposition où doit
 être un homme fidèle. Et si la tyrannie des
 rois du monde alloit jusques-là qu'il y eût
 effet des états où il fût impossible de main-
 tenir cette sainte & glorieuse liberté, avec
 laquelle Dieu veut être servi ; ou plutôt, si
 l'homme se sentoît foible jusqu'à ce point,
 il désespérât d'y pouvoir librement ser-
 vir Dieu, il devroit, à l'exemple des Israé-
 lites, prendre le parti d'une généreuse re-
 traite, & chercher ailleurs un séjour, où
 franchi du joug du monde, il pût sans gê-
 ne & sans contrainte rendre à Dieu les
 hommages de sa piété : faisant divorce pour
 lui-même, non pas avec le monde en général,
 mais avec ces conditions particulières du
 monde, où l'expérience lui auroit appris
 que sa religion lui seroit devenue comme
 impraticable. Pourquoi ? parce qu'au moins
 il est juste qu'étant né libre, il le soit invio-
 lablement pour celui à qui il doit tout, com-
 me au principe & à l'auteur de son être ; &
 qu'il n'abandonne jamais la possession où
 Dieu l'a mis, d'être à cet égard dans la main
 de son conseil & de sa raison.

L'eservitude du respect humain d'autant plus
 nuisible, que c'est l'effet tout ensemble, &
 d'une petitesse d'esprit, & d'une bassesse de
 cœur, que nous nous cachons à nous-mê-
 mes, mais que nous nous cachons en vain,
 dont nous ne pouvons étouffer le secret
 proche. Car si nous avions ce saint orgueil,

selon l'expression d'un Pere, cette noble
de sentimens qu'inspire le Christianisme,
nous dirions hautement comme S. Pa :

Rom. 3. *Non erubescō Evangelium:* Je ne rougis point
de l'Evangile. Nous imiterions ces héros de
l'ancien Testament, qui se faisoient un ri-
rite de pratiquer leur religion à la face r-
me de l'irreligion. Pendant que tous les
tres couroient en foule aux idoles de Jér-
boam; le jeune Tobie sans craindre de
roître singulier, & se glorifiant même de l-
tre dans une si belle cause, alloit lui seul
temple de Jérusalem, & se rendoit par
digne de l'éloge que l'Écriture a fait de

Tob. 1. fermeté & de sa constance: *Denique cu-
irent omnes ad vitulos aureos, quos fecerat
Jeroboam Rex Israel, hic solus pergebat
Jerusalem ad templum Domini.* Ainsi, quand
tout ce qui nous environne, vivroit dans
l'oubli de Dieu & dans le mépris de sa loi,
nous nous glorifierions, comme Chrétien
d'être les sincères observateurs de cette di-
vine loi; & par une singularité que le monde
même malgré lui respecteroit, nous nous
distinguerions, & s'il le falloit, nous nous
séparerions de ces mondains, qui en sont les
prévaricateurs. Ni le nombre ni la qualité de
leurs personnes, ne nous ébranleroient pas.
Fussions-nous les seuls sur la terre, nous
persisterions dans cette résolution; &
consolation intérieure que nous aurions
d'être de ceux que Dieu se seroit réservés

qui n'auroient point fléchi le genou devant Baal : c'est-à-dire , le témoignage que nous rendroit notre conscience, d'avoir résisté au torrent de l'idolâtrie du siècle, seroit ja pour nous le précieux fruit de la victoire que notre foi auroit remportée sur le respect humain. Voilà les heureuses dispositions où nous mettroit une liberté évangélique.

D'où vient donc que nous n'y sommes pas, & qu'est-ce que ce respect humain qui nous arrête ? timidité & pusillanimité. Nous craignons la censure du monde ; & par-là nous avouons au monde, que nous n'avons pas assez de force pour le mépriser, dans les conjonctures même où nous nous jugeons plus méprisable : aveu qui devoit seul nous confondre. Nous craignons de passer pour des esprits foibles ; & nous ne pensons pas que cette crainte est elle-même une foiblesse, & la plus pitoyable foiblesse. Nous avons honte de nous déclarer ; & nous ne voyons pas que cette honte, pour m'exprimer de la sorte, est elle-même bien plus honteuse, que la déclaration qu'il faudroit faire. Car qu'y a-t-il de plus honteux, que la honte de paroître ce que l'on est & ce que l'on doit être ? Une parole, une raillerie nous trouble ; & nous ne considérons pas, ni de quoi, ni par qui nous nous laissons troubler : de quoi puisqu'il est rien de plus frivole que la raillerie, quand elle s'attaque à la véritable ver-

tu ; par qui , puisque c'est par des hommes vains , dont il nous doit peu importer d'être , ou blâmés , ou approuvés ; des hommes dont souvent nous ne faisons nulle estime ; des hommes dont la légèreté nous est connue aussi-bien que l'impiété ; des hommes dont nous ne voudrions pas suivre les conseils , beaucoup moins recevoir la loi dans une seule affaire ; des hommes pour qui nous ne voudrions pas nous contraindre d'être un seul de nos divertissemens. Ce sont néanmoins ceux pour qui nous nous faisons violence , ceux que nous ménageons , ceux qui , par le plus déplorable aveuglement , nous nous assujettissons en ce qui touche le plus essentiel de nos intérêts , sçavoir le salut & la religion. Après cela , piquons-nous , je ne dis pas de grandeur d'ame , mais de netteté & de solidité d'esprit. Après cela , faisons-nous d'avoir trouvé la liberté , en suivant le parti du monde. Non , non , mes Frères , reprend S. Chrysostome , ce n'est point là qu'on la trouve : bien loin d'y parvenir ; là , c'est par-là que nous tombons dans la plus basse servitude ; & l'un des plus visibles caractères que Dieu exerce déjà sur nous , quand nous voulons vivre en mondains , c'est qu'à même tems que nous pensons à secouer son joug , qu'il appelle , & qu'il a bien sujet d'appeler un joug doux & aimable , nous laisse prendre un autre joug mille fois

plus humiliant & plus pesant, qui est le joug du monde & des loix du monde. Caractère de servitude dans le respect humain, & caractère de lâcheté.

Je dis lâcheté, & lâcheté odieuse. J'appartiens à Dieu, par tous les titres les plus légitimes, & comme homme formé de sa main, enrichi de ses dons, racheté de son sang, héritier de sa gloire; & comme Chrétien, lié à lui par le nœud le plus inviolable, & engagé par une profession solennelle à le servir; mais au lieu de m'armer d'une sainte audace, & de prendre la cause en main, je l'abandonne, je le trahis! Lâcheté impardonnable; on ne peut pas même la supporter dans ces ames mercenaires, que leur condition & le besoin attachent au service des grands: & ce qui doit bien nous confondre, c'est le zèle qu'ils font paroître, & où ils cherchent tant à se signaler, dès qu'il s'agit de ces maîtres mortels, dont ils attendent une récompense humaine & une fortune pécuniaire. Lâcheté frappée de tant d'anathèmes dans l'Évangile, & qui doit être si hautement prouvée au jugement de Dieu, puisque c'est que le Fils de l'homme rougira de quiconque aura rougi de lui, défavouera quiconque aura défavoué, renoncera quiconque l'aura noncé: *Qui erubuerit me, erubescam & ego* Luc. 9. lum. Lâcheté que les payens mêmes ont condamnée dans les Chrétiens, & sur quoi ils nous ont fait de si belles & de solides leçons.

N'est-ce pas le sentiment qu'en eut autrefois ce sage Empereur, pere du grand Constantin? Eusébe nous l'apprend, & vous le savez : quoiqu'infidèle, quoique payen, il avoit & des Officiers dans sa Cour & des soldats Chrétiens dans son armée. Il voulut éprouver leur foi; il les assambla tous devant lui, leur parla en des termes propres à les tenter; enfin, il les obligea à se faire connoître & s'expliquer. Comme il y en a toujours eu de tous les caractères, je ne suis pas surpris que les uns, fermes pour Jesus-Christ, aimassent mieux risquer leur fortune, que de démentir leur religion; & que d'autres dominés par le respect humain, choisissent plutôt de dissimuler leur religion, que de hasarder leur fortune. Ainsi dans le monde, & dans le Christianisme même, les choses de tous tems ont-elles été partagées. Mais ce qu'Eusébe remarque, & ce qui doit être une instruction vive & touchante pour ceux qui m'écoutent ici (elle convient admirablement au lieu où je parle, & je suis certain qu'elle sera de votre goût) c'est le discernement judicieux que fit le Prince, de ces deux sortes de Chrétiens, lorsque par un traitement aussi contraire à leur attente qu'il est conforme à leur mérite, il retint auprès de sa personne, ceux qui méprisant les vaines maximes du monde, avoient témoigné un attachement inviolable pour leur religion, & renvoyés

autres. Car il jugea, ajoute l'historien, qu'il ne devoit rien se promettre de ceux-ci; qu'ils pourroient bien lui être infidèles, puisqu'ils avoient été à leur Dieu; & qu'il falloit tout craindre d'un homme, dont la conscience & le devoir n'étoient pas à l'épreuve d'un vain intérêt & d'une considération humaine.

Ah! mes chers Auditeurs, profitons de cette leçon maxime; & n'ayons pas la confusion d'être en cela moins religieux, qu'un payen, que le seul bon sens faisoit raisonner. Sans reproche impies ni hypocrites, soyons généreux & sincères. Entre l'hypocrisie & l'impiété, il y a un parti honorable, c'est d'être Chrétien. Soyons-le sans ostentation; mais soyons-le aussi de bonne foi, & faisons-nous honneur de l'être & de le paroître.

Souvenons-nous de tant de Martyrs, nos frères en Jesus-Christ, & les membres de la même Eglise. Craignoient-ils la présence des hommes? S'étonnoient-ils d'un regard, d'une parole? Quelle image, mes chers Auditeurs! quel reproche de notre lâcheté! Ils se présentoient devant les tyrans; & à la vue des tyrans, ils confessoient leur foi. Ils montoient sur les échaffauts: & sur les échaffauts, ils célébroient les grandeurs de Dieu. Ils verssoient leur sang; & de leur sang, ils signoient la vérité. Avoient-ils d'autres engagements que nous? Faisoient-ils profession d'une autre loi que nous? Le

Dieu qu'ils servoient, qu'ils glorifioient pour qui ils se sacrifioient, étoit-il plus leur Dieu que le nôtre ?

N'allons pas si loin, & jugez-vous vous-mêmes, instruisez-vous vous-mêmes par vous-mêmes. Je parle dans une Cour, composée d'hommes fameux par leur bravoure & par leurs exploits militaires. Avoir une fois reculé dans le péril, avoir une fois hésité, c'est ce qu'ils regarderoient comme une tache ineffaçable. A Dieu ne plaise, que leur refuse le juste éloge qui leur est dû. Un combattant, en exposant leur vie pour un grand & le glorieux Monarque, dont ils exécutent les ordres, & que le ciel a placé sur nos têtes pour nous commander, ils s'acquittent d'un devoir naturel. Mais du reste, par quelle contradiction marquons-nous tant de constance d'une part, & de l'autre tant de faiblesse ? Pourquoi dans les choses de Dieu devons-nous nous comme le roseau que le vent agite, selon la figure de notre Evangile ? Pourquoi en avons-nous toute l'instabilité, c'est-à-dire, pourquoi nous laissons-nous si aisément fléchir par la complaisance, abattre par la crainte, entraîner par la coutume, ébranler par l'intérêt ? Et pour m'en tenir à l'exemple que nous propose aujourd'hui le Sauveur du monde, que n'imitons-nous Jean-Baptiste ? que n'apprenons-nous de lui quelle mété demande le service de notre Dieu ?

l'observation de sa loi? Jusques dans les fers, ce fidèle ministre confessa J. C. jusques dans la Cour il lui rendit témoignage. Voilà votre modèle : conserver au milieu de la Cour cette généreuse liberté des enfans de Dieu, à laquelle vous êtes appellés, & qui semble, à entendre parler S. Paul, être déjà un don de la gloire, plutôt qu'un effet de la grace: *In libertatem gloriæ filiorum Dei.* Au milieu de la Cour se déclarer pour J. C. par une pratique constante, solide, édifiante, de tout ce que vous prescrit la religion : voilà ce que vous brèche le divin précurseur. Et qui peut vous déposséder de cette liberté Chrétienne? qui le doit? S'il faut être esclave, ce n'est point l'esclave du monde, mais le vôtre, ô mon Dieu. Il n'y a que vous, & que vous seul, dont nous puissions l'être justement ; & quand nous le sommes de tout autre, nous dégénérons de cette bienheureuse adoption, qui nous met au nombre de vos enfans, & qui nous donne droit de vous appeller notre Pere. Si donc nous sçavons avec humilité & avec prudence, mais avec force & avec constance, nous maintenir dans la liberté que Jesus-Christ nous a acquise par son sang, le monde, tout perverti qu'il est, nous respectera. Si le respect humain nous la fait perdre, le monde lui-même nous méprisera : car sa corruption & sa malignité ne va pas encore jusqu'à ne pas rendre justice à la piété;

lorsqu'elle marche par des voies droites. Mais quand le monde s'éleveroit contre moi, j'm'éleverai contre lui, & au-dessus de lui. Le Dieu que je sers, est un assez grand maître pour mériter que je lui fasse un sacrifice de monde; c'est un maître assez puissant pour que je le serve, non pas au gré du monde mais à son gré: or son gré est d'être servi par des âmes libres & indépendantes des fau- jugemens & de la vaine estime des hommes. Vous avez vu l'indignité du respect humain voyons-en le désordre: c'est la seconde partie

II.
PARTIE.

Vous ne l'avez apparemment jamais bien compris, Chrétiens, ce désordre dont je parle; vous n'en avez jamais bien connu, ni l'étendue, ni les conséquences, mais je m'affure que vous serez touchés de la simple exposition que j'en vais faire, & qu'elle suffira pour vous en donner une éternelle horreur. Car je prétends que dans l'ordre du salut il n'est rien de plus pernicieux, rien de plus damnable, rien de plus opposé à la loi de Dieu, ni de plus digne des vengeances de Dieu, que le respect humain? Pourquoi cela? redoublez, s'il vous plaît, votre attention. C'est que le respect humain détruit dans le cœur de l'homme le fondement essentiel de toute la religion, qui est l'amour de préférence que nous devons à Dieu. C'est que le respect humain fait tom-

ber l'homme dans des apostasies, peut-être plus condamnables que celles de ces apostats des premiers siècles, contre qui l'Eglise exerçoit avec tant de zèle la sévérité de sa discipline. C'est que le respect humain est une tentation, qui arrête dans l'homme l'effet des graces les plus puissantes, que Dieu employe communément pour le porter au bien, & pour le détourner du mal. Enfin, c'est que le respect humain est l'obstacle le plus fatal à la conversion de l'homme mondain; celui qu'il surmonte le moins, & auquel l'expérience nous fait voir que notre foiblesse est plus sujette à succomber. Ai-je eu raison de vous proposer ces quatre articles, comme les plus propres à faire impression sur vos esprits? Quand je n'en apporterois point d'autre preuve, que le seul usage du monde, ne suffiroit-il pas pour vous en convaincre? Ecoutez-moi, & n'oubliez jamais de si salutaires instructions.

Préférer Dieu à la créature; & quand il s'agit, non pas dans la spéculation, mais dans la pratique, de faire comparaison de l'un & de l'autre; quand ils se trouvent l'un & l'autre en compromis, fouler aux pieds la créature pour rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû, c'est sur quoi roule toute la religion, & c'est d'abord ce que renverse le respect humain. Car pourquoi l'appellons-nous respect humain? sinon, dit l'Ange de l'école, S. Thomas, parce

qu'en mille rencontres il nous fait respecter la créature plus que Dieu. Dieu me fait connaître ses volontés, il me fait intimider ses ordres; mais l'homme à qui je veux plaire, ou à qui je crains de déplaire, ne les approuve pas; & moi qui dois alors décider, dans la seule vue de plaire, ou de ne pas déplaire l'homme, je deviens rebelle à Dieu. J'ai donc en effet plus de respect pour l'homme que pour Dieu; & quoique je sois convaincu de l'excellence & de la souveraineté de l'être de Dieu, c'est une conviction en idée qui n'empêche pas que réellement & actuellement je ne préfère l'homme à Dieu. O dès-là je n'ai plus de religion, ou je n'en ai plus que l'ombre & que l'apparence. Et voilà ce que Tertullien reprochoit aux payens de Rome par ces paroles si énergiques & si dignes de lui, quand il leur disoit *Majori formidine Cæsarem observatis, quam ipsum de cælo Jovem; & citius apud vos pe omnes Deos, quam per unum Cæsaris genium pejeratur.* Jupiter est le Dieu que vous servez mais votre désordre, & de quoi vous n'oseriez pas vous-même disconvenir, c'est que vous considérez bien moins ce Jupiter régissant dans le ciel, que les puissances dont vous dépendez sur la terre; & que parmi vous on craint bien plus de s'attirer la disgrâce de César, que d'offenser toutes les divinités du Capitole. Reproche mille fois plu

capable de confondre un Chrétien, quand il se
 'applique à lui-même, & dont il devoit être
 effrayé & consterné. Cependant, à combien
 le Chrétiens ce reproche pris à la lettre ne
 convient-il pas? & quel droit n'aurois-je pas
 aujourd'hui de dire encore dans cet auditoi-
 e : *Majori formidine Cæsarem observatis.*

Graces au Seigneur, qui par une provi-
 lence particuliere nous a donné un Roi fidé-
 e, & déclaré contre le libertinage & l'im-
 iété; un Roi qui sçait honorer sa religion;
 e qui veut qu'elle soit honorée; un Roi,
 ont le premier zèle, en se faisant obéir &
 ervir lui-même; est que Dieu soit servi &
 béi! Mais si par un de ces châtimens terri-
 les, dont Dieu punit quelquefois les peu-
 les, le ciel nous avoit fait naître sous la do-
 mination d'un Prince moins religieux; com-
 ien verrions-nous de courtifans, tels que
 s concevoit Tertullien, qui ne balance-
 oient pas sur le parti qu'ils auroient à pren-
 re, & qui sans hésiter & aux dépens de
 Dieu, rechercheroient la faveur de César!
Majori formidine Cæsarem observatis.

Sans faire nulle supposition, combien en
 oyons-nous dès maintenant disposés de la
 orte: c'est-à-dire, non pas impies & scélérats,
 mais prêts à l'être, s'il le falloit être! & si l'é-
 e en effet, étoit une marque qu'on exigeât
 e leur complaisance & de leur attachement;
 auroient-ils là-dessus quelque scrupule, ou

écouteront-ils leurs remords & leurs scrupules? la concurrence de la créature & de Dieu les arrêteroit-elle? & emportés par l'habitude où ils sont élevés, de se conformer et tout aux inclinations du Maître de qui ils dépendent, ne se feroient-ils pas un principe s'il étoit libertin, de l'être avec lui, & s'i méprisoit Dieu, de le mépriser comme lui.

Ne remontons pas même jusqu'à celui qui entre tous les autres maîtres, tient après Dieu le premier rang. A combien de puissances du monde inférieures & subalternes, si j'ose ainsi m'exprimer, ce malheureux respect humain n'est-il pas en possession de rendre, sur toute la Cour, une espèce de culte? Et ce culte qu'est-ce dans le fond qu'une idolâtrie raffinée, d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus proportionnée à nos mœurs? Puissances, quoique subalternes, à qui, sans l'apercevoir, on est dévoué beaucoup plus qu'à Dieu; dont on redoute l'indignation beaucoup plus que celle de Dieu; par conséquent, à qui l'on donne cette continuelle mais criminelle préférence, qui dans le cœur de l'homme élève la créature au-dessus de Dieu. Or il n'en faut pas davantage pour détruire toute la religion, & selon la parole du Prophète Royal, pour l'anéantir jusques dans ses fondemens: *Exinanite, exinanite usque ad fundamentum in eâ.*

Le désordre va encore plus loin; & sans

demeurer dans le cœur, il se déclare plus ouvertement. Car je dis que le respect humain, fait tomber l'homme dans des apostasies, non plus seulement intérieures & secrètes; mais qui tous les jours, à la honte du nom Chrétien, ne sont que trop éclatantes & que trop publiques. Qu'il me soit permis de m'expliquer. Souvenez-vous des irrévérences que vous a fait commettre tant de fois en présence de cet autel, la crainte d'y passer, ou pour hypocrites, ou pour Chrétiens. C'est l'autel du Dieu vivant, mais qui rien mieux que celui dont parla S. Paul dans l'Aréopage, pourroit porter pour inscription, autel du Dieu inconnu, *Ignoto Deo*; ou ce qui est encore plus affreux, l'autel du Dieu deshonoré, du Dieu renoncé. Le voilà cet autel, qui demandera vengeance contre vous. Celui que trouva S. Paul dans Athènes, il eut la consolation de ne le trouver que parmi les idolâtres; & celui que je trouve ici, j'ai la douleur de le trouver dans le sein du Christianisme. S. Paul leur dit: Vous adorez le vrai Dieu; mais vous ne le connoissez pas: *ignorantes colitis*. Et moi je vous dis: Vous connoissez le vrai Dieu; mais vous ne l'adorez pas. Que dis-je? le vrai Dieu que vous connoissez, vous l'outragez, vous l'insultez. Ne pas connoître le vrai Dieu que l'on adore, c'est une ignorance en quelque sorte pardonnable, ou du moins plus excusable.

mais n'adorer pas le vrai Dieu que l'on connoît ; non-seulement ne l'adorer pas , mais le connoître & l'outrager , mais le connoître & l'insulter , c'est un sacrilège , une profanation digne de tous ses anathêmes. O n'est-ce pas là que vous a porté tant de fois le respect humain ? n'est-ce pas ainsi , pour parler avec l'Apôtre , qu'il a retenu votre religion dans l'injustice ? n'est-ce pas ainsi qu'il vous a fait renoncer à Dieu & à son culte

Car j'appelle renoncer à Dieu & à son culte, assister à l'auguste sacrifice de nos autels en courtisan & en mondain ; y assister avec des immodesties , dont les plus infidèles Mahométans ne feroient pas capables dans leurs mosquées ; y assister comme si l'on n'y croyoit pas ; en faire un terme d'assignation , & de rendez-vous ; en interrompre les sacrés mystères par des entretiens scandaleux. En tout cela , je soutiens avec saint Cyprien , qu'il a au moins une apostasie d'action : *In his omnibus quædam apostasia fidei est.* Voilà tout ce que vous engage la vue du monde à vous faire ; je dis d'un certain monde impie , dont le déréglement & la licence vous tient lieu de règle. Peut-être en gémissiez-vous ; car il y en a parmi vous qui ont de la religion : peut-être au moment que vous vous laissez aller à ces impiétés , êtes-vous les premiers à les condamner , à les détester , à vous dire intérieurement à vous-mêmes , & malgré

Cyprian.

ous-mêmes, que par-là vous vous rendez indignes du nom & de la qualité de Chrétiens. Mais parce que le monde vous entraîne, & que vous voulez vous conformer aux usages du monde, vous prophanez avec le monde ce qu'il y a dans la religion de plus adorable & de plus divin. Apostasies, je l'ai dit, & je le répète, qui comparées à celles des premiers siècles, sont dans un sens plus criminelles & moins excusables. Appliquez-vous, & vous en allez être convaincus.

Quand on nous parle de ces malheureux, qui dans les persécutions oublioient le serment de leur baptême, & renonçoient extérieurement à Jesus-Christ, nous en avons horreur : & quand on nous dit, que l'Eglise pour punir leur prévarication, les excommunioit, nous ne trouvons pas qu'elle usât contre eux d'une discipline trop rigoureuse : pourquoi ? parce que leur infidélité, répondent les Peres, étoit un opprobre pour Jesus-Christ même, dont il le falloit venger. Ah, mes chers Auditeurs, faisons-nous justice. Il est vrai : ces foibles & lâches Chrétiens qui se pervertissoient à la vue des tourmens, & qui feignoient de renoncer à S. C. tomboient dans l'apostasie : mais leur apostasie méritoit quelque compassion ; & quand touchés de repentir, ils venoient publiquement reconnoître leur crime, & lire chacun ces paroles que S. Cyprien leur

Cyprian.

mettoit dans la bouche, *Caro me in colluctatione deseruit*: je suis un perfide, & je le confesse; mais c'est la chair, & non pas l'esprit qui a succombé dans moi: *Infirmetas viscerum cessit*; la délicatesse de mon corps n'a pu résister à l'ardeur de mon courage, & c'est cela qui m'a perdu: quand ils s'accusoient de l'orgueil, les larmes aux yeux & le regret dans l'ame, je ne m'étonne pas que l'Eglise, par une condescendance maternelle, après les avoir éprouvés, leur accordât leur grâce malgré les maximes sévères des schismatiques de ces premiers tems. Mais aujourd'hui, quand nous renouons notre Dieu par notre libertinage & nos scandales, qu'avons-nous à dire pour notre défense? & quoique nous disions, ne peut-on pas nous répondre, ce qu'ajoutoit S. Cyprien en parlant aux apostats volontaires: *Nec prostratus est persecutionis impetu, sed voluntario lapsu se ipse prostravit*? Car enfin, il ne s'agit plus d'éviter les tourmens, ni la mort: ce n'est plus qu'un respect humain qui nous gouverne; mais à quoi nous voulons bien nous livrer, & qui par l'ascendant que nous lui donnons sur nous, nous fait paroître devant les hommes, & par conséquent être devant Dieu, des déserteurs de notre religion: *In his omnibus quædam apostasia fidei est*.

Cyprian.

De-là même qu'arrive-t-il? c'est que le respect humain nous rend inutiles les grâces

de Dieu les plus puissantes, & les moyens de salut les plus efficaces. Voici ma pensée. On a de bonnes dispositions à une vie plus réglée & plus Chrétienne; mais on n'a pas le courage de se déclarer, & par-là ces dispositions demeurent sans effet. On forme des désirs & des projets de conversion; mais on craint les discours des hommes, & par-là ces désirs abortent. On conçoit la nécessité de la pénitence, & on se résout à la faire: mais on ne veut pas que le monde s'en apperçoive; & parce qu'il faudroit pour la bien faire, qu'il s'en apperçût, on ne la fait jamais. On sort d'une prédication bien persuadé; mais on ne veut pas paroître: & ne le vouloir pas paroître, c'est dans la pratique ne l'être point du tout. On fait dans une maladie de sages réflexions; on prend même pour l'avenir de saintes mesures: mais dans l'exécution on ne doit point se ménager à l'égard du public, & par-là l'on n'exécute rien. Cette maladie, cette prédication, ces résolutions, ces désirs, ne sont des graces, soit intérieures, soit extérieures, à quoi dans le cours ordinaire de la providence le salut est attaché; mais une fausse crainte du monde en arrête toute la vertu. N'est-ce pas là ce qui suspend dans les ames les opérations divines; dans les ames les plus timides? n'est-ce pas là l'obstacle le plus ordinaire à mille conversions, qui seroient, par exemple, les fruits salutaires de la parole:

de Dieu? Un homme dit : si je m'engage une fois , que n'aurai-je point à effuyer de part de telles & telles personnes ? Une femme dit : Si je romps certains commerces dangereux pour moi , & peu édifiants pour prochain , quels raisonnemens ne fera-t-on pas ? On se donne à soi-même de vaines alarmes : si je change de conduite , que pensera-t-on , & que dira-t-on ? Or avec cela , n'y a point de si saintes entreprises qui n'échouent ; point de ferveur , qui ne se démente ; point de contrition , de confession , qui ne soient infructueuses. On voudroit bien que le monde fût plus équitable , & qu'il eût même , selon le monde de l'avantage paroître converti & à l'être ; car on sçait que c'est le parti le plus sûr , & l'on se tiendrait heureux de l'embrasser : mais la loi tyrannique & impérieuse du respect humain s'oppose ; c'est assez , on aime mieux , en perdant son ame , suivre cette loi , que de s'affranchir en se sauvant.

Jusqu'à la mort même , ne voyons-nous pas des hommes combattus de cette tentation du respect humain , y succomber & s'en faire un dernier prétexte , contre tout ce que le prescrit alors la religion ? des hommes prêts à quitter la vie , & sur le point d'aller subir le jugement de Dieu , encore esclaves du monde ? des hommes assiégés , comme parle l'Écriture , des périls de l'enfer , & tout occupés

encore des jugemens du monde ; négligeant, jettant même les derniers secours que l'Eglise leur présente ; différant au moins à s'en servir, parce qu'ils ne veulent pas qu'on les voye si mal, parce qu'ils comptent pour quelque chose de ne passer pas pour désespérés : & résistant ainsi aux dernières graces du S. Esprit, parce qu'ils ne peuvent gagner sur eux-mêmes en se séparant du monde, de se repriiser & d'oublier le monde. N'en a-t-on jamais vu, qui le croiroit ? après avoir vécu sans Dieu & sans loi, être assez insensés pour continuer l'œuvre par une persévérance diabolique dans leur impiété ? vouloir mourir dans l'impénitence, pour ne pas paroître foibles ; & pour soutenir jusqu'au bout une prétendue force d'esprit, dont ils s'étoient follement & peut-être faussement piqués : à la vue d'une éternité, agités des mouvemens d'une conscience chargée de crimes, ne pouvoir se défaire de cette malheureuse prévention ; quelle idée aura-t-on de moi, si la crainte de la mort me fait changer ? penser à ce que seroient des libertins autrefois confidens & complices de leur libertinage ; & pour ne pas perdre l'estime, s'endurcir aux reprimandes les plus salutaires des ministres de Jesus-Christ, qui les conjuroient de ne pas désespérer des bontés d'un Dieu, lequel, quoiqu'offensé, quoiqu'irrité, étoit encore le Dieu de leur salut ? N'en a-t-on

pas vu, dis-je, mourir de la sorte? & si par la miséricorde du Seigneur, les exemples en sont rares, en sont-ils moins touchans, nous font-ils moins connoître à quelles extrémités conduit le respect humain?

Ah! Chrétiens, je connois maintenant toute la force & tout le sens de cette parole de Tertullien, quand il disoit, par un excès de confiance, qu'il tenoit son salut assuré, & pouvoit se promettre de ne pas rougir de son Dieu: *Salvus sum, si non confundor de Domino meo.* Il semble d'abord qu'il réduisoit le salut à bien peu de chose, puisque par-là il croyoit quitte de tout. Car qu'y a-t-il en apparence de plus facile, que de ne pas avoir honte de son Dieu? faut-il pour cela une grande perfection: & est-ce là qu'aboutit toute la religion d'un Chrétien? Oui, répond Tertullien, je le soutiens? mon salut est en assurance, si je ne rougis pas de mon Dieu. *Salvus sum.* Cela seul me met à couvert des tentations du monde les plus violentes parce que cela seul me rend victorieux du monde, & de tout ce qu'il y a dans le monde de plus dangereux pour moi. Car si je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de tous les devoirs humilians selon le monde, mais nécessaires au salut selon la loi de Dieu; je ne rougis pas de souffrir un affront sans me venger: je ne rougis pas de pardonner une injure jusqu'à rendre le bien pour le mal; je ne rougis pas

pas de prévenir même l'ennemi qui m'a outragé : *Salvus sum, si non confundor de Domino meo.* Si je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de le craindre, de l'honorer, de le louer; je ne rougis pas d'être respectueux & humble devant lui, patient pour lui, méprisé comme lui. Si je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de la pénitence, & de tout ce qu'elle exige de moi pour me convertir à lui.

Salus sum, si non confundor de Domino meo.

C'est ce qui sauva Magdelaine. Si elle eût écouté le monde, elle étoit perdue; si elle eût consulté la prudence humaine, il n'y eût point de salut pour elle : son bonheur & le coup de sa prédestination, fut de ne point rougir de son Dieu. Elle l'alla trouver dans la maison du Pharisien : & au milieu d'une nombreuse compagnie, prosternée aux pieds de Jesus-Christ, elle les arrosa de larmes; elle les essuya de ses cheveux, elle méprisa tous les mépris des hommes, & en peine de ce qu'on diroit, elle ne pensa qu'à trouver grace auprès de son Sauveur, & devant le seul maître à qui désormais elle vouloit plaire. Sans cela, le moment de sa conversion lui échappoit; sans cela, le sein de sa miséricorde divine lui étoit fermé. Pour entrer, il falloit triompher de ce respect humain, dont je viens de vous représenter l'indignité & le désordre, & dont il me reste à vous faire voir le scandale. C'est la troisième partie.

III.
PARTIE. **I**L n'y a point de scandale dans le monde
 contre lequel Jesus-Christ n'ait prononcé
Matt. 18. anathème, quand il a dit : *Væ mundo à scan-*
lis ; malheur au monde à cause des scandales
 qui y régissent : & il n'y a point de scandale
 quel qu'il soit , qui ne trouve sa condam-
Ibidem. nation dans ces autres paroles, *Væ autem homi-*
illi per quem scandalum venit ; malheur à l'ho-
 me par qui le scandale arrive. Or quoiqu'il
 soit vrai que la proposition du Fils de Dieu
 comprend tous les scandales , en voici un
 mes chers Auditeurs , qu'il avoit sur-tout
 vue , & sur quoi je ne doute point qu'il n'
 fait particulièrement tomber la malédiction
 de cet anathème foudroyant, *Væ mundo*. C'est
 le scandale du respect humain , je veux dire
 le scandale que causent dans le monde ceux
 qui par leurs discours , ou par leur condui-
 te servent à y entretenir le respect huma-
 in. Scandale d'autant plus criminel , qu'il s'at-
 tache plus immédiatement à Dieu , & qu'il
 plus directement à la destruction de son culte
 en voilà la nature. Scandale d'autant plus
 pernicieux , qu'il se répand avec plus de faci-
 lité , & qu'il entraîne plus infailliblement
 les ames : en voilà le danger. Scandale
 qu'il vous est d'autant plus expressément
 & plus étroitement ordonné de prévenir
 & d'éviter , Grands du monde , que de votre
 part il devient beaucoup plus con-

eux & plus mortel: voilà par rapport à vous, les obligations qui en naissent. Enfin, scandale que vous pouvez aisément corriger, en opposant, comme dit S. Chrysostome, le respect humain au respect humain; & en faisant de votre bon exemple, un préservatif contre le libertinage du siècle: en voilà le remède. Encore un moment d'attention, & je finis.

Scandale spécialement injurieux à Dieu; pourquoi? parce qu'il va spécialement à détruire le culte de Dieu. En quoi consista le péché des enfans d'Héli? ce péché que Dieu dans l'Écriture exagère en des termes si forts, dont il a, ce semble, affecté de nous donner une horreur toute particulière? Quel fut son crime? Le Saint Esprit nous le marque: c'est qu'ils scandalisoient le peuple: & comment? en rebutant ceux qui venoient offrir au Seigneur leur sacrifice, & en les détournant de ce devoirs de religion, au lieu de les attirer. *Erat ergo peccatum puerorum grande nimis; quia retrahebant homines à sacrificio Domino.* C'étoit, dit le texte sacré, un péché capital, un péché trop grand pour mériter grace, trop grand pour être dissimulé & pardonné: *Grande nimis.* Et que font autre chose ces libertins qui raillent de la piété, qui décréditent la religion, devant qui l'on ne peut impunément servir Dieu, parce qu'on le trouve toujours exposé à leurs traits, parce qu'on est toujours témoin de leur vie, &

que leur vie déréglée est comme une cente
 publique de la vertu : qui semblables à
 Pharisiens , dont parloit le Sauveur du mo-
 de , difons mieux , qui plus criminels enc
 que ces Pharisiens , puisque les Pharisi
 gardoient au moins certains dehors , ferme
 à leurs freres le royaume du ciel , & n
 contens de n'y pas entrer eux-mêmes , v
 droient en défendre aux autres l'entrée
 Qu'il y ait deux ou trois mondains de
 caractère , sur-tout mondains accrédi
 il n'en faut pas davantage pour pervert
 toute une Cour , & pour détourner du dr
 chemin les ames les mieux disposées à ma
 cher dans la voie de Dieu. Or vous sçav
 avec quelle sévérité, & même avec quel écl
 Dieu punit ce scandale dans la person
 d'Ophni & de Phinées. Et je ne m'en éto
 ne pas, Seigneur : car il s'agissoit du plus
 sentiel & du plus délicat de vos intérêts ;
 le blesser , c'étoit, pour parler avec un de v
 Prophètes , vous blesser dans la prunelle
 l'œil. Qu'un particulier dans un Etat entr
 prît par ses sollicitations de corrompre la
 délité des peuples , il n'y a point de suppli
 dont il ne fût digne ; & l'on ne trouveroit poi
 étrange, qu'il fût sacrifié à toute la rigueur d
 loix. Il est donc juste , ô mon Dieu , que vo
 preniez vous-même votre cause en main ;
 si le monde veut attenter à vos droits , q
 vous les défendiez , que vous les vengiez ,

ifant ressentir aux coupables les plus rudes coups de votre justice.

Scandale le plus contagieux & le plus prompt à se communiquer. Quel progrès ne fit-il pas? & si l'on n'en arrête le cours, avec quelle rapidité n'emporte-t-il pas les ames sensibles? C'est ce qui émut ce généreux Matabée, l'invincible Mathatias, & ce qui excita à faire une action, que le S. Esprit canonisée, & dont la mémoire sera éternelle. Il vit un Israélite vaincu par la crainte du monde, & sur le point d'adorer publiquement l'Idole: il le vit; & touché d'un coup de Dieu, qui se tourna en couroux, il évint par un double sacrifice, cette impiété, immolant sur l'autel même de l'Idole, non-seulement l'Israélite impie, mais le tyen qui le forçoit à l'être; & consacrant sa gloire par la mort de ces deux victimes, dont Dieu lui ordonna d'être le sacrificateur. D'où vint ce transport de zèle? de la douleur dont il fut saisi, & de la pensée qu'il eut que l'exemple de ce sacrilège, alloit être suivi de mille autres: de la réflexion qu'il fit, que dans une pareille conjoncture, le scandale d'un seul toléré & impuni, suffisoit pour ébranler toute la nation. Le danger où lui parut le peuple de Dieu, & la vue des suites affreuses que devoit avoir la lâcheté de ce prophanateur; voilà ce qui l'échauffa, ce qui l'anima, ne craignons point de dire, ce qui l'emporta, puis-

que dans l'Écriture son emportement est le sujet même de son éloge.

Ah! Chrétiens, quelle leçon pour nous! C'étoit dans un tems de persécution, que les Machabées ressentoient si vivement le scandale du respect humain, & qu'ils en connoissoient tant les conséquences; mais ce tems de persécution est-il absolument passé pour nous? & malgré l'état florissant où nous voyons aujourd'hui la religion, pouvons-nous, dit S. Augustin nous flatter, qu'il n'y ait plus pour les serviteurs de Dieu d'aussi dures & dangereuses épreuves à soutenir? A ces persécutions sanglantes que le paganisme leur faisoit autrefois, n'en a-t-il pas succédé d'autres, d'autant plus à craindre, qu'elles sont plus humaines; & d'autant plus propres à causer la ruine des ames, qu'on ne pense même à s'en préserver? J'ose dire, & j'en suis persuadé, qu'un mot que vous prononcez, qu'un regard que vous jetez, qu'un mépris que vous témoignez, qu'un exemple que vous donnez, fait plus d'impression sur les cœurs, & corrompt de nos jours plus de Chrétiens, que tout ce qu'inventoient les tyrans pour exterminer le Christianisme. On résistoit aux tyrans; & le sang des martyrs, par sa merveilleuse fécondité, ne servoit qu'à produire de nouveaux fidèles: mais résistait-on à un respect humain que vous faites naître? & cette persécution, à qui

ous exposez la vertu , bien loin de l'affermir , de la multiplier , de l'étendre , n'est-ce pas ce qui établit l'empire du péché , & qui entretient le règne du libertinage ?

Car que ne peut point cet attrait naturel , que nous sentons à faire comme les autres ? que ne peut point cette fausse émulation , qui nous porte à suivre les autres , & à imiter tout ce qui réussit dans le monde ; à qui le monde applaudit ? Si donc ils nous montrent le chemin du vice , s'ils nous y appellent par leurs discours , s'ils nous y attirent par leurs exemples , s'ils exigent de nous cette condescendance criminelle & cette complicité mondaine , s'ils y attachent une gloire prétendue , s'ils en font dépendre leur estime , ou même leurs gratifications & leurs récompenses ; combien cette tentation fera-t-elle d'apostats ? Combien en a-t-elle fait , & en fait-elle encore ? Vous connoissez le monde , mes chers Auditeurs , & vous le connoissez mieux que moi : c'est à vous-mêmes & à votre propre expérience que je vous renvoie. Vous sçavez combien on le craint , & combien on se craint de la piété , & combien vous le craignez vous-mêmes. Vous sçavez combien on cherche à se le rendre favorable , & combien vous le cherchez vous-mêmes. Vous sçavez quels moyens on y emploie , & quels moyens vous y avez employé vous-mêmes. Mais sçavez ce qu'on lui sacrifie tous les

410 SUR LE RESPECT HUMAIN:

jours, & ce que vous lui avez peut-être sacrifié vous-mêmes. Quoi qu'il en soit, n'est ce pas de ce scandale, comme l'a remarqué S. Bernard, que viennent presque tous les maux, dont l'Eglise des derniers tems est affligée, & cette dissolution de mœurs que nous voyons, & dont nous ne pouvons assez gémir.

De-là naît pour les Grands du monde pour toutes les personnes qui ont quelque autorité, & qui tiennent quelque rang dans le monde, une obligation plus étroite & plus indispensable, d'être non-seulement sincères, mais exemplaires dans le culte de Dieu, dans l'exercice de leur religion; & c'est l'un des plus importants que leur donne S. Augustin. Car, dit ce Pere, ce sont les grands qui doivent guérir cette foiblesse du respect humain dans les petits: ce sont ceux que Dieu élève, qui doivent autoriser cette sainte liberté avec laquelle il veut être servi: ce sont ceux à qui naturellement on veut plaire, qui doivent témoigner par leur conduite, que mais l'impiété, ni le vice, ne leur plaira; mais qu'au contraire la religion & la vertu leur plaira toujours. Comme le respect humain s'attache à eux, & qu'ils en sont les objets, ce sont eux qui doivent le détruire, ou sanctifier l'usage. Or ils font l'un & l'autre, & par leurs paroles, & par leurs actions, quand ils parlent & qu'ils vivent en Chrétiens. Tel est le remède du respect humain.

Ainsi le conçut ce vieillard vénérable, léazar ; cet homme parmi le peuple Juif , également respectable, & par son âge, & par dignité ; cet homme, selon la belle expression de S. Ambroise, plein de l'esprit de l'Evangile avant l'Evangile même: *Vir ante tempora evangelica evangelicus*. On lui demanda une seule chose, pour le sauver de la mort ; non pas qu'il mangeât de la chair dédoublée, mais au moins qu'il dissimulât, & que seulement en apparence il consentît à en manger. Déguisement dont il eut horreur ; & pour quelle raison ? C'est qu'il ne me convient pas, répondit-il, dans l'âge où je suis, ni dans la place que j'occupe, d'user de déguisemens, & de cacher mes sentimens. Car que fera, que fera une jeunesse ignorante & insolente, quand on apprendra que la vertu de léazar s'est démentie, & qu'il a lui-même abandonné la loi de son Dieu ? On se méprisera sur moi ; on deviendra lâche comme moi, infidèle comme moi, impie comme moi. Qu'eut-on en effet pensé ? qu'eût-on fait & sur-tout, qu'eût-on fait à son exemple ? Mais aussi quel puissant motif, pour maintenir les ames timides & chancelantes, quand on le vit, malgré le respect du monde, malgré les menaces & les tourmens, garder au Seigneur la foi qu'il lui avoit jurée & donner pour lui sa vie ?

Quelle leçon pour vous, Chrétiens ; pour

412 SUR LE RESPECT HUMAIN.

vous, dis-je, en particulier, à qui Dieu a fait part de son pouvoir, que pour le faire servir à son culte! Que doit dire un père ses enfans? ce que disoit le saint homme T

Tob. 14. *bie: Audite ergo, filii mei, patrem vestrum servite Domino in veritate.* Ecoutez-mo

mes chers enfans; je suis votre père: & malheur à moi, si je ne vous laissois pas posséder l'héritage la crainte de votre Dieu. Servez

Seigneur, & servez-le en esprit & en vérité.

Servez-le sans dissimulation; & par tout

il s'agira de son culte, ne soyez jamais po

tiques, ni mondains. C'est votre religion qui

fait votre gloire; conservez-la, & ne la dé

honorez pas. C'est elle qui vous doit servir; &

gardez-vous de la scandaliser. Que doit dire

un maître, un chef de famille à ses domestiques?

Ps. 100. ce que disoit David: *Non habitabit in medio domus meæ qui facit superbi*

Je ne veux point d'impies dans ma maison.

J'y veux des gens qui craignent Dieu, & qui

m'obéissent en obéissant à Dieu: ni blasphémateur,

ni parjure, ni débauché, ne me venant

vira jamais; & qui donc? celui qui marche

dans la voie droite d'une vie innocente &

pure: *Ambulans in via immaculata, hic mihi ministrabat.*

Ibidem. Que devons-nous faire de nous-mêmes

cun dans l'étendue de notre condition? &

selon notre état? tout ce qui dépend de nous

pour affermir la religion dans l'esprit de nos

que Dieu nous a soumis: autrement, &

1

ous rendons coupables devant Dieu du plus grand scandale ; pourquoi ? parce que le scandale devant Dieu, n'est jamais ni plus grand, ni plus punissable, que lorsqu'il vient de la même source, d'où l'on devoit attendre l'instruction & l'édification.

J'ai la consolation, Chrétiens, de parler à ces Auditeurs, pour qui le respect humain n'a dû jamais être un scandale moins dangereux, ni un obstacle plus aisé à vaincre, qu'il est aujourd'hui : parce que je prêche dans la Cour d'un Prince, qui, plus zélé que jamais pour les intérêts de Dieu, donne du crédit à la religion, & combat le vice bien plus hautement & bien plus efficacement par son exemple, que je ne le puis faire moi-même par mon ministère. Ce que j'aurois à craindre pour vous, c'est que vous ne fussiez même exposés à un autre respect humain ; & au lieu que le respect humain faisoit autrefois à la Cour des libertins, il n'y fît maintenant que des hypocrites. Ce que j'aurois à craindre, c'est que vous ne fussiez, ou que vous ne parussiez Chrétiens, que par la seule considération du monde ; ne servant Dieu dans la vue de l'homme, au lieu de servir Dieu dans l'homme ; & de servir l'homme pour Dieu. Voilà l'effet que pourroit avoir, contre ses propres intentions, la piété d'un Roi fidèle à Dieu, & défenseur du culte de Dieu ; car de quoi n'abuse-t-on pas ?

Mais outre que dans cette crainte, je ne consolerois encore, de ce qu'au moins la religion auroit pris par-là le dessus, que le libertinage seroit réduit à se tenir caché; & que de deux maux, délivrés enfin du plus grand nous n'aurions plus qu'à nous préserver du moindre: outre que je me promettrai à vous, qu'en évitant un écueil, vous apprendriez à ne pas donner dans un autre; & que avec cette droite raison qui vous conduit vous ne seriez pas assez aveugles, pour faire de votre religion, de cette religion divine une religion purement humaine: malgré la crainte même que j'aurois, ne laissons pas vous dirois-je, mes chers Auditeurs, de nous prévaloir de l'heureuse disposition de ces choses, & de ce que l'adorable providence nous y fait trouver d'avantageux pour le Christianisme & pour notre salut. Quand le respect humain nous attache à nos devoirs quoiqu'il ne soit par lui-même, ni saint, ni louable, il n'est pas toujours inutile: c'est un soutien à notre foiblesse. Quand il nous engage à honorer Dieu, tout respect humain qu'il est, nous ne devons pas absolument ni en tout sens, y renoncer; mais le rectifier, mais le purifier, mais le perfectionner. De la créature, nous devons nous élever à notre créateur; & par la comparaison de ce que nous serions prêts à faire pour l'homme nous exciter à chercher uniquement Dieu & le Royaume de Dieu.

Or, suivant ces principes, que la foi même autorise, bénissons-le, Chrétiens, ce Dieu tout-puissant & tout miséricordieux, le nous avoir donné un Maître, qui ne porte pas en vain le titre de Protecteur de sa religion, puisqu'il ne tient qu'à nous, si nous voulons profiter de son zèle, qu'il ne soit encore le Protecteur de la nôtre. Mettons au nombre des bienfaits, & des plus signalés bienfaits, que nous ayons reçus du Ciel, de n'être pas nés dans un de ces siècles malheureux, où si je puis parler de la sorte, l'impunité étoit à la mode; & où, pour être approuvé du monde, il falloit être ennemi de Dieu. Vous sur-tout, qui m'écoutez, estimez-vous heureux de vivre dans un tems; sous un regne, & au milieu d'une Cour, où l'on est au moins revenu de ces détestables maximes. Reconnoissons, vous & moi, que nous sommes inexcusables, si nous ne marchons pas, tête levée, dans la voie du salut; & que tout autre respect humain qui pourroit d'ailleurs nous retenir, doit céder à l'exemple prédominant d'un Monarque, auprès duquel la vertu est en faveur, & qui la sçait également honorer & pratiquer. Ne disons point comme ces infortunés Israélites dans leur captivité: *Quomodò cantabimus canticum Domini in terra aliena?* Comment pourrons-nous chanter les cantiques du Seigneur dans une terre étrangère? com-

ment les chanterons-nous au milieu de la Cour, & dans le monde? Oui; dans le monde même, & au milieu de la Cour nous les chanterons. Autrefois la Cour étoit cette Babylone, où les louanges de Dieu n'étoient jamais entendues, où son nom étoit blasphémé: maintenant, si nous le voulons, il y fera béni; sa parole y sera écoutée & goûtée; sa loi y sera respectée & observée. Nous avons pour cela le plus puissant secours; & quel sujet de condamnation, nous ne nous en servons pas?

Mat. 11. *Beatus*, conclut le Sauveur du monde *qui non fuerit scandalizatus in me*: Bienheureux celui qui ne sera point scandalisé de moi. Il n'exceptoit pas de cette béatitude ceux qui habitent dans les Palais des Rois; au contraire il parloit à eux; & pour les convaincre qu'ils en étoient capables, & qu'ils devoient y avoir part, il leur propo-
soit Jean-Baptiste, qui dans la Cour d'un Roi, & d'un Roi infidèle, avoit librement confessé le Dieu qui l'envoyoit. C'est le même Dieu qui m'envoie, mais qui m'envoie dans la Cour d'un Roi Chrétien. C'est l'Evangile de Jesus-Christ que j'y annonce. Puissiez-vous le recevoir sans rougir, afin que ce Dieu-homme ne rougisse point lui-même de vous; mais qu'il vous reconnoisse devant son Pere, & qu'il vous fasse entrer dans sa gloire, que je vous souhaite, &c.



S E R M O N

POUR LE III. DIMANCHE

D E

L' A V E N T.

Sur la Sévérité Evangélique.

ego vox clamantis in deserto : Dirigitte viam Domini.

Je suis la voie de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur, En S. Jean, chap. 1.

S I R E,

CETTE voie du Seigneur est sans doute, selon la pensée de tous les Peres de l'Eglise, & même dans le sens littéral, la voie étroite du salut; & Jean-Baptiste est le premier, qui comme Précurseur de Jesus-Christ, fut envoyé au monde pour la faire connoître, pour la préparer dans les cœurs, pour l'aplanir sans l'élargir; mais sur-tout pour la rendre droite, par les saintes règles qu'il nous a tracées, en nous exhortant à y entrer & à la

suivre : *Dirigite viam Domini, rectas facite semitas ejus.* Voie étroite, voie unique qui puisse désormais nous conduire à la vie, j'
Matt. 7. dis à la vie éternelle : *Arcta via est quæ ducit ad vitam.* Car depuis le péché, dit S. Jérôme, il n'y a plus d'autre voie pour aller Dieu, que la voie de la mortification.

Mais par une suite funeste de l'état malheureux où le péché nous a réduits, combien ignorent cette voie, & ne la savent pas discerner ! combien d'entre ceux-mêmes qui la cherchent, & qui croient l'avoir trouvée s'y égarent néanmoins & s'y perdent ! En effet, nous apprenons de l'Écriture, qu'il y a une voie dont les apparences sont trompeuses ; que les hommes regardent comme une voie droite, mais dont les issues aboutissent à la mort : *Est via quæ videtur hominibus recta; novissima autem ejus ducunt ad mortem.*
Prov. 16. Il est donc aujourd'hui question, mes chers Auditeurs, de vous préserver d'une illusion si dangereuse : il s'agit de vous donner une juste idée de la sévérité Chrétienne; & c'est ce que j'entreprends dans ce Discours. Ne prenons point d'autre modèle que Jean-Baptiste ; & parce que c'est par l'opposition de ténèbres, que la lumière paroît plus éclatante, opposons la vraie sévérité de S. Jean à cette fausse sévérité des Pharisiens, que le Fils de Dieu dans l'Évangile a si souvent & si hautement réprouvée. Qui jamais fit

profession d'une vie plus austère que le divin Précurseur ? qui jamais fut plus sévère dans ses mœurs ? Mais dans sa sévérité même , remarquez ceci , ce fut un homme désintéressé , ce fut un homme humble , & ce fut un homme charitable. Désintéressement le plus parfait : il ne tient qu'à lui d'être reconnu dans toute la Judée pour le Messie ; des Prêtres , des Lévites députés de la Synagogue sont prêts à le saluer en cette qualité ; mais sans se laisser prendre à l'éclat d'une dignité si auguste & si éminente , il proteste , non-seulement qu'il n'est pas le Messie , mais qu'il n'est pas même un Prophète : *Elias es tu ? non sum. Propheta es tu ? non sum.* Humilité la plus héroïque : bien loin d'accepter l'offre qu'on lui fait , il confesse qu'il n'est pas digne de rendre à ce Messie que l'on cherche , les plus vils services , ni de dénouer les cordons de ses souliers : *Cujus non sum dignus ut solvam corrigiam calceamenti ejus.* Enfin , charité la plus pure & la plus solide : s'il a de la dureté , c'est pour lui-même ; & du reste il emploie toute l'ardeur de son zèle à instruire les peuples , à toucher & à gagner les cœurs pour les gagner à Jesus-Christ : *Ego vox clamantis : Dirigite viam Domini.*

Voilà ce que j'appelle une sévérité vraiment évangélique. Voilà ce qui manquoit aux Pharisiens , & ce qui manque encore à

tant d'autres, qui, selon le reproche de saint Jérôme, ont hérité, par une malheureuse succession de tous les vices de ces prétendus dévots : *Væ vobis, ad quos Pharisæorum vitia transferunt.* Ils se piquoient d'une piété sévère; mais quel en étoit le fond? Un esprit d'intérêt: Malheur à vous, leur disoit le Sauveur du monde, qui faites de longues prières, & qui cherchez à vous enrichir du patrimoine des veuves. Un orgueil secret: Malheur à vous, poursuivoit le Fils de Dieu, qui voulez par-tout dominer, & tenir les premiers rangs. Une dureté impitoyable pour le prochain: Malheur à vous, qui chargez vos freres, de fardeaux pesans, dont ils sont accablés, & qu'ils ne peuvent porter. De-là, mes chers Auditeurs, tirons trois règles pour bien juger de la sévérité Chrétienne; & concluons, qu'elle doit sur-tout consister dans un plein désintéressement, c'est la première partie; dans une sincère humilité, c'est la seconde; & dans une charité patiente & compatissante, c'est la troisième. On dira que cette matière ne convient pas à la Cour; & moi je dis que c'est spécialement à la Cour qu'elle convient. Car à la Cour, comme par-tout ailleurs, on ne peut se sauver que par la voie étroite: & n'est-ce pas à la Cour, plus que par-tout ailleurs, qu'on a, dans cette voie étroite, à se défendre de l'intérêt, de l'orgueil, des aversions, des animos-

ités, des envies, de tout ce qui peut envenimer un cœur & l'endurcir ? Je n'y persuaderai pas ; mais au moins j'instruirai. La févérité que j'y prêche, n'y fera pas pratiquée ; mais au moins elle y fera connue : & n'y eût-il que quelques ames fidèles qui dussent profiter de cette instruction, ce sera assez pour moi. Dieu aura la gloire d'avoir trouvé jusques dans la Cour, ou plutôt d'y avoir formé de parfaits adorateurs. Demandons ;
cc. Ave Maria.

C'EST par le retranchement de l'intérêt, I.
PARTIE.
ou plutôt de la cupidité qui s'attache à la poursuite de l'intérêt, que doit commencer cette circoncision du cœur, dont parle si souvent l'Apôtre, & sans laquelle il est impossible d'entrer dans cette voie étroite de l'Évangile, qui conduit à la vie, & qui est le principe du salut. *Luc. 14.*
Omnia ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus : Quiconque ne renonce pas esprit & de cœur à tout ce qu'il a, beaucoup plus à tout ce qu'il n'a pas, & qu'il ne peut avoir sans injustice, ou sans forcer l'ordre de Dieu, est incapable d'être mon disciple. Voilà le premier axiome de la morale de Jesus-Christ, qui pour n'être que le plus bas degré de la perfection évangélique, ne passe pas d'abord d'élever l'homme au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu ; & qui

fait déjà réellement & solidement en lui, & que la philosophie payenne n'a jamais pû faire qu'en apparence dans ses plus parfaits & ses plus zélés sectateurs. D'où je conclus qu'un Chrétien, quelque idée de sainteté qu'il se propose, n'aura jamais cet esprit de sévérité, propre de la loi de grace, qu'autant qu'il aura cet esprit de désintéressement par où notre divin Maître a voulu que ses disciples fussent distingués.

Car pour vous en développer le mystère prenez garde, s'il vous plaît, aux propositions que j'avance, & qui vont vous défabuser d'autant d'erreurs, dont je craindrois avec sujet que vous ne fussiez prévenus. S'il faut mesurer la sévérité Chrétienne par quelque règle; à parler exactement, ce ne doit point être, ni par la difficulté des choses que l'on entreprend, ou que l'on est prêt à souffrir, ni par l'éclat d'une vie extérieurement austère & mortifiée; ni par un certain zèle de réforme dont on se pique dans les discours & dans les conversations du monde, ni par un abandon même effectif de quelques intérêts particuliers, dont on consent à se dépouiller. Pourquoi? parce que tout cela précisément considéré, bien loin d'être ce que Jésus-Christ a prétendu, en nous obligeant à être sévères envers nous-mêmes, peut subsister, & subsiste en effet tous les jours avec les plus honteux relâchemens du Christianisme. Quelle est donc la marque sûre & infai-

ble de la sévérité que nous professons dans
 notre religion ? Je le répète , un désintéres-
 sement général , absolu , sincère : trois qua-
 lités aussi rares dans le monde , qu'elles sont
 estimables ; & par où nous devons juger , si
 nous sommes en effet devant Dieu , ce que
 nous nous flattons bien injuste-
 ment d'être devant les hommes. Ceci mérité
 toute l'attention de vos esprits ; ne per-
 dez rien d'une si importante matière.

Non , Chrétiens , ce n'est point par la ré-
 sistance , ni de la difficulté des choses , ni du cou-
 rage à les entreprendre ou à les souffrir , qu'il
 faut discerner la vraie sévérité d'avec la fauf-
 seté. Et la preuve en est évidente ; parce que ,
 comme raisonne fort bien S. Chrysostome ,
 les choses même les plus fâcheuses , & celles
 dont la nature a le plus d'horreur , nous de-
 viennent supportables , & même faciles &
 agréables dans la vue d'un intérêt humain :
 quand nous agissons par le motif de cet
 intérêt , bien loin que nous nous fassions vio-
 lence en nous abstenant , en nous surmon-
 tant , en nous captivant , on peut dire , & il
 est vrai , que nous nous la ferions toute en-
 tière en ne nous abstenant pas , en ne nous sur-
 montant pas , & en ne nous captivant pas.
 Ce que nous prenons alors sur nous , nous
 nous l'accordons à nous-mêmes. Nous mor-
 tissons une passion ; mais c'est pour suivre le
 mouvement & l'attrait d'une autre. Il nous

en coûte, mais d'une manière qui ne choque point notre amour propre; puisqu'à contraire c'est notre amour propre, qui nous fait porter lui-même la pesanteur du joug, & qui cherche en cela à se satisfaire. Or ce qui satisfait en nous l'amour propre, ne peut pas être l'objet de la sévérité évangélique.

En effet, on ne dira pas que la vie pénible & laborieuse d'un avare, qui s'épuise pour amasser, soit une vie austère selon l'Évangile; ni que la servitude d'un courtisan, qui pour établir sa fortune, effuye tout & dévot tout, lui doive être comptée pour un exercice de cette abnégation qui fait le souverain mérite des Justes. Au contraire, plus l'un & l'autre est déterminé dans cette vue à prendre sur soi-même, plus il est censé amateur de soi-même, & plus il est éloigné de cette sainte haine, que le Fils de Dieu veut que nous ayons de nous-mêmes. Pourquoi parce que l'intérêt qui le domine: & dont s'est rendu esclave, n'est rien autre chose qu'un amour déréglé de soi-même, qui le fait souffrir. Sa véritable abnégation, je parle de l'homme mondain, seroit donc plutôt de ne pas souffrir de la sorte, & de renoncer à cet intérêt, pour lequel il renonce à tout le reste. Car voilà ce qui lui coûteroit: mais c'est justement ce qu'il ne gagne jamais sur lui: parce que, selon la pensée de S. Ambroise, si se referre, ce n'est point dans cette vo

roite & salutaire que Jesus-Christ nous a enseignée ; mais par un aveuglement bien déplorable, dans le chemin large & spacieux qui mène à la perdition.

Je dis plus, & je vous prie d'écouter ceci : une vie exacte & extérieurement mortifiée n'est point toute seule un témoignage convaincant de la sévérité que nous cherchons, & qui est celle que l'Évangile nous recommande. En voici la raison. C'est que dans cet extérieur de mortification & de réglé, il peut encore y avoir un intérêt caché de la nature se trouve. Quel intérêt, me diriez-vous ? un intérêt, Chrétiens, d'autant plus difficile à vaincre, & plus dangereux, & plus déguisé & plus raffiné : c'est-à-dire, un intérêt où la piété se mêle, & qui se revêtu de ce qu'il y a de plus spécieux & de plus éclatant dans la religion.

Car si la piété est utile à tout, comme dit S. Paul, quoiqu'il l'ait dit dans un sens bien différent de celui-ci : beaucoup plus la piété qui se pique d'exactitude & d'austérité. C'est telle est sur-tout celle de certains esprits dont S. Augustin nous a si bien donné l'idée, qui se font, dit-il, un intérêt d'être sévères, & dont il semble que la politique soit d'être regardés dans le monde & tenus pour tels : & moi je soutiens que du moment qu'ils se font un intérêt de l'être, dès-là ils cessent de l'être, & qu'il est impossible qu'ils le soient ;

parce qu'il n'y a point de contradiction plus positive dans la morale Chrétienne, que celle qui se rencontre entre ces deux termes la recherche de l'intérêt & la sévérité.

Un exemple plausible, & d'autant plus touchant pour nous, que Jesus-Christ notre souverain Maître, à force de nous le mettre devant les yeux, l'a consacré, pour ainsi dire, à notre instruction, c'est celui des Pharisiens. Qu'y avoit-il de plus régulier en apparence, & de plus détaché par profession de toutes les douceurs de la vie, que les Pharisiens parmi les Juifs ? C'étoit l'esprit de leur secte. Cependant le Sauveur du monde ne put jamais les supporter : & la remarque de S. Jérôme est bien étonnante, que cet Homme-Dieu qui étoit d'un côté la sagesse même & de l'autre la douceur & la bonté même, toujours paroître plus d'indignation, & un zèle plus amer contre cette prétendue sévérité Pharisaique, que contre les défordres les plus énormes des Publicains & des femmes prostituées de Jérusalem.

Que manquoit-il aux Pharisiens pour être sévères ? Ah ! mes Freres, répond S. Bernard, que ne leur manquoit-il pas ? Ils avoient l'ombre de la sévérité ; mais ils n'en avoient pas le corps, bien loin qu'ils en eussent l'esprit. Pourquoi ? parce qu'ils n'en affectoient les pratiques, que pour s'en attirer les profits & les émolumens : c'est à-dire, parce qu'

étoient des hommes mercenaires, qui ne
 attachoient à la rigueur des observances de
 loi, que pour se maintenir dans la posses-
 sion d'un misérable intérêt qui les aveugloit,
 dont ils étoient jaloux; que pour parvenir
 à leurs fins, que pour contenter leur cupidi-
 té, que pour se rendre maîtres des esprits;
 que pour exercer un empire plus absolu, non-
 seulement sur les personnes, mais comme Je-
 sus-Christ leur reprochoit, sur les revenus &
 sur les biens, & en particulier sur les biens de
 certaines veuves, qui préoccupées de l'opi-
 nion de leur sainteté, s'épuisoient pour four-
 nir à leur entretien: *Væ vobis, qui comeditis* Mat. 23^a
panes viduarum. Car tout cela, ce sont les
 traits marqués par les Evangélistes, sur quoi
 le Fils de Dieu avoit coutume de s'étendre,
 pour confondre ces sages du Judaïsme, ne
 ménageant jamais, & jugeant qu'il étoit
 nécessaire de découvrir l'abus de leur con-
 science, parce qu'il ne concevoit rien de plus
 opposé à la pureté de ses maximes, que cet
 intérêt couvert du voile de la sévérité.

Si donc, Chrétiens, pour nous appliquer
 cette divine morale, il arrivoit malheureuse-
 ment pour nous, que nous prissions les mê-
 mes voies, & qu'au milieu du Christianisme,
 dont nous professons la créance & le culte,
 nous fussions Pharisiens d'actions & de
 discours. Ce n'est point une supposition chi-
 mérique; & S. Paul, qui prévoyoit les mal-

heurs dont l'Eglise étoit menacée, avertiffo son disciple Timothée, qu'il viendrait un tems, où ce trafic de piété régneroit même entre les Fidèles; & qu'il y en auroit parmi eux, dont la corruption de l'esprit & du cœur iroit jusqu'à s'imaginer que la religion leur doit être un moyen pour réussir dans le monde: *Hominum mente corruptorum, existimantium quæstum esse pietatem.* Il l'a prédit aux Chrétiens, & Dieu veuille que notre siècle ne soit point un de ceux qu'il a désignés par ces paroles: c'est à vous & à moi de nous préserver d'un tel désordre. S'il arrivoit, dis-je, qu'abusant d'une chose aussi sainte que la sévérité évangélique, le scandale qu'a déploré S. Paul, vint à se vérifier en nous, que n'ayant rien peut-être d'ailleurs, par où nous pouffer dans le monde, & y faire que nous soyons une figure, nous entreprissions d'en venir à bout par les apparences d'une vie plus réformée; que par-là l'on cherchât à s'établir; par-là l'on se fit des amis, par-là l'on se ménageât des patrons; par-là, ou plutôt en cela l'on eût des desseins, des espérances, des vues, qui se produiroient dans leur tems en sorte que tout cet éclat de piété, & cette piété sévère, n'aboutît qu'à conduire une intrigue, qu'à soutenir une entreprise; qu'à engager celui-ci, qu'à gagner celle-là; qu'à un mot, qu'à entretenir cette société, ce commerce indigne, qui a été un sujet d'ho-

eur pour l'Apôtre; *Existimantium quæstum
se pietatem* : pourroit-on dire alors qu'il y
ait-là le moindre vestige de cette sévérité
Chrétienne, qui doit non-seulement nous
rendre parfaits, mais parfaits comme notre
Pere céleste? Ah! mes chers Auditeurs, ce
seroit bien renverser les idées des choses, &
prendre plaisir à nous séduire nous-mêmes,
que d'en juger ainsi. Non, non, si nous en
sommes réduits-là, Jesus-Christ ne nous re-
connoît point pour ses disciples. Cette sévé-
rité intéressée est un des plus pernicioeux relâ-
chemens où nous puissions tomber; & tout
le fruit que nous en devons attendre, c'est
qu'après nous en être servis pour faire quel-
que tems une figure odieuse ou ridicule dé-
vant les hommes, elle serve un jour à faire
notre confusion & notre honte devant Dieu.

Mais on a du zèle pour maintenir la dis-
cipline, & l'on ne craint pas de le faire hau-
tement valoir, & de l'opposer à la licence &
aux déréglemens du siècle. Autre erreur, dit
S. Augustin : car ce zèle de la discipline,
si louable d'ailleurs, & si nécessaire, ne coûte
rien dans les entretiens, dans les cercles,
dans les livres, dans les chaires même, &
dans les discours publics. Le bornant-là,
on n'en est point incommodé; au contraire,
on s'en fait honneur, & l'abus en vient jus-
ques à ce point, que le libertinage même
s'accoutume à tenir ce langage, parce que
c'est le langage à la mode, & qu'on a trouvé

le secret de faire impunément toutes choses pourvu qu'on parle sévèrement.

N'a-t-on pas vu des hypocrites se soutenir par cet artifice, & imposer au genre humain ? & n'entend-on pas tous les jours de gens perdus de conscience & chargés de crimes, s'exprimer éloquemment sur le chapitre de la réforme & sur la censure de mœurs ? L'imposture est si commune, qu'on commence à ne s'y plus tromper. Mais sans entrer dans cette politique des sages du monde, je dis des sages libertins, voulons-nous connoître, Chrétiens, si ce zèle de réforme, si vif en apparence, & si ardent est dans nous un véritable effet de la sévérité de l'Évangile ? examinons-le par nous-mêmes & par notre propre conduite. En parlant comme nous parlons, c'est-à-dire en nous piquant dans les conversations d'autoriser les maximes les plus sévères, en sommes-nous pour cela moins intéressés ? en sommes-nous moins âpres à poursuivre ce que nous prétendons nous être dû ? en sommes-nous de meilleure foi pour nous faire une justice rigoureuse sur ce que nous devons aux autres ? en sommes-nous plus disposés à nous relâcher de nos droits sur mille sujets, où la charité, où la paix, où le devoir, où l'honneur même l'exige ? Mais surtout, en sommes-nous plus dégagés de ces vues humaines, qui infectent tout ce qu'il

a de plus sacré dans le culte de Dieu ?

Car voilà, s'il m'est permis d'uiſer de ce terme, la pierre de touche; mais c'eſt à quoi le faux zèle ne veut pas être éprouvé. Nous ſagérons en paroles la ſainteté du Chriſtianiſme; & ce n'eſt point précifément ce que je condamne: mais au même tems que dans nos paroles & dans nos déciſions nous ſommes ſi rigoureux, avons-nous dans la pratique une affaire à traiter, un différend à terminer, un argent à placer, une reſtitution à faire, un bénéfice, comme l'on parle, ſauver ou à négocier; & puisſque le nom de bénéfice m'a échappé, avons-nous à combattre les juſtes remords que doit donner la pluralité, l'incompatibilité, la non-réſidence, la tranſlation, l'emploi, ou pour mieux dire, la profanation des revenus? c'eſt juſtement alors que nous nous comportons comme tout le reſte des hommes, & bien ſouvent pis que les autres hommes, parce qu'il ſ'agit de notre intérêt. Ces Théologiens ſouples & commodes, que nous ne pouvions auparavant ſouffrir, ne nous paroiffent plus odieux. Etudiant de plus près leurs opinions, nous y découvrons du bon ſens; & après les avoir cent fois condamnés pour les autres, nous les eſtimons enfin raisonnables pour nous-mêmes. Car n'eſt-ce pas ainſi que l'amour propre eſt ingénieux à nous prévenir & à nous corrompre.

Je sçais, Chrétiens, que nous ne manquons pas d'adresse pour paroître en cela même conscientieux ; & qu'après nous être une fois déclarés pour le parti sévère du Christianisme, s'il nous survient dans le monde une occasion importante que nous n'avions pas prévue, & où cette sévérité se trouve par malheur opposée à notre intérêt ; une occasion où le monde nous attendoit, pour voir de quelle manière nous en userions, où il est déterminé à ne nous faire aucune grâce : je sçais, dis-je, que là-dessus nous sçavons bien nous ménager, & ne pas risquer notre réputation ; que pour cela nous ne nous rendons pas tout à coup au sentiment qui nous favorise ; que nous sommes même les premiers à prononcer contre nous ; qu'il fait bien des remontrances de nos amis & de nos proches, pour nous faire modérer cette rigueur ; & qu'il n'y a point de consultation dont nous n'ayons soin de nous prémunir. Mais quand je m'apperçois enfin, que tout ce mystère se termine à faire avec beaucoup de cérémonie ce que font, sans tant de difficultés & tant de façons, les plus relâchés ; & ce que ne feroit peut-être pas un Chrétien qui vit selon le train commun du monde, quoique moins zélé en spéculation pour les mœurs & pour la discipline, en vérité je ne puis pas, mes chers Auditeurs, que je ne déplore notre misère & notre foiblesse.

La sévérité du Christianisme dans ces rencontres, étoit de ne point prendre tant de mesures, de ne point consulter tant d'auteurs, de ne point écouter tant d'avis, de tenir ferme dans son principe, & d'en demeurer à ce que l'on avoit jugé, selon Dieu, le plus sûr & le plus exact; de faire sincèrement ce que l'on auroit exigé des autres, & de renoncer à cet intérêt, qui ne s'accorde pas en effet avec les regles de la religion. Mais où sont aujourd'hui les exemples de cette sévérité? Cependant c'est par-là qu'il la faut mesurer. Car quand je vois un Chrétien me parler de la voie étroite de l'Evangile, & en venir toujours à son intérêt, fût-il des miracles, je ne croirois pas en lui; prononcât-il des oracles, je n'en serois pas touché: qu'il me paroisse désintéressé, & il me persuadera.

Enfin, j'ai dit que l'abandon même effectif de quelques intérêts particuliers, ne suffit pas: pourquoi? c'est la réflexion de S. Augustin; parce qu'il est aisé de renoncer à un intérêt, pour un autre intérêt, comme il étoit aisé à ce Philosophe de fouler aux pieds le faste de Platon, par un autre faste encore plus grand & moins supportable. Il faut donc, si nous voulons entrer dans cette voie que Jésus-Christ nous a tracée, & qui est celle des élus, que notre désintéressement soit général, qu'il soit absolu, qu'il soit sincère.

Général: tellement que dans la profession

que nous faisons de nous attacher à Dieu nous n'envisagions, & nous ne cherchions que Dieu; & ne mérite-t il pas bien d'être cherché de la sorte? Absolu, sans condition sans réserve, sans restriction: car c'est ici que cette maxime, tout ou rien, doit avoir lieu plus que par-tout ailleurs; & que le moindre ménagement de ce qui s'appelle intérêt propre, ternit le lustre, & anéantit le mérite de la plus apparente piété. Sincère sans tout ce raffinement, qui nous fait quelquefois fuir l'intérêt, pour y mieux parvenir; qui nous le fait abandonner, pour mieux conserver; qui pour en éviter le reproche, lors même que nous le recherchons avec plus d'empressement, nous en fait témoigner un mépris feint & simulé: car l'intérêt, dit saint Augustin, parle toutes sortes de langues, & joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé: mentrions-nous Dieu? & avec toute notre prudence, mentrions-nous même les hommes?

Voilà, Chrétiens, le premier caractère de la sévérité évangélique; voilà par où elle arrive à la perfection. Tandis qu'elle a été suivie dans le Christianisme, je veux dire, tandis que l'intérêt, ou plutôt l'esprit d'intérêt en a été banni, le Christianisme s'est maintenu dans sa pureté. Du moment que nous l'avons quittée, l'esprit de notre religion

est altéré, & nous avons commencé à dégénérer.

C'est sur cela que nous ne pouvons assez regretter les heureux siècles de la primitive Eglise; & c'est sur quoi il faudroit souhaiter de les voir renaître. Les fidèles alors ne possédoient rien en propre. Mais dès qu'on a voulu distinguer le mien & le tien: dès qu'on a entendu ces froides paroles, selon l'expression de saint Jean Chrysostome; mais qui sans leur froideur, & par leur froideur même, excitent tant de chaleur dans les esprits: toute la sainteté Chrétienne s'est démentie, & l'on est tombé dans une entière corruption de mœurs. En cherchant le sien, on a appris à trouver celui d'autrui; & en trouvant celui d'autrui, on en a fait le sien. De là sont venues tant de divisions, de chicanes, de fourberies, de concussions, d'oppressions, d'usurpations. De-là tant d'abus, qui se sont glissés jusques dans le sanctuaire: de sorte qu'on peut bien présentement nous reprocher ce que reprochoit Tertullien aux Romains, quand il leur disoit, qu'ils faisoient servir la majesté de leurs Dieux à leurs intérêts: *Apud vos majestas quæstuararia efficitur.* Tertullia

dissipations du patrimoine de Jesus-Christ en meubles, en trains, en équipages, l'envie de dominer dans l'Eglise, s'engageant à la servir, pour y commander. Désordre qui l'ont décriée, qui l'ont rendue odieuse aux hérétiques, qui lui ont attiré de leur part de si atroces invectives.

Ah! mes Freres, réveillons aujourd'hui notre zèle; prenons des sentimens plus épurés, & moins terrestres. Ne débitons point tant de belles maximes, mais venons aux effets. Commençons par dégager notre cœur, par le détacher: par-là, nous glorifierons Dieu, nous édifierons l'Eglise, nous fermerons la bouche à ses ennemis; & j'oserois dire même, que nous n'y perdrons rien. Car la piété, dit l'Apôtre, est une grande richesse, si nous sçavons nous en contenter.

1. Tim. 6. Est quæstus magnus pietas cum sufficientia.
 Dès que nous ne nous en contentons pas, dès que nous voulons quelque chose au delà, & que par une espèce de sacrilège nous mêlons des intérêts profanes & humains avec des intérêts tout spirituels & tout célestes; Dieu réproouve ce mélange, & les hommes le méprisent. N'ayons en vue que Dieu, ne cherchons que Dieu; Dieu nous suffira: *Cum sufficientia*. Et pourquoi ne nous suffiroit-il pas? Il suffit pour tout ce qu'il y a de bienheureux dans le ciel; il suffit pour lui-même. Avons-nous un cœur plus va-

que tant de Saints, ou que Dieu même ? Qu'y a-t-il, Seigneur, dans toute l'enceinte de ce grand univers, que je puisse désirer hors de vous ; & si vous êtes à moi, que me faut-il davantage ? Ainsi parloit David. Dieu lui tenoit lieu de tout. Il est vrai, qu'il se proposoit la récompense, qu'il la demandoit, qu'il la recherchoit : mais cette récompense, qu'étoit-ce autre chose que Dieu même ? Sévérité Chrétienne, sévérité non-seulement désintéressée, mais encore sévérité humble. C'est la seconde Partie.

C'Est dans les plus beaux fruits, dit S. Augustin, que les vers se forment ; & c'est aux plus excellentes vertus que l'orgueil a coutume de s'attacher. Car ce qu'est au fruit le ver qui le corrompt, l'orgueil l'est aux vertus, & sur-tout aux vertus Chrétiennes qu'il infecte. Il n'est rien selon Dieu de plus parfait, que cette sévérité évangélique dont je vous parle, quand elle est bien prise & saintement pratiquée. On peut dire, & il est vrai, que c'est le fruit le plus exquis & le plus divin que le Christianisme ait produit dans le monde : mais aussi faut-il confesser que c'est le plus exposé à cette corruption de l'amour-propre, à cette tentation délicate de la propre estime, qui fait qu'après s'être préservé de tout le reste, on a tant de peine à se préserver de soi-même.

II.
PARTIE.

Oui, Chrétiens, avouons-le à notre confusion, il est rare dans le désordre du siècle où nous vivons, de trouver des hommes ennemis du relâchement, sévères pour eux-mêmes; comme la religion nous oblige à l'être. Mais ce qui doit encore bien plus nous confondre, c'est que peut-être n'est-il pas moins rare dans le siècle où nous sommes, & jusques parmi ceux qui sont les plus sévères pour eux-mêmes, de trouver des hommes à couvert de l'orgueil & humbles d'esprit & de cœur. Cependant, mes Freres, disoit saint Bernard, parlant à ses Religieux, être humble & être sévère à soi-même, ce ne sont point deux choses distinguées dans les maximes de Jesus-Christ; & si nous voulons nous en rapporter à notre expérience, nous connoissons que c'est dans la pratique d'une sincère humilité que consiste la véritable & l'essentielle austérité. Que seroit-ce donc, si par un déplorable aveuglement, nous venions à séparer l'un de l'autre? Que seroit-ce, si cherchant ce port du salut où le Sauveur nous a appelés, quand il nous a dit: *Intra-te per angustam portam*; nous allions heurter contre un écueil aussi dangereux que celui d'une flateuse vanité & d'une orgueilleuse présomption? C'est à moi, Chrétiens, à vous le découvrir cet écueil; & c'est à vous à le craindre & à l'éviter. Mais malheur à vous & à moi, si nous négligeons de reconnoître

une si trompeuse illusion, & si nous n'apportons pas tout le soin qu'il faut pour ne nous y laisser jamais surprendre.

Or je l'ai dit; & comme mon dessein me rappelle nécessairement aux Pharisiens, je suis encore obligé de le redire, ne nous étonnons pas si le Fils de Dieu n'étant venu au monde que pour être le réformateur du monde, & pour lever, qu'il me soit permis de parler ainsi, l'étendard de la vie austère, il commença d'abord par une guerre ouverte contre ces prétendus dévots, les plus sévères, & dans l'opinion commune, les plus réformés du Judaïsme. Pour agir conséquemment à son adorable mission, & conformément à l'Évangile qu'il nous annonçoit, il dût les traiter de la sorte. A travers le voile de cette apparente sévérité, il les reconnut pour des esprits superbes; & dès-lors il les envisagea comme les usurpateurs de la gloire de son Pere. Voilà pourquoi il les entreprit.

C'étoient des hommes d'un extérieur édifiant, & qui se glorifioient par-dessus tout, d'observer littéralement & inviolablement la loi; mais qui du reste remplis d'une haute estime d'eux-mêmes, & préoccupés de leur mérite, s'attribuoient tout le bien qui paroissoit en eux; qui se regardoient & se faisoient un secret plaisir d'être regardés comme les justes, comme les parfaits, comme les irrépré-

- Luce. 18.** hensible, *Qui in se confidebant, tamquam justi*; qui de-là prétendoient avoir droit de mépriser tout le genre humain; ne trouvant que chez eux la sainteté & la perfection, & n'en pouvant goûter d'autre, *Et aspernabantur cæteros*: qui dans cette vue ne rougissent point, non-seulement de l'insolente distinction, mais de l'extravagante singularité dont ils se flattoient, jusqu'à rendre de actions de grâces à Dieu, de ce qu'ils n'étoient pas comme le reste des hommes, *Gratias tibi ago, quia non sum sicut cæteri hominum*: qui dans les exercices mêmes d'humilité, dans les œuvres de pénitence, cherchoient une vaine gloire; jeûnant, dit le texte sacré afin de paroître jeûner, & défigurant leurs visages pour s'attirer la confiance & la vénération des peuples, *Exterminant facies suas ut appareant jejunantes*: qui sous ce prétexte de vie régulière & de morale étroite, satisfaisoient leur ambition, se faisant appeler maîtres, & le voulant être par-tout, *Et vocari ab hominibus Rabbi*: qui sans autre titre que celui-là, je veux dire, d'une régularité plus exemplaire, se croyoient suffisamment autorisés à prendre par-tout les premiers rangs, & à s'emparer des places d'honneur, *Abidem. Amant autem primos recubitus in cænis, & primas cathedras in synagogis*. Car ce sont-là les traits sous lesquels Jesus-Christ même les a dépeints; en sorte qu'il ne nous a rien

laissé dans l'Évangile, ni de plus vif, ni de plus fini que ce tableau, où il vouloit que chacun de nous s'étudiât, & apprît à se connoître. Or tout cela, reprend saint Augustin; étoit contradictoirement opposé à la sévérité évangélique, telle que le Sauveur du monde l'avoit conçue, & telle qu'il s'étoit proposé de l'établir sur la terre; & c'est aussi le sujet pourquoi il témoigna tant de zèle contre la sévérité fastueuse de ces faux docteurs de la Synagogue.

Mais s'il n'a pû supporter ce faste dans les Pharisiens, comment le supportera-t-il dans nous? c'est la belle réflexion de saint Grégoire Pape. Si le Fils de Dieu a hautement condamné cette sévérité corrompue & empoisonnée par l'orgueil, dans des hommes qui ne lui appartenoient en rien, & qui ne furent jamais élevés dans les principes de sa loi: que lui paroîtra-t-elle dans des Chrétiens qui sont, comme parle Zénon de Vérone, les disciples de son humilité, & qui par un engagement indispensable, en doivent être les sectateurs? c'est toutefois, mes Freres, l'autre désordre, dont nous avons à nous garantir, & sur quoi l'on nous ordonne de veiller avec une attention particulière. *Attendite, ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis: Prenez bien garde à ne pas faire vos bonnes œuyres devant les hommes.*

Matt. 6.

442 SUR LA SÉVÉRITÉ
pour en être loués & approuvés.

Car ne nous imaginons pas, que cette sévérité d'ostentation, tant de fois censuré par Jesus-Christ, soit un phantôme que le loi de grace ait entièrement dissipé. Il subsiste encore; & Dieu veuille qu'après avoir été le vice des Pharisiens, il ne soit pas mes chers Auditeurs, devenu le nôtre. Tel le est en effet notre misere. Comme nous ne sommes dans le fond de notre être, qu'une vanité & que néant; tout, jusqu'à nos vertus, se ressent de ce néant, & tient de cette vanité: & comme l'orgueil, si je l'ose dire est la partie la plus subtile de l'amour de nous-mêmes si profondément enraciné dans nos ames; par une triste fatalité, il s'infinue, non-seulement dans les choses où nous aurions lieu en quelque maniere de nous rechercher, mais jusques dans la haine de nous-mêmes, jusques dans le renoncement à nous-mêmes, jusques dans les saintes rigueurs que Dieu nous inspire d'exercer sur nous-mêmes. A peine nous sommes-nous mis sur un certain pied de vie réformée, que ce démon de l'orgueil commence à nous attaquer. Dès-là, si nous ne sommes en garde contre nous, nous nous oublions: il semble que nous ne soyons plus de cette basse région du monde; il semble que nous soyons singulièrement les élus de Dieu; toujours contents de nous-mêmes, & toujours prêts à nous

exalter , sous prétexte d'exalter Dieu dans nous.

Ce n'est pas qu'en bien des rencontres ; nous ne fassions les humbles ; mais d'une humilité, dit saint Jérôme , qui ne risque rien ; d'une humilité qui cherche à être honorée , & qui est sûre de l'être ; d'une humilité qui sert d'amorce à la louange , & dont l'orgueil même se pare. On se reconnoît, on se confesse pécheur en général ; mais en particulier , on ne veut jamais convenir qu'on ait manqué. Vous diriez qu'il suffit d'être sévère , pour être plein de foi-même , attaché à son sentiment & idolâtre de ses pensées. De-là , sans même l'appercevoir , on ne parle plus que de foi , on ne voit plus de bien qu'en foi, on mesure tout par foi. Quoique Dieu ait des conduites de grace toutes différentes, on n'estime plus que la sienne ; & par une petitesse d'esprit présomptueuse , on voudroit tout réduire à la sienne. Et parce qu'on n'y trouve pas tout le monde disposé , on a pitié de tout le monde ; je ne dis pas une pitié charitable & compatissante, mais une pitié dédaigneuse & méprisante. Tout ce qui n'est pas selon notre goût , paroît réprouvé. On croit tous les autres perdus : à l'exemple de cet homme , dont parle saint Bernard , qui par je ne sçais quel enchantement avoit infatué le monde de ses erreurs, en persuadant aux ignorans & aux simples ,

444 SUR LA SÉVÉRITÉ
qu'après même le bienfait de la rédemption
il n'y avoit presque de salut pour personne
& que toutes les richesses de la miséricord
divine étoient uniquement réservées pou
ceux qui croyoient en lui, & qui s'atta
choient à lui; c'est-à-dire, ajoute saint Ber
nard, pour ceux qui se laissoient trompe
par lui: *Qui nescio quâ arte*, ces paroles son
dignes de remarque, *nescio quâ arte, per
suaserat populo stulto & insipienti, etiam po
Christieffusum sanguinem, totum mundum per
ditum iri; & ad solos quos decipiebat, tota
miserationum Dei divitias & universitatis gra
tiam pervenisse.* Combien de fois dans la suite
des tems cette illusion s'est-elle renouvelée

On veut pratiquer le Christianisme dan
sa sévérité: mais on en veut avoir l'hon
neur. On se retire du monde: mais on est
bien-aïse que le monde le sçache; & s'il n
le devoit pas sçavoir, je doute qu'on eût le
courage & la force de s'en retirer. On
renonce à certains divertissemens, que la
religion condamne; mais on se soutient par
la gloire d'y avoir renoncé. On quitte le luxe
des habits; mais on a pour soi-même au
tant, ou plus de complaisance, que le
plus mondains. On ne se soucie plus de sa
beauté; mais on est entêté de son esprit, &
de son propre jugement. On se retranche
on s'abstient, on se mortifie en secret
mais on fait si bien, que ce secret cess

bientôt d'être secret ; & l'on a cent biais pour le rendre public , en sauvant même les dehors & les apparences de la modestie.

De-là vient, que dans toutes ces choses & en mille autres , on aime la singularité : pourquoi ? parce que la singularité a cela de propre , qu'elle excite l'admiration , qui est le charme de la vanité. Toute la perfection de l'Evangile , selon les voies simples & communes , n'a rien qui touche. S'il y a quelque chose de nouveau , c'est à quoi l'on donne , & où l'on trouve sa dévotion : & au lieu que saint Augustin , pensant à se convertir , n'évita rien plus soigneusement , que de le faire avec bruit ; de peur , disoit-il lui-même, qu'il ne semblât avoir voulu paroître grand jusques dans sa pénitence ; *Ne conversa in factum meum intuentium ora , dicerent , quod quasi appetiissem magnus videri :* nous , par un principe tout contraire , mais par un esprit bien éloigné de la sagesse de ce pénitent , nous recherchons jusques dans la pénitence un vain éclat, dont nous nous laissons éblouir.

*Augusti
Confess.
lib. 9. c. 9.*

C'est assez que nous ayons un certain zèle de discipline & de réforme, pour nous attribuer le pouvoir de juger de tout ; pour usurper une supériorité , que ni Dieu , ni les hommes , ne nous ont donnée , & pour faire la loi peut-être à ceux dont nous devons la recevoir. Car un laïque s'érigerà

en censeur des prêtres; un séculier, en réformateur des religieux; une femme, en directrice, & que sçais-je de qui? tout cela parce que sous couleur de piété, on ne s'aperçoit pas qu'on veut dominer. Cette présomption même, ainsi que je l'ai déjà remarqué, par une conséquence naturelle dégénère souvent & se tourne en ambition. Il semble qu'être sévère dans ses maximes, soit un degré pour s'aggrandir; & que cette qualité seule bien ménagée, doive tenir lieu de tout autre mérite. Comme les Phariséens s'en servoient pour obtenir les premières chaires dans les Synagogues, on s'en sert pour s'introduire dans les premières dignités de l'Eglise. Car ne diroit-on pas toujours que Jesus-Christ avoit entrepris de nous débarrasser de tous les déréglemens & tous les abus à quoi nous devions être sujets; & n'est-il pas étonnant, que ce qu'il reprochoit alors, soit justement & à la lettre ce qui se voit encore aujourd'hui dans le monde Chrétien?

Or je soutiens que ce levain & cette influence de l'orgueil, non-seulement corrompt le mérite de la sévérité Chrétienne, mais qu'il en détruit même la substance. Qu'il en corrompe le mérite, vous n'en doutez pas: car quel peut être devant Dieu le mérite d'un homme superbe? Avec quel front osera-t-il dire après S. Paul: *Reposita est mihi coron.*

ustitiæ ; j'attends de mon Dieu la couronne de justice qui m'est réservée ? Quel droit le Sauveur du monde n'aura-t-il pas de lui répondre , comme dans l'Évangile : *Recepisti* Matt. 61 *mercedem tuam* ; vous vous promettez une récompense , & vous ne faites pas réflexion , que vous l'avez déjà reçue , ou plutôt que vous vous l'êtes déjà donnée ? Vous vouliez vous satisfaire , vous complaire en vous-même ; & de quelles secrettes complaisances n'avez-vous pas été rempli ? combien avez-vous été satisfait de votre personne ? vous voilà donc récompensé ; & je ne vous dois plus rien , que le châtement de votre vanité & de votre orgueil. Mais c'est en votre nom , Seigneur , que je me suis engagé dans des voies dures & pénibles. En mon nom ? dites , au vôtre. Votre nom , par les soins que vous en avez pris , ou que l'on en a pris pour vous , en a été dans le monde plus vanté & plus honoré : mais pour le mien , bien loin d'être glorifié , il en a souffert.

Par conséquent , Chrétiens Auditeurs ; nul mérite dans cette sévérité ; & j'ajoute même , nulle vraie sévérité alors ; puisque l'orgueil en détruit tout le fonds & toute la substance. J'en donne la raison : c'est que la vraie sévérité , la sévérité Chrétienne ; doit consister à se faire violence , & à contredire la nature & l'amour-propre. Or tout ce qui flatte notre orgueil , flatte la

nature ; & au lieu de la combattre , on l'a fuit , on la contente , on la repaît de ce qu'elle goûte avec plus de douceur & plus de plaisir. Et en effet , il n'y a point de vie , pour laborieuse & pour gênante qu'elle le puisse être , que nous ne trouvions douce naturellement , quand nous ſçavons qu'elle nous distingue dans le monde , qu'elle fait parler de nous dans le monde , qu'elle nous y fait confidérer & respecter. Il ne faut plus de grace , pour nous faire agir ; la nature ſeule nous donne des forces.

C'est pour cela , dit ſaint Chryſoſtome (& cette pensée m'a toujours paru bien ſolide & bien judicieuſe ,) c'eſt pour cela que nous avons beaucoup moins de peine à faire plus que nous ne devons , qu'à faire ce que nous devons ; & qu'une des erreurs les plus communes parmi les perſonnes même qui cherchent Dieu , eſt de laiſſer le précepte & ce qui eſt d'obligation , pour ſ'attacher au conſeil & à ce qui eſt de ſurrogation. Pourquoi ? parce qu'à faire plus qu'on ne doit , il y a une certaine gloire que l'on ambitionne , & qui rend tout aisé ; au lieu qu'à faire ce que l'on doit , il n'y a point d'autre louange à eſpérer , que celle des ſerviteurs inutiles : *Servi inutiles ſumus ; quod debuimus facere , fecimus.*

Luc. 7.

Quelle eſt donc , encore une fois , la véritable aſtérité du Chriſtianisme ? Ah ! me

vers Auditeurs, concevons-le bien, & ne
 oublions jamais. La vraie austérité du
 Christianisme, c'est d'être humble, c'est
 d'être petit à ses yeux, c'est d'être vuide de
 soi-même, c'est de ne point faire tant de re-
 tour sur soi-même; c'est d'être mort, sinon
 au sentiment, du moins au désir & à la pas-
 sion de l'honneur; c'est de recevoir de bonne
 face, & quand Dieu le veut, l'humiliation
 & le mépris. La vraie austérité du Christia-
 nisme, c'est d'aimer à être abaissé, à vivre
 dans l'oubli, dans l'obscurité, & de prati-
 quer solidement & de bonne foi, cette cour-
 se, mais cette importante leçon de saint Ber-
 nard, *Ama ne sciri*. Car voilà ce qui est in- *Bernardus*
 supportable à la nature: on ne pensera plus
 de moi, on ne parlera plus de moi, je n'au-
 rai plus que Dieu pour témoin de ma con-
 science, & les hommes ne sçauront plus, ni qui
 je suis, ni ce que je fais. Et parce l'humili-
 té même se trouve exposée en certains
 genres de vie, dont toute la perfection, quoique
 sainte d'ailleurs, a un air de dis-
 tinction & de singularité; la vraie austéri-
 té du Christianisme, sur-tout pour les ames
 simples, est souvent de se tenir dans la voie
 commune, & d'y faire, sans être remar-
 qué, tout le bien qu'on feroit dans une au-
 tre route avec plus d'éclat. Dans cette voie
 commune, on ne pensera plus à vous, tant
 que vous serez dans la voie commune; c'est ce que vous devez chercher.

Dans cette voie commune, on ne vous admirera plus, vous n'aurez plus d'approbateurs gagés pour faire valoir vos moindres actions : hé bien, c'est ce qui mettra vos bonnes œuvres plus en assurance. Dans cette voie commune, vous ne ferez pas comme la société des parfaits, votre nom sera comme enseveli : à la bonne heure; c'est l'état que l'Apôtre veut que vous soyez, quand il vous dit, que comme Chrétien, vous avez à mourir à tout, & que votre vie doit être cachée avec Jesus-Christ en Dieu : *Mortui estis, & vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* Cela vous paroîtra rude, & cela l'est en effet : mais c'est par-là même, & en ce même, que vous trouverez cette voie étroite qui conduit à la sainteté propre de la religion que vous avez embrassée.

Ah! Seigneur, imprimez-nous bien avec ces vérités dans l'esprit. Je vous rends grâce, ô Dieu de mon ame, de ce que vous ne m'avez point fait connoître aux sages & aux prudents : *Confiteor tibi, Pater, quia abscondisti hæc à sapientibus & prudentibus.* Je ne dis pas seulement aux sages mondains, aux politiques du siècle; mais aux sages dévots, ces dévots superbes, qui se font évanouir dans leurs pensées. *Sed revelasti ea parvulis.* & je vous bénis au même tems de les avoir révélées aux petits, qui ne se produisent point tant dans le monde, & qu'on n'y

roduit point tant, dont on n'exalte point
ant le mérite; mais dont les noms incon-
us sur la terre, sont écrits dans le ciel; dont
es voies sont d'autant plus droites & plus
ûres qu'elles sont plus simples. Oui, mon
Dieu, foyez-en béni: *Ita, Pater, quoniam* *Ibidem*
c fuit placitum ante te. Finissons; sévérité
hrétienne, sévérité désintéressée, sévérité
umble, enfin sévérité charitable: c'est la
oisième partie.

A Considérer les choses dans l'apparence, ^{III.}
n'est rien de plus opposé, ce semble, que la ^{PARTIE}
vérité Chrétienne & la charité. Car la cha- *I. Cor. 13*
té, selon S. Paul, est douce, indulgente,
ondescendante; elle couvre tout, elle ex-
use tout, elle supporte tout: & au contrai-
e, la sévérité fait profession de n'excuser
en, de ne supporter rien; de n'avoir ni
omplaisance, ni indulgence; d'être inflexi-
le dans ses sentimens, & rigide dans sa
onduite. Qualités, qui se détruisent, à ce
u'il paroît, les unes les autres. Cependant,
hrétiens, le Fils de Dieu a supposé que
on pourroit parfaitement les allier ensem-
e; & de la manière qu'il a conçu son Evan-
le, à peine diroit-on, pour laquelle de ces
eux vertus il a témoigné plus de zèle: ne les
vant jamais séparées; n'ayant point voulu
e l'une sans l'autre, mais ayant fait égale-
ent de l'une & de l'autre le caractère de sa
li. Comment cela, & quel moyen de les ac-

corder ? rien de plus aisé, mes chers Auditeurs, pour peu que nous soyons versés dans la morale de J. C. Car distinguons bien les objets : & par la différence des objets, nous reconnoîtrons que ce qui paroît en ceci contradictoire, est justement ce qui fait toute l'harmonie & toute la perfection de la loi de grace.

En effet, dit saint Augustin, & voici le dénouement de la question, le Sauveur du monde n'a jamais prétendu dans l'Évangile que nous eussions pour les autres de la sévérité, mais seulement pour nous-mêmes : son intention n'a point été, que nous eussions pour nous-mêmes cette charité dont il s'agit, c'est-à-dire, cette douceur & cette bénignité, mais seulement pour les autres. Or la charité pour les autres & la sévérité pour soi-même, ce sont deux devoirs qui se concilient d'eux-mêmes ; & qui bien loin de se combattre, s'entretiennent mutuellement, puisqu'il est certain, que la seule obligation d'être charitable envers nos frères, nous met dans une absolue nécessité d'être sévères envers nous-mêmes ; & que l'expérience nous apprend tous les jours, que l'occasion la plus fréquente & le sujet le plus ordinaire que nous ayons d'exercer cette sévérité envers nous-mêmes, est la charité que nous devons au prochain.

Je ne parle pas au reste de ceux que Dieu a établis pour gouverner les autres, & pour les

commander ; beaucoup moins de ceux à qui Dieu confie la conduite des ames , tels que sont les Pasteurs , les Confesseurs , les Directeurs. Ce n'est point à moi , & je m'en suis déjà déclaré dans un autre discours , ce n'est point à moi qu'il appartient de leur donner les règles : ce seroit plutôt à moi de les prendre d'eux. De sçavoir s'ils doivent être sévères , ou indulgens ; si dans les fonctions de leur ministère la sévérité doit prédominer par-dessus la charité , ou si la charité doit l'emporter sur la sévérité ; si la sévérité sans charité peut être utile , ou si la charité sans sévérité peut être efficace : ce sont des points qui ne regardent pas ceux qui m'écoutent , & que je n'entreprends pas de décider. Mais je parle de Chrétien à Chrétien , de particulier à particulier : & je dis ce qu'il seroit si important pour vous & pour moi de nous lire tous les jours de notre vie , que la charité dûe au prochain , est la matière la plus abondante & au même tems la plus nécessaire de cette sévérité dont Dieu veut que nous usions envers nous-mêmes. Pourquoi ? en pouvons-nous douter après les excellentes idées que saint Paul nous donne de la charité Chrétienne ; & sur-tout après tant d'épreuves de ce qu'il nous en coûte presque à chaque moment dans le commerce du monde pour la pratiquer ?

Quand ce grand Apôtre nous dit que la

charité doit supporter les foibleſſes & les imperfections du prochain, qu'elle doit obliger & ſervir le prochain, qu'elle doit ſoulager les miſères du prochain : quand il ajoût qu'elle ne s'aigrit point, qu'elle ne ſe pique point, qu'elle ne rend point le mal pour mal, qu'elle eſt patiente dans les injures qu'elle fait du bien à ceux qui l'outragent qu'il n'y a rien qu'elle ne ſoit diſpoſée à ſouffrir ; dans cette deſcription ſi belle & ſi vive que nous prêche-t-il, ſinon la ſévérité envers nous-mêmes ?

Sévérité véritable : car pour accomplir tout cela, que ne faut-il pas prendre ſur ſoi-même ? combien de victoires ne faut-il pas rapporter ſur ſon naturel, ſur ſon humeur, ſur ſes paſſions ? Entrons dans le détail. Pour avoir cette charité patiente, que ne faut-il pas endurer ? à combien de biſarreries & de caprices de la part de ceux avec qui l'on vit à combien de manières importunes, fâcheuſes, choquantes, ne faut-il pas ſ'accommoder ? quelles aſperſions & quelles antipathies naturelles ne faut-il pas ſurmonter ? Pour avoir cette charité diſcrette & ſage, en combien de choſes ne faut-il pas ſe contraindre ? par exemple, en combien de rencontres ne faut-il pas par charité ſe taire, quand on voudroit parler ; acquieſcer, quand on ſeroit tenté de reſiſter ; excuſer, quand on auroit envie de contrôler ; aimer mieux paroître dans l'entretien

moins agréable & moins spirituel, que d'offen-
 er & de railler? Pour avoir cette charité dé-
 tachée d'elle-même, que ne doit-on pas sa-
 crifier? de combien de prétentions justes ne
 faut-il pas se relâcher? en combien de sujets
 & de conjonctures, où il seroit aisé de l'em-
 porter, ne faut-il pas, pour le bien de la
 paix, plier & céder? Pour avoir cette cha-
 rité douce, quels mouvemens de colére ne
 faut-il pas réprimer? Quels sentimens de
 vengeance ne faut-il pas étouffer? quels
 mauvais offices & quelles injures ne faut-il
 pas oublier? Dites-moi, mes chers Auditeurs,
 n'est-ce que la sévérité évangélique, si ce ne
 est pas-là. Donnez-moi un homme qui s'ai-
 me lui-même, & qui ne sçache pas se gêner
 & se mortifier; comment s'acquittera-t-il de
 ses devoirs, & de mille autres, à quoi nous
 oblige la charité du prochain? comment
 aimera-t-il le prochain à ces conditions?
 comment s'incommodera-t-il pour l'assister
 dans ses besoins? comment s'humiliera-t-il
 pour l'adoucir dans ses emportemens? com-
 ment consentira-t-il à lui pardonner une in-
 jure? comment se soumettra-t-il à le préve-
 nir, pour ménager une réconciliation? Il
 est donc vrai que la charité dont nous som-
 mes redevables à nos freres, bien loin d'être
 contraire à la sévérité Chrétienne, en est
 une des parties les plus essentielles & com-
 me le fondement.

Mais qu'arrive-t-il ? appliquez-vous à cette dernière pensée. Au lieu de raisonner & de agir suivant ce principe, nous confondons tout l'ordre des choses : & par un renversement que l'amour-propre ne manque guères à faire dans notre cœur, si nous n'avons soin de nous en garantir, au lieu d'exercer contre nous-mêmes cette sévérité, contre nous-mêmes, dis-je, qui de droit naturel & divin en sommes les premiers ou les seuls objets, nous l'employons contre nos freres, qui ne sont pas néanmoins de son ressort. Car à quel usage se réduit communément cette prétendue sévérité dont nous nous flattons ? Je veux, Chrétiens, qu'elle ne laisse pas de produire en nous quelque réforme ; je veux qu'elle nous retranche certains plaisirs & certains divertissemens du siècle corrompu ; je veux même qu'elle nous fasse paroître plus occupés de Dieu & de notre sanctification : mais si avec tout cela elle nous rend fâcheux, importuns, critiques, censeurs des actions d'autrui, & insupportables dans la société, si malgré tout cela, elle nous fait perdre cette complaisance charitable, cette déference que nous devons avoir pour le autre, & sans laquelle il est impossible de conserver la paix, sur-tout entre des proches & dans une famille ; si en conséquence de ce que nous sommes réguliers, nous croyons avoir le droit acquis de ne rien approuver, de ne rien tolérer.

olérer, de ne rien passer. Si cette sévérité s'attache à observer jusques à une paille dans l'œil de notre prochain, à l'étendre, & à le grossir, jusqu'à la faire paroître comme une poûtre. Si elle nous inspire je ne sçais quelle aigreur dans les avis mêmes de charité que nous donnons; ou si, sous, prétexte de charité, elle nous met sur le pied d'en donner sans mesure, & toujours par bizarrerie & par caprice. Si elle nous autorise dans une liberté de médire, d'autant plus dangereuse, qu'elle paroît mieux intentionnée, & qu'elle prend l'apparence du zele. Si par un maxime de régularité, nous disons plus de mal de notre frere, que les plus médifans du siècle n'en diroient ou par imprudence ou par malice. Si cet esprit de sévérité sert à diminuer nos ressentimens, à exciter nos vengeances, à nous rendre incapables de pardon, jusques-là que parce que nous sommes pieux & dévots, ou que nous en avons la réputation, on craigne beaucoup plus de nous blesser, que d'offenser un homme du monde, qui n'aspire point à une si haute fierté. Mais par-dessus tout; si l'aversion d'ame, & une aversion d'état, si l'aliénation de cœur & un esprit de contradiction, est le principe secret qui nous engage à nous déclarer sévères; car encore une fois cela peut arriver, & puisque je monte dans la chaire de J. J. Christ, pour corriger les désordres des

Chrétiens, je ne les dois pas déguiser : fi dis-je, notre sévérité dégénère dans ces abus ce n'est plus qu'une sévérité fautive ; & l'on peut bien nous reprocher, comme aux Pharisiens, que nous sommes de grands observateurs de petites choses, tandis que nous négligeons les plus importantes.

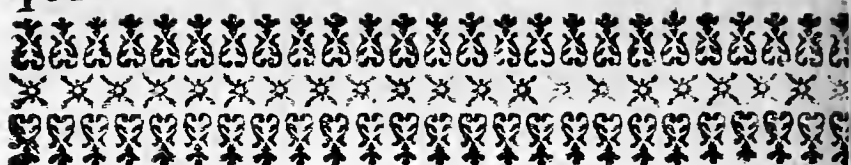
Car un des plus grands préceptes, c'est celui de la charité ; & voilà, hypocrites Pharisiens, leur disoit le Sauveur du monde à quoi vous manquez. Toute votre piété réduit à de légères observances & à de menues pratiques de religion ; à payer les dîmes, dont il n'est pas même parlé dans la loi, & que l'on n'exige pas de vous : *De mat. 23. matis mentham & anethum.* Mais cependant vous oubliez les points les plus essentiels, justice & la miséricorde : *Reliquistis quæ graviora sunt legis, misericordiam & judicium.* La loi vous ordonne d'être équitables dans vos jugemens ; & tous les jours vous portez contre le prochain les plus injustes arrêts, en décriant, en le déchirant, en le condamnant. La loi vous ordonne de secourir vos frères & tous les jours vous leur suscitez de nouveaux ennemis ; vous formez contre eux de nouvelles intrigues : au lieu de les aider, vous travaillez à les perdre. C'est ainsi que vous vous aveuglez : c'est ainsi que vous craignez d'avaler un moucheron, & que vous dévorez des chameaux.

Tel fut en effet le vice des Pharisiens. Exactitude scrupuleuse à l'égard de certaines traditions, de certaines cérémonies peu nécessaires, mais en quoi ils faisoient consister la sévérité de leur morale : & du reste transgression libre & entière des devoirs les plus indispensables. S'agissoit-il du jour du Sabbath? ils l'observoient avec une telle rigueur, ou plutôt, avec une telle superstition, que pour ne le pas violer, comme l'a remarqué Joesephe, ils aimèrent mieux durant le siège de Jérusalem, livrer leur ville au pouvoir des Romains, exposer leurs biens, leur liberté, leur vie, que de réparer une brèche : mais à ce même jour du Sabbath, ils ne se faisoient point de peine des perfidies les plus noires & des plus lâches trahisons. S'agissoit-il d'entrer dans la salle de Pilate? ils se tenoient dehors, ils s'en éloignoient; de peur, dit l'Evangeliste, d'être souillés en y entrant : mais au même tems ils conspiroient contre Jesus-Christ, ils le condamnoient, ils poursuivoient sa mort. Voilà, reprend S. Augustin, des gens d'une conscience bien délicate. Ils regardent comme une espèce d'impureté de paroître dans le prétoire d'un juge payen, & ils ne se font pas un crime de verser le sang d'un innocent : *Alienigenæ judicis prætorio contaminari contuebant, & fratris innocentis sanguinem videre non timebant.* Or n'est-ce pas là une

peinture naturelle de la piété de notre siècle. Une personne fera cent communions, qu'elle n'aura pas la moindre complaisance pour un mari, pour des enfans, pour des parens, pour des domestiques : elle mortifiera son corps, & elle ne remportera pas une seule victoire sur son cœur ; elle fera souffrir toute une famille par ses caprices & ses chagrins ; on la verra au pied d'un Autel réciter de longues prières ; & dans une conversation on l'entendra tenir les discours les plus médisans. Qu'est-ce que cela ? une piété d'Israélite, ou si vous voulez que je parle avec l'Apôtre, une piété d'enfant. Ah ! mes Freres, écrivoit-il aux Corinthiens, je vous conjure de ne vous point comporter dans les choses de Dieu comme des enfans : *Freres, nolite pueri effici sensibus*. Sur quoi saint Jean Chrysostome fait une comparaison bien propre à mon sujet. Voyez, dit ce Pere, un enfant. Qu'on le dépouille de ses biens, qu'on lui enlève son héritage, qu'il voye sa maison en feu, il n'en est point touché ; mais qu'on lui ôte une bagatelle qui l'amuse, il s'afflige, il pleure, il est inconsolable. C'est ce qui nous arrive tous les jours. A-t-on manqué aux règles les plus sacrées de la charité ? à peine y faisons-nous quelque attention. Mais a-t-on omis un exercice de notre choix, & qu'on s'est volontairement prescrit ? on court au tribunal

la pénitence s'en accuser, & l'on en gémit devant Dieu. Mais quoi? faut-il donc les quitter, toutes ces pratiques? faut-il prendre une voie plus large, & nous relâcher de notre sévérité? A cela je réponds comme le Sauveur du monde. Il ne disoit pas aux Pharisiens : Laissez ces petites observances ; mais attachez-vous d'abord aux plus nécessaires. Il faut avant toutes choses accomplir celles-ci, & ne pas abandonner ensuite les autres : *Hæc oportuit facere, & illa non omittere.* Oui, Chrétiens, soyons exacts & réguliers, soyons sévères dans nos mœurs : non-seulement j'y consens ; mais je vous y exhorte, & je ne puis trop fortement vous y exhorter. Cependant, selon la belle leçon que nous fait ce grand maître de la vie spirituelle, François de Sales, ne nous arrêtons pas à garder quelque dehors, tandis que l'ennemi s'empare du corps de la place. Que notre sévérité soit solide ; & elle le fera, si c'est une sévérité désintéressée, si c'est une sévérité humble, si c'est une sévérité charitable. Par-là nous parviendrons à la perfection de l'Evangile, & à la gloire, que je vous souhaite, &c.





SERMON

POUR LE IV. DIMANCHE

DE

L' AVENT.

Sur la Pénitence.

Et venit in omnem regionem Jordanis , prædicans
Baptismum pœnitentiæ , in remissionem peccato-
rum.

*Jean-Baptiste vint dans tout le pays qui est le long d'
Jourdain , prêchant le Baptême de pénitence , pour
la rémission des péchés. En S. Luc , chap. 3.*

SIRE,

QUELQUE malheureuse que soit la condi-
tion de l'homme dans l'état du péché, si tout
pénitence étoit véritable, ou s'il étoit tou-
jours aisé de discerner la vraie pénitence de
la pénitence imparfaite & fausse; le pécheur
dans son malheur même auroit de quoi se
consoler, parce qu'il pourroit au moins en
visager la pénitence comme une ressource

infaillible, & comme un fonds certain de tranquillité & de paix. La grande misère du pécheur, dit S. Chrysostome, c'est qu'étant assuré, comme il est, de la réalité de son péché, il ne peut jamais être absolument assuré de la validité de sa pénitence. Ce qui rend son sort déplorable, c'est que bien souvent la pénitence qu'il a faite, ou qu'il a cru faire, ne doit pas moins le troubler que son péché même : c'est que tous les oracles de l'Écriture lui apprennent, qu'il n'y a que la vraie & la parfaite pénitence qui sauve l'homme ; & qu'au contraire il y en a cent autres, ou parce qu'elles sont fausses & vaines, ou parce qu'elles sont imparfaites & insuffisantes, qui ne le sauvent pas. S'il lui arrive de s'y tromper ; si faute de discernement, il vient, dans la pratique même de la pénitence, à prendre le faux pour le vrai, & à compter pour suffisant ce qui est défectueux : dès-là il tombe dans l'abîme des plus infortunés pécheurs, puisque sa pénitence même, qui devoit être sa justification & son salut, devient encore une des causes de sa condamnation & de sa perte. Voilà, s'il entend bien sa religion, ce qui doit le faire trembler.

Voulez-vous, Chrétiens, calmer aujourd'hui vos consciences, autant qu'il est possible, sur un point si important ; & pour cela voulez-vous sçavoir quelle est la véritable

pénitence, ou pour mieux dire, en que consiste, le discernement juste que vous devez faire de la véritable pénitence? c'est que je vais vous apprendre, & voici en peu de paroles tout mon dessein.

J'appelle véritable pénitence, pénitence sùre, celle que le saint Précurseur, Jean Baptiste, prêchoit aux peuples, qui le venoient chercher dans le désert, quand il le disoit : Faites donc de dignes fruits de pénitence : *Facite ergò fructus dignos pœnitentiæ*. Il ne se contentoit pas qu'ils fissent pénitence, mais pour pouvoir compter sur leur pénitence, il vouloit qu'ils en jugeassent par leurs fruits. Car la pénitence n'est solide, ni recevable au tribunal de Dieu, qu'autant qu'elle est efficace; & peut-elle être autrement efficace, que par les fruits qu'elle produit? *Facite fructus dignos pœnitentiæ*. Je les réduis à trois, & je dis après tous les Peres de l'Eglise, que la pénitence efficace est celle qui retranche la cause du péché, celle qui répare les effets du péché, celle qui assujettit le pécheur aux remèdes du péché. Trois caractères qui font d'une part la perfection de la pénitence, & de l'autre la sûreté morale du pécheur pénitent. Trois caractères que je vous prie de bien remarquer, & qui vont partager ce discours. Retrancher généreusement ce qui est la cause ou la matière du péché. Réparer pleinement ce qui a été l'effet & la suite

péché. S'affujettir fidèlement à ce qui doit être le remède du péché. Si votre pénitence, mon cher Auditeur, est accompagnée de ces trois conditions, vous pouvez, sans être téméraire & présomptueux, faire fonds sur elle; mais qu'une de ces trois conditions lui manque, c'est assez pour la rendre inutile, ou même criminelle,

Remplissez-nous, mon Dieu, de votre esprit: de cet esprit de zèle qui animoit Jean-Baptiste; c'est ce que je vous demande pour moi: de cet esprit de componction qui touchoit les Juifs, & qui les dispoit à profiter des grandes vérités qui leur étoient annoncées par ce fidèle ministre; c'est ce que je vous demande; non point seulement pour moi, mais pour toutes les personnes qui m'écoutent. Adressons-nous encore à Marie. *Ave, Maria.*

JE fonde la première proposition sur deux principes également incontestables, & dont notre seule expérience doit nous convaincre, pour peu que nous ayons soin de nous étudier nous-mêmes, & de discerner les mouvemens de notre cœur. Car voici d'abord ce que nous devons reconnoître, & c'est une observation qu'a fait avant moi S. Augustin. Quelque corrompue, dit ce Pere, que soit la nature de l'homme depuis le péché & par le péché, on n'aime point après tout le péché comme péché. Il n'appartient qu'aux démons d'é-

I.
PARTIE.

tre disposés de la sorte ; & on pourroit même douter s'ils portent jusques-là leur obstination & leur malice. On aime ce qui est la matière & la cause du péché ; mais on n'aime point dans le fond le péché même : c'est-à-dire , on aime le plaisir que Dieu défend , mais non pas parce qu'il le défend. On aime le profit de l'usure qui est injuste ; mais on l'aime parce qu'il est commode , & non pas parce qu'il est injuste. On aime la vengeance qui est criminelle ; mais on l'aime parce qu'on croit que l'honneur y est engagé , & non pas parce qu'elle est criminelle.

Je dis plus : on voudroit , s'il étoit possible , pouvoir séparer l'un de l'autre ; & par une précision , dont le libertin s'accommoderoit volontiers , on voudroit que ce qu'on aime , ne fût pas défendu de Dieu ; on voudroit que Dieu ne s'offensât pas du plaisir que l'on recherche en satisfaisant sa passion : en un mot , on voudroit pouvoir se contenter , & ne pas pécher. Mais parce que ces deux choses sont inséparables , & que dans la conjoncture où je suppose le pécheur , le désir qu'il a de se contenter , l'emporte par-dessus la crainte qu'il a de pécher : de-là vient , dit S. Augustin , que sans aimer le péché , que haïssant même le péché , il pèche toutefois dans la satisfaction qu'il se procure. Pourquoi ? parce qu'il aime au moins ce qu'il sçait , & ce qu'il ne peut ignorer être la cause , ou la matière du

péché. Or cela suffit pour le rendre malgré lui-même transgresseur & prévaricateur de la loi de Dieu.

Voilà le premier principe; & prenez garde, Chrétiens : ce n'est donc point précisément par la haine du péché, considéré comme péché, qu'il faut distinguer les pécheurs efficacement convertis, d'avec ceux qui ne le sont pas; puisqu'il est certain que les plus endurcis pécheurs, tandis qu'ils ont un reste de religion, conservent encore, ou du moins peuvent conserver cette haine du péché. Ce n'est point, dis-je, par cette haine générale, par cette haine spéculative du péché, qu'il faut juger du mérite de la pénitence; puisqu'on sçait bien qu'il n'en coûte rien au pécheur; pour haïr le péché de la sorte, & que la pénitence la plus vaine peut avoir cela de commun avec la pénitence la plus solide.

Mais par où devons-nous commencer à faire dans nous-mêmes le discernement de la vraie pénitence, & de ce que j'appelle ici détestation sincère & efficace du péché? Ecoutez-moi, Chrétiens, & jugez-vous. En voici l'induction pratique. C'est par le retranchement actuel & effectif de ce que nous reconnoissons être en nous la cause du péché; de ce qui fomenté, & qui fait subsister dans nous ce corps de péché, que Dieu veut que nous détruisions, en nous convertissant à lui : *Ut destruat in vobis corpus peccati.* C'est par le renoncement

à mille choses agréables qui font dans l'idée de l'homme charnel la douceur de la vie; mais qui font aussi par-là même le poison mortel de nos âmes & l'aiguillon du péché. C'est par la fuite des objets, qui excitent dans nos cœurs ces pernicieux desirs, que la concupiscence, selon l'Écriture, ne peut concevoir sans enfanter le péché : *Deinde concupiscentia cum conceperit parit peccatum.* C'est par l'exacte fidélité à éviter des entretiens, dont nous sçavons bien que la scandaleuse licence corrompt la pureté des mœurs; puisque c'est de-là que viennent les premières plaies, & souvent les plus incurables, que nous fait le péché. C'est par la sévére, mais salutaire, mais nécessaire détermination à nous interdire des sociétés & des commerces qui sont pour nous comme les liens du péché; des représentations & des spectacles, dont l'unique effet est d'émouvoir les passions les plus vives, & de répandre dans l'imagination & dans les sens les plus dangereuses semences du péché; des assemblées, où l'esprit impur, est comme dans son regne, & en possession de tendre à l'innocence les pièges les plus inévitables du péché; des lectures où notre damnable curiosité est si souvent & si justement punie par les malignes impressions qu'elles laissent du péché. C'est par le sacrifice entier & sans réserve, de ces amitiés, dont nous nous appercevons bien, que la tendresse malheureuse, quoique cou-

verte d'un voile de pudeur, n'est au fond qu'un raffinement de sensualité, & qu'un déguisement de péché. C'est par le prompt & éternel divorce avec cette personne, dont les artifices aussi-bien que les charmes, & souvent bien plus que les charmes, sont les amorces fatales du péché. C'est par la sainte violence que chacun de nous doit se faire sur tout cela, puisque c'est là, dans la pensée de l'Apôtre, les armes de l'iniquité & du péché: *Arma iniquitatis spec-* Rom. 6.
ato. En un mot, c'est par cette circoncision vangélique, qui ne s'arrêtant pas à la surface, ni au changement extérieur de l'homme, dépouille l'homme de ce qu'il a dans le cœur de plus intime; & de ce qui est en lui l'origine du péché.

Oui, c'est par-là que le Chrétien doit mesurer l'efficacité & la vertu de sa pénitence; & il est dans l'obligation d'approcher de ce sacrement que Jesus-Christ a institué pour la réconciliation des pécheurs, c'est par-là qu'il doit commencer à accomplir le grand précepte de l'Apôtre; *Probet autem seipsum ho-* I. Cor.
mo: que l'homme s'éprouve lui-même; & ^{II.} tant qu'il le peut dans cette vie, qu'il s'affaire de lui-même. Or il le peut par-là, répond S. Chrysostome; & moi j'ajoute; s'il ne le peut que par-là.

Supprimez toutes les paroles inutiles, & convertissez-vous solidement: *Tollite verba,* Osée. 14.
convertimini. Ainsi parloient les Prophètes,

exhortant à la pénitence le peuple de Dieu & c'est, pécheur à qui je parle, le ministère dont je m'acquitte aujourd'hui. Vous détectez, dites-vous, votre péché; vous y renoncez: du moins le croyez-vous ainsi. Mais peut-être vous flatez-vous dans le témoignage que vous vous rendez; & votre contrition prétendue n'est rien moins devant Dieu que ce qu'elle vous paroît. Peut-être êtes-vous plus touché de la honte de votre péché, que de sa malice; du remords & du trouble qu'il vous cause, que de l'injure qu'il fait à Dieu; de l'embarras où il vous jette que de la disgrâce de Dieu qu'il vous attire: si cela est, contrition toute humaine. Peut-être votre erreur vient-elle de ce que vous confondez les graces de la pénitence qui sont en vous, avec la pénitence qui n'y est pas: les desirs de conversion que Dieu vous inspire, avec votre conversion même, dont vous êtes encore bien éloigné: c'est-à-dire, peut-être vous croyez-vous changé & converti, lorsque vous souhaitez seulement de l'être: si cela est, contrition apparente. Mais voulez-vous sortir de cette incertitude? voulez-vous bien connoître ce que vous êtes? *Tollite verba*: sans vous arrêter aux paroles, toujours équivoques, toujours suspectes, voici la règle que vous devez prendre. Entrons dans le détail; il n'y aura rien qui ne convienne à la Chaire.

Vous êtes un homme du monde, un homme distingué par votre naissance : mais dont les affaires, ce qui n'est aujourd'hui que trop commun, sont dans la confusion & dans le désordre. Que ce soit par un malheur ou par votre faute, ce n'est pas là maintenant de quoi il s'agit. Or dans cet état, ce qui vous porte à mille péchés, c'est une dépense qui excède vos forces ; & que vous ne soutenez, que parce que vous ne voulez pas vous régler, & par une fausse gloire que vous vous faites de ne pas déchoir. Car de-là les injustices ; de-là les duretés criantes envers de pauvres créanciers que vous désolez, envers de pauvres marchands aux dépens de qui vous vivez ; envers de pauvres artisans que vous faites languir, envers de pauvres domestiques dont vous retenez le salaire. De-là ces frivoles & trompeuses promesses de vous acquiter ; ces abus de votre crédit ; & ces chicanes infinies, pour éloigner un paiement ou pour l'é luder. De-là ces dettes éternelles, qui, en ruinant les autres, vous damnent vous-même. Retranchez cette dépense ; & si vous voulez que je sois bien persuadé de la vérité de votre contrition, ayant peu, passez-vous de peu. Ne vous mesurez pas par ce que vous êtes ; mais par ce que vous pouvez. Otez-moi ce luxe d'habits, cette superfluité de train, cette vanité d'équipage, cette curiosité de meubles. Réduit à la disette & à une triste indi-

gence, supportez-la, mais supportez-la e
 Chrétien, & puisqu'il le faut, faites-vous-e
 un mérite & une vertu. Sans cela, en vai
 pleurez-vous votre péché; en vain formez
 vous mille repentirs, ou plutôt, en vain le
 témoignez-vous: ces repentirs, ce sont de
 paroles, & Dieu vous demande des effets.
Tollite verba, & convertimini.

Vous aimez le jeu; & ce qui perd votr
 conscience, c'est ce jeu-là même; un je
 sans mesure & sans règle; un jeu qui n'es
 plus pour vous un divertissement, mais un
 occupation, mais une profession, mais un
 trafic, mais une attache & une passion, mai
 si j'ose ainsi parler, une rage & une fureur
 un jeu dont on peut bien dire à la lettre
 que c'est un abîme qui attire un autre abî
 me, ou même cent autres abîmes: *Abyssu*
abyssum invocat. Car de-là viennent ces in
 nombrables péchés qui enfont les suites; de-là
 l'oubli de vos devoirs, de-là le dérèglemen
 de votre maison, de-là le pernicieux exem
 ple que vous donnez à vos enfans, de-là la
 dissipation de vos revenus, de-là ces triche
 ries indignes, & s'il m'est permis d'user d'un
 terme plus fort, ces friponneries que cause l'a
 vuidité du gain; de-là ces emportemens, ces
 juremens, ces désespoirs dans la perte; de-là
 souvent, & plus que de la fragilité du sexe
 ces honteuses ressources où l'on se voit forc
 d'avoir recours; de-là cette disposition à
 tout, & peut-être au crime, pour trouver de

pourquoi fournir au jeu. Retranchez ce jeu ; & parce qu'il est bien plus aisé de le quitter absolument, que de le modérer, quittez-le : faites-en une déclaration publique ; donnez Dieu une preuve de la sincérité de votre contrition, en coupant la racine du mal ; & pour vous assurer, vous-même, que vous ne voulez plus pécher, imposez-vous la loi de ne plus jouer. Sans cela vous aurez beau dire, comme le Publicain de l'Évangile : Seigneur, foyez-moi propice ; je reconnois mon péché ; votre voix est la voie de Jacob ; mais vos mains sont les mains d'Esäü : *Tolte verba, & convertimini.*

Enfin, examinez-vous devant Dieu ; & juge équitable de vous-même, défait de toute prévention, voyez ce qui sert de sujet au péché ; mais voyez-le préparé & résolu à n'en excepter rien, à n'en retenir rien dans le sacrifice que vous en devez faire. Voilà par où vous connoîtrez si vous êtes pénitent. Attaquer le péché, non en idée, mais en substance ; en saper le fondement, & le renverser : c'est ce que S. Paul appelle courir, non pas au hasard, mais à dessein d'arriver au terme : *Sic curro, non quasi aërem verberans: I. Cor. 9.* C'est ce qu'il appelle combattre, non pas en donnant des coups perdus, ni en frappant l'air ; mais en faisant tomber l'ennemi que vous poursuivez, & en remportant sur lui une pleine victoire. Je passe au second principe.

On n'est pas toujours maître de ses pensées ni des premiers mouvemens de son cœur ; mais on est toujours responsable de ses actions & de sa conduite ; & quand on vient par exemple, à succomber dans une occasion dangereuse, d'où la loi de Dieu nous obligeoit de sortir ; mais où malgré la loi de Dieu néanmoins, l'on est demeuré, on n'a jamais droit alors de dire, Je n'ai pu me défendre de ce péché ; mais on doit dire, Je ne l'ai pas voulu, ou je ne l'ai que très-foiblement peu sincèrement voulu. Appliquez-vous.

Je l'avoue, Chrétiens : un pécheur converti de bonne foi, dans l'état même de conversion, peut encore avoir des foiblesses & tout converti qu'il est, il peut déplorer sa misère avec le même sujet & dans le même esprit que S. Paul, en disant comme cet Apôtre : *Sentio aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ, & captivantem sub lege peccati* ; Infortuné que je suis ! je sens dans moi-même une loi qui me tient captif sous le joug du péché, & qui combat contre la loi de ma raison. Mais remarquez, dit S. Chrysostome, réflexion admirable & édifiante pour ceux qui m'écoutent : remarquez, quand S. Paul parloit de la sorte, il protestoit au même tems, avec une sainte confiance qu'il n'avoit rien d'ailleurs à se reprocher.

Cor. 4. Nihil mihi conscius sum ; qu'il étoit fidèle à la grace ; qu'il marchoit dans la voie du salut.

on-seulement avec circonspection , mais
 avec tremblement ; qu'il traitoit rudement
 son corps , qu'il le châtoit & le réduisoit en
 servitude : *Castigo corpus meum, & in servitu-* I. Cor. 9.
tem redigo. Or ce témoignage de sa fidélité,
 de sa vigilance , de son austérité de vie , de
 son attention sur soi-même , le mettoit à cou-
 vert de toute illusion. Lorsqu'il se plaignoit
 de la révolte de ses passions , & qu'il gémissoit
 dans la douleur de se voir réduit à un
 état si humiliant : c'étoit une douleur sincère
 & pleine de bonne foi. Mais le langage
 hypocrite , c'est de parler , comme S. Paul ,
 de se conduire comme le mondain. Le
 langage hypocrite ; c'est de se plaindre de sa
 faiblesse , & cependant de l'exposer à des
 tentations , où toute la force , toute la vertu
 même des Saints suffiroit à peine pour résis-
 ter. Le langage hypocrite , c'est de gémir
 sur la violence de ses passions , & toutefois
 de se précipiter aveuglément dans des pé-
 nels , où l'on sçait que les passions même les
 plus modérées ne pourroient presque se con-
 tenir : c'est de s'écrier : *Infelix ego homo!*
 Malheur à moi , d'être né si sensuel & si fra- Rom. 7.
 gile ! & malgré cet aveu , de rechercher con-
 tre l'ordre de Dieu des occasions , où la fra-
 gilité , de simple malheur qu'elle étoit , de-
 vient un crime , ou du moins la source de
 tous les crimes. Telle est l'hypocrisie de la
 pénitence ; & c'est par-là , mes chers Audi-
 teurs , que vous en devez juger.

Vous êtes foible, j'en conviens; la loi & le péché régne en vous; la concupiscence vous domine; vous portez dans vous-même avec vous-même votre ennemi, qui est votre chair. Mais voilà pourquoi je prétends que vous vous jouez de Dieu, si dans le moment que vous pleurez votre péché, vous n'en voulez pas retrancher l'occasion. Voilà pourquoi je soutiens que vous mentez: Saint-Esprit, & qu'il y a dans votre pénitence une contradiction énorme, si vous confessant foible d'une part, vous n'en êtes point de l'autre plus circonspect & plus vigilant. Car avec quel front pouvez-vous dire comme David, en gémissant & en pleurant, *J'ai péché contre le Seigneur, Peccavi Dominum* tandis que vous vous obstinez à ne pas éloigner de vous un danger prochain, où faut-il commettre d'autre péché, vous péchez déjà & contre le Seigneur, & contre vous-même en risquant votre conscience & votre salut. Comment pouvez-vous alléguer à Dieu l'infirmité de votre ame, & vous servir de ce motif pour toucher sa miséricorde, tandis qu'à cette infirmité, vous joignez encore l'infidélité & la malignité? Je dis infidélité & malignité, de demander à Dieu qu'il vous guérisse, & de ne vouloir pas vous préserver de ce qui vous tue; de reconnoître que vous êtes malade, & d'agir comme si vous jouissiez d'une pleine santé; d'appeler le Ciel

2. Reg.
32.

noin de votre douleur, & de ne vous résoudre jamais, en vertu de cette même douleur, à rien sacrifier, ni à vous séparer de Dieu : n'est-ce pas encore une fois vouloir imposer à Dieu & aux hommes ?

Non, non, mon cher Auditeur, tandis que vous en usez de la sorte, il n'y a dans votre pénitence que dissimulation & que mensonge ; & il ne vous est plus permis, en vous aigreur comme S. Paul, de vous appliquer ces paroles qui ne peuvent vous convenir : *Non quod volo bonum, hoc ago, sed quod odio malum, hoc facio.* Rom. 7^e Car au lieu que cet homme apostolique étoit inconsolable, de ce qu'il ne faisoit pas le bien qu'il vouloit, & de ce qu'il faisoit le mal qu'il ne vouloit pas : par une opposition extrême de vous à Dieu, tandis que vous persévèrez dans l'occasion du péché, vous voulez tout le mal que vous faites, & vous ne voulez nullement le bien que vous ne faites pas. L'efficace de la pénitence consiste donc à sortir généreusement de l'occasion, pour vaincre le péché, et non pas à vouloir vaincre le péché en demeurant dans l'occasion : & c'est ici où j'aurois besoin de tout le zèle des Prophètes, pour confondre l'aveuglement & l'endurcissement des pécheurs.

Car voici, Chrétiens, où le relâchement des mœurs nous a conduits. On traite un confesseur d'homme difficile & scrupuleux :

on se rebute de lui, & on le quitte, lorsqu'il est fidèle à son ministère, il suspend pour ceux qui refusent d'éviter certaines occasions, la grâce de l'absolution. Mais quand la suspension sera-t-elle donc? & quelle preuve plus évidente peut-il avoir de la mauvaise disposition avec laquelle un mondain se présente à ce Sacrement, que de le trouver résolu à ne retourner toujours dans les mêmes compagnies, & à fréquenter les mêmes lieux, & tant de fois son innocence a fait naufrage. Si jamais il peut & il doit user du pouvoir qu'il a reçu de lier les consciences, n'est-ce pas alors? Il voit, & vous le voyez vous-même, que l'affreuse continuité de tant de rechûtes roule uniquement sur une occasion que vous lui marquez; & il ne peut gagner sur vous de vous en détacher. S'il consentoit, malgré cet obstacle, à vous délier & à vous absoudre, bien loin que vous dussiez louer sa lâche condescendance, & l'approuver, n'en seriez-vous pas scandalisé, ou n'en devriez-vous pas l'être? & de dispensateur qu'il est des mystères de Dieu, n'en deviendrait-il pas le dissipateur?

A Dieu ne plaise, Chrétiens, que je prétende par-là autoriser les sévérités indiscrettes, que l'on voudroit quelquefois, & peut-être sans fondement, imputer aux Ministres de Jesus-Christ dans l'administration de la pénitence. Mais à Dieu ne plaise aussi, qu'

autorise jamais les dangereuses & criminelles facilités de quelques Ministres à ce vain Tribunal. Or y en auroit-il jamais eu de plus dangereuse, & même de plus criminelle, que de réconcilier & d'admettre la participation des Sacremens, un pécheur obstiné à ne pas sortir de certaines occasions? Ce sont, dites-vous, des occasions, qu'il n'est pas en votre pouvoir de quitter : & moi je réponds, que vous les quitteriez dès-aujourd'hui, si de-là dépendoit l'avancement de votre fortune temporelle, & si par-là vous sauviez tel & tel intérêt que vous avez à ménager dans le monde. Ces occasions, ajoutez-vous, sont des liens que vous ne pouvez rompre sans éclat; & par conséquent sans scandale; & moi je vous dis, que le grand scandale est de ne pas les rompre; & que le scandale pour scandale, s'il étoit vrai que vous en fussiez réduit-là, encore vaudroit-il mieux effuyer le scandale salutaire qui fait cesser le péché, & qui sauve votre ame, que de soutenir, comme vous faites, le scandale mortel qui vous perd, & qui est le accroît du péché même.

Mais Dieu dans ces occasions me protégera, & j'ai en lui cette confiance. Confiance réprouvée, dit S. Chrysostome, qui aboutit qu'à tenter Dieu, & qu'à fomenter l'impénitence de l'homme : confiance ou-

trageuse à Dieu, & qui ne sert qu'à endurer le pécheur. Ah ! mon Dieu, que ne prêch-t-on éternellement cette vérité ! que ne prêche-t-on, & à tems, & à contre-tems que ne la prêche-t-on par-tout & sans égard, puisque c'est de-là que dépend la conversion, la réformation, la sanctification du monde Chrétien ! Quoi qu'il en soit, mes chers Auditeurs, ne comptez pas sur votre pénitence ; & quelque fervente qu'elle vous paroisse d'ailleurs, tenez-la pour vaine, si elle ne va, non plus seulement à retrancher la matière & la cause du péché, mais encore à réparer les effets du péché. C'est la seconde partie

II. PARTIE. **C**OMME il est évident que la pénitence est une partie de la justice ; & que c'est ainsi que les Peres de l'Eglise nous ont fait concevoir cette vertu, l'ayant toujours considérée comme une volonté sincère du pécheur, de se faire justice à lui-même de la faire à Dieu, & pour rendre à chacun ce qui lui est dû, de la faire encore à son prochain, si le prochain a été offensé ; s'ensuit qu'une des principales fonctions de la pénitence Chrétienne, est de réparer les effets du péché. Mais supposant l'indispensable & l'incontestable nécessité de cette réparation, il s'agit, mes chers Auditeurs, d'en bien comprendre l'étendue, parceque c'est de là que dépend l'exacte mesure de la pénitence.

Or pour cela, je m'attache à deux importantes maximes de l'Écriture, qui doivent corriger en nous deux des plus visibles & des plus dangereux abus à quoi nous soyons sujets, lors même que nous voulons retourner à Dieu, & dans le projet & le plan de conversion que nous nous formons. Voici une instruction bien solide, & dont je vous prie de profiter.

Première maxime : pour se convertir efficacement à Dieu, il ne suffit pas de faire pénitence ; mais il faut faire de dignes fruits de pénitence. C'est ce que prêchoit Jean-Baptiste, cet homme envoyé de Dieu ; pour préparer au Seigneur un peuple parit. C'est ce qu'il enseignoit aux Juifs, qui venoient l'entendre dans le désert, & qui se présentoient à lui, pour être baptisés. C'est la conclusion qu'il tiroit, & qu'il leur adressoit à tous, quand il leur disoit avec zèle & cet esprit d'Elie dont il étoit rem-

Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ. Luc. 3.

Car, comme remarque saint Grégoire le Grand, par-là ce divin précurseur déclaroit que les fruits de la pénitence devoient être distingués de la pénitence même, comme la substance de l'arbre l'est de ses fruits. Par-là, il leur donnoit à connoître, que la pénitence ne se réduit pas uniquement à pleurer les péchés passés, mais à se mettre en état de ne plus commettre dans l'avenir ; *Transacta*

Gregori
magn.

fere & illa deinceps non committere: que pler les péchés passés, & même y renonc pour toute la suite de la vie, c'est le fo & comme la racine de la pénitence; m qu'il doit naître de-là des fruits de grace de salut, sans lesquels la pénitence ne pe être qu'un arbre stérile & exposé à la mal diction. Par-là il accomplissoit dignement s ministère, soit à l'égard des pécheurs end cis, en les obligeant à faire pénitence; so l'égard des pécheurs pénitens, en leur app nant à faire de dignes fruits de pénitenc

Item. *Atque ita generalem omnibus exhibe doctrinam; non pœnitentibus, ut pœnit ziam agerent; pœnitentibus, ut dignos p nitentiæ fructus facerent.*

Or quels sont encore une fois ces fruits lutaires; ces fruits de pénitence? les voi réparer les pernicious effets du péché des œuyres directement contraires au ché même, selon ses différentes espèces. m'explique. Réparer les effets de l'usur tion, ou d'une possession injuste, par la titution; réparer les effets de la médisan ou de la calomnie, par le rétablissement l'honneur & de la réputation; réparer effets de l'emportement & de l'outrage, l'humilité de la satisfaction; réparer les fets de l'inimitié & de la haine, par sincérité de la réconciliation. Voilà, saint Grégoire, les dignes fruits, les fr proportionnés, les fruits nécessaires,

fruits non suspects de la pénitence. Tout ceci est essentiel : écoutez-moi.

Dignes fruits de pénitence , parce qu'il faut pour les produire , que le pécheur fasse des efforts, dont il n'y a que la vraie pénitence , je veux dire , que la pénitence surnaturelle , & même la plus surnaturelle , qui soit capable. En effet , par quel autre motif que celui d'une pénitence très-parfaite & toute surnaturelle, un riche avare pourra-t-il se résoudre à rendre un bien qu'il a injustement acquis , ou injustement retenu ; mais dont il ne peut plus se dépouiller , sans déchecir du rang où il est , & dont la restitution lui devient par-là quelque chose de plus triste & de moins supportable , que la mort même ? Par quel autre motif un homme hautain & fier, pourra-t-il gagner sur lui de faire des démarches humiliantes , pour satisfaire , aux dépens de son orgueil, à ceux qu'il offensés ? & s'il est offensé lui-même, par quel autre motif lui persuadera-t-on d'étouffer le ressentiment de l'injure qu'il a reçue, & de se réconcilier de bonne foi avec son plus mortel ennemi ? Ce ne peut être là, Seigneur , que l'ouvrage de votre main, & un tel changement ne peut venir que de vous. La vertu de l'homme ne va point jusques là. Il faut non-seulement que votre grace vienne à son secours , mais la plus puissante de vos grâces. Il faut qu'elle lui fasse concevoir &

enfanter ces résolutions héroïques : & fai-
 elle, l'esprit corrompu du monde les fera
 inmanquablement avorter. C'est par cette
 grace, ô mon Dieu, que vous triomphez de
 cœurs les plus rebelles & les plus durs : c'e-
 par elle que les hommes les plus violents
 & les plus féroces deviennent doux & tra-
 tables comme des agneaux ; par elle que
 l'usurpateur du bien d'autrui consent à
 défaisir de tout ce qui ne lui appartient pas
 & quelquefois même encore de ce qui
 appartient, en rendant comme Zachée
 non-seulement au double, mais au-delà. Je
 si vous daignez aujourd'hui, Seigneur
 donner bénédiction à ma parole, qui est
 vôtre, c'est par un effet de cette pénitence
 victorieuse, que l'on verra peut-être dans
 saint tems, des miracles qu'on n'espère
 plus, mais dont vos serviteurs vous béni-
 ront, & qui édifieront plus votre Eglise que
 les miracles mêmes par où elle s'est établie.
 je veux dire, des injustices réparées, des
 calomnies rétractées, des querelles paci-
 fiées, des inimitiés éteintes, des cœurs ré-
 nis : dignes fruits, puisque le Saint Esprit
 en est l'auteur, & que ce sont évidemment
 ceux que saint Paul appelle fruits de la
 lumière, fruits de bonté, de justice, de ver-
Ephes. 5. rité ; Fructus enim lucis est in omni bonitate
& justitia, & veritate.

Fruits proportionnés : à quoi ? à l'offense

Autrement, la pénitence est non-seulement défectueuse, mais odieuse, non-seulement réprouvée de Dieu, mais condamnée même du monde. Car le monde même veut ici de la proportion. Vous vous êtes enrichi aux dépens de la veuve & de l'orphelin; & vous vous en croyez quitte, pour quelques bonnes œuvres; dont, ni l'orphelin, ni la veuve ne profiteront. Vous avez déchiré la réputation de votre frere; & sans qu'il vous en coûte rien de plus, vous vous contentez de vous acquitter envers lui des simples devoirs d'une charité commune. Vous avez, pour perdre votre ennemi, exagéré & inventé; & toute votre pénitence se termine à gémir devant Dieu, & à prier. Prière exécration, dit le Sage; & moi appliquant cette expression à mon sujet, je dis, pénitence exécration, parce que celui qui la fait, en la faisant même, ne veut pas écouter la loi, ni l'accomplir. C'est la raison qu'en apporte le Saint Esprit; *Qui declinat aures suas, ne audiat legem, oratio ejus fiet execrabilis.* Non, non, mon cher Auditeur, il n'en va pas comme vous le pensez. Dans l'ordre inviolable & indispensable que Dieu a établi, la médifance ne se répare point par la prière, ni l'injustice par l'aumône. Pour avoir devant Dieu le mérite d'une pénitence efficace, il y faut observer les proportions prescrites par le droit divin; & au lieu de se faire une péni-

tence selon son goût, ou même selon sa dévotion, il faut se faire une dévotion & une pénitence selon les regles de la droite conscience. Or jamais une conscience droite ne vous permettra de rendre précisément à Dieu, ce que vous avez enlevé au prochain ni d'appliquer à la charité, ce que vous devez à la justice : à Dieu, vous dira-t-elle, ce qui est à Dieu ; & à César, ce qui est à César. Voilà la loi éternelle & invariable qu'elle vous oblige à suivre.

Fruits nécessaires : car en vain imaginons-nous des tempéramens & des accommodemens, des explications & des tours malgré tous les tours & toutes les explications, malgré tous les accommodemens & tous les tempéramens, il en faudra toujours revenir à la décision de saint Augustin, contre laquelle, ni la cupidité, ni l'iniquité, ni le relâchement de la morale, ni la corruption des usages du monde, ne prescrivront jamais. Si pouvant restituer un bien, dont la conscience est chargée, vous refusez de le rendre quelque témoignage que vous puissiez donner d'un cœur contrit & pénitent, vous contrefaites la pénitence, mais vous ne la faites pas : *Non agitur pœnitentia, sed fingitur*. Et si c'est véritablement & sincèrement que vous la faites, poursuit ce saint Docteur, le péché ne vous est pardonné qu'à condition que le dommage sera réparé : *Si autem veraciter agitur, non remittitur peccatum, nisi*

restituatur ablatum. Or ce qui est vrai des biens de fortune l'est également de l'honneur. Allez, tant qu'il vous plaira, aux pieds des prêtres, confesser votre injustice; prosternez-vous, humiliez-vous, accusez-vous: si cependant, vous ne prenez pas, & ne voulez pas prendre les mesures convenables, pour rétablir ce que vous avez détruit, ou en supposant ce qui ne fut jamais, ou en révélant ce qui devoit être éternellement caché dans les ténèbres, & ce qui l'auroit été sans la malignité de votre cœur, ou sans l'indiscrétion de votre langue, qu'est-ce que votre pénitence? un phantôme, rien davantage. Que dis-je? c'est un crime, c'est un sacrilège. *Non remittitur peccatum, nisi restituatur ablatum.*

Fruits certains, & non suspects. En effet, on ne soupçonnera jamais un pecheur qui veut bien se soumettre à cette réparation, de n'être pas solidement converti. C'est un gage, dont les censeurs mêmes, les plus rigides, & je veux dire, dont les confesseurs les plus sévères ne sont pas en droit de se défier. Dans tous les autres fruits de la pénitence, il peut y avoir de l'ostentation & de l'hypocrisie; mais ici, ni l'hypocrisie, ni l'ostentation n'est point à craindre. Car il n'arrive guères qu'un homme se détermine à quelque chose d'aussi mortifiant, qu'il l'est, de rendre ce qu'il pourroit garder, ou de se dé-

dire de ce qu'il a témérairement & fausement avancé, quand il n'est converti qu'en apparence. Il faut l'être en effet pour se condamner ainsi soi-même, & pour ne se faire nulle grace. La pénitence alors ne peut donc être douteuse. Non pas après tout qu'on ait une assurance entière de son état. Personne, dit le Sage, ne sçait s'il est digne de haine ou d'amour; c'est un des secrets que Dieu s'est réservés, pour nous obliger à vivre dans une dépendance plus absolue de sa grace. Mais de toutes les marques, à quoi l'on peut reconnoître les vrais pénitens, la plus infallible, c'est sans contredit cette généreuse réparation des effets & des suites du péché. Réparation, qui remet le calme dans une ame; réparation, qui nous affranchit des remords de la conscience; réparation, qui nous fait goûter cette bienheureuse paix, où consiste, selon Tertullien, la félicité du pécheur justifié. *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ.*

Mais, Chrétiens, quelle est l'illusion de notre siècle? Au lieu de juger de la pénitence par ces fruits, qui sont à toute épreuve; on en veut juger par des pratiques très-équivoques, & qui souvent ont plus d'éclat que de solidité. Voici ma pensée. On voudroit voir comme autrefois les pécheurs humiliés sous la cendre, couverts de cilices, exténués de jeûnes. Beaux dehors; mais du reste, dehors trompeurs, si cependant & avant toutes

choses on ne les oblige pas à satisfaire aux devoirs naturels de la charité & de la justice. Ces loix de police & de discipline, que l'Eglise dans la suite du tems a trouvé bon de mitiger, on les voudroit encore dans toute leur rigueur, & je les y voudrois moi-même : mais à cette condition essentielle, que d'abord ces loix fondamentales, & ces loix capitales, dont jamais, ni l'Eglise, ni Dieu même n'ont dispensé, fussent observées ; & c'est à quoi l'on ne pense pas. Cela veut dire, que par un esprit Pharisaïque, on s'attache à l'écorce de la pénitence, tandis qu'on en laisse les fruits.

Seconde maxime de l'Ecriture : il ne suffit pas, dit saint Paul, de faire le bien devant Dieu, pour glorifier Dieu ; il faut encore le faire devant les hommes, pour édifier les hommes : *Providentes bona, non solum coram Deo, sed etiam coram hominibus.* Ainsi parloit l'Apôtre ; & je dis par la même règle ; il ne suffit pas de faire pénitence devant Dieu, il faut encore la faire devant les hommes. On la fait devant Dieu, en reconnoissant son péché : mais on la fait devant les hommes, en réparant le scandale du péché, & en ôtant même jusqu'aux apparences du péché. Sans cela, c'est la décision expresse de saint Thomas & de tous les autres Théologiens après lui, sans cela point de pénitence.

Que ne puis-je, mes chers Auditeurs, vous

faire comprendre ce point de morale, dans toute son étendue & dans toute sa force? il faut que la pénitence répare le scandale du péché. Car malheur à nous, si nous tombions dans l'erreur des hérésiarques, qui corrompant la loi de Dieu sous ombre de la réformer, réduisent toute la pénitence à ne pécher plus. Malheur à nous, si renouvelant au moins par nos actions & par nos mœurs, le dogme impie de Luther, nous venions à nous persuader, que tout le mystère de notre justification fût compris dans ces paroles du Fils de Dieu mal entendues, quand il dit à cette femme adultère : Allez, & ne commettez plus la même faute : *Vade & jam amplius noli peccare.* En sorte que ce fût assez pour une ame criminelle, de dire, J'ai quitté mon péché; sans qu'il lui en coûtât davantage. Plus vaine peut-être, reprend S. Grégoire, du témoignage qu'elle se rend de ne plus pécher; qu'elle n'est humble du souvenir d'avoir péché : ou tranquille & contente d'elle-même, parce que son péché n'est plus; & prétendant à tous les droits de l'innocence des justes, sans participer à l'humiliation des pécheurs. Abus, dit ce grand Pape : le scandale du péché est une partie du péché; & tandis que le scandale n'est point réparé, quoique le péché cesse, ou pour parler plus clairement, quoique vous cessiez de le commettre, il n'est point absolument détruit. Il faut donc que la pénitence, après avoir pourvu à l'un,

s'applique à l'autre : & parce qu'elle ne le peut faire qu'aux dépens du pécheur même, règle admirable de saint Augustin, il faut, si c'est une pénitence efficace, qu'elle abolisse le péché dans la personne du pécheur, & qu'elle confonde le pécheur pour anéantir le péché. Autrement, poursuit ce Pere, quel exemple tirera le prochain de votre conversion ? Et s'il est vrai que votre péché ait eu des suites funestes que vous déplorez vous-même ; s'il est vrai, qu'en vous égarant, vous en ayez égaré tant d'autres : n'est-il pas de l'ordre que vous serviez à les ramener ; & n'est-ce pas une justice, que vous leur rendiez ce que vous leur avez fait perdre, en les édifiant par votre pénitence, autant que vous les avez scandalisés par les déreglemens de votre vie ?

Cependant, Chrétiens, ce n'est guères ainsi que l'on raisonne dans le siècle ; & n'est-il pas plein de ces ames mondaines, qui jugeant selon les desirs de leur cœur, malgré tous les oracles du Saint Esprit, se font une prudence, mais une prudence charnelle, de sauver du débris tout ce qu'elles en peuvent sauver ; de se réserver dans l'état même de leur prétendue pénitence, tout ce qui peut servir, ou de ressource ; ou de consolation à leur amour-propre ; tous les agrémens de la société, tout l'éclat de la prospérité, tout le luxe & le faste de la vanité, en un mot, tout l'extérieur

du péché ? Qui non contentes de paroître toujours telles qu'elles ont été , & par conséquent de l'être toujours , puisqu'il n'est presque pas possible dans la pratique de séparer l'un de l'autre , & de retenir les apparences du péché sans en conserver le fonds : qui , dis-je , non contentes de tenir toujours au dehors la même conduite , & de suivre le même train de vie , veulent encore agir en cela par principes & par raison ? Or c'est à ces ames préoccupées & séduites que j'aurois bien aujourd'hui à représenter les conséquences de cette erreur , en leur opposant la vérité que je prêche. Car est-ce ainsi , leur dirois-je avec tout le zèle que Dieu m'inspire pour leur salut , est-ce ainsi que tant de fameux pénitens se sont convertis ? Quand touchés de l'esprit de Dieu , ils sont entrés dans la voie de la pénitence , est-ce ainsi qu'ils y ont marché ? L'humilité , l'austérité , la retraite , n'est-ce pas le parti qu'ils ont généreusement & hautement embrassé ? Comment dans l'ancienne loi les Achabs , les Nabuchodonosors ont-ils paru devant Dieu & devant les hommes ? Ne se sont-ils pas montrés , ou plutôt n'ont-ils pas cherché à se montrer sous le sac & en posture de supplians , pour rétablir par une déclaration authentique ce qu'ils avoient détruit par leurs exemples scandaleux ? A quoi se sont condamnés tant de pécheurs , revenus à Dieu dans la loi de grace ? où se

font-ils confinés ? dans des solitudes , dans des déserts , dans des monastères ; faisant un divorce éclatant avec le monde , & sans écouter le sang & la chair, se croyant obligés d'édifier le monde par leur renoncement même au monde. Aurions-nous des Thaïs, & des Pélagies , si illustres par leur pénitence , si cette maxime n'avoit pas passé pour constante dans notre religion ? Quoi donc , ces Saints se trompoient-ils ? étoit-ce ignorance dans eux , ou folie ? se chargeoient-ils inutilement d'un joug qu'ils ne devoient pas porter ? ne connoissoient-ils pas les voies de Dieu, est-ce à nous seuls qu'il les a révélées ?

Ah ! Chrétiens , concluons au contraire, que puisqu'ils marchent dans des voies droites & saintes , notre égarement est d'en vouloir prendre de plus spatieuses & de plus larges , mais directement opposées au terme où la vraie pénitence doit nous conduire. Apprenons comme eux à faire cesser , non-seulement le mal , mais les apparences du mal ; & pour cela ne nous contentons pas de craindre Dieu , mais respectons encore le monde. Car le monde , tout profane qu'il est , mérite quelquefois d'être respecté ; & il ne le mérite jamais mieux , que lorsqu'il condamne jusqu'aux apparences du péché ; que lorsqu'il s'en scandalise, que lorsqu'il nous en fait des crimes. Si le monde nous paroît en cela un censeur sévère , édifions-nous de sa

censure & de sa sévérité. S'il est injuste, profitons de son injustice. S'il est railleur & médisant, rendons grâces à Dieu, de ce que sa médisance même sert à nous rendre plus vigilans, plus réguliers, plus Chrétiens. Bénissons le ciel, de ce que le monde, au milieu de sa corruption, a encore ce reste de zèle pour l'intégrité & la pureté des mœurs; & de ce que le vice n'a pas encore prévalu jusqu'à pouvoir obtenir du monde, que le monde l'approuvât. Si le monde nous paroît porter sur cela trop loin sa délicatesse, ne nous figurons pas si aisément que le monde ait tort; & mettons plutôt tout le tort de notre part, de ne vouloir pas en croire le monde même dans une chose où le jugement même du monde s'accorde si bien avec le jugement & la loi de Dieu. Ne respectons pas seulement les sages & les forts; mais aussi-bien que l'Apôtre, les imprudens & les foibles. Abstenons-nous comme lui, non-seulement de ce qui est criminel & illicite, mais de ce qui nous semble innocent & permis. Pourquoi aurions-nous dans notre conduite plus de liberté que saint Paul? Enfin évitons tout ce qui donne lieu aux discours du monde, tout ce qui fonde le jugement téméraire, tout ce qui autorise & qui favorise le péché; tout ce qui l'autorise dans autrui, & tout ce qui le favorise dans nous. Par-là nous rendrons notre pénitence efficace; & après avoir re-

ranché la matière & la cause du péché, près avoir réparé les suites & les effets du péché, il ne nous reste plus qu'à nous assujettir aux remèdes du péché. C'est le sujet de la dernière partie.

CE n'est pas sans raison que les Pères ont considéré le péché, sur-tout quand l'habitude en est formée, comme une dangereuse maladie, que la pénitence avoit à combattre, & contre laquelle il étoit nécessaire qu'elle employât les plus souverains remèdes. En effet, dit saint Chrysostome, de-là dépend la destinée ou bienheureuse ou malheureuse du pécheur. Bienheureuse, si touché du zèle de son salut, il se résout à user des remèdes salutaires que lui prescrit la pénitence. Malheureuse, si le dégoût qu'ils lui causent, lui en donne de l'horreur, & si la répugnance qu'il sent à se vaincre, les lui fait rejeter. Car il n'y a, ajoute ce Père, que les phrénétiques, qui frappés d'un aveuglement encore plus déplorable que leur mal même, refusent de s'assujettir à ce qui les doit infailliblement guérir. Convenons donc, mes chers Auditeurs, de deux obligations bien essentielles, que la loi de Dieu nous impose, & qui regardent les deux sortes de remèdes que nous devons prendre contre le péché : ceux-là pour nous en garantir, & ceux-ci pour nous en punir; ceux-

là pour n'y plus tomber, & ceux-ci pour l'expier; les premiers, remèdes préservatifs & les seconds, si je puis ainsi parler, remèdes correctifs: & par un simple usage des uns & des autres, mettons-nous en état, sinon d'être absolument assurés de notre pénitence, au moins d'en avoir une certitude morale, & d'être bien fondés à croire qu'elle nous a fait rentrer en grace avec Dieu, & qu'elle nous y doit conserver.

Il n'y a personne, & ceci regarde la première obligation; non, Chrétiens, il n'y a j'ose le dire, personne, qui par les différentes épreuves qu'il en a faites, pour peu qu'elles ayent été ou accompagnées, ou suivies de réflexion, n'ait reconnu ce qui peut le préserver du péché, & ce qui est propre à le maintenir dans l'ordre. Je défie les âmes les plus volages & les moins attentives à leur conduite, de n'en pas demeurer avec moi d'accord. Car enfin, quelque dissipé, quelque inconsideré, quelque emporté même & quelque aveuglé que soit un pécheur, il ne l'est jamais tellement que dans le cours de ses passions les plus déréglées, il n'observe encore malgré lui ses pas, ou plutôt ses égaremens & ses chûtes; & que dans ses chûtes, pour grièves qu'elles soient, il ne se rende souvent au fond de son cœur ce témoignage secret: si j'usois de telle & de telle précaution, le péché n'auroit plus tant d'em-

pire sur moi, & je pourrois même entièrement par-là le prévenir & l'arrêter. Or je dis, mes Freres, que la preuve convaincante d'une sincère conversion est de prendre dans la voie de Dieu ces précautions nécessaires, de suivre sur cela ses vues particulières & ses connoissances, d'être sur cela fidèle à soi-même, de s'écouter soi-même, & de ne rien négliger de tout ce qu'on juge avoir plus de vertu pour nous soutenir & pour nous défendre.

Ainsi, mon cher Auditeur, vous avez cent fois éprouvé, que le plus certain & le plus puissant préservatif contre la cupidité & l'amour du plaisir qui vous domine, est l'application & le travail; qu'affidu à un exercice qui attache l'esprit & qui le fixe, vous vous conservez sans peine, ou avec beaucoup moins de peine, dans l'innocence; & que tandis que vos jours étoient, comme parle le Prophete, des jours pleins, c'est-à-dire, des jours pleinement & utilement employés, le péché ne trouvoit nulle entrée dans votre cœur; vous le sçavez: cependant vous aimez le repos & la tranquillité; votre penchant vous porte à une vie oisive & molle; & ce fonds de paresse qui vous est naturel & que vous entretenez, vous éloigne de tout ce qui gêne l'esprit & qui captive les sens. En quoi consiste par rapport à vous l'efficacité de la pénitence? c'est à vous pré-

munir de ce côté-là vous-même contre vous-même; c'est à vous occuper, puisque le grand soutien de votre foiblesse, est l'occupation; à vous occuper par un esprit de religion, quand vous n'y seriez pas engagé d'ailleurs par d'autres intérêts & d'autres devoirs: à vous occuper par un esprit de pénitence, car c'est une pénitence en effet très-agréable à Dieu: à vous occuper sans rien rejeter de tout ce qu'il y a de plus pénible & de plus fatigant dans l'emploi que la providence vous a commis; à vous charger de tout le fardeau, fût-il encore plus pesant, & en duffiez-vous être accablé. Pourquoi? parce qu'au moins êtes-vous par-là réduit à l'état bienheureux de ce solitaire, qui disoit, au rapport de saint Jérôme: Je n'ai pas le loisir de vivre, & comment aurois-je le loisir de pécher? *Vivere mihi non licet, & quomodo fornicari licebit?* Bien loin donc d'envisager cette vie laborieuse comme une servitude, rendez grâces à Dieu, de vous avoir donné dans votre état un moyen si honnête & si raisonnable, si présent & si sûr, pour vous détourner du vice; & de vous avoir fait trouver dans votre condition même un remède contre ces passions si vives, que fomentent l'oisiveté, & que le seul travail peut amortir.

J'en dis autant de vous, qui n'ignorez pas, & ne pouvez ignorer à combien de chûtes & de rechûtes votre fragilité tous les jours vous

expose, & quel frein seroit capable de vous
retenir : que contre les plus importunes, ou
les plus violentes attaques, vous trouveriez
dans la fréquente confession un secours tou-
jours prêt, & presque toujours immanqua-
ble; que muni du sacrement, & de la grace
qui y est attachée, on en est, & plus fort dans
les occasions, & plus constant dans ses ré-
solutions; que plus vous vous en éloignez,
plus vous vous affoiblissez, plus vous vous
relâchez, que pour marcher dans la voie
du salut avec persévérance, il vous faut un
conducteur & un guide; un homme qui
vous tienne la place de Dieu, & qui par
ses conseils vous affermisse dans le bien : que
l'obligation de recourir à lui, & de lui ren-
dre compte de vous-même, est comme un
frein qui arrête vos légéretés & vos inconstan-
ces : en un mot, que c'est dans le sacré tri-
bunal, & entre les mains de ses ministres, que
Dieu, pour parler avec l'Apôtre, a mis ces ar-
mes, dont nous devons nous revêtir, pour
résister & pour tenir ferme au jour de la ten-
tion. Vous en êtes instruit, hélas! & vos
propres malheurs ne vous l'ont que trop ap-
pris. Cependant la confession vous gêne, sur-
tout la confession fréquente : cette loi que le
ministre du Seigneur vous impose de vous
présenter à lui de tems en tems comme au
médecin de votre ame, pour lui découvrir
vos blessures, vous paroît une loi onéreuse,

& vous avez de la peine à vous en faire un engagement. Si d'abord vous vous y êtes soumis, si vous l'avez acceptée, vous retracerez bientôt votre parole, & vous secouerez enfin le joug. Puis-je présumer alors que votre pénitence ait eu cette bonne foi, cette sincérité qui la doit rendre valable devant Dieu. Si cela étoit, dans le besoin pressant où vous vous trouvez, mon cher Auditeur, vous seriez au moins disposé à vouloir guérir; & dans cette disposition vous chercheriez le remède. Convaincu par vous-même de son utilité & de sa nécessité, sans attendre qu'on vous l'ordonnât, vous seriez le premier à vous le prescrire. Vous accompliriez à la lettre & avec joie, la condition que le Prêtre, selon les règles de son ministère, a prudemment exigée de vous. Il vous verroit au jour marqué revenir à lui, pour reprendre auprès de lui de nouvelles forces. Vous vous seriez même de votre fidélité & de votre exactitude, non-seulement un devoir, mais une consolation. Et que ne fait-on pas tous les jours pour un moindre intérêt? au retour d'une maladie, dont vous craignez encore les suites, à quoi ne vous réduisez-vous pas? de quoi ne vous abstenez-vous pas? est-il régime si rebutant, si mortifiant, que vous ne suiviez dans toute sa rigueur, & tel qu'il vous est prescrit? Avez-vous de la foi, si lorsqu'il s'agit de votre salut, vous tenez une conduite toute opposée? & raison-

SUR LA PÉNITENCE. 501
nez-vous en Chrétien, si vous n'observez pas pour votre ame, ce que vous observez avec tant de soin, & même avec tant de scrupule, pour votre corps?

Achevons, & disons un mot de la seconde obligation. Pour se convertir efficacement, il ne suffit pas de se préserver du péché, en évitant de le commettre; il faut l'expier après l'avoir commis; il faut exercer contre soi-même cette justice vindicative, que Dieu exercera un jour contre le pécheur impénitent. Or voici, mes chers Auditeurs, le dernier désordre, qui dans la plupart des Chrétiens rend la pénitence inutile & sans effet. Quelque usage que nous fassions du Sacrement de la pénitence, nous ne nous corrigeons pas; parce qu'à mesure que nous péchons, nous ne nous punissons pas: & sans en chercher d'autre raison, nous vivons des années entières dans l'iniquité, parce que notre amour-propre nous inspire la mollesse, & qu'ennemi d'une vie austère, il nous entretient dans l'habitude d'une malheureuse impunité.

Si le châtement du péché, je dis le châtement volontaire, à quoi comme arbitres, & juges dans notre propre cause nous nous condamnons, & qui est proprement par rapport à nous ce qui s'appelle pénitence: si le châtement du péché suivoit de près le péché même; si nous avions assez de zèle pour ne nous rien pardonner; si malgré notre délicatesse,

autant de fois que nous oublions nos devoirs & pour chaque infidélité où nous tombons nous avons le courage de nous imposer une peine & de nous mortifier, j'ose le dire, Chrétiens, il n'y auroit plus de vice qu'on ne déracinât, ni de passion qu'on ne surmontât.

Je ne prétens point pour cela que la pénitence soit une vertu servile, & qu'elle n'agisse que par la crainte. Car on peut, comme S. Augustin, se punir par amour, on peut se punir par zèle de sa perfection, on peut se punir pour venger Dieu, on peut se punir pour se régler soi-même; & si c'est par crainte que l'on se punit, on peut se punir par une crainte filiale, & qui procède de la charité en s'obligeant pour rentrer en grace avec Dieu, & pour lui payer le juste tribut d'une satisfaction qui l'honore, à faire telle ou telle œuvre de piété, à pratiquer telle ou telle austerité, à se retrancher tel ou tel plaisir permis, à se priver de telle ou telle commodité.

Aussi, quand l'Eglise autrefois punissoit par des peines canoniques & proportionnées chaque espèce de péché, elle ne croyoit pas ôter par-là aux fidèles cet esprit d'adoption qu'ils avoient reçu dans la loi de grâce, ni leur imprimer cet esprit de servitude qui avoit régné dans l'ancienne loi. Son intention, en observant cette sévérité de discipline, étoit de soutenir les uns, & de ramener les autres; de seconder les efforts de ceux-

dans leur conversion, & de maintenir ceux-là dans une sainte persévérance. Telles étoient les vues de l'Eglise; & Dieu bénissant sa conduite, l'on voyoit de là tant de Chrétiens conserver sans peine la grace de leur baptême: & l'on ne pouvoit douter de la pénitence & de la douleur de ceux qui l'avoient perdue, quand pour un seul péché mortel ils jeûnoient des années entières, & se soumettoient sans résistance à des exercices aussi laborieux qu'humilians. L'innocence florissoit alors, & la pénitence étoit exemplaire; parce que le péché n'étoit point impuni. Mais aujourd'hui l'on en est quitte, & l'on en veut être quitte à bien moins de frais; & que s'ensuit-il? c'est qu'aujourd'hui l'on péche beaucoup plus hardiment, que l'on demeure dans son péché beaucoup plus tranquillement, que l'on s'en repent beaucoup plus foiblement, que l'on y renonce beaucoup plus rarement, & que presque toutes nos pénitences sont vaines, ou du moins très-suspectes. Ces peines prescrites par l'Eglise ont été modérées & dès-là l'inondation des vices a commencé, dès-là la discipline s'est énervée, dès-là le Christianisme a changé de face. Tant il est vrai que le pécheur a besoin de ce secours, & qu'il ne faut point compter qu'il soit pleinement converti, tandis qu'abandonné à lui-même & à sa discretion, disons plutôt, à sa lâcheté, il n'aura que de l'indulgence

pour lui-même, & ne cherchera qu'à s'épargner.

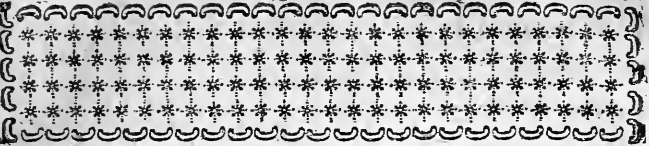
Or faisons maintenant, Chrétiens, ce que faisoit l'Eglise dans les premiers siècles; entrons dans les mêmes sentimens, remplissons-nous du même esprit, conformons-nous aux mêmes pratiques. Souvenons-nous que si l'Eglise s'est relâchée en quelque chose sur ce qui concerne l'usage de la pénitence, ç'a été sans préjudice de droits de Dieu, & que là-dessus elle n'a ni voulu, ni pu se relâcher en rien: qu'elle a consenti à changer quelques règles qu'elle-même avoit établies, elle n'a point touché à l'obligation essentielle de satisfaire à Dieu, qui n'est pas de son ressort. De-là concluons, qu'à le bien prendre, cette condescendance de l'Eglise ne doit point servir à autoriser notre lâcheté; parce qu'il est toujours vrai, que plus nous nous ménagerons, & moins Dieu nous ménagera; que plus nous nous flatterons, & moins Dieu nous pardonnera: que moins nous nous punirons, & plus Dieu nous punira. Car le droit de Dieu, & le même droit subsistera toujours. Ainsi persuadés que le péché doit être puni en cette vie ou en l'autre, ou par la vengeance de Dieu, ou

Tertull. par la pénitence de l'homme: *Aut à Deo vindicante, aut ab homine pœnitente;* n'attendons pas que Dieu lui-même prenne soin d'en

d'en tirer toute la satisfaction qui lui est dûe. Prévenons les rigueurs de sa justice, par la rigueur de notre pénitence. Armons-nous d'un saint zèle contre nous-mêmes; prenons les intérêts de Dieu contre nous-mêmes; vengeons Dieu aux dépens de nous-mêmes. Si ceux que Dieu nous a donnés, ou que nous avons choisis pour médecins de nos ames, son trop indulgens; suivant l'excellente maxime de saint Bernard, suppléons à leur indulgence par notre sévérité. S'ils ne sont pas assez rigides, ni assez exacts, soyons-le pour eux & pour nous, puisque c'est personnellement de nous qu'il s'agit, & que nous devons plus que tout autre nous intéresser pour nous-mêmes. *Si medicus clementior fuerit, tu* Berné
age pro te ipso. Appliquons aux maux spirituels de nos ames des remèdes spécifiques; & selon la différence des péchés, employons pour les punir des moyens différens: la retraite & la séparation du monde, pour punir la licence des conversations; le silence, pour punir la liberté & l'indiscrétion de la langue; la modestie dans les habits & dans l'équipage, pour punir le luxe; le jeûne, pour punir les excès de bouche & les débauches; le renoncement aux plaisirs innocens, pour punir l'attachement aux plaisirs criminels. *Quis* Joel. 4.
ait si convertatur, & ignoscat? Qui sçait si Dieu des miséricordes ne se convertira pas nous? qui le sçait? ou plutôt, qui en peut

douter après la parole autentique qu'il nous en a donnée? En un mot, mes chers Auditeurs, retranchons la cause du péché, réparons les effets du péché, assujettissons-nous, quoi qu'il nous en coûte, aux remèdes du péché; & par-là nous rentrerons dans le chemin du salut & de la gloire, où nous conduise, &c.





SERMON

SUR

LA NATIVITÉ

DE

JESUS-CHRIST.

Dixit illis Angelus : Nolite timere ; ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum , quod erit omni populo ; quia natus est vobis hodie Salvator , qui est Christus Dominus in civitate David.

L'Ange leur dit : Ne craignez point ; car je viens vous annoncer une nouvelle , qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie ; c'est qu'aujourd'hui dans la ville de David , il vous est né un Sauveur : qui est Jesus-Christ. En saint Luc, chap. 2.

SIRE ;

Ainsi parla l'Ange du Seigneur ; mais il parloit à des bergers , c'est-à-dire , à des hommes simples , qui éloignés du monde ;

& veillant à la garde de leur troupeau mennoient une vie aussi innocente, qu'elle étoit pauvre & obscure. Il leur annonçoit un Sauveur, qui né dans une étable, venoit honorer leur condition par le choix qu'il faisoit de leur pauvreté ; & qui se dépouillant pour les sauver, de la majesté d'un Dieu, paroissoit dans une crèche, revêtu, non-seulement de la forme d'un homme, mais d'un homme inconnu comme eux, souffrant comme eux, & à l'exception du péché, parfaitement semblable à eux. Je ne m'étonne donc pas, s'il leur disoit : *Nolite timere* ; ne craignez point. Car qu'auroient-ils pû craindre, demande saint Chrysostome, dans un mystere où tout les consoloit ; dans un mystere, où ils ne trouvoient que des sujets de bénir Dieu & de le glorifier : dans un mystere, qui leur faisoit connoître le bonheur de leur condition, & qui par-là leur rendoit leurs misères, non-seulement supportables, mais désirables, mais aimables ? Je ne m'étonne pas, dis-je, si l'Ange député de Dieu, leur tenoit ce langage : *Ecce evangelizo vobis gaudium magnum* ; je vous apporte une grande nouvelle, une nouvelle qui vous comblera de joie, sçavoir, qu'il vous est né un Sauveur : *Quia natus est vobis hodie Salvator*.

Mais, Chrétiens, dans l'obligation où je suis d'accomplir aujourd'hui mon ministere, & ayant l'honneur de prêcher l'Evangile de

J. C. dans la Cour du plus grand des Rois, il s'en faut bien que j'aye le même avantage que l'Ange du Seigneur. J'annonce aussi bien que lui, la naissance du Sauveur du monde; mais je l'annonce à des auditeurs, à qui je ne sçais si elle doit être un sujet de consolation. J'annonce un Sauveur humble & pauvre; mais je l'annonce aux Grands du monde, & aux riches du monde. Je l'annonce à des hommes, qui pour être Chrétiens de profession, ne laissent pas d'être remplis des idées du monde. Que leur dirai-je donc, Seigneur; & de quels termes me servirai-je pour leur proposer le mystere de votre humilité & de votre pauvreté? Leur dirai-je, Ne craignez point? dans l'état où je les suppose; ce seroit les tromper. Leur dirai-je, Craignez? je m'éloignerois de l'esprit du mystere même que nous célébrons & des pensées consolantes qu'il inspire & qu'il doit inspirer aux plus grands pécheurs. Leur dirai-je, Affligez-vous; pendant que tout le monde Chrétien est dans la joie? Leur dirai-je, Consolez-vous; pendant qu'à la vue d'un Sauveur, qui condamne toutes leurs maximes, ils ont tant de raison de s'affliger? Je leur dirai, ô mon Dieu, l'un & l'autre; & par-là je satisferai au devoir que vous m'imposez. Je leur dirai, Affligez-vous, & consolez-vous; car je vous annonce une nouvelle, qui est tout à la fois pour vous, un sujet de crainte,

510 SUR LA NATIVITÉ

& un sujet de joie. Ces deux sentimens si contraires en apparence, mais également fondés sur le mystere de Jesus-Christ naissant, sont déjà le précis & l'abrégé de tout ce que j'ai à leur dire dans ce discours, après que nous aurons imploré le secours du ciel, par l'intercession de la plus sainte & de la plus heureuse des meres. *Ave, Maria.*

C'Etoit la destinée de J. C. de paroître dans le monde comme un objet de contradiction; & par un secret impénétrable de la providence, d'y être tout à la fois & la ruine des uns, & la résurrection des autres. *Ecce positus est hic in ruinam & in resurrectionem multorum.* Toute la vie de cet homme-Dieu, n'a été que l'accomplissement & la suite de cette prédiction. Ce n'est donc pas sans raison que je vous ai proposé d'abord sa sainte naissance, comme un sujet de crainte & de joie; de crainte, en le considérant, tout Sauveur qu'il est, comme la ruine des impies & des réprouvés; & de joie, en le regardant comme la résurrection des pécheurs qui se convertissent & qui deviennent élus de Dieu.

Appliquons-nous, Chrétiens, cette vérité. Je puis dire que toute l'affaire du salut consiste à bien ménager par rapport à Dieu ces deux sentimens opposés, de joie & de crainte: & c'est pour cela que David instruisant les grands de la terre, à qui Dieu lui faisoit

connoître que cette leçon étoit particulièrement nécessaire, leur disoit par une maniere de parler aussi surprenante qu'elle est judicieuse & sensée : *Servite Domino in timore, & exultate ei cum tremore;* servez le Seigneur; & réjouissez-vous en lui avec tremblement. Pourquoi trembler, dit saint Chrysostome, si je dois me réjouir en lui; & pourquoi me réjouir en lui, si je dois trembler? C'est, répond ce saint Docteur, qu'à l'égard de Dieu, & en matiere de salut, l'homme, soit juste, soit pécheur, ne doit point avoir de joie, qui ne soit mêlée d'une crainte respectueuse; ni de crainte, quoique respectueuse, qui ne soit accompagnée d'une sainte joie. Car, selon les règles les plus exactes de la religion, il ne nous est point permis de craindre Dieu sans nous confier en lui, ni de nous confier en lui sans le craindre.

Or je prétens, & voici mon dessein, je prétens que le mystere de la naissance de J. C. bien conçu & bien médité, est de tous les mysteres du Christianisme le plus propre à exciter en nous, & cette crainte salutaire, & cette joie solide & intérieure. Je prétens que la vue de ce Sauveur né dans une crèche, nous fournit de puissans motifs de l'un & de l'autre. Motifs de crainte, si vous êtes de ces mondains, qui aveuglés par le Dieu du siecle, quittent la voie du salut pour suivre la voie du monde. Motifs de joie, si vous ou-

vrez aujourd'hui les yeux, & si vous voulez être de ces Chrétiens fidèles, qui cherchent Dieu en esprit & en vérité. Motifs de crainte; si comprenant bien pourquoi J.C. est venu au monde, & de quelle maniere il y est venu, vous reconnoissez l'opposition qu'il y a entre lui & vous. Motifs de joie; si persuadés & confus de l'opposition qui se rencontre entre J. C. & vous, vous prenez enfin la résolution de vous conformer à lui, & de profiter des avantages que vous donne pour cela même la condition où Dieu vous a fait naître. Selon la différence de ces deux états & de ces deux caractères, ou craignez, ou consolez-vous. Etes-vous du nombre des mondains? craignez; parce que ce mystere va vous découvrir des vérités bien affligeantes: vous le verrez dans la premiere partie. Etes-vous, ou voulez-vous être du nombre des Chrétiens fidèles? consolez-vous; parce que ce mystere vous découvrira des trésors infinis de grace & de miséricorde: vous le verrez dans la seconde partie. Voilà les véritables dispositions avec lesquelles vous devez vous présenter devant la crèche de votre Dieu. Rendez-vous dociles à sa parole; afin que je puisse aujourd'hui les imprimer bien avant dans vos cœurs; & donnez moi toute votre attention.

I.
PARTIE. **C'**Est par la crainte du Seigneur que doit

commencer le salut de l'homme ; & la charité même la plus parfaite ne seroit , ni solide , ni assurée , si la crainte des jugemens de Dieu ne lui seroit de fondement & de base. C'est donc avec sujet qu'en vous annonçant aujourd'hui le grand mystere du salut, qui est la naissance de Jesus-Christ notre Sauveur, je vous y fais remarquer d'abord ce qui doit exciter en vous cette crainte salutaire , dont voici les puissans motifs. Craignez , homme du monde , c'est-à-dire, vous qui rempli de l'esprit du monde , vivez selon ses loix & ses maximes : craignez , parce que le Sauveur qui vous est né , dans les idées pratiques mais chimériques , que vous vous en formez , & dans l'usage , ou plutôt , dans l'abus que vous faites de sa miséricorde envers vous ; tout Sauveur qu'il est , n'est peut-être pour vous rien moins qu'un Sauveur. Craignez , parce que c'est un Sauveur ; mais qui peut-être n'est venu que pour votre confusion , & pour votre condamnation. Craignez , parce que ce Sauveur ne pouvant vous être indifférent, du moment qu'il ne vous sauve pas , doit nécessairement vous perdre. Pensées terribles pour les mondains ; mais qu'il ne tient qu'à vous , mes chers Auditeurs , de vous rendre utiles & profitables , en les méditant dans l'esprit d'une humble & d'une véritable componction.

C'est , dis-je , un Sauveur qui vous est né ;

mais qui dans les fausses idées dont vous êtes prévenus, n'est rien moins qu'un Sauveur pour vous. Comprenez ma pensée, & vous conviendrez malgré vous-mêmes de cette triste vérité. Car vous voulez qu'il vous sauve, mais vous vous mettez peu en peine qu'il vous délivre de vos péchés. Vous voulez qu'il vous sauve, mais vous prétendez qu'il ne vous en coûte rien. Vous voulez qu'il vous sauve : mais vous ne voulez pas que ce soit par les moyens qu'il a choisis pour vous sauver. Or tout cela, ce sont autant de contradictions : & pour peu qu'il vous reste de religion, ces contradictions énormes sont les justes sujets qui doivent aujourd'hui vous faire trembler. N'appréhendez pas que je le grossisse, pour vous donner de vaines frayeurs : mais craignez plutôt que mes expressions ne soient trop foibles, pour vous les faire concevoir dans toute leur étendue & dans toute leur force.

Vous voulez que ce Dieu naissant soit pour vous un Dieu Sauveur ; mais au même temps par une opposition de sentiment & de conduite, dont peut-être vous ne vous apercevez pas, vous êtes peu en peine qu'il vous délivre de vos péchés. C'est pour cela néanmoins, & pour cela uniquement qu'il est Sauveur ; & cette qualité par rapport à vous ne lui appartient, ni ne peut lui appartenir, qu'autant qu'il vous dégage des pas-

sions, des vices, des habitudes, qui sont les sources de vos péchés, & dont vous êtes les malheureux esclaves. S'il ne vous en délivre pas, & si bien loin de souhaiter d'en être délivrés, vous en aimez l'esclavage & la servitude; raisonnez comme il vous plaira, ce Dieu, quoique Sauveur par excellence, n'est pour vous Sauveur que de nom, & tout le culte que vous lui rendez en ce jour n'est qu'illusion ou hypocrisie.

Il n'y eut jamais de conséquence plus immédiate que celle-là, dans les principes & dans les règles du Christianisme que vous professez. Vous l'appellerez Jesus, dit l'Ange à Joseph, & pourquoi? parce qu'il délivrera son peuple des iniquités & des péchés qui l'accablent: *Vocabis nomen ejus Jesum; ipse enim sal-* Mat. 21
uum faciet populum suum à peccatis eorum.
 Prenez garde, mes Freres, c'est la remarque de saint Chrysostome; il ne dit pas, Vous l'appellerez Jesus, parce qu'il délivrera son peuple des calamités humaines, sous le poids desquelles il gémit. Cela étoit bon pour ces anciens sauveurs, qui ne furent que la figure de celui-ci, & que Dieu envoyoit au peuple Juif comme à un peuple grossier & charnel. Ce Jesus dont nous célébrons la naissance, étoit destiné pour une plus haute & une plus sainte mission. Il s'agissoit pour nous d'une rédemption plus essentielle & beaucoup plus parfaite. Ces maux dont nous devons être guéris,

étoient bien plus dangereux & plus mortels, que ceux qui dans l'Egypte avoient affligé le peuple de Dieu; & c'est pour ceux-là, dit S. Chrysostome, qu'il nous falloit un Sauveur. Le voilà venu : non pas encore une fois pour nous sauver des adversités & des disgraces de cette vie ; nous sommes indignes de la profession & de la qualité de Chrétiens, si nous mesurons par-là sa grace, & si c'est de-là que nous faisons dépendre le pouvoir qu'il a de nous sauver : il ne nous a point été promis de la sorte. Mais le voilà venu pour nous délivrer de la corruption du monde, des désordres du monde, des erreurs du monde. Le voilà venu pour nous affranchir du joug de nos passions honteuses, de la tyrannie du péché à quoi nous nous sommes assujettis, de la concupiscence de la chair qui nous domine, de l'esprit d'orgueil dont nous sommes possédés, de nos attachemens criminels, de nos haines, de nos aversions, de nos malignes jalousies ; car ce sont-là nos vrais ennemis, & il n'y avoit qu'un Dieu Sauveur qui nous pût tirer d'une si funeste captivité : aussi est-ce pour cela qu'il a voulu naître : *Ipsa enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.*

Or dites-moi, Chrétiens, est-ce ainsi que vous l'avez entendu, & que vous l'entendez encore ? Que chacun s'examine devant Dieu. Où est l'ambitieux parmi vous, qui regar-

tant son ambition comme la plaie de son
 âme, en souhaite de bonne foi la guérison ?
 où est l'impudique & le voluptueux, qui
 véritablement affligé de l'être, désire, mais effi-
 cacement & comme son souverain bien, de
 ne l'être plus ? où est l'homme avare & inté-
 ressé, qui honteux de ses injustices & de ses
 mesures, déteste sincèrement son avarice ? où
 est la femme mondaine, qui écoutant sa re-
 ligion, ait horreur de sa vanité & pense à dé-
 truire son amour-propre ? De quelle passion,
 de quelle inclination vicieuse & dominante,
 le Sauveur vous a-t-il délivrés jusqu'à pré-
 sent ? A quoi donc le reconnoissez-vous
 comme Sauveur ? & s'il est Sauveur, par où
 montrez-vous qu'il est le vôtre ? quelle fonc-
 tion en a-t-il faite, & lui avez-vous donné
 lieu d'en faire à votre égard ? Or quand je
 vous vois si mal disposés, ne ferois-je pas
 prévaricateur, si je vous annonçois sa venue
 comme un sujet de joie ? & pour vous parler
 en ministre fidèle de son Evangile, ne dois-
 je pas au contraire vous dire, & je vous
 le dis en effet : Détrompez-vous, & pleurez
 sur vous ; pourquoi ? car tandis que possédés
 le monde, vous demeurez en de si crimi-
 nelles dispositions, encore que le Sauveur
 soit né, ce n'est point proprement pour vous
 qu'il est né : disons mieux, encore que le Sau-
 veur soit né, vous ne profitez pas plus de sa
 naissance, que s'il n'étoit pas né pour vous.

Ah! Chrétiens, permettez-moi de faire ici une réflexion bien douloureuse, & pour vous & pour moi, mais qui vous paroîtra bien touchante & bien édifiante. Nous déplorons le sort des Juifs qui malgré l'avantage d'avoir vû naître J. C. au milieu d'eux & pour eux ont eu néanmoins le malheur de perdre tout le fruit de ce bien inestimable, & d'être eux mêmes qui de tous les peuples de la terre ont moins profité de cette heureuse naissance. Nous les plaignons, & en les plaignant nous les condamnons; mais nous ne prenons pas garde qu'en cela même leur condition ou plutôt, leur misère & la nôtre sont à peu près égales. Car en quoi a consisté la réprobation des Juifs? en ce qu'au lieu du vrai Messie que Dieu leur avoit destiné, & qui leur étoit si nécessaire, ils s'en sont figuré un autre selon leurs grossières idées & selon les désirs de leur cœur: en ce qu'ils n'ont compté pour rien celui qui devoit être le libérateur de leurs ames, & qu'ils n'ont pensé qu'à celui dont ils se promettoient le rétablissement imaginaire de leurs biens & de leurs fortunes: en ce qu'ayant confondu ces deux genres de salut, ou pour parler plus juste, en ce qu'ayant rejeté l'un, & s'étant inutilement flattés de la vaine espérance de l'autre, ils ont tout à la fois été frustrés & de l'un & de l'autre, & qu'il n'y a eu pour eux nulle rédemption. Voilà, dit S. Augu-

fin, quelle fut la source de leur perte : *Temporalia amittere metuerunt, & æterna non cogitaverunt, ac sic utrumque amiserunt.* Or cela même, mes chers Auditeurs, n'est-ce pas ce qui nous perd encore tous les jours ? Car quoique nous n'attendions plus comme les Juifs un autre Messie ; quoique nous nous en tenions à celui que le ciel nous a envoyé, n'est-il pas vrai, confessons-le, & rougissons-en, qu'à en juger par notre conduite ; nous sommes à l'égard de ce Sauveur envoyé de Dieu, dans le même aveuglement où furent les Juifs, & où nous les voyons encore à l'égard du Messie qu'ils attendent, & en qui ils espèrent ? Je m'explique.

Nous invoquons Jesus-Christ comme Sauveur ; mais nous l'invoquons dans le même esprit que le Juif réprouvé l'invoqueroit : c'est-à-dire, nous l'invoquons pour des biens temporels, mais avec une indifférence entière pour les éternels : *Temporalia amittere metuerunt, & æterna non cogitaverunt.* En effet, sommes-nous dans l'adversité, s'élevet-il contre nous une persécution, s'agit-il ou de la fortune, ou de l'honneur ? c'est alors que nous recourons à ce Dieu qui nous a sauvés, & que nous voulons encore qu'il nous sauve : mais de quoi ? d'une affaire qu'on nous fustite, d'une maladie qui nous afflige, d'une disgrâce qui nous humilie. Voilà les maux qui réveillent notre ferveur ;

qui nous rendent assidus à la priere, doi-
 nous demandons, non-seulement avec in-
 stance, mais avec impatience, d'être ou pre-
 servés, ou délivrés: *Temporalia amittere mu-
 tuerunt*. Mais sommes-nous dans l'état &
 dans le désordre d'un péché habituel, qu
 cause la mort à notre ame? à peine nous sou-
 venons-nous qu'il y a un Sauveur tout-puiss-
 ant pour nous en faire sortir; à peine pou-
 l'y engager, nous adressons-nous une fois:
 lui, & lui disons-nous au moins avec le
 Prophete: Hâtez-vous, Seigneur; tirez-
 moi du profond abîme où je suis plongé.
 Insensibles au besoin pressant où nous nous
 trouvons, nous y demeurons tranquilles &
 sans allarmes: *Et æterna non cogitaverunt*.
 Que dis-je? bien loin de courir au remède,
 peut-être le craignons-nous; peut-être le
 fuyons-nous; peut-être sommes-nous assez
 pervertis, pour nous faire de notre péché mê-
 me une félicité secrète, pour nous en applau-
 dir au fond de l'ame, pour nous en glorifier.
 Nous sommes donc alors, quoique Chrétiens,
 aussi Juifs d'esprit & de cœur que les Juifs mê-
 mes: & dans la comparaison de leur infidé-
 lité & de la nôtre, la nôtre est d'autant plus
 condamnable, que nous méprisons un Sau-
 veur, en qui nous croyons; au lieu que les
 Juifs n'ont péché contre lui que parce qu'ils
 ne le connoissoient pas, & c'est ce qui doit
 nous faire trembler.

Notre aveuglement va encore plus loin. Nous voulons que ce Dieu fait chair nous sauve; mais nous prétendons qu'il ne nous en coûte rien. Autre contradiction, & autre objet de notre crainte. Car il n'est Sauveur pour nous qu'à une condition; & cette condition, c'est que nous nous sauverons nous-mêmes avec lui & par lui. Il nous a créés sans nous, ce sont les paroles de saint Augustin que l'on vous a dites cent fois, & dont je voudrois aujourd'hui vous faire pénétrer toute la conséquence: il nous a créés sans nous, mais il ne lui a pas plu, & jamais il ne lui plaira de nous sauver sans nous. Il veut que l'ouvrage de notre salut, ou plutôt, que l'accomplissement de ce grand ouvrage dépende de nous, & que sans nous en attribuer la gloire, nous en partagions avec lui le travail. Comme Sauveur, il est venu faire pénitence pour nous; mais sans préjudice de celle que nous devons faire nous-mêmes, & pour nous-mêmes. Comme Sauveur, il a prié, il a pleuré, il a mérité pour nous; mais il veut que nos prières jointes à ses prières, que nos larmes mêlées avec ses larmes, que nos œuvres sanctifiées par ses œuvres, méritent en nous cette rédemption dont il est l'auteur, & dont sans nous il ne seroit pas consommateur. Comme Sauveur, il s'est offert dans la crèche notre victime, & il a commencé dès-lors à s'immoler pour nous; mais:

il veut que nous soyons prêts à nous immerger avec lui : & il le veut tellement , il a tellement fait dépendre de là l'efficace & la valeur de son sacrifice par rapport à notre salut , c'est tout Sauveur qu'il est , remarquez ceci , c'est-à-dire , que tout disposé qu'il est en notre faveur , que quoiqu'il nous ait aimés jusqu'à se faire homme pour nous ; malgré tout son amour , malgré tout ce qu'il lui en coûta pour naître parmi nous & comme nous , consent néanmoins plutôt que nous péchions , plutôt que nous nous damnions , plutôt que nous soyons éternellement exclus du nombre de ses prédestinés , que de nous séparer de cette rédemption gratuite telle que nous l'entendons ; parce que sous ombre d'honorer sa grace , en lui attribuant notre salut , nous ne la ferions servir qu'à fomenter nos désordres.

Il faut donc , & il le faut nécessairement que pour être sauvés, il nous en coûte , comme il lui en a coûté. C'est la loi qu'il a établie. Loi que saint Paul observoit avec toute fidélité , quand il disoit : *Adimpleo ea quae desunt passionum Christi in carne mea* : j'ai accomplis dans ma chair ce qui a manqué aux souffrances de la chair innocente & virginale de Jesus-Christ. Loi générale & absolue dont jamais Dieu n'a dispensé , ni ne dispensera. Cependant , hommes du siècle , voulez être exemts de cette loi : elle vous p

oit trop dure & trop onéreuse, & vous cherchez à en secouer le joug. Vous voulez le salut; mais vous le voulez, sans condition & sans charge. Vous le voulez, pourvu qu'on n'exige de vous ni assujettissement, ni contrainte, ni effort, ni victoire sur vous-mêmes. Vous le voulez, mais sans l'acheter, & sans y rien mettre du vôtre. Car en effet, que vous en coûte-t-il, & en quoi oserez-vous me dire, que vous y coopérez? que sacrifiez-vous pour cela à Dieu? quelles violences vous faites-vous à vous-même? Mais aussi Dieu m'oblige-t-il à vous déclarer de sa part, que tandis que vous vous en tenez-là, ce salut que Jesus-Christ est venu apporter au monde, n'est point pour vous, & que vous n'y devez rien prétendre. Or de-là concluez, si la naissance de ce Dieu-Homme a de quoi vous rassurer & vous consoler.

Enfin, vous voulez qu'il vous sauve: mais par une troisième contradiction qui ne me semble pas moins étonnante, vous ne voulez pas que ce soit par les moyens qu'il a choisis pour vous sauver. Quoique ces moyens aient été concertés & résolus dans le conseil de sa sagesse éternelle, ils ne vous plaisent pas. Quoiqu'ils soient consacrés dans sa personne, & autorisés par son exemple, vous ne les pouvez goûter. Et quels sont-ils? la haine du monde & de vous-mêmes, le détachement

§ 24 SUR LA NATIVITÉ
du monde & de ses biens, le renoncement
monde & à ses plaisirs, à ses honneurs,
pauvreté de cœur, l'humilité de cœur,
mortification des sens, & l'austérité de
vie. Tout cela vous choque, & vous fait
horreur. Vous voudriez des moyens plus
proportionnés à vos idées & plus conformes
à vos inclinations : & moi je vous dis que
c'est pour cela que vous devez trembler
pourquoi ? parce qu'indépendamment de
vos idées & de vos inclinations, il est certain
d'une part que ce Dieu naissant ne vous sau-
ra jamais par d'autres moyens que ceux qui
a été marqués ; & qu'il est évident de l'autre
que jamais ces moyens qu'il a marqués pour
vous sauver, ne vous sauveront, tandis que
vous voudrez suivre vos inclinations & vos
idées. Vous voulez qu'il vous sauve selon
votre goût, qui vous perd, & qui vous
perdus. Voilà le triste mystère que j'avois
d'abord à vous annoncer, d'autant plus
triste pour vous, si vous l'entendez & si vous
n'en profitez pas.

Mais je veux vous le rendre encore plus
sensible par une supposition que je vais faire.
Peut-être vous surprendra-t-elle ; & fasse
le ciel quelle vous surprenne assez, pour
vous forcer à reconnoître votre infidélité
secrette, & à prendre des sentimens plus Chré-
tiens ! Dites-moi, mes chers Auditeurs, si
Dieu vous avoit envoyé un J. C. tout diffé-

it de celui que nous croyons ; c'est-à-dire,
 l vous étoit venu du ciel un Sauveur aussi
 orable à la cupidité des hommes, que ce-
 que nous adorons y est contraire : si au lieu
 vous annoncer comme l'Ange, que ce
 effie est un Sauveur pauvre, & humble, né
 ns l'obscurité d'une étable, je vous assu-
 s aujourd'hui, que cela n'est pas, qu'on
 us a trompés, que c'est un Sauveur d'un
 caractère tout opposé ; qu'il est né dans l'é-
 t & dans la pompe, dans la fortune, dans
 pondance, dans les aises & les plaisirs de
 vie, & que ce font-là les moyens à quoi
 a attaché votre salut, & sur quoi il a en-
 pris de fonder votre religion : si par un
 versement qui ne peut être, mais que
 us pouvons nous figurer, la chose se trou-
 t ainsi, & que ce que j'appelle supposi-
 n, fût une vérité : marquez-moi ce que
 us auriez à corriger dans vos sentimens, &
 réformer dans votre conduite, pour vous
 commodier à ce nouvel Evangile. Chan-
 nt de créance, seriez-vous obligés de
 nger de mœurs ? Faudroit-il renoncer à ce
 e vous êtes, pour être dans l'état de per-
 tion où ce Sauveur vous voudroit alors ? ou
 tôt, sans rien changer à ce que vous êtes,
 vous trouveriez-vous pas alors de parfaits
 rétiens ; & n'auriez-vous pas de quoi vous
 éciter d'un systême de religion, d'où dé-
 droit votre salut, & qui se rapporteroit

si bien à votre goût, à vos maximes, & à toutes les règles de vie que le monde vous prescrit ? N'est-ce pas alors que je devrois vous dire : Ne craignez point ; car voici au contraire un grand sujet de joie pour vous ? *Evangeliſo vobis gaudium magnum.* Et quoi ! c'est qu'il vous est né un Sauveur, mais un Sauveur à votre gré & selon vos désirs, un Sauveur commode, un Sauveur suivant les principes duquel il vous fera permis de satisfaire vos passions ; un Sauveur qui bien loin de les contredire, les approuvera, les autorisera : voyant un tel Sauveur, consolez-vous. Ne serois-je pas, dis-je, bien fondé à vous parler de la sorte ; & en m'écoutant ne vous écrieriez-vous pas à vous-mêmes, remplis d'une joie secrète : Voilà le Sauveur & le Dieu qu'il me falloit ? Ah Chrétiens, je le confesse dans ce nouveau système de religion vous ariez droit de vous réjouir ; mais vous êtes trop éclairés, pour ne pas conclure de là, que qui seroit alors votre consolation, de aujourd'hui vous saisir de frayeur. Car puisque supposé cet Evangile prétendu, je pourrois vous dire, que je vous apporte une heureuse nouvelle ; en vous prêchant un Evangile directement contraire à celui-là, je suis obligé de vous tenir tout un autre langage. Ne dois au hasard de troubler la joie de l'Eglise qui est une joie sainte, troubler la vôtre, que dans l'aveuglement où vous vivez, n'e

d'une joie fausse & présomptueuse. Je dois vous dire : Tremblez ; pourquoi ? c'est qu'il vous est né un Sauveur, mais un Sauveur qui semble n'être venu au monde que pour votre confusion & pour votre condamnation ; un Sauveur opposé à toutes vos inclinations, un Sauveur ennemi du monde & de tous ses sens, un Sauveur pauvre, humilié, souffrant. Vérités affligeantes ; & pour qui ? pour vous, mondains : c'est-à-dire, pour vous, riches du monde, possédés de vos richesses, & ivrés de votre fortune ; pour vous, ambitieux du monde, éblouis d'un vain éclat & adorateurs des pompes humaines ; pour vous, insensuels & voluptueux du monde, idolâtres de vous-mêmes, & tout occupés de vos plaisirs. Cependant, après avoir considéré ce mystère de crainte, ce mystère de douleur que je découvre d'abord dans la naissance d'un Dieu-homme ; voyons, Chrétiens, le mystère de consolation qu'elle renferme, & quelle part vous y pouvez avoir. C'est la seconde partie.

Quelque vaine que soit devant Dieu la différence des conditions, & quelque honneur que Dieu se fasse dans l'Écriture, d'être un Dieu égal à tous ; qui n'a égard, ni aux qualités, ni aux rangs, & qui ne fait acception de personne ; *Non est personarum acceptor Deus* : Il est néanmoins vrai, Chrétiens, que dans l'ordre de la grace, la

II.
PARTIE

Act. 10

prédilection de Dieu, si j'ose me servir de ce terme, a toujours paru être pour les pauvres & pour les petits préférablement aux grands & aux riches. N'en cherchons point la raison, & contentons-nous d'adorer avec ceci les conseils de Dieu, qui, selon l'Apôtre, fait miséricorde à qui il lui plaît & justice à qui il lui plaît. Prédilection de Dieu, que tout l'Évangile nous prêche mais qui nous est marquée visiblement & authentiquement dans l'auguste mystère que nous célébrons. Car qui sont ceux que Dieu choisit les premiers pour leur révéler la naissance de son Fils ? des bergers, c'est-à-dire, des pauvres attachés à leur travail, des hommes inconnus au monde, & contents de leur obscurité & de la simplicité de leur état. Ce sont-là ceux, dit excellemment saint Ambroise, dont J. C. fait les premiers élus, ceux qu'il appelle les premiers à sa connoissance, ceux dont il veut recevoir les premiers hommages; ceux qui paroissent comme les premiers domestiques de ce Dieu naissant, & qui environnent son berceau, pendant que les grands de la Judée, que les riches de Jérusalem, que les sçavans & les esprits forts de la Synagogue, abandonnés, pour ainsi parler, & livrés à eux-mêmes, demeurent dans les ténèbres de leur infidélité, & semblent n'avoir nulle part à la naissance du Sauveur.

Oui

Oui, mes Freres, disoit S. Paul aux Corinthiens, voilà les prémices de votre vocation : des foibles choisis pour confondre les puissans, des simples pour confondre les sages, des sujets vils & méprisables selon le monde pour confondre dans le monde ce qu'il y a de plus éclatant & de plus élevé. C'est par où le Christianisme a commencé ; telle fut l'origine de l'Eglise, qui selon la remarque de S. Chrysostome, étoit alors toute renfermée dans l'étable de Bethléem, puisque hors de-là Jesus-Christ n'étoit point connu. Et c'est, Grands du monde qui m'écoutez, ce qui devoit aujourd'hui vous affliger, ou même vous désoler, si Dieu par son aimable providence n'avoit pris soin d'y pourvoir. Mais rassurez-vous ; & convaincus comme vous l'allez être de l'immensité de ses miséricordes, malgré les malheureux engagemens de vos conditions, confiez-vous en lui. Car voici trois grands sujets de consolation que je tire du mystère même dont nous faisons la solemnité. Rendez-vous y attentifs ; & après l'avoir médité, cet ineffable mystère, avec tremblement & avec crainte, goûtez-en maintenant toute la douceur : *Ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum.*

En effet, quelque exposés que vous soyez à la corruption du siècle, & quelque éloignés que vous paroissiez du Royaume de Dieu, Je-

Jésus-Christ ne vous rebute point ; & bien loin de vous rejeter , il ne vient au monde que pour vous attirer à lui : grace inestimable , à laquelle vous devez répondre. Quelque apparente contrariété qu'il y ait entre votre état & l'état de Jésus-Christ naissant sans cesser d'être ce que vous êtes , il ne tient qu'à vous d'avoir avec lui une sainte ressemblance : secret important de votre prédestination , que vous ne devez pas ignorer. Quelque danger qu'il y ait dans la grandeur humaine , & de quelque malédiction qu'ayent été frappées les richesses du monde , vous pouvez vous en servir , comme d'autant de moyens propres , pour honorer Jésus-Christ & pour lui rendre le culte particulier qu'il attend de vous : avantage infini dont vous devez profiter , & qui doit être comme le fond de vos espérances. Encore un moment de réflexion pour des vérités si touchantes.

Non , mes chers Auditeurs , quoique Jésus-Christ par un choix spécial & divin , ait voulu naître dans la bassesse & dans l'humiliation , il n'a point rejeté pour cela la grandeur du monde ; & je ne crains point de vous scandaliser , en disant , que dès sa naissance bien loin de la dédaigner , il a eu des égards pour elle , jusqu'à la rechercher même & se l'attirer. L'Évangile qu'on vous a lu , en est une preuve bien évidente. Car en même tems que ce Dieu Sauveur appelle des ber-

gers & des pauvres à son berceau, il y appelle aussi des mages, des hommes puissans & opulens, des Rois, si nous en croyons la tradition. En même tems qu'il députe un Ange à ceux-là, il fait luire une étoile pour ceux-ci. En même tems que ceux-là, pour venir le reconnoître & l'adorer, quittent leurs troupeaux, ceux-ci abandonnent leur país, leurs biens, leurs états. De sçavoir qui des uns & des autres l'honorent le plus, ou lui sont plus chers, c'est ce que je n'entreprends pas encore de décider. Mais sans en faire la comparaison, au moins est-il vrai que les uns & les autres sont reçus dans l'étable de ce Dieu-homme; au moins est-il vrai que ce Dieu caché sous le voile de l'enfance, se manifeste aux uns & aux autres, & que la préférence qu'il donne aux petits n'est point une exclusion pour les grands.

Or cette pensée seule, hommes du monde, ne doit-elle pas ranimer toute votre confiance, & n'est-elle pas plus que suffisante pour vous fortifier & pour vous encourager? Mais de-là même il s'enfuit encore quelque chose de plus consolant pour vous. Et quoi? C'est qu'il est donc constant que Jesus-Christ dans le mystère de sa naissance, indépendamment de la prédilection qu'il peut avoir pour les uns préférablement aux autres, a bien plus fait au fond pour les grands que pour les petits; & que dans un sens, les

grands qu'il a appellés , lui font beaucoup plus redevables : comment cela ? C'est dit saint Chrysofome, qu'il a fallu une vocation plus forte , pour attirer à Jesus-Christ des grands, des puissans du siècle, tels qu'étoient les Mages , que pour y attirer des pasteurs dont l'ignorance & la foiblesse sembloient être déjà comme des dispositions naturelles à l'humilité de la foi. Dans ceux-ci rien ne résistoit à Dieu ; mais dans ceux-là la grace de Jesus-Christ eut tout à combattre & vaincre ; c'est-à-dire, le monde avec toutes ses concupiscences. Cependant, c'est le miracle qu'elle a opéré ; & voilà l'insigne victoire que la foi de Jesus-Christ naissant

I. Joan. remportée sur le monde : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* Foi triomphante & victorieuse, qui malgré l'orgueil du monde a eu assez de pouvoir sur leurs esprits pour leur faire adorer dans un enfant le Verbe de Dieu & sa sagesse ; qui malgré le libertinage du monde, a fait assez d'impression sur leurs cœurs, pour en arracher les passions les plus enracinées, a été assez efficace pour les captiver sous le joug de la religion Chrétienne.

Après cela, qui que vous soyez, & quel que rang que vous teniez dans le monde, plaigniez-vous que votre Dieu réprouve votre condition, ou que votre condition vous éloigne de Dieu. Non, Chrétiens, elle n

vous en éloigne point , ni votre Dieu ne la réproûve point. Elle ne vous en éloigne point , puisqûe vous voyez que lui-même , il la prévient des graces les plus abondantes : & il ne la réproûve point , puisqû'un de ses premiers soins en venant au monde , est de la sanctifier dans les Mages & de la réformer en vous. Il réproûve les abus & les désordres de votre condition ; il en réproûve le faste , il en réproûve le luxe , il en réproûve la mollesse , il en réproûve la dureté & l'impûété ; mais sans la réproûver elle-même , puisqûe c'est pour elle & pour vous-mêmes qu'il ouvre aujourd'hui le trésor de ses miséricordes les plus efficaces & les plus particulières. Comme il est le Dieu de toutes les conditions , & qu'il vient pour sauver tous les hommes sans nul discernement de conditions ; il veut que dès son berceau où il commence déjà à faire l'office de Sauveur , on voye à sa suite & des grands & des petits , & des riches & des pauvres , & des maîtres & des sujets. Approchons , & approchons tous ; allons à sa crèche , & allons y tous. C'est de sa crèche qu'il nous appelle , de sa crèche qu'il nous tend les bras , de sa crèche qu'il veut répandre sur nous & sur nous tous les mêmes bénédictions.

Mais après tout , quel rapport peut-il y avoir entre sa pauvreté & l'opulence , entre ses abaissemens & la grandeur , entre sa mi-

fére & les aises de la vie ? A cela je réponds par une seconde proposition que j'ai avancée, & que je reprends. Je dis qu'il ne tient qu'à vous, sans cesser d'être ce que vous êtes de vous rendre semblables à Jesus-Christ naissant ; & malgré toute la contrariété, qui paroît entre votre état & le sien, d'avoir avec lui cette conformité parfaite, sur laquelle est fondée, selon S. Paul, la prédestination de l'homme. Il faut pour être reconnu de Dieu, & pour avoir part à sa gloire, porter le caractère de cet enfant qui vient de naître & lui ressembler ; & c'est de lui, & de lui seul à la lettre, qu'on peut bien nous dire

Matt. 18. Nisi efficiamini sicut parvulus iste, non intrabit in regnum cælorum. Il y a d'abord de quoi vous troubler, de quoi même vous effrayer ; mais écoutez ce que j'ajoute. Car j'ai prétens qu'il ne vous est ni impossible, ni même difficile, en demeurant dans votre condition, de parvenir à cette divine ressemblance pourquoi ? parce que comme Chrétiens, vous pouvez être grands & humbles de cœur, riches & pauvres de cœur, puissans & modestes ou circoncis de cœur. Or du moment que vous joignez l'humilité à la grandeur, la modestie à la puissance, le détachement des richesses aux richesses même, dès-là il n'y a plus d'opposition entre l'état de Jesus-Christ & le vôtre. Au contraire, c'est justement par-là que vous avez l'avantage d'être

plus conformes à ce modèle des prédestinés : c'est par-là que vous en êtes dans le monde des copies plus achevées. Car le caractère de ce Sauveur n'est pas précisément d'être pauvre & humble, mais d'être grand & humble tout à la fois, ou plutôt, humble & la grandeur même, puisque son humilité ne l'empêche point d'être Fils du très-Haut. Or voilà, mes chers Auditeurs, ce qu'il n'appartient qu'à vous, dans le rang où Dieu vous a placés, de pouvoir parfaitement imiter. Ceux que l'obscurité de leur naissance ou la médiocrité de leur fortune confond parmi la multitude, ne peuvent, ce semble, arriver-là. A quelque degré de sainteté qu'ils s'élèvent, leur humilité ne représente point, ni n'exprime point celle d'un Dieu anéanti : il faut pour cela de la dignité, & de la distinction selon le monde. Un grand qui sans rien perdre de tous les avantages de sa condition, sçait pratiquer toute l'humilité de sa religion ; un grand petit à ses yeux, & qui sans oublier jamais qu'il est pécheur & mortel, se tient devant Dieu dans le respect & dans la crainte ; un grand qui peut dire à Dieu comme David : Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé, & mes yeux ne se sont point élevés : *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei*: Je ne me suis point ébloui de l'éclat du monde qui m'environne, & jamais l'orgueil ne m'a porté à des entreprises,

Ibidem. ou au-dessus de moi, ou contraires à la charité & à la justice; *Neque ambulavi in magnis, nec in mirabilibus super me*: Un grand, rempli de ces sentimens, est le parfait imitateur du Dieu dont nous célébrons aujourd'hui les anéantiffemens adorables. Un grand dans ces dispositions, est ce vrai Chrétien qui s'humilie comme le divin enfant que nous présente l'étable de Bethléem; *Qui se humiliaverit sicut parvulus iste*: & c'est à lui, c'est à ce grand, que j'ose encore appliquer les paroles suivantes; *Hic major est in regno caelorum*. Un grand sur la terre sanctifié de la sorte, est non-seulement grand, mais le plus grand dans le Royaume du ciel.

Matt. 18.

C'est donc ainsi que le Sauveur du monde attire à son berceau, des grands & des riches aussi-bien que des pauvres & des petits: & quels sont-ils encore une fois ces grands, ces riches, ou quels doivent-ils être? Jugeons-en toujours par l'exemple des Mages si propre au lieu où je parle, & dont le rapport est si étroit avec le mystère que je prêche. Ah! Chrétiens, ce sont des grands qui semblent n'être grands, que pour faire paroître dans leur conduite une humilité plus profonde, une obéissance plus prompte, une soumission aux ordres du ciel plus entière, en suivant l'étoile du Dieu humilié qui les appelle à lui: & voilà les grands à qui le Dieu des humbles se fait connoître aussi-bien qu'aux

petits, parce qu'ils lui ressembloit aussi-bien, & même encore plus que les petits. Ce sont des riches, qui bien loin de mettre leur cœur dans leurs richesses, mettent leurs richesses aux pieds de l'Agneau, & se font un mérite d'y renoncer; & voilà les riches que le Dieu des pauvres ne dédaigne pas, parce que souvent jusques au milieu de leurs richesses il les trouve plus pauvres de cœur, que les pauvres mêmes. Or n'est-ce pas de quoi vous devez bénir mille fois le ciel: je dis vous; qui dans votre élévation, dans votre fortune, pouvez avoir part aux mêmes avantages; & si vous prenez bien l'esprit de votre religion, n'avez-vous pas de quoi rendre à Dieu d'éternelles actions de grâces, lorsqu'il vous donne tant de facilité à vous sanctifier jusques dans les conditions qui par elles-mêmes semblent les plus opposées à la sainteté?

Je vais encore plus loin; car quelque dangereuse que soit la grandeur du monde, quelque réprouvées que soient les richesses du monde, j'avance une troisième proposition non moins incontestable; sçavoir, qu'il ne tient qu'à vous de vous en servir, pour rendre à Jesus-Christ naissant l'hommage & le culte particulier qu'il attend de vous, & voici de quelle manière j'entens la chose. C'est qu'en qualité de Dieu humble, il veut être honoré & glorifié;

& qu'en qualité de Dieu pauvre, il veut être assisté & foulagé. Voilà le double tribut qu'il exige de vous, & ce qui fait la bénédiction de votre état; pouvoir consacrer à Jesus-Christ ce qui seroit autrement la cause fatale de votre damnation & de votre perte. Quels trésors de grace pour vous, si vous les sçavez recueillir! Je m'explique.

Comme Dieu humble, il veut être honoré & glorifié: c'est pour cela qu'au milieu de la gentilité, il va chercher des adorateurs; & quels adorateurs? des hommes distingués par leur dignité, qui prosternés devant sa crèche & anéantis en sa présence, lui font plus d'honneur & lui procurent plus de gloire, que les bergers de la Judée, avec toute leur ferveur & tout leur zèle. En effet, rien ne l'honore plus, ni ne lui doit être plus glorieux que les hommages des grands. Or de quel autre que de vous-mêmes dépend-il de lui donner cette gloire dont il est jaloux? Pourquoi dans le monde avez-vous de l'autorité? Pourquoi Dieu vous a-t-il fait ce que vous êtes? Que ne pouvez-vous pas pour lui; & en comparaison de ce que vous pouvez, que fait le reste du monde? C'est par vous que la religion de ce Dieu-Homme devient vénérable: c'est par vous que son culte s'établit plus promptement, plus solidement, plus universellement, & c'est votre exemple qui l'autorise. Quel usa-

ge pouvez-vous faire de votre puissance plus digne ou aussi digne de vous que celui-là? & que vous en coûte-t-il pour le faire, sinon de le vouloir? C'est par-là que vous devez estimer vos conditions; c'est dans cette vue seule qu'il vous est permis de les aimer, & de vous y plaire. Hors de-là elles vous doivent faire gémir: mais votre consolation doit être de penser, que par elles il vous est aisé de relever la grandeur & de porter plus hautement que les autres les intérêts d'un Dieu qui s'est tant abaissé.

Achevons. Comme Dieu pauvre, il veut être soulagé & assisté, non plus dans lui-même, mais dans ses membres qui sont les pauvres: car je ne m'acquitterois pas pleinement de mon ministère, si j'oublois aujourd'hui les membres de Jesus-Christ. Pour peu que vous soyez Chrétiens, vous portez une sainte envie à ces bienheureux Mages, qui venus des extrémités de l'Orient, ne parurent point les mains vuides devant ce Sauveur; mais lui offrirent des présens qu'il accepta & qu'il agréa. Et moi je vous dis, qu'il veut recevoir de votre main les mêmes offrandes. Je vous dis, que sans le chercher si loin, vous le trouverez au milieu de vous, parce qu'il y est en effet, & qu'il y est dans des lieux, dans des états, où il n'a pas moins à souffrir & où il n'est pas moins abandonné que dans l'étable de Bethléem. Je vous dis, que

ces pauvres qui vous environnent & que vous voyez, mais encore bien plus ceux que vous ne voyez pas & qui ne peuvent vous approcher, sont à votre égard ce Jesus-Christ même à qui les Mages, à qui les bergers présenterent les uns de l'or & de l'encens, & les autres des fruits de leurs campagnes : qu'il est de la foi, que ce que vous donnez aux pauvres, vous le donnez à Jesus-Christ; & j'ose dire avec plus de mérite, lorsqu'il passe par les mains des pauvres, que si vous le portiez immédiatement vous-mêmes dans les mains de Jesus-Christ. Dès-là, & quel fonds de confiance! dès-là, dis-je, vos richesses, obstacles si dangereux pour le salut, dans l'ordre même du salut, n'ont plus rien que d'innocent, que de salutaires pour vous. Dès-là elles n'ont plus ce caractère de réprobation, que l'Écriture leur attribue. Dès-là elles ne choquent plus la pauvreté de Jesus-Christ; puisqu'elles sont au contraire le supplément & le soutien de la pauvreté que Jesus-Christ a choisie; puisque Jesus-Christ entre dans une sainte communauté avec vous, & qu'il s'enrichit de vos biens, comme il vous fait participer à ses mérites. Dès-là sanctifiées par ce partage, elles changent, pour ainsi dire, de nature; & de trésors d'iniquité qu'elles étoient, elles deviennent la précieuse matière de la plus excellente des vertus, qui est la cha-

rité. Dès-là ces terribles anathêmes que le Fils de Dieu dans l'Évangile fulminoit contre les riches, ne tombent plus sur vous, pourquoi? parce que Jesus-Christ, dit saint Chrysostome, est trop juste & trop fidèle, pour donner sa malédiction à des richesses qui lui sont consacrées, & qu'il vous demande lui-même. Heureux, s'écrioit le Prophète Royal, celui qui comprend le mystère de l'indigent & du pauvre, & je le dis avec plus de sujet que lui : car c'est sur-tout pour un Chrétien, que le pauvre est un mystère de foi. Mais remontant au principe, j'ajoute : heureux celui qui comprend le mystère d'un Dieu pauvre & d'un Dieu humilié! *Beatus qui intelligit.*

Ps. 408

Parce qu'il s'est humilié, dit saint Paul, Dieu a voulu, pour l'élever, qu'à son seul nom toute la terre fléchît le genouil; & c'est dans les Cours des Princes que la prédiction de saint Paul se vérifie plus authentiquement, puisque les Puissances du monde que nous y révérons, ont une grâce particulière, pour honorer cet Homme-Dieu qui s'est anéanti pour nous. C'est par-là que ce Dieu Sauveur, comme dit saint Chrysostome, est dédommagé des humiliations de sa naissance. Je sçais, & il est vrai que dès sa naissance même il nous est représenté dans l'Évangile, persécuté par Hérodes, & obéissant à Auguste : voilà

par où notre religion a commencé. Mais graces à la providence, le monde a bien changé de face : car pour ma consolation, je vois aujourd'hui le plus grand des Rois obéissant à Jesus-Christ, & employant tout son pouvoir à faire régner Jesus-Christ ; & voilà ce que j'appelle, non pas le progrès, mais le couronnement & la gloire de notre religion.

Pour cela, Sire, il falloit un Monarque aussi puissant & aussi absolu que vous. Comme jamais Prince n'a eu l'avantage d'être si bien obéi, ni si bien servi que votre Majesté ; aussi jamais Prince n'a-t-il reçu du ciel tant de talens & tant de graces pour faire servir & obéir Dieu dans son Etat. Votre bonheur, Sire, est de ne l'avoir jamais entrepris qu'avec des succès visibles ; & le mien, dans la place que j'occupe depuis si long-tems, est d'avoir toujours eu de nouveaux sujets pour vous en féliciter. C'est ce qui a attiré sur votre personne sacrée ces bénédictions abondantes que nous regardons comme les prodiges de notre siècle. On nous vante le règne d'Auguste, sous lequel Jesus-Christ est né, comme un règne florissant ; & moi dans le parallèle qu'il me feroit aisé d'en faire ici, je n'y trouve rien que je puisse comparer au règne de Votre Majesté. On attribue les prospérités dont Dieu vous a comblé, aux vertus Royales & aux qualités héroïques qui

vous ont si hautement distingué entre tous les Monarques de l'Europe ; & moi portant plus loin mes vues , je regarde ces prospérités comme les récompenses éclatantes du zèle de votre Majesté pour la vraie religion ; de son application constante à maintenir l'intégrité & la pureté de la foi ; de sa fermeté & de sa force à réprimer l'hérésie , à exterminer l'erreur , à abolir le schisme , à rétablir l'unité du culte de Dieu. Pouviez-vous , Sire , nous en convaincre , & en convaincre toute l'Europe par une plus illustre preuve , que par le plus solennel de tous les traités , glorieux monument de votre piété ? Pour donner la paix au monde Chrétien , Votre Majesté a sacrifié sans peine ses intérêts , mais a-t-elle sacrifié les intérêts de Dieu ? Touchée en faveur de son peuple , elle a bien voulu , pour terminer une guerre qui n'étoit pour elle qu'une suite de conquêtes , se relâcher de ses droits ; mais a-t-on pu obtenir d'elle qu'elle se relâchât en rien de ce que son zèle pour Dieu lui avoit fait aussi faintement entreprendre que généreusement exécuter ? Malgré les négociations infinies de tant de Nations assemblées , malgré tous les efforts de la politique mondaine , votre zèle , Sire , pour la foi Catholique a triomphé ; votre grand ouvrage de l'extinction & de l'abolition du schisme a subsisté , ou plutôt , il s'est affermi. A cette condition , Vo-

tre Majesté sur toute autre chose s'est rendue facile & traitable : mais sur le point de la religion elle s'est montrée inflexible ; & par là l'hérésie a désespéré de trouver jamais grace devant ses yeux. Or c'est pour cela ,

Psal. 60. Roi : *Dies super dies Regis adjicies ;* & que vous prolongerez ses années de génération en génération : *Et annos ejus usque in diem generationis & generationis.*

Mais je n'en suis pas réduit , Sire , à former là-dessus de simples vœux. Dès maintenant mes vœux sont accomplis ; & la prière que j'en ai faite cent fois à Dieu , sans préjudice de l'avenir , me paroît déjà exaucée. Car depuis l'établissement de la Monarchie, aucun de nos Rois a-t-il régné , & si long-tems , & si heureusement , & si glorieusement que Votre Majesté ? Et pour le bonheur de la France , non-seulement Votre Majesté régne encore ; mais nous avons des gages solides , & presque des assurances , qu'elle régnera jusqu'à l'accomplissement le plus parfait qu'ait eu jamais pour un Roi cette sainte prière. *Dies super dies Regis adjicies.* Depuis l'établissement de la Monarchie aucun de nos Rois a-t-il vu dans son auguste famille autant de degrés de générations & d'alliances , que Votre Majesté en voit aujourd'hui dans la sienne ? Et sans être , ni

Oracle, ni Prophète, j'ose prédire avec confiance à Votre Majesté; du moins j'ose espérer pour elle, qu'elle n'en demeurera pas là: mais qu'un jour elle verra les fruits de cet heureux mariage qu'elle vient de faire; & qui étendra ses années à une nouvelle génération; *Et annos ejus usque in diem generationis & generationis.* Après tant de glorieux travaux, voilà, Sire, les bénédictions de douceur, dont vous allez désormais jouir, & que Dieu vous préparoit: une profonde paix dans votre Etat; un peuple fidèle, & dévoué à toutes vos volontés; une Cour tranquille & soumise; attentive à vous rendre ses hommages & à mériter vos graces; la Famille Royale dans une union qui n'a peut-être point d'exemple, & que rien n'est capable d'altérer? un Fils digne héritier de votre Trône, & qui n'eut jamais d'autre passion que de vous plaire; un Petit-fils formé par vous, & déjà établi par vous; une Princesse son épouse, votre consolation & votre joie; de jeunes Princes dont vous devez tout vous promettre, & qui déjà répondent parfaitement aux espérances que vous en avez conçues. Voilà, dis-je, les dons de Dieu qui vous étoient réservés. *-Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum: C'est ainsi, concluoit David, que sera béni l'hom-*

me qui craint le Seigneur; & c'est ainsi qu'est bénie Votre Majesté.

Mais encore une fois, ô mon Dieu, c'est pour cela même que vous multiplierez les jours de cet auguste Monarque, & que vous le conserverez, non-seulement pour nous, mais pour vous-même. Car avec une ame aussi grande, avec une religion aussi pure, avec une sagesse aussi éclairée, avec une autorité aussi absolue que la sienne, que ne fera-t-il pas pour vous, après ce que vous avez fait pour lui; & par quels retours ne reconnoîtra-t-il pas les graces immenses que vous avez versées & que vous versez encore tous les jours sur lui? Qu'il me soit donc permis, Seigneur, de finir ici en le félicitant de votre protection divine, & en lui disant à lui-même ce qu'un de vos Prophètes dit à un Prince bien moins digne d'un tel souhait :

Dans 3. *Rex in æternum vive* : Vivez, Sire, vivez sous cette main de Dieu bien-faisante & toute-puissante, qui ne vous a jamais manqué & qui ne vous manquera jamais. Vivez pour la consolation de vos sujets, & pour mettre le comble à votre gloire : ou plutôt, puisque vous êtes l'homme de la droite de Dieu, vivez, Sire, pour la-gloire & pour les intérêts de Dieu. Vivez pour faire connoître, adorer & servir Dieu. Vivez pour consommer ce grand dessein de la réunion de l'Eglise

de Dieu. Vivez pour la destruction de l'iniquité, de l'erreur, du libertinage qui sont les ennemis de Dieu. Vivez en Roi Chrétien, & vous mériterez par-là le salut éternel qu'un Dieu Sauveur vient annoncer au monde, & qui est la récompense des élus, que je vous souhaite, &c.





AVERTISSEMENT.

Comme bien des personnes, sur-tout les Prédicateurs, n'ont pas toujours le loisir de lire tout un Sermon, & qu'ils sont quelquefois bien aises d'en voir d'abord toute la suite, on a cru leur faire plaisir de réduire les Sermons contenus dans chaque volume, & d'en mettre l'Abrégé à la fin du volume, en forme de Table. On pourra tirer encore de ces Abrégés deux autres avantages. Car plusieurs apprendront de-là ; comment en composant un discours, on doit avant toutes choses en arranger la matière, & lui donner de l'ordre. Et comparant ensuite les Abrégés avec les Sermons, on verra de quelle manière on peut étendre, orner, & relever par l'expression les pensées mêmes les plus simples & les plus communes.





TABLE

DES SERMONS,

A V E C

l'Abrégé de chaque Sermon.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrège ; & le second , la page où ce même article finit.

Sermon pour la Fête de tous les Saints , sur la Récompense des Saints , page 1.

DIVISION. On ne peut mieux juger de l'excellence & des avantages de la récompense qui nous est promise dans le ciel, que par la comparaison avec les récompenses du monde. La récompense des Saints est une récompense sûre ; au lieu que les récompenses du monde sont douteuses & incertaines, 1. Partie. La récompense des Saints est une récompense abondante ; au lieu que les récompenses du monde sont vuides & défectueuses , 2. Partie. La récompense des Saints est une récompense éternelle, au lieu que les récompenses du monde sont caduques & périssables, 3. Partie. p. 1. 5.

I. PARTIE. Récompenses du monde, récompenses

Table & Abrégé

douteuses & incertaines ; au lieu que la récompense des Saints est une récompense sûre. Preuves tirées de deux passages de saint Paul : *Je sçais , disoit-il , à qui j'ai confié mon dépôt , c'est-à-dire , le fonds des mérites que je tâche d'acquérir ; & je suis certain qu'il sçaura me le garder pour ce grand jour , où chacun recevra selon ses œuvres. J'ai achevé ma course , ajoutoit l'Apôtre : il ne me reste que d'attendre la couronne de justice , que le Seigneur me donnera comme juste juge , & qu'il réserve à tous ceux qui le servent.* Application de ces paroles : *Scio cui credidi* , à la récompense des Saints & aux récompenses du monde. p. 5. 9.

Trois causes de l'incertitude des récompenses du monde. 1. C'est qu'il y a des mérites que les hommes ne connoissent pas. 2. C'est qu'il y a des mérites, quoique connus des hommes, qui ne leur plaisent pas. 3. C'est qu'il y a des mérites que les hommes estiment & dont ils sont même touchés ; mais qu'ils ne récompensent pas , parce qu'ils ne le peuvent pas. p. 10.

1. Des mérites que les hommes ne connoissent pas. Par ce seul principe , combien dans le monde de mérites perdus ? mais Dieu connoît tous nos mérites ; il en connoît toute l'étendue & tout le prix. Par rapport au monde, point de mérites que le tems n'efface : mais Dieu n'oublie rien. p. 10. 13.

2. Des mérites quoique connus des hommes, qui ne leur plaisent pas : mais comme Dieu hait nécessairement le péché, aussi ne peut-il pas ne point aimer le mérite des œuvres Chrétiennes, & en l'aimant ne le point couronner. p. 13. 15.

3. Des mérites que les hommes ne récompensent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas. Ils ne sont, ni assez riches, ni assez puissans. Au lieu que rien ne peut excéder le pouvoir de Dieu, qui est infini. p. 15. 16.

Nous sommes donc sûrs de Dieu. D'où David tiroit cette sainte conclusion : *qu'il vaut bien mieux se confier dans le Seigneur, que dans les hommes, & dans les princes mêmes de la terre.* p. 16. 18.

II. PARTIE. Récompenses du monde, récompenses vuides & défectueuses; au lieu que la récompense des Saints est une récompense abondante. Car c'est une récompense, 1. qui surpasse, ou du moins qui égale nos services; 2. qui par elle-même est capable de nous rendre parfaitement heureux. Deux propriétés dont nulle ne convient aux récompenses du monde. p. 18. 20.

1. Récompense qui surpasse tous nos services. Que ne fait-on pas tous les jours pour la fortune du monde; & dès qu'on y est parvenu, par combien d'épreuves n'en reconnoît-on pas la vanité & le néant? Mais, disoit l'Apôtre, *Toutes les souffrances de la vie ne sont pas dignes de la gloire que Dieu nous réserve.* p. 20. 24.

2. Récompense capable par elle-même de nous rendre parfaitement heureux. Voit-on des grands & des riches dans le monde qui soient contents : Mais, Seigneur, s'écrioit David, *je serai rassasié, quand vous me découvrirez votre gloire.* La foi même nous l'enseigne, & nous n'en devons point être surpris, puisque Dieu, ou la possession de Dieu, sera la récompense des Saints. p. 24. 28.

Un préjugé sensible de cette vérité, c'est qu'en effet dès cette vie nous voyons des hommes, qui se tiennent & qui sont réellement heureux de ne posséder que Dieu & de ne s'attacher qu'à Dieu. Quelle onction intérieure n'ai-je pas goûté moi-même, Seigneur, à certains momens, où vous bannissiez de mon cœur les vains plaisirs, pour y entrer à leur place? *Et intrabas pro eis.* Or si Dieu remplit ainsi notre cœur sur la terre, que sera-ce dans le ciel? p. 28. 32.

Table & Abrégé

III. PARTIE. Récompenses du monde, récompenses caduques & périssables; au lieu que la récompense des Saints est une récompense éternelle. En effet, toutes les récompenses du monde sont passagères; & cela seul ne doit-il pas suffire pour nous en détacher? Il n'y a que la récompense des justes qui ne passe point, Parce qu'elle est en Dieu qui ne peut changer. Eternité de puissance, éternité de bonheur, éternité de gloire: telle est l'heureuse destinée des élus de Dieu. p. 32. 37.

Nous voyons dès maintenant comme un rayon de cette gloire dans ce culte perpétuel que l'Eglise rend aux Saints, & qu'elle leur rendra jusqu'à la fin des siècles. C'est pour cela que leurs fêtes sont instituées, & que chaque année on renouvelle le souvenir de leurs vertus. p. 38. 39.

Pouvons-nous donc assez estimer cette récompense éternelle! Malheur à nous si nos noms ne sont écrits que sur la terre. Mais s'ils sont écrits dans le ciel, consolons-nous & réjouissons nous. Espérance par où les Saints ont triomphé du monde. Pourquoi ne les imitons-nous pas? Prière aux Saints pour demander leur protection: mais du reste assurés de leur protection, vivons comme eux, si nous voulons être glorifiés comme eux. p. 39. 44.

COMPLIMENT AU ROI. p. 44. 46.

Sermon pour le I. Dimanche de l'Avent, sur le Jugement dernier. page 47.

DIVISION. Il y a sur-tout deux choses dans nous que Dieu produira contre nous au jugement dernier; notre foi, & notre raison. Il se servira de notre foi pour nous juger comme Chrétiens. 1. Partie. Il se servira de notre raison pour nous juger comme hommes. 2. Partie. p. 50. 52.

I. PARTIE.

des Sermons.

I. PARTIE. Dieu se servira de notre foi pour nous juger, 1. soit que nous l'ayons conservée, 2. soit que dans le cœur nous l'ayons renoncée & abandonnée.

p. 53. 54.

Supposant donc d'abord que nous ayons toujours conservé la foi, Dieu nous jugera par notre foi : comment? 1. c'est que notre foi nous accusera devant Dieu. 2. C'est que notre foi nous servira de témoin contre nous au tribunal de Dieu. 3. C'est que notre foi dictera elle-même l'arrêt de notre condamnation, si nous sommes réprouvés de Dieu. p. 54.

1. Notre foi nous accusera devant Dieu. Jésus-Christ lui-même nous l'apprend : *Vous avez un accusateur*, disoit-il aux Juifs, *qui est Moïse*, c'est-à-dire, la loi de Moïse. Or par-là n'étoit-ce pas nous dire, à nous qui sommes Chrétiens, que l'Évangile nous accuseroit nous-mêmes? Saint Paul nous enseigne la même vérité. p. 55. 57.

2. Notre foi servira de témoin contre nous au tribunal de Dieu. Tu croyois un Dieu, dira-t-elle au pécheur ; mais tu ne t'es pas mis en peine de le servir. p. 57. 58.

3. Notre foi dictera elle-même l'arrêt de notre condamnation, si nous sommes réprouvés de Dieu. Toutes ces malédictions de l'Évangile, *Malheur à vous riches ; malheur à vous hypocrites ; malheur au monde*, & les autres qui ne sont maintenant que des menaces, se changeront en autant d'arrêts & d'arrêts définitifs. Et voilà le sens de cette parole de S. Jean, *celui qui croit, ne sera point jugé* : pourquoi ? parce qu'il est déjà tout jugé. p. 58. 60.

Ma religion me jugera : pensée touchante, mais surtout pensée terrible. C'est à quoi nous ne faisons présentement nulle réflexion : mais c'est ce qui nous remplira alors d'effroi. p. 60. 64.

Mais si nous avons perdu la foi, sera-ce encore par la foi que Dieu nous jugera ? oui ; & nous seron

Avent.

A a

Table & Abrégé

alors jugés comme déserteurs de la foi. Car après l'avoir embrassée, il ne nous étoit plus permis de l'abandonner. Un payen ne sera pas ainsi jugé, parce qu'il n'a jamais eu la foi. Et il ne faut point dire que Dieu dans la profession de notre foi nous a fait libres : car cette liberté ne va pas jusques à pouvoir renoncer la foi quand il nous plaira. Dieu donc nous en demandera compte, & qu'aurons-nous à lui répondre ? p. 64. 72.

II. PARTIE. Dieu se servira de notre raison pour nous juger, soit que nous la considérons dans sa pureté & dans son intégrité, c'est à-dire, dans l'état où nous l'avons reçue de Dieu en naissant ; soit que nous la considérons dans sa corruption, c'est-à-dire, dans l'état où souvent nous la réduisons par nos désordres. p. 72. 73.

Dieu nous jugera par la droite raison. 1. Nous péchons ouvertement contre les vues de notre raison, c'est par où Dieu d'abord nous jugera. Car enfin, dira-t-il à un libertin, vous vous piquiez de raison ; mais votre vie a-t-elle été une vie raisonnable ? p. 73. 77.

2. Nous ne voulons pas en mille rencontres écouter notre raison, & Dieu nous forcera à l'entendre. Ce qui nous empêche maintenant de nous rendre attentifs à sa voix, c'est le tumulte de nos passions ; ce sont les objets qui frappent nos sens. Mais au jugement de Dieu toutes nos passions seront éteintes, & nous n'aurons plus les mêmes objets pour nous dissiper. p. 77. 79.

3. Nous nous formons mille prétextes pour engager notre raison dans les intérêts de notre passion ; mais que fera Dieu ? il confondra tous ces prétextes, en se servant & de ses propres lumières, & des lumières mêmes de notre raison, pour nous faire voir les vrais motifs qui nous ont fait agir : envie, vengeance, intérêt, orgueil, hypocrisie. p. 79. 81.

Si notre raison a été dans l'erreur, Dieu nous jugera encore par elle, & comment ? non point précisément par notre raison trompée : mais 1. par notre raison trompée sur certains articles, tandis qu'elle aura été si éclairée sur d'autres. 2. Par notre raison trompée à certains tems de la vie, après avoir été si éclairée en d'autres tems. p. 81. 84.

Conclusion. C'est donc de nous servir de notre foi & de notre raison, pour nous juger nous-mêmes dès cette vie, afin que Dieu ne nous juge point; de rentrer dans nous-mêmes & de nous appliquer à nous connoître nous-mêmes dès maintenant, afin que cette vue de nous-mêmes ne nous trouble point à la mort, ni après la mort. p. 84. 88.

Sermon pour le II. Dimanche de l'Avent, sur le scandale. pag. 89.

DIVISION. Malheureux celui qui cause le scandale. 1. Partie. Mais doublement malheureux, celui qui cause le scandale, quand il est spécialement obligé à donner l'exemple. 2. Partie. p. 93.

I. PARTIE. Malheureux celui qui cause le scandale. Pourquoi? 1. parce qu'il est homicide devant Dieu de toutes les ames qu'il scandalise, 2. parce qu'il se charge devant Dieu de tous les crimes de ceux qu'il scandalise. p. 94. 95.

1. Quiconque est auteur du scandale, selon tous les principes de la religion, est homicide des ames qu'il scandalise. Péché monstrueux : car quelle horreur de causer la mort à une ame? Péché diabolique : car selon l'Évangile, le caractère particulier du démon, est d'avoir été dès le commencement du monde homicide des ames. Péché contre le Saint Esprit, parce qu'il attaque directement la charité, & que le Saint-Esprit est personnellement la charité même.

Table & Abrégé

Péché essentiellement opposé à la Rédemption de Jesus-Christ, puisqu'il fait périr ce que Jesus-Christ est venu sauver. Péché dont Dieu nous fera rendre un compte plus rigoureux à son jugement : *Ipse impius in iniquitate sua morietur. Sanguinem autem ejus ac manu tua requiram.* Enfin, péché que tous les jours on commet, sans avoir même intention de le commettre. Il n'est pas nécessaire, pour me rendre criminel en ce point, que je me propose d'un dessein formé, de scandaliser mon frere; il suffit que je fasse ce qui le scandalise, & que je m'en aperçoive : C'est de-là même que cet homicide des âmes est souvent attaché à des choses en apparence très-légères. Tout cela est innocent, dites-vous : mais appelez-vous innocent, ce qui damne le prochain ? p. 95. III.

2. Quiconque est auteur du scandale, se charge devant Dieu de tous les crimes de ceux qu'il scandalise. Quel abîme ! De combien de péchés, par exemple un mauvais conseil n'est-il pas la source ? Or en le donnant, vous devenez responsable de toutes ces suites. Mais les péchés sont personnels. Cela est vrai des autres péchés, & non du scandale, parce que l'homme scandaleux pèche tout à la fois, & pour lui-même, & pour autrui. Mais ces péchés ne m'ont pas même été connus. C'est assez que vous en ayez connu le principe, & que vous ayez eu sujet d'en craindre les funestes effets. Et voilà pourquoi David demandoit à Dieu, qu'il lui fit grace sur deux sortes de péchés : sur les péchés cachés, *ab oculis meis munda me* ; & sur les péchés d'autrui, *& ab alienis parce servo tuo.* Sainte prière que devoient faire sur-tout certaines femmes mondaines ; & prière qui seroit déjà le commencement de leur conversion, toute difficile qu'est la conversion d'une ame scandaleuse. p. III. 118.

II. PARTIE. Doublement malheureux celui qui

des Sermons.

cause le scandale, lorsqu'il est spécialement obligé à donner l'exemple. p. 118. 121.

1. Quel est le crime d'un pere & d'une mere qui scandalisent eux-mêmes & qui corrompent leurs enfans? c'étoit à eux à les former au bien, & ce sont eux qui les tournent au mal. p. 121. 123

2. Quel est le crime d'un maître, qui engage ses domestiques dans ses propres débauches, & qui les rend complices de ses iniquités? Saint Paul traitoit un maître peu vigilant d'infidele & d'apostat: qu'auroit-il dit d'un maître scandaleux? p. 123. 126.

3. Quel est le crime de ces ministres du Seigneur, qui prophéant les plus saintes fonctions, & font rejaillir le scandale de leur vie jusques sur leur ministère? C'est ce qui excitoit contre eux l'indignation de Dieu. Cependant malheur au monde, qui se fait un scandale, non plus absolument de Jesus-Christ, mais de Jesus-Christ dans la personne de ses ministres. Car 1. le Sauveur des hommes nous a prédit ce scandale, afin que nous n'en fussions point surpris.

2. Il nous a dit de les écouter, & non de les imiter. p. 126. 131.

4. Que faut-il dire de ceux que nous appellons les forts dans la foi, parce qu'ils sont nés, & qu'ils ont été élevés dans le sein de l'Eglise Catholique? Sont-ils excusables, lorsqu'au lieu de contribuer, ou à ramener nos freres égarés, ou à confirmer nos freres réunis, ils ne servent par leurs exemples qu'à éloigner les uns davantage, & qu'à replonger les autres dans leur premier aveuglement? p. 131. 134.

5. Que faut-il dire de ceux qui font profession de piété, lorsque dans leur piété ils laissent glisser & appercevoir des défauts, qui décréditent la piété même? Le monde est le premier à s'en scandaliser. C'est souvent une injustice, j'en conviens; mais plus le monde est un censeur sévère, plus nous devons être exacts & réguliers. p. 134 135.

Table & Abrégé

Le fruit de ce discours est, 1. de nous préserver des scandales qu'on nous peut donner. 2. De n'en point donner nous-mêmes. Cet avis vous regarde, vous sur-tout que Dieu a élevés dans le monde, & dont les exemples font plus d'impression. p. 135. 137.

Sermon pour le III. Dimanche de l'Avent, sur la fausse conscience. pag. 138.

DIVISION. Fausse conscience aisée à former. 1. Partie. Fausse conscience dangereuse à suivre. 2. Partie. Fausse conscience, excuse frivole pour se justifier devant Dieu. 3. Partie. p. 141. 142.

I. PARTIE. Fausse conscience aisée à former, 1. dans tous les états du monde en général; 2. particulièrement dans les conditions du monde plus élevées; 3. sur-tout encore à la Cour. p. 142. 147.

1. On se fait aisément dans tous les états une fausse conscience, parce qu'on se fait une conscience, ou selon ses desirs, ou selon ses intérêts. Fausse conscience aisée à former par la raison seule, qu'on se la forme selon ses desirs. Car, dit S. Augustin, tout ce que nous voulons, quelque criminel qu'il soit, nous paroît permis, & même nous paroît bon; & tel est l'ascendant que notre cœur prend sur notre esprit. Fausse conscience non moins aisée à former dans toutes les conditions, parce qu'on se la forme selon ses intérêts. Dès qu'il ne s'agit point de notre intérêt, nous avons une conscience droite, & nous nous déclarons hautement pour la plus sévère morale. Mais l'intérêt commence-t-il à y être engagé, nous commençons à voir tout autrement les choses. De là nous avons une conscience exacte: pour qui? pour les autres, & non pour nous. p. 147. 157.

2. Fausse conscience encore plus aisée à former dans les conditions plus élevées, & parmi les Grands:

soit parce qu'ils ont des intérêts plus difficiles à accorder avec la loi de Dieu, & que la politique leur inspire là-dessus des maximes plus dangereuses : soit parce que tout ce qui les environne contribue à les tromper : flatteurs intéressés, faux conseillers. p. 157. 158.

3. Fausse conscience sur-tout aisée à former dans les Cours des Princes : comment cela ? c'est qu'à la Cour les passions sont beaucoup plus ardentes, les désirs beaucoup plus vifs, & les intérêts beaucoup plus grands. p. 159. 162.

II. PARTIE. Fausse conscience dangereuse à suivre. Car avec une fausse conscience, 1. il n'y a point de mal qu'on ne commette; 2. on commet le mal hardiment & tranquillement; 3. on le commet sans ressource & sans espérance de remède. p. 162. 164.

1. Avec une fausse conscience point de mal qu'on ne commette. A quoi ne se porte pas un ambitieux, un voluptueux, un vindicatif qui se fait une conscience de ses fausses maximes? Que ne firent pas les Juifs? Ils crucifièrent Jésus-Christ. Et que ne faisons-nous pas tous les jours? Aussi qu'est-ce qu'une fausse conscience? un abîme inépuisable de péchés, répond S. Bernard; une mer profonde & affreuse, où se trouvent selon le terme de l'Écriture, des reptiles sans nombre. Ces reptiles nous marquent la subtilité avec laquelle le péché se glisse dans une fausse conscience; & ces reptiles sans nombre, la malheureuse fécondité avec laquelle ils s'y produisent. p. 164. 168.

2. Avec une fausse conscience on commet le mal hardiment & tranquillement : hardiment, parce qu'on n'y trouve dans soi-même nulle opposition; tranquillement, parce qu'on n'en ressent alors aucun trouble, & que la conscience est d'intelligence avec le pécheur. Or la paix dans le péché est le plus grand de tous les maux. Quatre sortes de consciences, que distingue S. Bernard : mais des quatre, la dernière

Table & Abrégé

qui est une mauvaise conscience dans la paix , est la plus à craindre. p. 168. 171.

3. De-là avec une fausse conscience on commet le mal sans ressource. Car la grande ressource du pécheur , c'est une conscience droite & saine qui le condamne intérieurement : & voilà ce qui ramena S. Augustin; sa conscience révoltée contre lui-même. De-là le Prophète voulant, ce semble, engager Dieu à punir les impiétés de son peuple , lui disoit, Seigneur , aveuglez-les : Et c'est pour cela même que je dis tout au contraire: Déchargez, Seigneur, votre colère sur tout le reste : mais épargnez leurs consciences , & ne les aveuglez pas : car ce seroit dès cette vie les réprouver. p. 171. 175.

III. PARTIE. Fausse conscience , vaine excuse pour se justifier devant Dieu. 1. Parce qu'il y a maintenant trop de lumière pour pouvoir supposer ensemble une conscience dans l'erreur & une conscience de bonne foi. 2. Parce qu'il n'y a point de fausse conscience que Dieu ne puisse confondre par une autre conscience droite, je veux dire en premier lieu , par celle des payens : car n'est-il pas étrange que vous vous permettiez aujourd'hui ou que vous vous croyez permises cent choses , dont vous sçavez que les payens se sont fait des crimes ? En second lieu , par la vôtre ; soit telle qu'elle est présentement , mais pour qui ? pour les autres ; soit telle qu'elle a été dans ces premières années où la passion ne vous avoit pas encore corrompus p. 175. 185.

Pour vous préserver ou pour revenir de ce désordre de la fausse conscience , souvenez-vous de deux grandes maximes ; l'une , que le chemin du ciel est étroit ; l'autre , qu'un chemin étroit ne peut jamais avoir de proportion avec une conscience large. p. 185. 186.

Sermon pour le IV. Dimanche de l'Avent, sur
la sévérité de la Pénitence. pag. 187.

DIVISION. Sévérité nécessaire, sévérité douce. La pénitence prise par rapport à nous doit être sévère. 1. Partie. Mais afin de ne pas rebuter nos cœurs, j'ajoute que plus elle est sévère, plus dans sa sévérité même elle devient douce. 2. Partie. p. 192.

I. PARTIE. Sévérité de la pénitence, sévérité nécessaire. Car 1. l'homme dans la pénitence fait l'office de Dieu, en se jugeant lui-même; il doit donc se juger dans la rigueur. 2. L'homme dans la pénitence devient juge, non pas d'un autre, mais de lui-même; il doit donc dans ses jugemens prendre le parti de la sévérité. 3. Du jugement que l'homme fait de lui-même, il y a appel à un autre jugement supérieur qui est celui de Dieu; il doit donc y procéder avec une équité inflexible. p. 192. 194.

1. L'homme dans la pénitence fait l'office de Dieu: c'est à-dire, selon Tertullien, que la pénitence fait en nous la fonction de la justice & de la colère de Dieu. Or comment Dieu nous jugeroit-il dans sa colère? Pour mieux comprendre cette pensée, imaginons-nous que Dieu a fait un pacte avec nous, & qu'il nous dit ce que nous marque expressément l'Apôtre: Jugez vous vous-mêmes, & je ne vous jugerai point. Cela supposé, je dois faire dans ma pénitence ce que Dieu fera un jour dans son jugement. Que fera-t-il? une recherche exacte de toute ma vie: & telle est la recherche que j'en dois faire moi-même en me présentant au tribunal de la pénitence, & en m'accusant. C'est pour cela que David demandoit à Dieu comme une grâce particulière, de ne pas per-

Table & Abrégé

mettre que son cœur consentît jamais à ces *paroles de malice*, & à ces prétextes que le démon nous suggère, pour nous servir d'excuses. Et parce qu'il savoit que le monde est plein de ces faux élus, qui en traitant avec Dieu, prétendent toujours avoir raison, ce saint Roi ne vouloit point de communication avec eux. *Et non communicabo cum electis eorum.* p. 194. 204.

Disons à Dieu comme le même Prophète, en nous confessant criminels : *Guérissez mon ame, Seigneur, parce que j'ai péché contre vous.* Ce n'est ni à mon naturel, ni à mon tempérament, ni au monde que je dois m'en prendre, mais à moi-même. p. 204. 206.

2. L'homme dans la pénitence devient juge, non pas d'une autre, mais de lui-même : & comme nous nous aimons nous-mêmes, la pénitence doit surmonter en nous ce fonds d'amour-propre, & elle ne le peut faire que par une sainte rigueur. Sans cela, à quelles illusions serons-nous sujets ? p. 206. 207.

3. Il y a appel du jugement que nous portons contre nous-mêmes : appel, dis-je, au tribunal de Dieu. Car Dieu dans son jugement, ne jugera pas seulement nos crimes, mais nos *justices*, & en particulier nos pénitences. Or que nous servira-t-il alors de nous être tant épargnés ? Le juge inférieur, remarque S. Chrysostome, doit toujours juger selon la rigueur de la loi. p. 207. 210.

Sévérité raisonnable. Car en quoi consiste l'essentielle sévérité de la pénitence ? c'est à nous réduire aux bornes de la raison que Dieu nous a donnée ; c'est à nous faire combattre, retrancher & détruire dans nous, ce que notre raison condamne malgré nous. Heureux, si nous goûtons cette vérité. Heureux, si pour venger Dieu de nous-mêmes & pour le bien venger, nous faisons passer dans nous-mêmes toute sa colére ; en sorte que nous puissions lui dire comme David : *In me transferunt iræ tuæ.* p. 210. 215.

II. PARTIE. Sévérité de la pénitence, sévérité douce. 1. Elle produit en nous la paix de la conscience. 2. Elle nous remplit de la joie du Saint-Esprit. p. 215. 218.

1. C'est la pénitence exacte & sévère qui produit la paix. Ainsi l'éprouva Magdeleine, lorsque Jesus-Christ touché de la ferveur de sa pénitence lui dit : *Vos péchés vous sont remis; allez en paix.* Mais comment une pénitence sévère qui fait en nous la fonction de la justice & de la colère de Dieu, peut-elle nous donner la paix? C'est que par sa sévérité elle apaise Dieu; qu'en apaisant Dieu, elle nous remet en grace avec Dieu; & que nous remettant en grace avec Dieu, elle nous rassure contre les jugemens de Dieu. p. 218. 222.

2. De cette paix intérieure naît une sainte joie : autre fruit de la sévérité de la pénitence. Qui peut l'exprimer? il faut la sentir pour la connoître. Exemple de S. Augustin. p. 222. 224.

Répondez-moi, dit le mondain, de cette douceur de la pénitence, & je me convertirai. Vous raisonnez mal, reprend S. Bernard. Tout ce que je vous en dirois, ne feroit nulle impression sur un cœur aussi sensuel que le vôtre. Mais commencez par vous vaincre en faisant pénitence, & vous en sentirez la douceur. Mais n'en voyons-nous pas qui dans leur pénitence ne trouvent que des sécheresses? Je le veux : mais qui sont-ils? ceux qui ne veulent faire qu'une fausse pénitence, c'est-à-dire, une pénitence aisée & commode? p. 225. 227.

C'est donc un abus quand nous nous faisons de la sévérité de la pénitence, un obstacle à la pénitence : Et parce qu'il se trouve même des ministres de Jesus-Christ, qui mettent tout leur zèle à nous en faire des peintures effrayantes, qu'arrive-t-il? le libertin en profite, & le foible s'en scandalise. Mais moi, mon Dieu, tandis que vous me confierez le ministère

Table & Abrégé

évangélique, j'annoncerai tout à la fois à votre peuple, sans jamais les séparer, & votre justice & votre bonté : *Misericordiam & judicium cantabo tibi.* p. 227. 232.

Je conclus avec le divin précurseur : *Faites pénitence, parce que le Royaume de Dieu approche*, c'est-à-dire, parce que la mort vient, & qu'elle vient bien-tôt. Combien touchent de près à ce dernier terme? Si je le leur faisois connoître, différeroient-ils à se convertir? Or ce qu'ils feroient, pourquoi ne le faisons-nous pas? Avons-nous une caution contre la mort? p. 232. 234.

Sermon sur la Nativité de Jesus-Christ.

page 235.

DI V I S I O N. Jesus-Christ dans sa naissance est appelé par Isaïe le Prince de la paix; & les Anges annoncèrent aux Pasteurs qu'il apportoit aux hommes la paix sur la terre, *Et in terra pax hominibus.* La paix avec Dieu. 1. Partie. La paix avec nous-mêmes. 2. Partie. La paix avec le prochain. 3. Partie. p. 235. 241.

I. P A R T I E. La paix avec Dieu. Comme pécheurs nous étions ennemis de Dieu, & incapables par nous-mêmes de nous réconcilier avec Dieu. Il nous falloit donc un médiateur, qui pût tout à la fois satisfaire à la justice de Dieu, & nous attirer la miséricorde de Dieu. Or c'est ce que fait Jesus-Christ, en réunissant dans sa personne Dieu & l'homme. p. 241. 242.

1. Nous voyons d'abord dans cet enfant la miséricorde de Dieu incarnée & humanisée. *La grace de Dieu*, dit S. Paul, *a paru* dans ce mystère, & s'est rendue sensible. Jusques-là Dieu n'avoit encore eu que des pensées de paix, comme parle le Prophète,

mais aujourd'hui il en vient à l'effet; & il les exécute en nous donnant un rédempteur. p. 242. 244.

2. Cependant Dieu n'oublie point ses intérêts : car si nous voyons dans le rédempteur qu'il nous donne, la miséricorde de Dieu incarnée & humanisée, nous y voyons au même tems la justice de Dieu satisfaite & pleinement vengée par la pénitence que ce Sauveur commence à faire pour nous. p. 244. 246.

Voici donc l'idée naturelle que nous devons avoir de ce mystère, exprimée dans ces belles paroles de l'Apôtre : *Dieu étoit dans Jesus Christ, réconciliant le monde avec soi.* p. 246. 249.

Cependant avec la pénitence de Jesus-Christ notre Sauveur, il faut encore la nôtre, pour consommer l'affaire de notre salut. Il faut de notre part une pénitence semblable à celle de Jesus Christ, qui puisse être unie à celle de Jesus Christ, & par conséquent une pénitence solide, efficace, sévère comme celle de Jesus-Christ. p. 249. 252.

II. PARTIE. La paix avec nous-mêmes. Jesus-Christ nous en découvre les deux sources : qui sont, 1. l'humilité de cœur ; 2. la pauvreté de cœur. p. 252. 254.

1. C'est dans ce mystère qu'un Dieu-homme nous prêche hautement l'humilité ; & c'est de l'humilité que dépend non-seulement notre sainteté ; mais notre félicité dans la vie. Car ce qui fait perdre si souvent la paix à notre cœur, n'est ce pas notre orgueil & notre ambition ? *Apprenez donc de moi*, vous dit Jesus-Christ, *que je suis humble de cœur*, apprenez à l'être comme moi. Alors *vous trouverez le repos de vos âmes.* Et ne pensez pas que cette humilité de cœur soit une foiblesse : ç'a été la vertu des forts, la vertu des sages, la vertu d'un Dieu, qui s'est revêtu de notre chair pour nous en donner un modèle sensible. p. 254. 261.

2. Une autre source de nos combats intérieurs ;

Table & Abrégé

c'est l'attachement aux biens de la terre; & le remède, c'est le détachement Evangélique. Un Chrétien pauvre de cœur jouit toujours d'un repos inaltérable. Or c'est cette pauvreté de cœur que votre Sauveur vient encore vous enseigner : c'est ce que vous préchent l'étable, la crèche, les langes de cet enfant-Dieu. Il ne commence pas seulement à l'enseigner, mais à la persuader au monde. De pauvres pasteurs se retirent d'auprès de lui comblés de joie : des riches, ce sont les Mages, viennent à ses piés déposer leurs trésors, & se faire un mérite & un plaisir d'y renoncer. p. 261. 265.

III. PARTIE. La paix avec le prochain. L'Apôtre exhortant les Romains à la charité, leur disoit : *Si cela se peut, & autant qu'il est en vous, conservez la paix avec tous les hommes.* Toutes ces paroles sont remarquables. Or quel est le principe de cette paix ? une sainte conformité avec Jesus-Christ naissant. 1. C'est un Dieu qui se dépouille pour nous de tous ses intérêts. 2. C'est un Dieu qui nous prévient, selon le langage du Prophète, de toutes les bénédictions de sa douceur. Deux moyens pour entretenir une paix éternelle avec nos freres, désintéressement & douceur. p. 265. 268.

1. C'est un Dieu qui par amour pour nous se dépouille de tous ses intérêts ; qui de maître se fait obéissant, de grand petit, de riche pauvre : & ce désintéressement est le plus nécessaire & le plus sûr moyen pour concilier les cœurs. Moyen nécessaire : car de prétendre vivre en paix avec le prochain, tandis qu'on est dominé par l'intérêt, c'est se flatter d'une espérance chimérique : mais aussi, moyen sûr ; ôtez l'intérêt, plus de divisions, de querelles, de procès, la paix régnera par tout. p. 268. 271.

2. Ce n'est pas seulement l'intérêt qui trouble la paix entre vous & le prochain : ce sont encore vos aigreurs, vos emportemens, vos fiertés. Mais un

second moyen pour la maintenir cette paix si désirable, c'est la douceur. Or rentrez dans l'étable de Bethléem; vous y verrez un Dieu qui vous prévient, un Dieu qui vous recherche, & qui vous apprend, pour le bien de la paix, à prévenir & à rechercher vos freres. p. 271. 274.

Quel est notre aveuglement? Dans ce tems où Dieu nous afflige par le fléau de la guerre, nous lui demandons une paix qui ne dépend pas de nous, & dans le cours de la vie nous ne travaillons à rien moins qu'à nous procurer la véritable paix qui est entre nos mains. p. 274. 276.

Compliment au Roi. p. 276. 280.



AUTRE AVENT.

Sermon pour la fête de tous les Saints, sur la Sainteté. page 283.

DI V I S I O N. La sainteté trouve dans les esprits & dans les cœurs des hommes trois grands obstacles à surmonter le libertinage, l'ignorance, & la lâcheté. Les libertins la censurent: les ignorans la prennent mal, & n'en ont que de fausses idées, enfin les lâches la regardent comme impossible, & désespèrent d'y parvenir. Or montrons aux premiers, que supposé l'exemple des Saints leur libertinage est insoutenable. 1. Partie. Aux seconds, que supposé l'exemple des Saints leur ignorance est sans excuse. 2. Partie. Et aux derniers, que supposé l'exemple des Saints leur lâcheté n'a plus de prétexte. 3. Partie p. 285. 288.

I. P A R T I E. Libertinage insoutenable supposé l'exemple des Saints. C'est de tout tems que les libertins ont combattu la sainteté. Saint Jérôme nous

Table & Abrégé

marque sur-tout deux artifices dont ils se sont servis contre elle. 1. Ils l'ont contestée comme fausse. 2. Ils l'ont décriée comme défectueuse. Comme fausse, prétendant qu'il n'y avoit point de vraie sainteté : comme défectueuse, se persuadant & voulant persuader aux autres qu'elle étoit au moins sujette à mille défauts. L'exemple des Saints détruit ces deux préjugés. p. 288. 290.

1. Le libertin ne veut point reconnoître de vraie sainteté, & traite tout ce que nous appellons sainteté, d'hypocrisie. Malignité également injurieuse à Dieu & pernicieuse aux hommes. Mais quelque présomp-tueux que soit le libertinage, jamais il ne se soutiendra contre certains exemples irréprochables que Dieu lui oppose pour le confondre : ce sont ceux des Saints. Il y a dans le monde des hypocrisies, c'est-à-dire, de fausses saintetés, il faut l'avouer : mais de-là même S. Augustin conclut qu'il y a donc aussi une vraie sainteté, puisque la fausse sainteté n'est qu'une imitation de la vraie. Cette vraie sainteté est rare, je le sçais : mais n'y eût-il dans le monde qu'un vrai Saint, son exemple suffit pour la condamnation du libertin. Or pour un juste dont l'exemple suffiroit, Dieu nous en découvre aujourd'hui une multitude innombrable. Ce sont ces Saints glorifiés dans le ciel : ces hommes en qui la grace a opéré tant de merveilles, à qui elle a inspiré de si grands sentimens, à qui elle a fait faire de si grandes actions. Exemples mémorables, exemples convaincans. p. 290. 299.

2. Le libertin au moins tâche de décrier la sainteté, en lui imputant des défauts prétendus. Mais si les Saints ont des défauts, ce n'est pas à la sainteté qu'il s'en faut prendre, puisqu'ils ne sont pas Saints par-là. D'ailleurs, est-il juste d'exiger de la vraie piété qu'elle rende tout à-coup les hommes parfaits ? Je pourrois m'en tenir là pour la confusion de l'impie : mais l'Eglise va plus loin. Elle lui fait voir dans

cette troupe glorieuse de Saints que nous honorons, des hommes vraiment irrépréhensibles au sens même que le monde les veut. Leurs siècles les ont reconnus tels qu'on nous les dépeint. Les siècles suivans les ont canonisés; & c'est sur le témoignage du monde entier que nous leur rendons un culte si solennel. p. 299. 302.

II. PARTIE. Ignorance sans excuse, supposé l'exemple des Saints. Car l'exemple des Saints nous fait connoître en quoi consiste la vraie sainteté, & nous apprend qu'elle est toute renfermée dans les devoirs de notre condition. Sainteté raisonnable, qui se fait estimer par elle-même. p. 302. 306.

Les Saints ne se font point précisément sanctifiés par des œuvres éclatantes & particulières; ce n'étoit point là le fonds de leur sainteté: car 1. ils pouvoient être Saints sans cela. 2. Avec cela ils pouvoient n'être pas Saints. p. 306. 308.

Par où donc les Saints ont-ils été Saints? ils n'ont été Saints, que parce qu'ils ont rempli les devoirs de leur état; 2. & ils n'ont rempli les devoirs de leur état, que parce qu'ils étoient Saints. Aussi est ce cette fidélité constante à nos devoirs qui nous coûte. p. 308. 313.

III PARTIE. Lâcheté sans prétexte, supposé l'exemple des Saints. Cet exemple est une preuve convaincante; 1. que la sainteté n'a rien d'impraticable pour nous; 2. qu'elle n'a rien même de si difficile dont elle ne porte avec soi l'adoucissement. p. 313. 314.

1. Rien d'impraticable pour nous dans la sainteté. Dieu nous le fait connoître sensiblement en nous mettant devant les yeux des millions de Saints, qui ont été dans le monde, ce que nous ne voulons pas qu'on y puisse être. C'est cette pensée qui convertit saint Augustin. p. 314. 318.

2. Rien même de si difficile dans la sainteté, qui

Table & Abrégé

ne porte avec soi son adoucissement. Que puis-je répondre, quand on me fait voir dans les Saints des hommes comme moi, qui ont tout entrepris & tout souffert avec joie ? p. 318. 322.

Mais après tout comment être Saint, & vivre en certains états du monde ? Comment ? Si ces états, étoient incompatibles avec la sainteté, Dieu ne vous y auroit pas appelés, & il ne vous permettroit pas d'y demeurer. Point d'état où il n'y ait eu des Saints. Regardez dans votre état ceux qui s'y sont sanctifiés, & formez-vous sur ces modèles. p. 322. 326.

Compliment au Roi. p. 326. 328.

Sermon pour le I. Dimanche de l'Avent sur le Jugement dernier. pag. 329.

DIVISION. Dieu a tout fait, & pour lui-même, & pour ses Elus. D'où S. Chrysostome conclut, que quand Dieu s'est déterminé à juger le monde, il a eu deux vues principales: l'une, de se faire justice à lui-même; & l'autre, de la faire à ses prédestinés. Jugement qui vengera Dieu des outrages qu'il a reçus du monde. 1. Partie. Jugement qui vengera les élus de Dieu des injustices que leur a fait le monde. 2. Partie. p. 331. 333.

I. PARTIE. Jugement qui vengera Dieu, 1. en général, des outrages que lui font maintenant les hommes; 2. en particulier, de ceux que lui font certains hommes insolens dans leur impiété. p. 333. 335.

1. Dieu en général s'élèvera pour juger lui-même sa cause. Maintenant il la laisse entre les mains des hommes, & il les charge de défendre ses droits. Mais qu'arrive t-il? cette cause de Dieu mise entre les mains des hommes est tous les jours abandonnée & lâchement trahie. Or c'est en cette vue que David disoit à Dieu: Levez-vous, Seigneur, & montrez

des Sermons.

aux hommes, que malgré vos lenteurs passées, vous sçavez enfin vous rendre à vous même une pleine justice des outrages que vous avez reçus. Oui, il le sçait, & il le fera dans son dernier jugement. p. 335. 343.

Aussi il n'appartient qu'à Dieu d'être en dernier ressort & sans appel juge & partie dans sa propre cause. Pourquoi ? parce qu'il n'y a point, répond saint Chrysostome, de juge si éclairé que lui, si intégrè que lui, si puissant que lui. Il se vengera, ajoute le même Pere, parce qu'il ne convient qu'à lui d'être saint & irrépréhensible dans ses vengeances. p. 343. 345.

2. Quels sont en particulier ces outrages que Dieu aura reçus de l'impie, & dont il viendra se faire justice à lui-même ? David les réduit à trois ; 1. l'impie a dit dans son cœur, Il n'y a point de Dieu : *Dixit in corde suo, Non est Deus* : outrage à la divinité ; 2. il a dit, s'il y a un Dieu, ou il n'a pas vu, ou il a oublié le mal que j'ai commis : *Dixit in corde suo, Oblivus est Deus ; avertit faciem suam, ne videat* : outrage à la providence ; 3. il a dit : Quand ce Dieu dont on me menace auroit vu mon péché & qu'il s'en souviendrait, il ne me damnera pas pour si peu de chose : *Dixit in corde suo, Non requiret* : outrage à la justice de Dieu vindicative. Trois articles capitaux sur lesquels Dieu confondra le pécheur libertin. p. 345. 347.

Parce que l'impie aura refusé de reconnoître la divinité, Dieu se fera voir à lui dans tout l'éclat de sa gloire. Parce que l'impie aura outragé la Providence, en disant, Ou Dieu n'a pas sçu, ou il a oublié le mal que j'ai fait ; Dieu pour lui montrer qu'il a tout sçu, & qu'il se souvient de tout, révélera devant ses yeux & aux yeux de l'univers tout ce qu'il y a eu de plus honteux & de plus caché dans sa vie. Parce que l'impie aura dit, Quelque connoissance que Dieu puisse

Table & Abrégé

avoir de mes crimes, il ne me punira pas pour si peu de chose; Dieu se fera un devoir particulier de venger sa justice de ce blasphème : comment? en l'exerçant cette justice redoutable sur le pécheur, & en le condamnant sans miséricorde. p. 347. 352.

La seule ressource qui vous reste maintenant, pécheur, c'est la pénitence. p. 352. 355.

II. PARTIE. Jugement qui vengera les élus de Dieu. Ces élus de Dieu, ce sont; 1. les justes; 2. les humbles; 3. les pauvres; 4. les foibles. p. 355. 357.

1. Dieu viendra pour venger les justes, j'entends les vrais justes, en les séparant des hypocrites. Ainsi, selon l'oracle de Job, *La joie de l'hypocrite finira, & son espérance périra*, parce que son hypocrisie sera démasquée. Mais au contraire la gloire des justes sera de paroître devant toutes les créatures intelligentes, & que l'on discerne enfin la droiture de leurs actions & la pureté de leurs intentions. p. 357. 363.

2. Il viendra pour venger les humbles en les glorifiant. Leur humilité passoit pour petitesse d'esprit & pour bassesse de cœur; mais Dieu la relevera & la couronnera p. 363. 365.

3. Il viendra pour venger les pauvres en les béatifiant. Combien de pauvres souffrent sur la terre par la dureté des riches? Mais tandis que les riches, ces riches impitoyables, seront frappés d'un éternel anathème, les pauvres mis en possession d'une souveraine béatitude seront bien dédommagés de cette inégalité de conditions qui les avoit réduits dans le besoin & dans la misère. p. 365. 369.

4. Il viendra pour venger les foibles. Maintenant ils sont dans l'oppression. Mais la scène changera. Au lieu que le foible étoit sous les pieds, il se verra sur la tête de ces grands du monde, qui faisoient pour l'accabler, un si criminel abus de leur grandeur. p. 369. 371.

Conclusion : Dieu dans son jugement séparera les

des Sermons.

justes d'avec les hypocrites & les impies ; séparez-vous-en dès à présent par une solide piété. Il glorifiera les humbles ; humiliez-vous. Il béatifiera les pauvres ; assistez-les. Il relèvera les foibles ; protégez-les. Et vous justes , humbles , pauvres , foibles soutenez-vous dans votre justice, dans votre obscurité, dans votre pauvreté, dans votre foiblesse par l'attente de ce grand jour, qui sera le jour du Seigneur & le vôtre. p. 371. 373.

*Sermon pour le II. Dimanche de l'Avent, sur
le respect humain. pag. 374.*

DI V I S I O N. Indignité du respect humain par rapport à nous-mêmes. 1. Partie. Désordre du respect humain par rapport à Dieu. 2. Partie. Scandale du respect humain par rapport au prochain. 3. Partie. Les deux premiers points regardent ceux qui sont les esclaves du respect humain, & le troisième ceux qui en sont les auteurs. p. 374. 376.

I. P A R T I E. Indignité du respect humain, parce que c'est ; 1. une servitude honteuse ; 2. une lâcheté méprisable. p. 376.

1. Servitude honteuse : car qu'y a-t-il de plus servile que d'être réduit, ou plutôt de se réduire soi-même à la nécessité de régler sa religion & toute sa conduite sur le caprice des autres & sur les vains jugemens du monde ? Les anciens Philosophes, dit S. Augustin, adoroient, pour se conformer à la multitude, des Dieux qu'ils méprisoient ; & nous par un autre respect humain nous outrageons le Dieu que nous adorons. Imitons plutôt les Hébreux, qui demandoient à quitter l'Egypte, & à se retirer au désert pour y pouvoir sacrifier librement au Dieu d'Israël. p. 376. 381.

Servitude du respect humain. d'autant plus hon-

Table & Abrégé

teuse, que c'est l'effet d'une petitesse d'esprit & d'une foiblesse de cœur que nous tâchons, mais en vain, de nous cacher à nous-mêmes. Nous nous laissons troubler; de quoi? d'une parole: & par qui? par des hommes vains, dont souvent toute la légèreté nous est connue aulli bien que l'impiété. p. 381. 385.

2. De là, caractère de servitude qui porte encore avec soi un caractère de lâcheté. Lâcheté odieuse: lâcheté impardonnable: lâcheté réprouvée dans l'Evangile: lâcheté que les payens mêmes ont condamnée dans les Chrétiens. Exemple de ce sage Empereur, pere du grand Constantin. p. 385. 387.

Ah! souvenons-nous de tant de Martyrs nos freres en Jesus-Christ. N'allons pas si loin: cette Cour est composée d'hommes fameux par leur bravoure: pourquoi dans les choses de Dieu devenons-nous, selon la figure de l'Evangile, comme le roseau? Que n'imitons-nous Jean-Baptiste? Si nous sçavons nous affranchir du monde, le monde tout perverti qu'il est, nous respectera. p. 387. 390.

II. PARTIE. Désordre du respect humain, 1. parce que le respect humain détruit dans le cœur de l'homme le fondement de la religion, qui est l'amour de Dieu; 2. parce qu'il fait tomber l'homme dans les plus criminelles apostasies; 3. parce qu'il arrête dans l'homme l'effet des graces les plus puissantes; 4. parce que c'est ainsi l'obstacle le plus fatal à la conversion de l'homme mondain. p. 390. 391.

1. Il détruit dans le cœur de l'homme l'amour de Dieu, j'entends cet amour de préférence que nous devons à Dieu: car il nous fait respecter la créature plus que Dieu. Et voilà ce que Tertullien reprochoit aux payens, quand il leur disoit: *Vous craignez plus César que Jupiter même.* A combien de Chrétiens peut-on faire le même reproche! p. 391. 394.

2. Le respect humain fait tomber l'homme dans les plus criminelles apostasies. Et ne puis-je pas en

effet, après S. Cyprien, traiter d'apostasies, tant d'irrévérances qu'il vous a fait commettre en présence de cet Autel, que j'aurois bien plus droit d'appeler l'Autel du Dieu inconnu, que celui dont parle S. Paul? *Ignoro Deo.* p. 395. 397.

3. De-là même qu'arrive-t-il? c'est que le respect humain arrête l'effet des graces de Dieu les plus puissantes, & devient encore par-là l'obstacle le plus fatal à la conversion de l'homme mondain. On se sent de bonnes dispositions; mais une fausse crainte du monde & de ses raisonnemens, fait tout évanouir. C'est donc maintenant que je conçois la vérité de cette parole de Tertullien: *Je suis assuré de mon salut, si je ne rougis point de mon Dieu.* Car si je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de mes devoirs. Le coup du salut pour Magdeleine, fut de ne point écouter le monde. p. 398. 403.

III. PARTIE. Scandale du respect humain; c'est-à-dire, scandale que causent dans le monde ceux qui par leurs discours ou par leur conduite servent à y entretenir le respect humain. 1. Scandale qui va spécialement à la destruction du culte de Dieu: en voilà la nature; 2. scandale d'autant plus pernicieux qu'il se répand avec plus de facilité: en voilà le danger; 3. scandale qu'il vous est d'autant plus étroitement ordonné d'éviter, grands du monde, que de votre part, il devient beaucoup plus contagieux: voilà par rapport à vous les obligations qui en naissent; 4. scandale que vous pouvez aisément corriger en opposant au respect humain votre bon exemple: en voilà le remède. p. 404. 405.

1. Scandale qui va spécialement à la destruction du culte de Dieu. En raillant de la piété & de la religion on la décrédite, & l'on contribue par-là à l'abolir. p. 405. 407.

2. Scandale le plus contagieux & le plus prompt à se communiquer. C'est ce qui porta l'invincible Ma-

Table & Abrégé

tathias à sacrifier lui-même & à frapper du coup mortel un Israélite qu'il vit sur le point d'adorer publiquement l'idole, de peur que l'exemple d'un seul toléré n'ébranlât toute la nation; & je puis dire qu'un mot, qu'un regard, qu'un exemple corrompt de nos jours plus de Chrétiens, que tout ce qu'ont autrefois inventé les tyrans pour exterminer le Christianisme. p. 407. 410.

3. De-là naît pour toutes les personnes qui ont quelque autorité dans le monde, une obligation plus étroite d'être exemplaires dans l'exercice de leur religion; & cet exemple qu'ils donnent est; 4. le remède le plus efficace contre le scandale du respect humain. Car qui ne sçait pas quelle impression fait sur les esprits l'exemple des grands? Exemple d'Eléazar. p. 410. 411.

Que doit donc dire un pere à ses enfans? Que doit dire un maître à ses domestiques? Que devons-nous faire chacun dans notre condition? tout ce qui dépend de nous pour affermir la religion dans l'esprit de ceux que Dieu nous a soumis. p. 412. 413.

Je parle dans la Cour d'un Prince qui donne du crédit à la religion; & ce que j'aurois à craindre, c'est qu'au lieu que le respect humain faisoit autrefois à la Cour des libertins, il n'y fit maintenant des hypocrites. Mais outre que la religion prendroit au moins par-là le dessus, ne laissons pas, vous dirois-je, de nous prévaloir de l'heureuse disposition des choses. Quand le respect humain nous attache à nos devoirs, quoiqu'il ne soit ni saint, ni louable, il n'est pas toujours inutile. Concluons: Heureux celui qui ne sera point scandalisé de Jesus-Christ. Le Sauveur du monde n'exceptoit point de cette béatitude ceux qui habitent dans les Palais des Rois. C'est le même Evangile qu'on nous annonce à tous; & nous devons tous également le recevoir & le pratiquer sans en rougir. p. 413. 416.

Sermon

*Sermon pour le III. Dimanche de l'Avent, sur
la sévérité évangélique, p. 417.*

DIVISION. Trois caractères de la sévérité évangélique : un plein désintéressement, 1. Partie. Une sincère humilité, 2. Partie. Une charité patiente & compatissante, 3. Partie, p. 417. 421.

I. P A R T I E. Désintéressement, premier caractère de la sévérité évangélique. Pour développer ce point important, s'il faut mesurer la sévérité chrétienne par quelque règle, ce ne doit être, 1. ni par la difficulté des choses qu'on entreprend ; 2. ni par l'éclat d'une vie extérieurement mortifiée ; 3. ni par un certain zèle de réforme ; 4. ni par un abandon même effectif de certains intérêts particuliers : mais par un désintéressement général, absolu, sincère, p. 421. 423.

2. Ce n'est point par la difficulté des choses qu'on entreprend : pourquoi ? par la raison qu'en donne saint Chrysostôme, sçavoir que les choses même les plus difficiles nous deviennent faciles & agréables dans la vûe d'un intérêt humain ; & qu'il y auroit alors plus de peine à s'en abstenir, qu'à les faire. p. 423. 425.

2. Ce n'est point par une vie extérieurement mortifiée ; en voici la preuve : c'est que dans cet extérieur de mortification, il peut encore y avoir un intérêt caché où la nature se trouve. Ainsi les Pharisiens paroissoient mortifiés, pour se rendre maîtres des esprits, & pour parvenir à leurs fins, p. 425. 429.

3. Ce n'est point par un certain zèle de réforme & de maintenir la discipline ; car ce zèle ne coûte rien dans les discours. Mais voulons-nous connoître si c'est l'effet de la vraie sévérité de l'Évangile, voyons si ce zèle nous rend moins intéressés, & s'il nous dé-

Table & Abrégé

gage de ces vûes humaines qui infectent ce qu'il y a de plus sacré dans le culte de Dieu , p. 429. 433

4. Ce n'est point même par l'abandon effectif de quelques intérêts particuliers , puisqu'il est aisé , dit saint Augustin , de renoncer à un intérêt pour un autre intérêt. Il faut donc , si nous voulons être vraiment sévères selon l'esprit de l'Évangile , que notre désintéressement soit général , entorte que nous ne cherchions que Dieu , qu'il soit absolu ; sans condition & sans réserve ; qu'il soit sincère , sans tout ce raffinement de la fausse sévérité , p. 433. 437.

II. P A R T I E. Humilité , second caractère de la sévérité évangélique. Rien de plus parfait que cette sévérité ; mais rien aussi de plus exposé à la tentation de l'orgueil. Cependant , dit saint Bernard , être humble , & être sévère à soi-même , ce ne sont point deux choses distinguées dans les maximes de J. C. C'est ce qui l'engagea à se déclarer si hautement contre les Pharisiens. Peinture des Pharisiens & de leur orgueil. Or si le Fils de Dieu n'a pû supporter ce faste dans les Pharisiens qui ne lui appartenoient en rien , comment dit S. Grégoire le supportera-t-il dans nous qui sommes ses disciples ? Cependant est-il un désordre plus commun ? p. 437. 443.

Ce n'est pas qu'en bien des rencontres nous ne fassions les humbles , mais d'une humilité , dit saint Jérôme , qui ne risque rien. Vous diriez qu'il suffit d'être sévère , pour être plein de soi-même. On veut pratiquer le Christianisme dans toute la sévérité ; mais on veut en avoir l'honneur. De-là vient qu'on aime en tout la singularité : bien différens en cela de saint Augustin , qui pensant à se convertir , n'évita rien plus soigneusement , que de le faire avec bruit , p. 443. 446.

Or ce levain de l'orgueil ; 1. corrompt tout le mérite de notre sévérité , puisque ce n'est plus Dieu qui

des Sermons.

en est le motif ; 2. en détruit même le fonds & la substance. Car la sévérité chrétienne consiste à se faire violence : nulle violence quand on suit la nature ; & n'est-ce pas la nature que l'on suit , en suivant son orgueil ? La vraie austérité du Christianisme est donc d'être humble, & de chercher l'obscurité. Ce n'est point , mon Dieu , aux sages du monde , ce n'est pas même aux sages dévôts , à ces dévôts superbes , que vous avez révélé ces vérités ; c'est aux petits & aux humbles : soyez-en béni , p. 446. 451.

III. P A R T I E. Charité, troisième caractère de la sévérité évangélique. Comment accorder l'une & l'autre , puisque la charité , selon saint Paul , couvre tout , & supporte tout , & qu'au contraire la sévérité fait profession de n'excuser rien , & de ne pardonner rien ? Pour comprendre ce mystère , il n'y a qu'à distinguer les objets. L'Évangile veut que nous soyons sévères , mais pour qui ? pour nous-mêmes , & non pour les autres. Or la sévérité pour nous-mêmes , & la charité pour les autres , ce sont deux devoirs qui , bien loin de se combattre , s'entretiennent mutuellement , p. 451. 454.

En effet , c'est en pratiquant la charité à l'égard des autres , qu'on pratique à l'égard de soi-même , ce qu'il y a dans la sévérité chrétienne , de plus difficile & de plus parfait. Car être charitable , c'est être patient , modéré , doux , discret , détaché de soi-même. Or pour cela quelles violences ne faut-il pas se faire en milles rencontres ? Mais quel est le désordre ? c'est qu'au lieu d'exercer cette sévérité envers nous-mêmes , nous l'employons toute contre nos frères. Exemple des Pharisiens , & application de ce même exemple à nos mœurs , p. 454. 461.



Table & Abrégé

Sermon pour le IV. Dimanche de l'Avent , sur
la Pénitence , pag. 462.

DIVISION. Pour pouvoir compter sur notre pénitence , il en faut juger par les fruits. Or ces *dignes fruits* dont parloit Jean-Baptiste en prêchant aux Juifs , & qui rendent la pénitence efficace , se réduisent à trois : à retrancher la cause du péché , 1. Partie. A réparer les effets du péché , 2. Partie. A assujettir le pécheur aux remèdes du péché , 3. Partie , p. 462. 465.

I. PARTIE. Retrancher la cause & la matiere du péché , premier caractère à quoi nous devons reconnoître la vraie pénitence. Cette maxime est fondée sur deux principes , p. 465.

Premier principe : on n'aime point le péché comme péché ; mais on aime la matiere & la cause du péché. De ce principe il s'ensuit que ce n'est point absolument par la haine du péché , considéré comme péché , qu'il faut distinguer la vraie pénitence : mais par le renoncement à tout ce qui fait le péché. C'est par-là que l'homme pénitent , selon les paroles de l'Apôtre , doit s'éprouver lui-même. *Supprimez toutes les paroles* , disoit le Prophète , & *convertissez-vous*. Vous êtes du monde , & ce qui vous porte à mille péchés , c'est une dépense qui excède vos forces : retranchez cette dépense. Vous aimez le jeu , & c'est ce qui vous perd : retranchez ce jeu , p. 465. 473.

Second principe : on n'est pas toujours maître de ses pensées , mais on est toujours responsable de ses actions : & quand nous venons à succomber dans une occasion dangereuse d'où nous avons pû sortir , on n'a jamais droit de dire alors , Je ne pouvois pas me défendre de ce péché ; mais on doit dire , Je ne le vou-

des Sermons.

lois pas. Vous êtes foible, il est vrai; mais vous vous jouez donc de Dieu, si dans le moment que vous pleurez votre péché, vous n'en voulez pas retrancher l'occasion. Cependant on traite un Confesseur d'homme difficile & scrupuleux, lorsqu'il suspend pour ceux qui ne veulent pas éviter certaines occasions, la grace de l'absolution. Quand donc la suspendra-t-il? Mais ce sont des occasions que je ne puis quitter: vous les quitteriez s'il s'agissoit de votre fortune. Mais ce sont des liens que je ne puis rompre sans éclat & sans scandale: le grand scandale est plutôt de ce que vous ne les rompez pas. Mais Dieu me protégera: confiance présomptueuse qui ne va qu'à tenter Dieu, & qu'à fomenter votre impénitence, p. 474. 480.

II. PARTIE. Réparer les effets du péché, second caractère à quoi nous devons reconnoître la vraie pénitence. Car la pénitence est une partie de la justice, & la justice demande nécessairement une réparation. Sur cela deux maximes importantes de l'Écriture, p. 480. 481.

Première maxime: pour se convertir efficacement; il faut faire, selon la parole de Jean-Baptiste, de dignes fruits de pénitence: c'est-à-dire, suivant l'explication de S. Grégoire, ne pas seulement pleurer le passé, mais produire dans l'avenir des fruits de grace & de salut. Or quels sont ces fruits? réparer les effets du péché par des œuvres directement contraires au péché même, selon les différentes especes. Par exemple, réparer les effets de la calomnie par le rétablissement de l'honneur, p. 481. 483.

Dignes fruits de pénitence, parce qu'il faut pour les produire, que le pécheur fasse des efforts dont il n'y a que la vraie pénitence, qu'une pénitence surnaturelle qui soit capable. Fruits proportionnés, à quoi? à l'offense. On ne répare pas l'injustice par l'aumône, ni la médisance par la prière. Fruits né-

Table & Abrégé

cessaires ; en vain imaginerons-nous des tempéramens ; il en faut toujours revenir à la décision de S. Augustin : *Le péché n'est point remis , si le dommage n'est rétabli.* Fruits certains & non suspects : on ne soupçonnera jamais un pécheur qui veut bien se soumettre à une telle satisfaction , de n'être pas bien converti , p. 483. 489.

Seconde maxime : il ne suffit pas de faire pénitence devant Dieu ; il faut encore la faire devant les hommes , en réparant le scandale. Car le scandale est une partie du péché. Mais on veut toujours garder les mêmes apparences , vivre toujours dans le même faste , être toujours dans les mêmes sociétés. Est-ce ainsi que tant de fameux pénitens dans l'ancienne loi & dans la loi nouvelle , se sont convertis ? Apprenons comme eux à faire cesser , non-seulement le mal , mais l'apparence du mal. Ayons là-dessus égard au jugement du monde , qui ne condamne pas seulement le péché , mais les apparences du péché & qui s'en scandalise , p. 489. 495.

III. P A R T I E. S'assujettir aux remèdes du péché , troisième caractère de la vraie pénitence. Deux sortes de remèdes , 1. les uns pour nous garantir du péché ; 2. les autres pour punir le péché , p. 495. 496.

1. Remèdes préservatifs & propres à nous garantir du péché. Il n'y a personne qui par les différentes épreuves qu'il en a faites , n'ait connu , ou du moins ne puisse connoître ce qui seroit capable de le préserver du péché , & de le maintenir dans l'ordre. Or la preuve convaincante d'une sincère conversion est de prendre ces moyens. Divers exemples , p. 496. 501.

2. Remèdes , pour ainsi dire , correctifs & propres à punir le péché. Si le châtement , un châtement volontaire & rigoureux , suivoit de près le péché , il n'y a point de passion ni d'habitude qu'on ne déracinât. Ce n'est pas à dire que la pénitence soit une vertu servile : car on peut se punir par amour & par zèle de sa

perfection. Ainsi quand l'Eglise autrefois punissoit par des peines canoniques chaque espece de péché, elle ne croyoit pas ôter par-là aux fidèles cet esprit d'adoption qu'ils avoient reçu dans la loi de grace. Faisons maintenant ce que faisoit l'Eglise dans ces premiers siècles, n'attendons pas que Dieu nous punisse lui-même, p. 501. 506.

Sermon sur la Nativité de Jesus-Christ,

pag. 507.

DIVISION. Naissance de Jesus-Christ, mystère de crainte, & mystère de consolation. Etes-vous de ces mondains qui, aveuglés par le Dieu du siècle, quittent la voie du salut, pour suivre la voie du monde? craignez, parce que ce mystère va vous découvrir des vérités bien affligeantes, 1. Partie. Etes-vous de ces Chrétiens fidèles, qui cherchent Dieu en esprit & en vérité? consolez-vous, parce que ce mystère vous découvrira des trésors infinis de grace & de miséricorde, 2. Partie, p. 507. 512.

I. PARTIE. Mystère de crainte : pourquoi? parce que ce Sauveur qui vous est né, n'est peut-être pour vous rien moins qu'un Sauveur; & cela par les fausses idées que vous vous en formez, & par l'abus que vous faites de sa miséricorde. 1. Vous voulez qu'il vous sauve, mais vous vous mettez peu en peine qu'il vous délivre de vos péchés; 2. vous voulez qu'il vous sauve, mais vous prétendez qu'il ne vous en coûte rien; 3. vous voulez qu'il vous sauve, mais vous ne voulez pas que ce soit par les moyens qu'il a choisis. Trois contradictions qui portent avec elles leur condamnation, & qui doivent bien vous faire trembler, p. 512. 513.

1. Vous voulez que ce Dieu-homme vous sauve, mais vous ne voulez pas qu'il vous délivre de vos pé-

Table & Abrégé

chés : première contradiction. Car il n'est Sauveur que pour vous affranchir de la servitude du péché, selon la parole de l'Ange à Joseph : *Vous l'appellerez Jesus, parce qu'il délivrera son peuple de ses péchés.* De quelle passion, de quelle inclination vicieuse ce Sauveur vous a-t-il délivrés, & avez-vous voulu qu'il vous délivrât ? Il n'est donc pas plus votre Sauveur, que s'il n'étoit pas né pour vous. Les Juifs n'ont regardé le Messie qu'ils attendoient, que comme le restaurateur du Royaume d'Israël. Tel est notre malheur. Nous invoquons Jesus-Christ pour les biens de cette vie, mais avec une indifférence entière pour les biens de l'autre, p. 513. 520.

2. Nous voulons que ce Dieu-homme nous sauve, mais sans qu'il nous en coûte rien : seconde contradiction. Car il n'est notre Sauveur, qu'à condition que nous nous sauverons nous-mêmes avec lui & par lui. Il faut donc que nous accomplissions comme l'Apôtre, dans notre chair, ce qui a manqué aux souffrances de la chair innocente & virginale de Jesus-Christ. Mais c'est ce que vous ne voulez pas, p. 521. 523.

3. Enfin, vous voulez que ce Dieu-homme vous sauve, mais par d'autres moyens que ceux qu'il a choisis : troisième contradiction. Haine du monde, détachement du monde, renoncement au monde, voilà les moyens qu'il nous a marqués : mais vous en voudriez de plus conformes à vos idées & à votre goût. Si Dieu vous avoit envoyé un Sauveur né dans l'opulence & dans la grandeur, & qui vous eût apporté un Evangile favorable à la cupidité & aux sens, qu'auriez-vous à changer dans vos sentimens & dans votre conduite pour vous y accommoder ? Mais puisque ce Sauveur envoyé de Dieu, vous est venu prêcher un Evangile directement opposé, n'ai-je donc pas droit aussi de vous dire par une règle toute contraire : Tremblez, p. 523. 527.

des Sermons.

II. PARTIE. Myſtère de conſolation. Ce fut d'abord à des Bergers & à des pauvres que Jeſus-Chriſt ſe fit connoître, & c'eſt ce qui devroit affliger & déſoler les riches & les grands, ſi ce même myſtère ne nous découvroit pas pour eux, trois ſujets de conſolation ; 1. Quelque éloignés que vous paroiffiez être du Royaume de Dieu, riches & grands, Jeſus-Chriſt ne vous rebute point ; 2. Sans ceſſer d'être ce que vous êtes, il ne tient qu'à vous d'avoir avec lui une ſainte reſſemblance ; 3. vous pouvez vous ſervir de votre opulence même, & de vos richesses comme d'autant de moyens pour l'honorer, p. 527. 530.

1. Ce Dieu naiſſant dans la baſſeſſe & l'humiliation, ne rejette point toutefois la grandeur : premier ſujet de conſolation. Exemple des Mages qu'il appelle à ſon berceau, p. 530. 533.

2. Sans ceſſer d'être ce que vous êtes, il ne tient qu'à vous de vous rendre ſemblable à J. C. naiſſant : ſecond ſujet de conſolation. Car vous pouvez être grands & humbles de cœur, riches & pauvres de cœur. Et c'eſt ce que ce Dieu homme vous apprend par ſon exemple, & ce qu'il vous demande : c'eſt auſſi ce que vous voyez dans les Mages, p. 533. 537.

3. Enfin, vous pouvez vous ſervir de votre grandeur même, & de vos richesses, comme d'autant de moyens pour rendre à ce Dieu naiſſant le double tribut qu'il attend de vous : troiſième ſujet de conſolation ; 1. En qualité de Dieu humble il veut être glorifié ; 2. en qualité de Dieu pauvre il veut être aſſiſté. Or rien ne l'honore plus que les hommages des grands ; & plus vous êtes riches, plus vous êtes en état de l'aſſiſter, non-plus dans lui-même, mais dans ſes membres qui ſont les pauvres, p. 537. 542.

Compliment au Roi, p. 542.











